

La demoiselle d'Opéra

Guy Des Cars

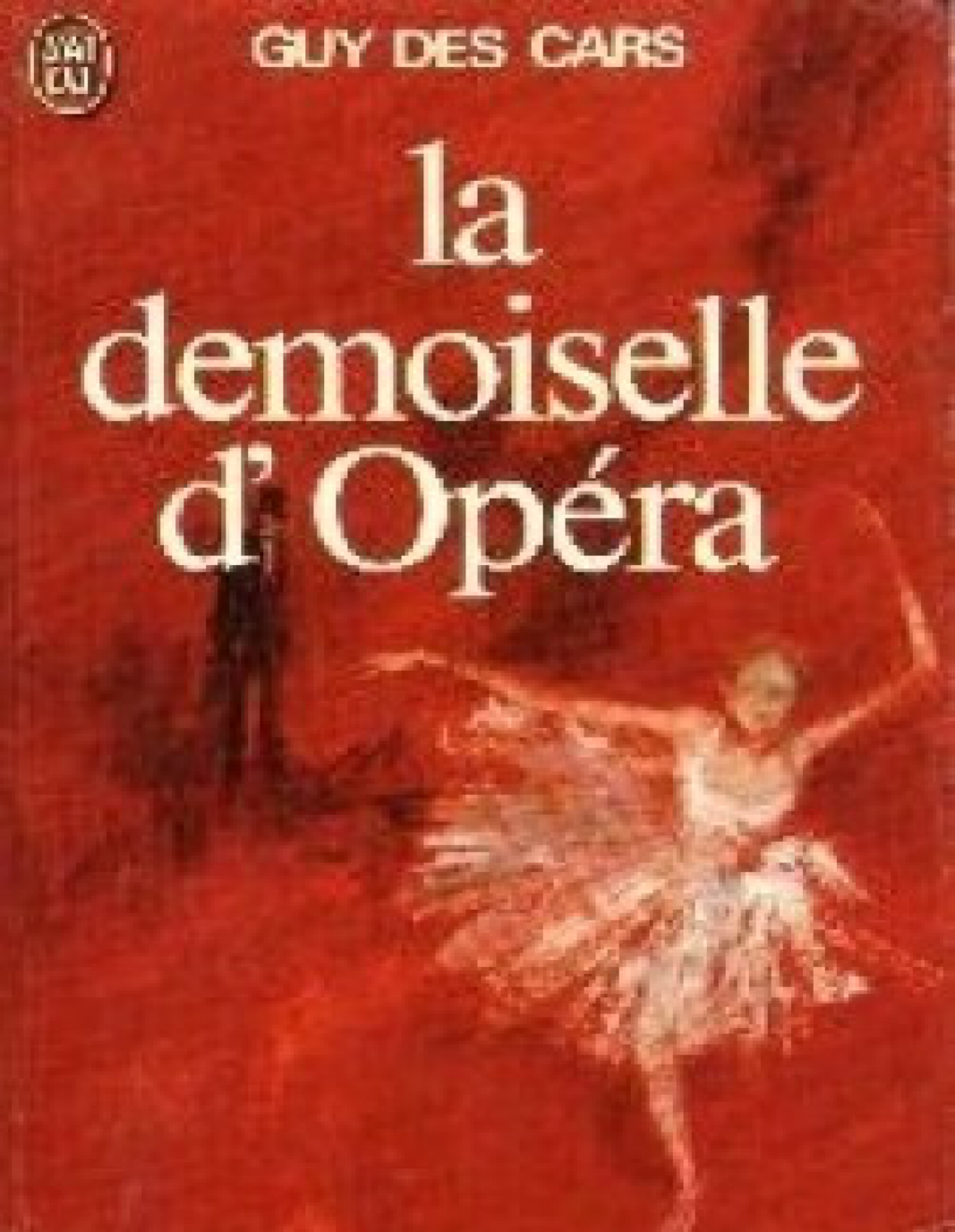
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



GUY DES CARS

la demoiselle d'Opéra



Au cœur de Paris étincelle l'Opéra. Au cœur d'Adeline Piedplus, fille de concierge, brûle l'amour de la danse. Tant qu'elle possède l'agilité et la souplesse nécessaires, ce sont ses jambes qui expriment ses sentiments : la douleur, la joie, la tendresse, la jalousie féminine.

Elle connaît trois guerres, des passions dévorantes et coupables, la gloire et l'abandon, l'opulence et la misère, des rois et des poètes, des machinistes et des financiers. Elle ruine des vieillards, entretient des jeunes gens, a rang de danseuse étoile et devient vedette de revue au music-hall.

Elle s'éteint enfin au premier muguet de mai 1947, peu après son centième anniversaire. Dans son sillage parfumé, la plume inspirée de Guy des Cars nous fait revivre, d'un siècle à l'autre, à travers une destinée éblouissante, toute une époque — la Belle époque.

A MARTA LABARR qui fut la plus éblouissante des Demoiselles d'Opéra dans l'opérette «La Danseuse aux Étoiles», inspirée par cette histoire...

Il n'y a pas eu de belle époque sans que la France n'en ait été l'incarnation colorée ; il n'y a pas eu de France, depuis ces trois derniers siècles, sans que Paris ne lui ait donné le ton. Et, au cœur de Paris, se trouve l'Opéra...

Un siècle doit être trop long ou trop court selon le lieu où l'on a été condamné à le vivre. Un siècle dans les déserts glacés de l'Alaska paraît interminable ; un siècle de Vie Parisienne peut se dérouler avec une rapidité déconcertante. L'héroïne de cette histoire a eu le bonheur de naître, de vivre, d'aimer, de souffrir, de danser surtout et de mourir à Paris après y avoir passé la plupart des cent années d'une existence riche en émotions.

Si, en un siècle, elle a vu partir bien des gens et s'effondrer un nombre respectable d'institutions ou de lois humaines qui semblaient avoir acquis la patine définitive du Temps, elle a pu assister, en échange, à l'éclosion de théories hardies et à la naissance de personnages tout aussi illustres que leurs devanciers. Pour peu qu'elle ait possédé un solide bon sens, elle a pu observer avec un certain ravissement la sempiternelle relève du genre humain : un spectacle qui vaut son pesant d'or.

... Elle est donc née en 1847, un premier mai exactement. Une date qui ne symbolisait pas alors la fête du travail et qui se contentait plus modestement de n'être que celle du muguet.

... Elle s'est éteinte tout doucement, quelque part du côté d'Auteuil, à l'abri des bruits trépidants de la grande ville. D'intimes elle n'en avait plus, d'indifférents elle n'aurait su alors que faire...

Une curieuse coïncidence a voulu qu'elle rendît son dernier soupir le premier mai 1947, quand elle venait de passer sa centième année à peine d'une heure. Ces deux dates quelconques 1847-1947 ont donc été les pôles de son existence.

Elle vécut, pendant les plus douces années de sa jeunesse, les fastes débordants du Second Empire, les grandes Premières des Variétés, le triomphe d'Hortense Schneider, la vogue d'Offenbach, l'écroulement de Sedan, le siège de Paris, l'horreur d'une première guerre, après avoir aperçu, trois années plus tôt, le roi Guillaume et M. de Bismarck dans les allées de l'Exposition de 1867.

Elle n'avait que vingt ans ce jour-là et se promenait au bras d'un lieutenant de hussards... Jamais la vie ne lui avait paru plus belle, jamais elle ne le serait autant pour elle. L'Exposition était une réussite.

Il n'y avait pas un Français qui ne fût prêt à se battre une seconde fois pour le roi de Prusse. Malheureusement, trois années plus tard, ce fut le roi de Prusse qui battit les Français.

... Elle connut, après quarante-sept autres années, les affres d'une deuxième hécatombe qui lui parut si longue qu'elle crut, comme tous les Parisiens, que jamais une guerre ne pourrait être aussi interminable. Elle pensa sérieusement que 1914-1918 marquerait l'ère de la «dernière des dernières». Et elle comprit qu'elle avait eu une chance insigne de visiter successivement les expositions de 1878 avec son premier palais du Trocadéro monstrueux, de 1889 avec sa tour phénoménale érigée par M. Eiffel, de 1900 où vint incognito le souriant prince de Galles qui devait devenir l'année suivante Édouard VII.

En 1900 elle n'était plus toute jeune... Ses cinquante-trois mois de Mai ne l'empêchèrent cependant pas de trébucher, comme tout le monde, sur le trottoir roulant cher à Courteline et d'abriter son printemps de la Saint-Martin dans un wagonnet de la Grande Roue.

1914 l'avait bouleversée, mais elle vécut la joie délirante du premier 11 Novembre. Et elle sut reprendre en chœur, avec des milliers de Parisiens, le refrain de cette *Marseillaise* lancé d'un balcon de l'Opéra à la face du monde par Marthe Chenal drapée dans un drapeau tricolore...

Son soixante-quinzième printemps ne se scandalisa pas trop de la démence collective qui suivit les années d'horreur. Elle accepta même les abracadabrantes inventions de l'après-guerre : le jazz et ses nègres, les cheveux de femmes coupés à la garçonne, les robes du soir s'arrêtant à la naissance du genou, la peinture de M. Picasso et le goût envahissant des cocktails. Comme elle était bonne fille, au fond, elle sut s'accommoder de tout.

En 1925, elle put visiter une cinquième Exposition. Les Arts Décoratifs lui prouvèrent que le béton avait fait des progrès considérables, mais elle avait déjà vu trop de choses pour ignorer que la Mode, en ameublement ou en architecture est ce qui se démode le plus vite.

A 84 ans, elle aurait pu faire figure de doyenne souriante au dîner de gala qu'offrit, sous les ombrages de Vincennes, M. le Maréchal Lyautey à ses innombrables amis venus admirer l'éclatante réussite de la première Exposition Coloniale. Et là, comme ces millions de Français trop attachés au sol de leur métropole, elle aurait compris, un peu tard, l'importance d'un Empire d'outre-mer. Mais elle préféra rester chez elle...

Sept autres années s'écoulèrent avant qu'elle n'éprouvât une amère désillusion en se faisant voiturier dans les avenues d'une septième Exposition. Étant née en 1847, elle avait fini par prendre, en 1937,

l'habitude désuète d'aimer le travail fini : on ne refait pas sa nature à 90 ans. Aussi ne comprit-elle pas très bien tout ce qui se passait autour d'elle dans un pays facile où elle avait trop bien vécu.

La vie se montra ensuite pour elle intraitable en la conservant pour lui faire connaître les angoisses d'une troisième guerre, supporter les privations d'une lutte encore plus longue que la précédente, subir une occupation qu'elle avait pensé ne jamais revoir après 1870.

Un soir d'août 1944, enfin, les cloches de Paris lui annoncèrent la libération de «sa» Capitale : celle où elle avait connu les rêves de son enfance, les amours de sa jeunesse, les regrets de son âge mûr et les souvenirs de sa vieillesse.

Trois années passèrent encore, qu'elle aurait souhaitées meilleures ou moins mauvaises. Puis elle s'aperçut que l'on ne vivait pas éternellement de chimères. Alors elle préféra s'abandonner à l'aube ensoleillée de sa 101^e année. Au printemps de 1947, la Mort voulut enfin d'elle...

Aujourd'hui, elle repose dans le petit cimetière qu'elle avait choisi depuis longtemps en se disant : «Ce sera pour plus tard!» Mais quand on dépasse le cap d'une centième année, ce «plus tard» arrive toujours.

Son existence fut une sorte de kaléidoscope dans lequel se reflétèrent d'innombrables événements. Elle fut avant tout une Danseuse. Tant qu'elle posséda l'agilité et la souplesse nécessaires, ce furent ses jambes qui exprimèrent ses sentiments : l'amour, la douleur, la joie, la tendresse, la jalousie féminine. Ensuite, ce fut son cœur qui continua à danser pour suppléer aux membres défaillants : il battit dans sa poitrine comme tous les autres cœurs, mais il eut de ces façons bien à lui de faire des pointes qui l'élevèrent, dans des aventures sublimes, plus haut que les cœurs ordinaires. Beaucoup plus tard, ce fut son âme qui valsa à l'évocation du Passé : une âme qui sut qu'elle devait rester légère pour faire paraître la vie moins pesante à celles qui la suivaient.

J'ai omis de vous dire qu'elle naquit dans la modeste loge d'une concierge du XV^e arrondissement, à Grenelle... Que ses premiers pas ressemblèrent à ceux de tous les enfants... Que ses jambes étaient droites, musclées, courtes, menues et bien plantées... Que ses pieds firent rêver ses admirateurs... Que sa mère était nourrie d'une ambition sans bornes pour les destinées de sa fille unique et que la brave femme n'hésitait pas à confier aux locataires qui la voyaient lui donner le sein dans un coin de la loge obscure : «Adeline sera danseuse!» Elle le fut... Simplement parce que sa maman la concierge avait reçu, quand elle la portait encore en elle, un billet de faveur pour aller applaudir la grande Taglioni à l'Opéra de la rue Le Peletier. Cette femme simple en revint enthousiasmée et déclara le lendemain à une marchande de quatre-saisons de ses connaissances : «Je vous

assure que le petit bondissait dans mes entrailles pendant que madame Taglioni dansait...» A dater de cet instant, M^{me} Piedplus – ce fut le nom de famille d'Adeline – décida que «le petit» se transformerait en «petite». Trois mois plus tard, les événements se chargèrent de lui donner raison.

Adeline Piedplus n'est sans doute pas un nom qui dit grand-chose aux nouvelles générations. Cela ne l'a pas empêchée d'être une très grande artiste, éprise de son art comme peu savent l'être de nos jours. Ces cent années, que nous allons essayer de vivre, seront moins lourdes à digérer dans le sillage ailé d'une ballerine parfumée. Seulement la longueur de son existence risquerait de donner à ce volume des proportions démesurées... Aussi nous a-t-il paru préférable de faire connaissance avec la petite Adeline le premier mai 1857, jour de son dixième anniversaire où, après avoir subi un concours très sévère, l'enfant fut admise comme «rat» dans l'illustre corps de ballet de l'Académie Impériale de Musique.

Sa mère était très émue... L'excellente femme avait fait de lourds sacrifices pour arriver à un pareil résultat en payant à Adeline les leçons particulières d'un réputé maître de ballet italien de l'Opéra Impérial, l'illustre signor Margazini. Ces leçons commencèrent quand l'enfant avait cinq ans ; depuis, les rudiments indispensables de l'art par excellence n'avaient plus de secrets pour la fillette de dix ans. Le signor Margazini n'était pas aussi ému que M^{me} Piedplus : il était fier. Sa turbulente cohorte en tutus compterait à l'avenir une jeune recrue qui promettait.

Pour ce premier mai 1857, le nouveau rat reçut, de son illustre professeur, l'autorisation insigne de venir assister, au foyer de la danse, à la répétition de travail de ses aînées : ces demoiselles du deuxième quadrille. Ce serait pour la petite Adeline une excellente démonstration pratique.

Le foyer de la danse de l'Opéra de la rue Le Peletier était aménagé sous les combles : il y faisait, ce matin-là, une chaleur accablante. Le soleil pénétrait dans la longue pièce basse par deux fenêtres ovales et mansardées. Les rayons tombaient en obliques poussiéreuses sur deux «grands sujets» adossés à une barre de bois, scellée dans le mur à hauteur d'appui.

Le mobilier était sommaire : en plus de la barre de bois, seule ornementation du mur nu, une large glace rectangulaire, légèrement inclinée pour permettre aux danseuses d'étudier la position de leurs pieds, couvrait presque toute la surface du mur opposé.

Le signor Margazini, dont le vêtement se composait d'une chemisette de soie blanche aux manches largement évasées et au col échancré surmontant un pantalon collant de velours noir, était en nage. Sa chevelure broussailleuse s'agitait désespérément pendant

qu'il martelait le plancher de sa longue canne pour compter les temps en criant à l'intention de l'une des danseuses :

— Mademoiselle Cerrito! Zé vous répète pour la centième fois que vous devez rester «sour» les pointes! Oune, deux!...

L'illustrissimo maestro n'était pas le seul homme se trouvant dans ce sanctuaire interdit aux profanés. Assis sur un tabouret, crayonnant sur un cartable posé à même ses genoux, un autre personnage dessinait. Il croquait, au hasard, les différentes attitudes des trois ballerines. Comme nous, ce matin-là, il fit la connaissance d'Adeline qu'il venait d'apercevoir, petite et menue, en tutu blanc et chaussons noirs à l'instar de ses aînées, blottie dans le coin le plus sombre de la pièce pour observer tout de ses grands yeux marron, immenses, déjà pailletés d'or... Des yeux qui donnaient une luminosité étonnante à la frimousse surmontée de cheveux d'ébène relevés, fixés sur le sommet du crâne par un minuscule chignon droit. La fillette, un doigt dans la bouche, semblait béate d'admiration devant le travail des «grandes». Ce fut le moment que Margazini choisit pour lui dire :

— Eh bien, petite! Tu es au septième ciel? Mets-toi au bout de la barre, écoute et essaie de faire la même torsion que ces demoiselles...

La «petite» courut se mettre en place. L'homme qui dessinait jeta alors un regard vers la glace qui reflétait les trois danseuses : les deux grandes et la petite qui faisait de son mieux pour les imiter.

— Alors, Môssieur Degas, demanda Margazini, qué diriez-vous d'oune tableau qué vous pourriez intitouler «Les Danseuses à la barre»?

Le jeune peintre ne répondit pas : il travaillait.

M. Degas ne livra sa toile au public qu'une vingtaine d'années plus tard. Il lui avait fallu ce temps et d'innombrables séances d'étude au foyer de la danse pour parachever l'œuvre. A cette époque, les deux grands sujets avaient renoncé au métier pour s'embourgeoiser. Margazini était mort d'une embolie. La petite, par contre, était devenue une authentique étoile. Mais le peintre «arrivé» ne dut pas le savoir ou s'en soucia fort peu, puisqu'il décida finalement de ne laisser sur la toile définitive que les deux grandes ballerines.

Tous, nous avons admiré le portrait célèbre sans nous douter un instant qu'une mignonne danseuse inconnue avait eu l'insigne honneur de figurer dans la première esquisse. Si le peintre avait eu la gentillesse de lui laisser une toute petite place sur la toile finale, nous nous serions demandé qui pouvait bien être la fillette? Aujourd'hui, cette lacune serait comblée. Nous saurions que le petit rat n'était autre qu'Adeline Piedplus...

LE PETIT ELFE DORT D'UN ŒIL

Pendant que sa fille faisait des efforts désespérés pour imiter les «grandes» devant le crayon impitoyable de M. Degas, M^{me} Piedplus attendait anxieusement sur une banquette mal rembourrée du sombre couloir d'attente qui portait, rue Le Peletier, la dénomination flatteuse d'«Entrée des Artistes».

M^{me} Piedplus avait réussi à se faire remplacer dans sa loge du XV^e par une voisine complaisante. Pour rien au monde, la concierge n'aurait voulu manquer d'accompagner Adeline à l'Opéra le jour où elle y travaillait pour la première fois. La bonne femme ne se faisait pas trop d'illusions : ce ne serait qu'une première répétition sous l'experte direction de l'illustre maestro. Il ne pouvait être encore question pour Adeline de paraître sur scène devant le public le plus difficile du monde : quand ce jour, tant attendu et tant espéré, arriverait, ce serait le plus beau de la vie de M^{me} Piedplus.

Malgré tout, au lieu de se trémousser inutilement d'impatience sur cette banquette, la maman d'Adeline aurait volontiers balayé les innombrables escaliers de l'Académie Impériale de Musique pour acquérir le droit d'assister, même agenouillée devant un trou de serrure, à la première répétition de travail de son enfant... Malheureusement les mères de «ces Demoiselles du Corps de Ballet» n'étaient pas admises comme M. Degas dans le foyer de la danse. Elles avaient tout juste le droit de conduire leur progéniture jusqu'à la petite porte basse et mystérieuse par laquelle avaient pénétré tous les espoirs et étaient ressorties trop d'amères désillusions. Une porte banale qui s'ouvrait sur un monde irréel, attirant, merveilleux et décevant de carton-pâte et de splendeurs poussiéreuses... Une mince cloison qui laissait pénétrer dans le couloir, à chaque fois qu'elle s'ouvrait, les bouffées du «plateau» imprégnées de l'odeur si spéciale des théâtres.

M^{me} Piedplus n'avait pas fréquenté suffisamment ces lieux, où l'art était dispensé avec générosité, pour savoir que chaque théâtre de Paris – et particulièrement les subventionnés – possède son odeur bien à lui. Un aveugle que l'on conduirait de la Comédie-Française à l'Opéra-Comique, en passant par l'Odéon, la Gaîté-Lyrique ou l'Opéra reconnaîtrait immédiatement à l'odorat ces salles d'après leur parfum propre fait d'un mélange de plâtre noirci, de tapis rouges élimés par

des foules différentes, de flons-flons classiques et d'alexandrins immortels restés suspendus dans l'atmosphère après s'être exhalés d'une fosse d'orchestre ou de la bouche d'un comédien illustre.

Quand leurs filles s'étaient engouffrées dans l'ouverture interdite aux profanes, les mères n'avaient plus qu'à attendre, assises en rang d'oignons sur la banquette recouverte de cuir incolore et sous l'œil méfiant du concierge du théâtre.

Ce dernier, «monsieur Arsène» pour les initiés, était un personnage bougon et inintelligent. Depuis vingt années qu'il remplissait sans zèle ses fonctions, il avait fini par se persuader lui-même de l'importance de sa charge. Ce n'était pas tout le monde qui pouvait mettre sur ses cartes de visite : «Concierge de l'Académie Impériale de Musique». Le règne despotique de M. Arsène, enfermé dans une sorte de cage de verre ressemblant à un aquarium dont les parois auraient perdu depuis longtemps le goût de l'eau, s'exerçait principalement sur le menu personnel du vaste édifice tel que les balayuses ou figurants recrutés quelques minutes avant le lever du rideau au «Café du Théâtre» pour les défilés à grand spectacle.

Envers les artistes, M. Arsène savait se montrer plus déférent, obséquieux même : n'avaient-ils pas le geste large? Leur grande majorité n'oubliait jamais de lui octroyer de substantielles étrennes. Le respect de M. Arsène pour un quidam était assujéti aux possibilités financières du nouveau venu. Mais la verve hargneuse de ce concierge de répertoire s'exerçait, avec un plaisir manifeste, sur le dos de mesdames les mères papotant et tricotant sur la banquette du couloir. M. Arsène ne pouvait «digérer» cet essaim de perruches vieillissantes et bavardes qui n'étaient jamais parvenues elles-mêmes à comprendre la psychologie brutale du concierge. Il n'y avait donc aucune raison pour que la mésentente ne durât aussi longtemps que l'Opéra.

Lorsque M. Arsène était en colère, il le manifestait en passant son nez cramoisi, surmonté de bécicles insoutenables, par l'ouverture en guichet pratiquée dans «l'aquarium». Sa voix prenait alors une puissance olympienne et rétablissait en quelques secondes le silence de bon aloi qui convenait à la respectable Maison.

En ce premier mai 1857, M^{me} Piedplus avait acquis le privilège, de par sa fonction de «mère d'une nouvelle», d'obtenir une place sur la banquette en cuir. Les autres mères n'avaient consenti à se serrer un peu qu'avec une évidente mauvaise volonté. Certaines, parmi elles, venaient s'y asseoir régulièrement trois fois par semaine depuis six années et estimaient, à tort ou à raison, qu'elles pouvaient bénéficier de quelques centimètres de banquette supplémentaires auxquels les mères «récentes» n'avaient pas droit : ce n'était en somme qu'un légitime égard dû à leur ancienneté. Car il existait une sorte de hiérarchie dans la confrérie des mères, rappelant assez celle des

Dames Patronnesses aux fêtes de bienfaisance. Aussi la brave M^{me} Piedplus n'avait-elle qu'un tout petit bout de banquette, celui qui se trouvait en face de l'aquarium, à proximité de la porte donnant sur le vide de la rue...

L'attente lui parut interminable. Enfin la porte interdite s'ouvrit sous la poussée irrésistible d'une joyeuse cohorte de filles blondes, brunes ou rousses, qui allait des «petites» aux «très grandes». Le couloir fut envahi par une bousculade turbulente et criarde. Les répétitions sur le plateau et dans les différents foyers venaient de prendre fin. Pendant quelques secondes, M. Arsène aurait pu croire que son royaume terre-à-terre était balayé par une tornade juvénile, descendue des cieux. Chaque mère apostrophait sa fille pour lui jeter hâtivement un manteau ou un châle sur les épaules avant de l'entraîner dans la fraîcheur de la rue ; chaque fille essayait de raconter à sa mère toutes les prouesses acrobatiques qu'elle venait d'accomplir. Mais M. Arsène était blasé, depuis le temps! Quand la tornade fut passée, il fit un sérieux effort pour s'arracher à son siège, sortir de l'aquarium et verrouiller la porte donnant sur la rue après y avoir accroché au préalable, à l'extérieur, un écriteau crasseux portant ces simples mots : «Fermé jusqu'à 7 heures.» Le plus gros de son travail quotidien étant fait, il revint s'affaler derrière son guichet pour entamer un morceau de pain et du saucisson. C'était toujours ainsi que se terminaient pour lui les poétiques répétitions de danse...

Adeline et sa mère étaient déjà installées sur l'impériale de l'omnibus hippomobile qui les ramenait, au trot vigoureux de ses percherons gris, vers Grenelle. L'enfant profita du parcours, qui prenait presque alors figure d'un voyage, pour raconter avec force détails à M^{me} Piedplus, extasiée, les moindres incidents de sa première répétition dans l'illustre Maison. Ce qui avait le plus frappé Adeline était le monsieur qui dessinait. Après l'avoir décrit, elle ajouta :

— Dis, Maman, c'était peut-être un grand peintre?

— Sûrement! affirma la concierge. Pour avoir le privilège de franchir la porte interdite, il faut être un grand peintre!

Elle pensait que les «petits peintres» devaient être condamnés à stationner sur la banquette en cuir, comme les mères...

— Tu sais, Maman, j'ai très bien vu qu'il faisait mon portrait...

Et l'enfant conclut, après avoir réfléchi :

— Quand je serai une étoile, je serai très riche et j'achèterai le portrait peint par ce monsieur!

Si les cahots de l'omnibus, aux roues ferrées, s'étaient chargés de calmer petit à petit le premier enthousiasme de ce bel après-midi, M. Piedplus avait dû prendre à cœur de remettre définitivement les esprits en place par quelques paroles bien senties lancées à l'adresse

de son épouse et de sa fille qui venaient de pénétrer dans la loge.

— Alors, s'écria M. Piedplus avec une voix un peu moins forte que celle de M. Arsène parce qu'elle était éraillée, tu abandonnes ta loge à une voisine, qui ne connaît rien du «métier», pour conduire ta fille à l'Opéra! Les locataires sont furieux : ta remplaçante était sourde et n'entendait pas la sonnette de l'entrée, le courrier n'est pas monté et les poubelles attendent encore dans la cour! Le docteur Chafouin est descendu exprès tout à l'heure pour me dire qu'il se plaindrait au gérant. Il a même ajouté : «Si M^{me} Piedplus se mêle de passer ses après-midi à l'Opéra, elle n'a qu'à y rester!»

— Un mal élevé, ce docteur! déclara M^{me} Piedplus avec dignité.

Les reproches adressés à l'épouse étaient terminés. Ils furent remplacés par ceux qui étaient réservés à Adeline. Ceux-ci tombèrent drus, rapides, accompagnés d'une taloche finale :

— Et toi, sainte nitouche! Tout cela, c'est de ta faute! C'est toi qui as entraîné ta mère dans ce fourbi! l'Opéra! J vous demande un peu... A quoi ça peut-il bien servir? Ça te fait une belle jambe de savoir la lever! C'était déjà plus tenable ici depuis que «Mademoiselle» prenait ses leçons particulières chez ce sale macaroni, mais, maintenant que c'est entré à l'Opéra, ça va crâner! T'aurais-t'y pas mieux fait d'aller en apprentissage comme toutes tes amies? A l'heure qu'il est, tu saurais déjà coudre convenablement et broder... Tu aurais au moins un métier dans les mains au lieu de l'avoir dans les pattes! Tandis que tu ne sais rien faire de tes dix doigts! Quelle misère! Avec ça qu'elle aura honte plus tard! Tu verras, la mère! Elle nous reniera. Elle fera comme si elle ne nous avait jamais connus! Tiens, prends ça! – c'était la taloche – pour t'apprendre à respecter tes parents.

Les larmes avaient jailli dans les yeux de la petite Adeline qui courut se réfugier auprès de sa mère. Celle-ci était blanche de rage :

— Jules! tu n'es qu'une brute... C'est moi seule qui ai voulu qu'Adeline soit danseuse. Elle l'est maintenant : elle le restera! Tu ne veux tout de même pas qu'elle ait une vie comme la mienne, dans cette loge hideuse?

— Ces dames ont besoin d'un hôtel particulier, peut-être? gouailla Jules Piedplus.

— Parfaitement! répondit son épouse. Adeline l'aura... Avec un landau et des domestiques!

— Non? Mais ma pauvre femme, tu es prise de la folie des grandeurs! Il t'a tourné la ciboule, ton Opéra! En attendant tes domestiques, tu vas me faire le plaisir, Adeline, d'éplucher les pommes de terre... Et tâche que ce soit fini quand je reviendrai! Je vais prendre l'apéritif...

Il sortit de la loge en claquant la porte avec son savoir-vivre habituel. M^{me} Piedplus fit de son mieux pour consoler l'enfant qui

sanglotait en épiluchant les légumes :

— Ton père ne peut pas comprendre, ma petite Adeline... Il appréciera plus tard, quand tu seras célèbre... Ça viendra vite maintenant que tu es à l'Opéra : ce jour-là, ton père sera plus fier que moi.

L'apéritif n'avait pas fait tomber la colère du bonhomme. A en juger par l'extraordinaire rougeur de son teint lorsqu'il prit place à la table familiale, M^{me} Piedplus comprit aussitôt que ce n'était pas un verre que son époux venait d'absorber, mais au moins trois ou quatre, et plutôt quatre que trois. Ce devait être sa façon de se consoler d'avoir une fille à l'Opéra...

Il mangea gloutonnement selon son habitude et en silence : ce qui était plus rare. La colère continuait à couver. M^{me} Piedplus sentait s'approcher un nouvel orage et ruminait dans sa tête une série de vérités sur les dangers de l'alcoolisme qu'elle s'appêtait à sortir en rafales pour riposter. Adeline ne quittait pas le fond de son assiette des yeux, préférant ne pas croiser du regard les prunelles exorbitées de son père. Mais, brusquement, elle fut bien obligée de relever la tête : Jules Piedplus venait de pousser un râle déchirant avant de s'affaïsser sur sa chaise...

L'épouse et l'enfant s'étaient levées et précipitées en même temps :

— Défaïs-lui son bouton de col, Adeline!

Ni le tamponnement des tempes avec une serviette trempée dans l'eau fraîche, ni la carafe, ni l'échancrure du col, ni la fenêtre précipitamment ouverte pour «laisser passer l'air», ni la pénible installation de l'énorme personnage sur le lit où il fut hissé par la faible femme, aidée de sa fille qui tenait les jambes, ne donnèrent de résultats. L'ouvrier zingueur n'offrait plus signe de vie. Les veines du cou et du front étaient gonflées comme si elles étaient prêtes à éclater, le teint était violet.

— Monte vite chercher le docteur Chafouin!

Celui-ci, qui venait cependant de se mettre à table, oublia sa faim et ses menaces de l'après-midi devant le visage bouleversé de la fillette.

La conscience professionnelle l'emporta et le vieux médecin de quartier dévala l'escalier derrière l'enfant après s'être muni de la trousse que lui avait tendue sa femme. Cette dernière était bavarde : quelques minutes plus tard, l'escalier était embouteillé par les locataires dont les premiers arrivés au rez-de-chaussée avaient le nez contre la porte de la loge. Les commentaires allaient bon train. Un général en retraite, qui n'avait pu descendre plus bas que l'entresol, cria à sa femme, restée sur le palier du troisième :

— Il paraît qu'il est tombé dans l'escalier!

On le crut parce qu'il était général.

Les soins du docteur Chafouin furent inutiles. Le plus grand médecin de la terre serait arrivé trop tard : Jules Piedplus avait été foudroyé, à quarante-trois ans, par une attaque. Devant le silence de la mort subite, les locataires se retirèrent un par un. La concierge se retrouva seule dans la loge avec sa fille, après que le docteur eut dit, en signe de compassion :

— Restez là... Je vais m'occuper des formalités.

La veillée du mort par sa veuve et Adeline, dans la loge exiguë et à la lumière d'une faible lampe à pétrole, fut pénible. La concierge pleurait tout ce qu'une honnête épouse peut pleurer. Adeline était assise devant la table, où se trouvaient les restes du dîner interrompu, les yeux perdus dans le vague, hébétée. Elle ne parvenait pas encore à réaliser l'étendue du drame, rapide et banal à la fois, dont elle venait d'être le témoin horrifié. Tout ce qu'elle comprenait était que jamais plus son papa ne lui donnerait de gifles. Pensée qui la fit fondre en larmes à son tour.

Elle frottait sa joue encore endolorie comme si elle voulait conserver pour toujours la sensation bien vivante de la dernière gifle paternelle... Elle pleurait son père ; elle pleurait surtout sur elle-même, ne sachant où cacher ses remords désespérés. N'était-elle pas la grande responsable de tout ? Son père le lui avait dit quelques instants avant de mourir. Et, inconsciemment, un étrange raisonnement germa dans sa petite cervelle enfiévrée : si son papa était mort subitement d'une attaque, c'était parce que sa colère n'avait pu complètement s'exprimer. Il était mort de chagrin de voir sa fille danseuse, et cela le jour même où elle avait eu sa première répétition rue Le Peletier...

Adeline comprit qu'elle n'aurait plus assez du restant de son existence pour expier et que son châtiment devait être exemplaire, immédiat, le plus grand de tous pour elle... Alors, l'enfant dit d'une voix douce, mais ferme, à sa maman qui pleurait toujours dans la tristesse de cette nuit de mai :

— Maman... Je ne danserai jamais plus !

M^{me} Piedplus ne répondit pas.

Les obsèques de l'ouvrier zingueur furent ce qu'elles devaient être : simples. Elles eurent lieu le surlendemain dans la vieille église de Grenelle, habituée, depuis toujours, à la misère des pauvres cérémonies. Quand Jules Piedplus eut rejoint sa dernière demeure, la concierge et Adeline rentrèrent au domicile, constitué par l'unique pièce de la loge sombre qu'elles prirent en horreur à partir de cet instant. M^{me} Piedplus jeta un coup d'œil sur la pendule en demandant à la fillette :

— Nous sommes mercredi. A quelle heure est ta répétition à l'Opéra ?

Adeline regarda sa mère avec étonnement avant de répondre :

— Qu'est-ce que cela peut bien faire, Maman? Puisque je t'ai dit que je ne danserai plus...

— Il ne faut pas dire cela, mon enfant... Tu dois continuer à danser: je sais que la danse est déjà toute ta vie... Si tu cessais aujourd'hui, tu ne pourrais plus t'en consoler plus tard. Nous avons fait trop de sacrifices, ton pauvre papa et moi, pour te permettre d'entrer dans le plus illustre corps de ballet du monde. Maintenant que tu en fais partie, ton devoir est d'y rester. Tout à l'heure, à cette deuxième répétition, tu vas faire un gros effort pour danser le mieux possible : ton Père te regardera pour la première fois... Nous avons juste le temps si nous ne voulons pas être en retard : monsieur Margazini serait si fâché! Et il est si gentil pour toi! Quitte vite cette robe noire : ce n'est pas la peine que les autres danseuses sachent ton deuil. Elles ne comprendraient pas que l'on puisse danser le jour de l'enterrement de son père... Elles sont si méchantes et ce ne sont pas de vraies artistes! Il n'y a que toi qui en es une : monsieur Margazini me l'a dit, Adeline, tu ne seras une grande danseuse que si tu fais passer ton art avant tout...

Ces choses avaient été dites simplement, sans éclat, par une voix douce et tendre. Adeline les avait écoutées, un peu parce que celle qui venait de les prononcer incarnait tout ce qu'il lui restait de famille, et beaucoup parce qu'elle aimait sa maman de l'un de ces amours inexprimables de fillette que rien ne peut égaler. L'enfant se laissa entraîner sur l'impériale de l'omnibus et franchit la porte interdite du théâtre avec le cœur gros, mais contente tout de même de penser que sa mère l'attendait, les yeux rouges, sur la banquette du couloir...

M^{me} Piedplus dut s'asseoir à la même place que l'avant-veille, à côté de la grosse voisine mal embouchée. Celle-ci ne patienta pas cinq minutes avant de déclarer, d'une voix claironnante, au chœur des mères :

— Ma fille m'a bien fait rire... Figurez-vous, Mesdames, qu'avant-hier, monsieur Margazini a permis à une petite débutante de venir assister à la répétition du 2^e quadrille. Il paraît que cette enfant est nouvelle... Elle a follement amusé les grandes parce qu'elle voulait à toute force les imiter et qu'elle en était grotesque : c'est une certaine Adeline... Je me demande quand même pourquoi le maître de ballet permet de telles singeries! Il faudra que je fasse une enquête personnelle...

La maman d'Adeline n'avait pas bougé, comme si elle n'avait rien entendu. Elle était bien décidée à ne plus prêter attention à la jalousie stupide et à la méchanceté inutile de toutes ces femmes. Sa petite Adeline, dont le nom merveilleux était profané par la virago, valait mille fois mieux que tous les commérages faits sur son dos. Enfin, les

pensées de la pauvre femme étaient loin, très loin... Elles erraient quelque part dans la salle, déserte à cette heure, mais que maman Piedplus s'imaginait bruisante de monde, pleine à craquer, subitement dressée sous le grand lustre – qui venait de se rallumer après la chute du rideau – pour acclamer une toute jeune danseuse brune. Les applaudissements crépitaient ininterrompus, les rappels empêchaient le rideau de tomber définitivement, les corbeilles de fleurs étaient apportées sur la scène par de beaux messieurs en habit comme pour M^{me} Taglioni... Et Adeline envoyait des baisers radieux au public pour le remercier avec grâce de son accueil. M^{me} Piedplus se voyait elle-même assise modestement en haut d'une galerie. Adeline, sa petite Adeline, lui apparaissait si menue sur l'immense scène, avec son visage très pâle malgré les feux de la rampe et des épaules presque trop frêles pour supporter seule le poids d'un pareil triomphe.

De son perchoir, sa maman partageait le triomphe, n'hésitant pas à dire, avec fierté, à ses voisins de galerie : «C'est ma fille!». Les voisins la regardaient avec stupeur. Ils ne la croyaient pas, mais c'était cependant vrai : c'était elle, M^{me} Piedplus, la concierge de Grenelle, qui avait enfanté et offert au monde extasié cette petite merveille...

Maman Piedplus, toujours assise sur la banquette du couloir d'attente, se voyait de mieux en mieux le soir du triomphe : elle portait sa robe des dimanches, sans chapeau, et avait recouvert ses épaules de son beau châle pour faire plus «grande dame». Pour la première fois de sa vie, elle était heureuse et elle souriait. Un sourire béat et discret qui étonna cependant M. Arsène en train de l'observer derrière son guichet...

Ce rêve ne finissait plus. Il fit paraître cette deuxième attente très courte à la maman d'Adeline qui ne revint au monde réel que lorsque la petite porte s'ouvrit à nouveau, sous la poussée des enfants aux exclamations joyeuses. Toutes passèrent avec leurs mères devant M^{me} Piedplus qui s'était levée avec inquiétude, ne voyant pas venir sa fille. Que pouvait-elle bien faire? Pourquoi se faisait-elle tant attendre quand toutes les autres étaient déjà sorties? Un sentiment de malaise indéfinissable envahit le cœur de la brave femme. Pourvu que son Adeline n'ait pas eu un évanouissement ou même un accident!

La fillette apparut enfin... Elle était entourée de deux personnes : Margazini et une «aînée» qui s'efforçaient de la consoler. Adeline pleurait.

— Mon Dieu, qu'a-t-elle? demanda sa maman en la serrant dans ses bras.

— Zé l'ignore, chère Madame Piedplus, répondit le maître de ballet qui prononçait «Piedplous». La pétite a éclaté en sanglots dès que la répétition a été terminée. Mademoiselle Giselle – c'était la danseuse de seize ans – et moi-même avons fait l'impossible pour la consoler... Ze

crois qu'il n'y a vraiment que les mamans pour obtenir ce résultat!

— Merci, Monsieur Margazini, et vous aussi Mademoiselle... Vous êtes si bons pour elle! Je crois savoir ce qui la tourmente : Adeline pleure parce qu'elle n'est pas contente de la façon dont elle a dansé aujourd'hui... C'est une enfant très ambitieuse, éprise de son art, ne vivant que pour son métier... Vous comprenez tous deux?

— Si zé comprends! s'écria le maestro. Mais c'est oune sentiment admirable! Mama mia! Bravé... Excellente enfant! Venez sour la poitrine de votre vieux maître pour qu'il vous embrasse! Vous entendez, Giselle, ce que dit Madame Piedplous? Adeline n'est pas satisfaite, mais, elle a travaillé aujourd'hui comme ouna petite déesse! Dites-le à sa maman... qué ça loui fera plaisir! Ecoutez bien, chère Madame Piedplous, ce qué va vous annoncer le grand Margazini... et Margazini né sé trompe jamais! Avant six mois d'ici, Adeline répétera oune nouveau ballet que zé prépare dans lé plous grand secret et qui sera son triomphe! Avant huit mois, elle l'aura créé devant lé poublic!... Oui, zé pouis lé confier à vous la Mama, c'est oune ballet qui s'intitoule «*Lé petit Elfe, il dort d'oune œil*» et dans lequel tous les rôles sont tenus par des grandes danseuses, sauf le principal, celoui du petit Elfe... Il me fallait ouna ballarina toute jeune... Zé l'ai trouvée dans votre fille. Madame! Pensez donc! Elle dansera seule de son âge et de sa taille au milieu de tout le Corps de Ballet des Grandes... Comment voulez-vous que lé poublic ne la remarque pas pour des débuts pareils? Tu entends ça, pétite?

Adeline sourit un peu à travers ses larmes.

— Ah! enfin oune sourire! s'exclama Margazini. C'est signe que ça va mieux. Au revoir, Madame Piedplous. A vendredi, pétite... Venez, Mademoiselle Giselle. Laissez-la en famille...

Quand M^{me} Piedplus et sa fille se retrouvèrent sur l'impériale de l'omnibus, la maman demanda avec une pointe d'inquiétude :

— J'espère, Adeline, que tu as bien suivi mes conseils et que tu n'as pas dit à monsieur Margazini la véritable raison de ton chagrin?

— Non, m'man, répondit l'enfant encore secouée par les derniers sanglots.

— Je me suis rendu compte, poursuivit doucement sa maman, que j'ai eu tort, même dans mon humble métier, de trop confier mes petites joies ou mes peines intimes à des voisines qui m'ont toujours enviée pour les joies et plainte avec affectation pour les peines! Quand on veut devenir très vite une Étoile, comme toi, il faut laisser les autres deviner votre joie, mais ne jamais devenir un objet de pitié. La pitié ne s'entend pas avec la réussite. Tu comprends?

— Oui, m'man.

— Elle a l'air gentille pour toi, cette mademoiselle Giselle?

- C'est une «grande» du 2° quadrille, répondit Adeline.
- Elle t'avait déjà parlé avant-hier?
- Non, Maman. Elle s'est approchée de moi aujourd'hui pour la première fois. Elle a été très douce et m'a embrassée pendant que je pleurais. Je crois que je l'aimerai, et puis... C'est la première de toutes qui est venue vers moi. Je ne pourrai pas l'oublier...

Les prédictions de Margazini s'étaient réalisées : le huitième mois venait à peine de commencer et les répétitions du nouveau ballet se montraient déjà très avancées. C'était en réalité un ballet pantomime spécialement conçu pour être créé la nuit de Noël. Comme tous les ans, ce soir-là, l'Académie Impériale de Musique battait les records de recettes et d'affluence. Il ne fallait pas décevoir le fidèle public et les abonnés qui seraient particulièrement gâtés cette année avec une représentation du triomphal «Guillaume Tell» de M. Rossini, suivie de la création du ballet tant attendu dont le livret était dû à l'imagination féconde de l'habile M. Scribe et la partition au célèbre M. Auber. La chorégraphie était de Margazini qui voulait donner une fois de plus la preuve éclatante de ses capacités. Tout avait été préparé avec le soin le plus minutieux depuis des semaines : décors et costumes posséderaient cette fraîcheur à laquelle seules les créations avaient droit rue Le Peletier. La solide tradition de vétusté et de teintes poussiéreuses n'aurait pas encore eu le temps, le soir du 24 décembre, d'imprégner ce petit Elfe qui dormait d'un œil.

L'argument du ballet était simple et charmant : dans un décor de neige, quelque part en Scandinavie, un Elfe, petit génie symbolisant l'air pur et vif balayant les pays nordiques, gambadait dans une clairière, recouverte de son tapis blanc, avec la légèreté de tous les personnages mythologiques. Les sapins eux-mêmes, figés sous leur parure hivernale, semblaient prendre un plaisir extrême aux ébats inattendus de ce visiteur éthéré. Mais la nuit venait vite. Le petit Elfe, exténué par ses ébats, ne tardait pas à tomber sur le sol et à s'endormir. Alors commençait pour lui le plus beau des rêves...

... Il voyait s'avancer une étrange procession de jouets et d'animaux familiers conduits par le bonhomme Hiver. La procession glissait, légère, sur la neige, dans un rayon de lune... Animaux et jouets s'approchaient du petit génie endormi qu'ils entraînaient dans une ronde nocturne. Le petit Elfe était si léger qu'il bondissait et passait successivement des bras raides d'une poupée géante sur le dos d'un ours brun en faisant l'émerveillement de tous. Finalement, exténué par cette nouvelle et folle dépense d'énergie, il retombait sur le sol à l'endroit où la procession l'avait trouvé. Les jouets en bois et

les animaux de peluche décidaient, après un rapide et joyeux conciliabule, de faire une farce au petit génie endormi. Vite, très vite, ils construisaient un bonhomme de neige ressemblant au vieil Hiver qui acceptait, avec bonne humeur, de servir de modèle. Et toute la bande s'enfonçait à nouveau dans la forêt en abandonnant pour seule trace de son passage la statue de neige.

... Le petit Elfe s'étirait, bâillait, se réveillait et retombait sur ses pieds d'un bond. Son saisissement et sa frayeur à la vue du bonhomme de neige étaient grands. Mais peu à peu il s'enhardissait et finalement commençait à son tour une sarabande effrénée en riant autour du grotesque personnage. Celui-ci, vexé sans doute de ce manque de respect d'un aussi infime lutin, levait brusquement des grands bras vers le Ciel pour réclamer la neige. Celle-ci tombait, dense et drue, sur le petit Elfe qui s'enfuyait vite se mettre à l'abri sous les sapins amis...

Ce ballet n'était qu'un prétexte permettant à tous les sujets, grands et petits, du corps de ballet, de prendre part au divertissement du Réveillon. Le succès reposait sur l'interprétation du rôle de l'Elfe par Adeline. Margazini avait une confiance absolue ; les auteurs et le directeur, M. Alphonse Royer, ne cachaient pas leurs inquiétudes le chef d'orchestre, le célèbre Habeneck – qui devait fonder plus tard la Société des Concerts du Conservatoire – déclarait dans les couloirs, à qui voulait l'entendre, que c'était une folie de risquer si gros sur une débutante et qu'il y avait, parmi les rats, vingt enfants déjà habitués aux feux de la rampe. Mais le maître de ballet s'entêtait.

Le chœur des mères, toujours installé sur la banquette, soutenait, en sourdine, le chef d'orchestre. Depuis cinq jours déjà, l'une d'elles manquait sur la banquette. C'était précisément celle dont toutes les autres ne cessaient de parler. Et M. Arsène entendait les remarques suivantes, dépourvues d'aménité à l'égard de l'absente :

— Elle n'ose plus se montrer devant nous!

— Elle a tellement intrigué pour que sa fille ait le rôle!

— Ce qui se passe est une honte! glapissait une troisième harpie. Si ça se savait dans le public!

Les oreilles de M^{me} Piedplus auraient bourdonné si la pauvre femme n'avait eu que le souci de sa réputation en tête. Mais elle était dans un état ne lui permettant guère de percevoir les rumeurs, bonnes ou mauvaises, du monde extérieur.

La maman d'Adeline, allongée sur le lit de la loge, veillée par une locataire pendant que sa fille répétait à l'Opéra, était gravement malade. Cinq jours plus tôt, en revenant du théâtre avec sa fille, elle avait dû s'aliter et ne s'était pas relevée. Le docteur Chafouin, appelé pour la seconde fois par l'enfant dans cette loge, avait diagnostiqué une pleurésie. La concierge avait contracté son mal sur l'impériale glacée de l'omnibus, où elle montait toujours par souci d'économie.

Cet hiver 1857 était rigoureux. Maman Piedplus, usée avant l'âge par toutes ses privations qui avaient permis à Adeline de continuer les études de danse, n'avait plus la constitution physique lui permettant de supporter la terrible épreuve de décembre. Le docteur venait la voir, nuit et jour, à chaque fois qu'il passait devant la loge pour aller soigner un malade : comme tous ses confrères, ce médecin de quartier ne se reposerait que dans un autre monde. Et il était inquiet. Adeline le sentait sans oser lui poser trop de questions auxquelles il n'aurait pas répondu. Le docteur Chafouin ne pouvait admettre que cette gamine, qui n'avait pas encore atteint sa onzième année, eût déjà un peu l'étoffe d'une petite femme.

Adeline était désespérée. Depuis cinq jours, elle courait de Grenelle à la rue Le Peletier en maudissant le trot, trop lent à son gré, des percherons de l'omnibus. A chaque fois qu'elle devait abandonner sa mère, elle ne le faisait qu'après l'avoir longuement embrassée, comme si elle craignait que ce ne fût la dernière fois, et s'être assurée que la locataire était bien là. Elle aurait préféré manquer l'une des dernières répétitions en costumes sur le plateau plutôt que de laisser sa maman seule dans la loge mal éclairée et mal chauffée où la pauvre femme grelottait sous ses couvertures.

Pendant les heures qu'elle passait au foyer de répétition ou sur le plateau, l'enfant se contraignait à ne penser qu'à son travail : celui-ci devenait de plus en plus parfait. Nul ne se doutait, en la voyant faire ses ailes de pigeon, de l'angoisse qui lui étreignait le cœur à l'idée qu'elle pouvait perdre d'un instant à l'autre sa maman à qui elle devait tout et qu'elle resterait seule au monde. Margazini s'extasiait en lâchant ses exclamations sonores dont il possédait le secret. Les plus récalcitrants eux-mêmes, comme M. Habeneck, finissaient par reconnaître que la technique était prodigieuse pour une gamine de cet âge. Personne ne savait que M^{me} Piedplus était peut-être déjà en train d'agoniser, personne, si ce n'était Giselle... Giselle Noiro, cette grande fille blonde, élancée, dont le physique répondait assez peu au nom de famille. Giselle qui, la veille, avait vu la petite Adeline éclater en sanglots pour la seconde fois de sa vie dans le foyer de la danse et qui s'était doutée qu'il existait une raison plus impérieuse que l'amour-propre en herbe. Giselle qui, en une infinie douceur, comme si elle avait été une grande sœur aînée – ne comptait-elle pas six années de plus qu'Adeline? – était parvenue, après mille réticences et hésitations de l'enfant, à connaître le véritable motif du chagrin.

Le futur petit Elfe avait fondu devant la jeune fée qui se penchait, avec toute sa grâce et sa blondeur éclatante, sur son malheur. Et Adeline, dans un flot de paroles mêlées de sanglots, lui raconta tout : sa vie à Grenelle, la mort de son papa, le courage de sa maman, sa terreur de la perdre, un peu aussi ses espoirs, sa crainte de n'avoir pas

de succès le grand jour... La bouche fine et amoureuse de Giselle s'ouvrit pour dire dans un souffle tiède :

— Adeline, ma petite Adeline... Je ne veux plus jamais te voir triste. Je ferai tout pour te rendre gaie, heureuse! Tu verras! Il ne faut pas pleurer ici : c'est une maison de joie! Dis-toi que tu n'es plus seule: je suis près de toi, je te conseillerai... M. Margazini aussi t'aime beaucoup.

— Pourquoi avez-vous toujours été aussi gentille avec moi? demanda l'enfant.

— Pourquoi?

La question parut embarrasser la grande ballerine qui répondit vivement :

— Tu le sauras plus tard...

Quand Adeline rentra, ce soir-là, à Grenelle, elle se sentait un peu moins seule sur l'impériale de l'omnibus. L'ombre si douce de Giselle l'accompagnait... Elle frissonna malgré tout à la vue des arbres dénudés, des pauvres arbres de Paris qui espéraient, comme elle, le retour merveilleux du printemps avec ses bourgeons et ses chants d'oiseaux sur les nids. Si elle n'était pas encore tombée, la neige était dans l'air. Peut-être attendrait-elle la nuit où Adeline créerait le ballet, muée en Elfe, pour faire son apparition? Ce serait si beau, pensa l'enfant, que la scène de l'Opéra fut recouverte, pendant qu'elle danserait, par un manteau de vraie neige!

Trois jours seulement la séparaient du 24 décembre. Son angoisse augmentait. L'état de sa maman empirait : l'humble femme ne respirait plus qu'avec difficulté. Dès les premières heures de la maladie, le docteur avait dit qu'il fallait attendre une semaine avant de se prononcer. Le septième jour tombait le 24 décembre.

A chaque fois que l'enfant revenait de l'Opéra, elle s'agenouillait devant le lit. Sa maman lui posait invariablement la même question :

— As-tu bien travaillé?

Et Adeline répondait :

— Oui, m'man.

Malgré son extrême faiblesse, M^{me} Piedplus aimait entendre sa fille lui raconter tout comme elle l'avait fait, pendant des mois, sur l'impériale de l'omnibus. Quand Adeline voyait que sa mère s'épuisait à l'écouter, elle se relevait en lui disant :

— Maintenant, petite maman, il faut essayer de dormir. Le docteur l'a dit... Je vais faire chauffer ton bouillon.

— Adeline... C'est dans trois jours que tu débutes... Je crains de ne pouvoir y assister.

— Mais si, Maman! Ne parle plus et tu guériras! Le docteur t'a promis que tu serais sur pied pour venir m'applaudir. Il a même ajouté

que lui et sa femme t'accompagneraient... Grâce à M. Margazini, j'ai pu avoir deux fauteuils et un strapontin de galerie pour vous... Tout est déjà loué depuis quinze jours, tu sais! Je crois que cela va être une belle soirée.

M^{me} Piedplus avait fermé les yeux en inclinant la tête sur l'oreiller : pour la centième fois, elle refaisait son rêve sans être sûre de le vivre...

Le 24 décembre était arrivé. Un fort courant de curiosité déferlait sur l'Opéra. On chuchotait dans les milieux bien informés que pour le Réveillon M. Rossini lui-même viendrait conduire la célèbre ouverture de son opéra et que l'Empereur tiendrait à rendre hommage à l'illustre compositeur en assistant personnellement à la soirée en compagnie de l'impératrice... Les Souverains ne pourraient sans doute pas rester jusqu'à la fin du spectacle, car ils désiraient se recueillir avant d'assister à la messe de minuit dite pour la famille impériale et quelques intimes de la Cour par Monseigneur de Bonfils dans la chapelle des Tuileries. Margazini se désespérait à l'idée que l'Empereur quitterait l'Opéra avant d'avoir pu applaudir son nouveau ballet... Mais, de toute manière, les bruits flatteurs de la venue des Souverains jetaient un lustre particulier sur la soirée en perspective.

Les journaux et gazettes du matin consacraient plusieurs entrefilets au nouveau ballet qui clôturerait cette représentation de gala. Le *Journal des Débats* n'avait pas hésité à réserver l'une de ses colonnes à une déclaration de Margazini, dans laquelle le maître de ballet disait à l'envoyé spécial du journal que «certes, cette soirée mémorable s'inscrivait dans les annales de l'Opéra... Si elle devait être la consécration du triomphe de son illustre compatriote Gioacchino Rossini, elle marquerait également les débuts éclatants d'une très jeune ballerine française dont le nom serait à minuit sur toutes les lèvres».

Le docteur Chafouin avait pénétré, vers quatre heures de l'après-midi, dans la loge avec le journal en mains pour lire à la concierge l'article élogieux. La pauvre femme, de plus en plus pâle sur son lit, et dont les pommettes devenaient saillantes, entendit la lecture, les mains croisées sur sa poitrine et les yeux mi-clos, comme s'il se fut agi d'un texte pieux. Quand le docteur eut terminé, il remarqua deux longues larmes qui s'échappaient des paupières.

Adeline était là, elle aussi, sagement assise sur une chaise. La fillette avait écouté l'article sans que nulle rougeur n'envahit son visage. Seuls les yeux restaient dévorés par un feu intense : leur expression était douloureuse. Ils semblaient interroger anxieusement le médecin et, dans cette prière muette, le docteur Chafouin comprit qu'ils lui posaient une question, toujours la même :

— Va-t-elle mieux? Guérira-t-elle?

Le regard de l'enfant n'osait même plus demander : «Pourra-t-elle être à l'Opéra dans cinq heures pour assister à mes débuts?»

Le vieux praticien devina tout ce qu'exprimait ce visage mobile et il dit, avec beaucoup de bonhomie et sur un ton qu'il réussit à rendre presque joyeux pendant qu'il tenait le pouls de la malade :

— Vous avez moins de fièvre... Voilà qui est mieux! Je vous ai promis que vous seriez debout pour applaudir ce soir Adeline. Vous pourriez vous lever, seulement est-ce bien raisonnable? Ne pensez-vous pas, Madame Piedplus, qu'il serait plus sage de rester au lit et d'attendre d'avoir retrouvé toutes vos forces pour recommencer à accompagner votre fille à l'Opéra? Je sais bien qu'elle créa ce soir son premier ballet, mais à l'allure vertigineuse où elle progresse, elle ne tardera pas à en interpréter d'autres... N'est-ce pas, Adeline?

L'enfant resta silencieuse et baissa les yeux vers le sol. Ce fut sa mère qui rouvrit lentement les siens pour répondre :

— Vous avez raison, docteur... Même si je voulais me lever, je sais que mes forces me trahiraient et que je ne pourrais même pas franchir le seuil de cette pièce. J'attendrai ici tranquillement votre retour et vous me raconterez tout... Je vous demande d'accompagner Adeline à l'Opéra avec M^{me} Chafouin... Ce ne sera qu'à cette condition que je ne bougerai pas de mon lit : je ne veux pas que ma petite fille se sente seule ce soir pendant qu'elle dansera sur l'immense scène avec ces milliers de spectateurs blasés ou indifférents qui la jugeront sans indulgence. Il faut qu'Adeline sache qu'elle a au moins deux amis véritables dans la salle : vous et M^{me} Chafouin. Vous lui tiendrez un peu lieu de parents. Vous voulez bien docteur?

Le médecin était plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître devant une pareille demande. Quand il était ému, il répondait par une boutade :

— Mais, chère Madame, ni ma femme ni moi n'avions nullement l'intention de désertir! Savez-vous que M^{me} Chafouin s'est fait une robe splendide et qu'elle a préparé mon habit qui sommeillait depuis quelques mois dans la penderie sous une housse? Adeline sera très fière de ses parents d'occasion...

Puis il se tourna vers l'enfant :

— A quelle heure devez-vous être à l'Opéra?

— M. Margazini a bien recommandé que nous y soyons toutes une heure avant le lever du rideau.

— Le spectacle commence par l'Opéra de Rossini? Si je me souviens, c'est très long ce *Guillaume Tell*?

— Le ballet ne passera pas avant onze heures, répondit Adeline, mais le règlement de la Maison exige que tous les artistes prenant part à la soirée, sans exception, soient présents une heure avant le premier lever de rideau qui a lieu à sept heures et demie.

— Nous devons donc vous déposer à l'entrée des artistes à six heures et demie, c'est-à-dire dans deux heures. Nous n'avons pas une minute à perdre! conclut le docteur. M^{me} Chafouin et moi allons nous habiller. Nous vous prendrons dans une heure. Et, comme c'est un grand soir, nous n'utiliserons pas l'omnibus, mais un fiacre!

Le docteur et sa femme furent exacts. Adeline était prête depuis longtemps, les attendant auprès du lit : sa mère paraissait s'être assoupie. La respiration était moins rauque, mais plus courte. Le médecin avait pénétré dans la loge en portant une potion ; M^{me} Chafouin attendait sur le palier.

— Elle dort déjà? demanda le docteur à voix basse à l'enfant.

— Je crois...

— Non, je ne dors pas, répondit doucement la voix de la concierge qui ajouta, après avoir entrouvert les yeux : Je t'ai dit, Adeline, que je ne pourrais pas dormir ce soir.

— C'est ce que nous verrons! déclara le docteur sur un ton bougon. Vous allez me faire le plaisir d'avalier ce somnifère : il est inoffensif, et vous m'en direz des nouvelles demain matin.

M^{me} Piedplus ne résista pas au médecin. Quand ce fut fait, le docteur Chafouin dit :

— J'ai obtenu de M^{me} Duvivier qu'elle veille jusqu'à notre retour : elle est juste au-dessus et m'a promis de descendre vous voir toutes les demi-heures. Et maintenant, embrassez votre fille.

La concierge faisait des efforts pour se soulever sur l'oreiller.

— Qu'est-ce qui vous prend?

— Docteur, dit-elle faiblement, je voudrais tant vous voir tous les trois ensemble : vous avec votre bel habit, Adeline au centre et M^{me} Chafouin dans son décolleté... Priez-la d'entrer.

L'épouse du médecin n'avait pas attendu la fin de la phrase pour pénétrer à son tour dans la loge.

— Regardez-nous! s'écria joyeusement le docteur. Nous constituons un vrai portrait de famille pour M. Daguerre!

— Une très belle image pour moi, répondit M^{me} Piedplus. J'ai l'impression d'avoir confié ma petite fille à de vieux amis qui la conduiraient à son premier bal...

— C'est un peu cela, reconnut le médecin... Avec cette différence que la petite fille pourrait donner des leçons à tous les danseurs!

Sa femme et lui étaient déjà sur le pas de la porte. Il se retourna pour ajouter :

— Et maintenant, vive l'Art et au diable la clientèle!

Adeline s'était agenouillée une dernière fois devant le lit de sa mère pour lui souffler, très bas, dans l'oreille le secret qu'elle avait gardé jusqu'à cette minute :

— Maman, ma petite maman, je te promets tout à l'heure de ne danser que pour toi seule!

— Non, Adeline, répondit lentement sa mère en lui baisant le front, tu danseras aussi pour ton père qui pourra te voir mieux que moi...

Adeline s'était enfuie, vite, pour cacher ses larmes. M^{me} Piedplus restait seule, dans la petite pièce à peine éclairée par la lampe mise en veilleuse. Dehors, une bise glaciale du nord balayait Grenelle. La concierge écouta le trot d'un cheval de fiacre qui s'éloignait. Elle avait tenu jusqu'à cet instant pour que son enfant ne se doutât pas... Elle savait aussi que le vieux médecin n'avait pas été dupe, qu'il la croyait irrémédiablement perdue et n'avait consenti à accompagner Adeline que pour lui faire l'aumône de la dernière heure : celle que l'on n'accorde qu'aux moribonds. Quand il reviendrait à minuit, le docteur Chafouin savait que sa concierge serait morte.

La maman d'Adeline avait joint sous les couvertures ses pauvres mains glacées pour prier. Ses lèvres pouvaient à peine balbutier ce que pensait son âme simple déjà prête à rejoindre celle de son époux. Et elle offrit, sans se rendre compte elle-même de la grandeur de son sacrifice, ces heures d'agonie pour que le triomphe de son unique enfant fût total, pour que la petite Adeline, malgré la solitude affreuse et le désarroi passager où elle allait se trouver, fût heureuse, parce qu'elle serait la plus grande de toutes les ballerines...

Le Café du Théâtre, situé rue Le Peletier, était l'antichambre ouverte de l'Opéra. Sa façade exigüe semblait écrasée par celle, monumentale et brillamment illuminée, de l'Académie Impériale de Musique. Mais le petit café, dont la profondeur n'était pas en harmonie avec la largeur, paraissait très content de son sort. Pour rien au monde, son patron «le père Cazenave» n'aurait consenti à céder son fonds : l'affaire était prospère. La seule ombre au tableau était la crainte pour le père Cazenave de voir construire, quelque part dans Paris, ce Nouvel Opéra dont on parlait beaucoup, sous prétexte que la salle de la rue Le Peletier était de dimensions insuffisantes et d'un luxe indigne de la plus noble capitale du monde.

L'Opéra, tel qu'il se présentait en cette soirée du 24 décembre 1857, avait encore beaucoup d'amis et de défenseurs qui vantaient notamment son acoustique incomparable et n'auraient jamais admis que le théâtre illustre émigrât en d'autres lieux. Aux dernières nouvelles, il fallait, pour que semblable éventualité se produisît, qu'un cataclysme eût lieu ou qu'un incendie malencontreux détruisît la salle de fond en comble. Il y avait bien aussi les décisions de l'Empereur et

les caprices de l'impératrice. Mais, selon ce qui avait été rapporté au père Cazenave, «Badinguet» passait pour être un éternel indécis et Eugénie de Montijo avait d'autres chats à fouetter... Le Café du Théâtre pouvait donc dormir tranquille, bien que, cette nuit-là, il parut particulièrement éveillé à la petite Adeline quand elle y pénétra en compagnie du Docteur et de M^{me} Chafouin.

Le père Cazenave connaissait tout le monde. Même ceux qui mettaient pour la première fois les pieds dans son établissement éprouvaient l'impression immédiate de l'avoir déjà rencontré quelque part. Dès qu'il aperçut le trio formé par ce monsieur âgé et respectable portant bien le frac et encore mieux la barbe, cette dame un peu gênée de se trouver en pareil lieu et la gamine brune aux yeux éveillés, il se précipita pour les conduire à une table en les noyant sous un flot de paroles :

— Monsieur et Madame veulent sans doute se restaurer avant de se rendre à l'Opéra? Ils ont raison : la soirée promet d'être belle, mais longue... Et Mademoiselle? C'est sans doute la première fois qu'elle va à l'Opéra?

— Elle le connaît mieux que vous, mon ami, trancha le docteur. Et il est regrettable que vos obligations d'état vous retiennent ici, sinon je vous aurais vivement conseillé de venir l'applaudir ce soir même dans le ballet qu'elle va créer.

Le père Cazenave écarquillait les yeux. Comme tout Parisien se respectant à cette époque, il avait lu le *Journal des Débats*.

— Aurais-je l'honneur d'avoir dans mon modeste établissement cette nouvelle étoile dont tout Paris chuchote déjà le nom et qui monte en flèche au firmament de la danse?

On ne pouvait être plus aimable, pour un restaurateur, ni plus galant pour un homme quelconque. Cependant, le docteur Chafouin, qui avait faim et n'appréciait qu'assez peu les bavards, répondit :

— Vous avez en effet cet honneur... Mais nous préférierions savoir ce que vous avez de bon à nous offrir?

— Ah! bien... dit simplement le bonhomme qui ravala sa salive en présentant un menu sur lequel toutes les splendeurs de la cuisine française semblaient s'être donné rendez-vous, depuis les écrevisses à la crème jusqu'au tout récent soufflé Malakoff destiné à immortaliser sur les tables le plus glorieux fait d'armes de la triomphale et futile campagne de Crimée.

— Fichtre! ne put s'empêcher de constater le docteur, voilà certes de quoi nous occuper jusqu'à l'heure de la représentation!

Et s'adressant à la petite Adeline qu'il avait fait asseoir sur la banquette circulaire capitonnée, à côté de M^{me} Chafouin :

— Les artistes de l'Opéra ont de la chance d'avoir à proximité un traiteur aussi bien achalandé!

Comme la majorité de ses confrères, le docteur savait apprécier la bonne chère et avait le sourire : non seulement le choix était grand, mais les prix défiaient toute concurrence. Le praticien ne se doutait pas que, dans ce domaine encore, le père Cazenave avait fait preuve d'une grande habileté. Le patron du «Café du Théâtre» savait, pour les avoir fréquentés pendant un demi-siècle, que les gens de théâtre ne sont pas toujours très argentés et connaissent des fins de mois où seul le crédit accordé par le traiteur habituel peut les sauver de la faim. Puisque l'Opéra était un peu sien et qu'il y puisait les neuf dixièmes de sa clientèle, le père Cazenave estimait de son devoir d'aider les obscurs. Il le faisait en pratiquant, du haut en bas de sa carte, les prix modiques. Aussi sa réputation et sa popularité, dans le monde des demi-ratés de l'Art ou des espoirs futurs, étaient-elles immenses. C'était même là le côté infiniment sympathique du caractère du bonhomme. Un illustre compositeur ou un second violon, aux appointements modestes, pouvaient manger également à leur faim, avec cette nuance que l'addition était présentée après chaque repas au compositeur, tandis que celle du deuxième violon attendrait patiemment dans un tiroir de la caisse le jour de la paye.

On pouvait deviner toutes ces petites choses, qui font les bonnes maisons, en observant le courant incessant d'habituez qui entraient et qui ressortaient du «Café du Théâtre» comme s'ils y avaient toujours vécu. La devise du père Cazenave aurait pu être : «Ici les artistes et tous ceux qui touchent au théâtre sont chez eux.»

On chuchotait même que M^{me} Cazenave, de vingt ans plus jeune que son époux et ancienne figurante elle-même, avait de ces bontés pour les jeunes choristes... Mais le Paris du Théâtre est si méchant! En supposant même que ce fut vrai, la plantureuse M^{me} Cazenave portait bonheur à la maison de son époux.

Adeline regardait tout ce va-et-vient avec étonnement : c'était en effet la première fois qu'elle pénétrait dans l'établissement et, malgré cela, elle éprouvait l'impression d'y être un peu chez elle, c'est-à-dire à l'Opéra. Depuis huit mois qu'elle appartenait à l'Académie Impériale de Musique, elle avait fini par se familiariser avec ces visages croisés un nombre incalculable de fois dans les escaliers, les couloirs, les foyers de répétition, sur la scène même.

Elle savait, par exemple, que ce long personnage dégingandé qui palabrait avec force gestes au milieu d'un groupe d'individus assez misérables était le chef de figuration : Aristide Boivin. Il recrutait les figurants de la dernière heure pour le défilé des hommes d'armes de Guillaume Tell. Adeline reverrait tout à l'heure sur la scène les malheureux, dont le ventre était vide, revêtus d'armures éclatantes après avoir accroché dans un obscur vestiaire du théâtre leurs vêtements civils élimés. Aristide Boivin les avait déjà fait s'aligner

devant la caisse, où trônait une M^{me} Cazenave admirative, pour voir dans quel ordre exact ces guerriers professionnels pénétreraient sur le plateau, à seule fin de libérer la vaillante Suisse. Le chef de figuration plaçait et déplaçait ses bonshommes selon leur taille : Adeline comprit que le plus grand à droite serait le premier hallebardier qui entrerait dans l'action imaginée par le fécond M. Rossini venu au secours de Schiller, et que le petit à gauche terminerait la file. Elle entendit d'ailleurs Aristide Boivin conclure :

— Maintenant que je vous ai fixé vos places, défense de changer! Toi, Léon, tu seras le premier, à chaque défilé, pendant tout l'opéra, compris?

— Oui, patron, répondit l'interpellé d'une voix avinée.

— J'espère que vous savez tous marcher au pas?

Des murmures de protestation indignés prouvèrent à Aristide Boivin que sa question était superflue. L'un des figurants crut même nécessaire d'exprimer la pensée générale qui sauverait l'honneur de la corporation après un tel affront, en déclarant avec dignité :

— Nous ne sommes pas des amateurs, Monsieur Boivin! Personnellement, j'ai plus de trente années de «métier» et des références!... La porte Saint-Martin, le Nouvel Ambigu, le Théâtre Lyrique...

— Ça va! ça va! répondit le chef de figuration. On verra vos capacités tout à l'heure sur le plateau...

Adeline n'avait pas perdu une bouchée visuelle de cette scène, le docteur Chafouin non plus.

— Cet établissement est d'un pittoresque! déclara le médecin. Il faudra que nous y revenions souvent, n'est-ce pas, Adeline?... Eh bien, mon enfant, vous ne mangez pas?

— Je n'ai pas faim, répondit la fillette... Je voudrais tant savoir si maman dort grâce à votre potion?

— Elle dort. N'en doutez pas... Et buvez ce consommé qui est excellent. Il faut prendre quelque chose de chaud avant de danser, sinon vous serez sans forces au moment d'entrer en scène... Oh! je sais ce que c'est... J'étais comme vous à chaque fois que j'allais passer un examen de fin d'année pendant mes études de médecine : je ne pouvais rien avaler, et encore j'avais une certaine chance! Pour moi, l'examineur n'était pas remplacé par deux mille paires d'yeux de spectateurs comme pour vous ce soir... Avez-vous le trac?

— Je ne sais pas, répondit Adeline. Toutes «les grandes» en parlent, mais jamais «les petites»...

— Généralement les enfants n'ont pas le trac, affirma le docteur à son épouse. C'est normal, parce qu'ils ont conservé leur simplicité naturelle : ces petites dansent comme elles s'amuseraient sans avoir une conscience très nette des difficultés de leur Art. Elles ne pensent

pas aux mille embûches qui peuvent se dresser sous leur pas pendant qu'elles sont devant le public. Ce sentiment viendra plus tard, beaucoup trop tôt à mon avis! Elles perdront un peu de leur spontanéité : elles seront prises du trac avant d'entrer en scène et je les plains...

Le brave docteur fut interrompu dans son savant développement par l'entrée inopinée d'une femme grisonnante, portant corsage et tablier noirs, qui jeta, en passant devant la table, un vigoureux «Bonjour petitel!» à Adeline avec un accent prononcé, dans lequel les rayons de soleil se mélangeaient au parfum subtil de l'aïoli :

— Qui est-ce? demanda le docteur.

— Madame Catherine, la doyenne des habilleuses de la Maison.

M^{me} Catherine semblait très pressée. Elle traversa la salle du café en trombe dans la direction de la cuisine et en criant au père Cazenave :

— Vite! Mes deux œufs frais pour M^{lle} Cruvelli.

Elle repassa presque en courant devant la table du trio en lançant, avec un large sourire, à l'enfant :

— Ah! Les danseuses! Vous n'êtes pas obligées de gober des œufs crus avant de chanter pour vous dérouiller le gosier! Qu'est-ce qu'elle me passerait la Cruvelli si elle n'avait pas ses œufs!

Et elle disparut, happée par la porte de la rue, aussi vite qu'elle était entrée.

— Décidément, cet établissement m'enchanté, ne put s'empêcher de dire le vieux docteur.

Un personnage, au crâne reluisant de nudité, venait lui aussi de faire, en passant, un petit signe amical à l'enfant qui expliqua :

— C'est un contrebassiste. J'ignore son nom, mais il m'a l'air très gentil : il me regarde toujours avec de bons yeux quand je danse. C'est le seul musicien, avec le chef, que j'aperçois dans la fosse quand je suis en scène. Il est obligé de rester debout à l'extrême droite...

— Vous parvenez à regarder la salle pendant que vous dansez? demanda M^{me} Chafouin, étonnée.

— Oh! non, répondit vivement l'enfant. D'abord, M. Margazini nous l'a bien interdit... Je vois le crâne de ce monsieur parce qu'il brille un peu dans le noir, lorsque je fais semblant de m'être endormie : c'est l'une des figures du ballet...

— Ne nous dites rien! s'écria le docteur. J'ai horreur que l'on me raconte à l'avance ce que je m'apprête à applaudir : cela gâche mon plaisir.

Adeline et ses vieux amis n'avaient pas remarqué le petit manège du père Cazenave. Ce dernier avait été de table en table en chuchotant, avec un air de mystère, aux dîneurs :

— Vous voyez cette fillette assise entre ce monsieur et cette dame?

C'est la célèbre ballerine dont parle le *Journal des Débats* de ce matin, qui va créer le principal rôle du nouveau ballet...

Et il ajoutait – c'était sa manie – quelques mots dus à la sève généreuse de son imagination :

— Elle est avec ses parents... Des gens très bien, tout ce qu'il y a de comme il faut... C'est même rare de voir des parents de danseuse aussi distingués!

Des murmures approbateurs accueillaient cette dernière constatation : le docteur et M^{me} Chafouin avaient bon genre... Si bon genre qu'à une table plus éloignée les commentaires allaient leur train. C'était la table de M^{me} Michon, la grosse voisine de banquette que la pauvre M^{me} Piedplus avait dû supporter pendant les mois d'attente dans le couloir. Toute la famille Michon était là au grand complet, venue assister, non pas aux débuts – M^{me} Michon n'avait-elle pas expliqué à la maman d'Adeline que sa fille avait déjà dansé seize fois en public? – mais à la dix-septième apparition d'Hortense Michon sur la scène de l'Académie Impériale de Musique. Le père Michon était là, le fils Michon, la tante Michon, la cousine Michon, les amies de M^{me} Michon : tout un monde spécialisé dans la vente de la marée fraîche à la criée municipale.

M^{me} Michon était d'une humeur exécrationnelle. Hortense tenait un emploi ridicule dans le nouveau ballet : celui de l'ours en peluche. On ne verrait pas sa jolie frimousse et elle étoufferait de chaleur sous ce déguisement, alors qu'Adeline Piedplus récolterait tous les applaudissements, même en ignorant les rudiments de la danse. Le rôle du petit Elfe avait été taillé à sa mesure : la danseuse la plus exécrationnelle ne pouvait être mauvaise dans un emploi pareil! La trahison de M. Margazini à l'égard d'Hortense était flagrante...

— Regardez-la, cette petite mijaurée! s'exclamait la forte femme en désignant la table où Adeline apparaissait toute menue, bien sage et presque intimidée entre le docteur et son épouse. Elle a caché sa mère pour ses débuts! Si ce n'est pas une honte! Elle veut faire croire que ces gens-là sont ses parents véritables! A moins que ce ne soit un coup de la mère qui a dû «les» louer dans un office de placement mondain pour la circonstance... Oh! mais moi, Philomène Michon, je me charge de rétablir la vérité «vraie»!

La famille Michon écoutait, bouche bée, les imprécations de cette nouvelle Camille qui se mit à souhaiter de toutes ses forces, de toute son âme irritée, que le nouveau ballet ne pût être donné, qu'un accident de machinerie survînt à la dernière minute ou même qu'Adeline Piedplus se rompît une jambe en ratant son «saut de l'ange» dans les bras du bonhomme Hiver incarné par l'ignoble Margazini. Ce serait à peine suffisant pour réparer la plus grande injustice du siècle...

Heureusement, le trio visé par ces foudres était trop éloigné pour entendre de semblables propos. C'était mieux pour Adeline, à qui ils auraient fait inutilement de la peine, mais peut-être dommage pour le docteur qui n'aurait pas été long avant de remettre vertement l'acariâtre personne à sa place. L'attention d'Adeline venait d'être entièrement captée par l'entrée de sa grande, de sa seule véritable amie du Corps de Ballet : la belle Giselle Noirot. Dès que celle-ci aperçut la fillette, elle courut vers elle en disant, essoufflée :

— Te voilà enfin! Je te cherche partout... Il est six heures et demie passé. M. Margazini est furieux : il te réclame à tue-tête au foyer de la danse pour faire effectuer à l'ensemble un dernier raccord. Excusez-moi, dit plus doucement la fille blonde à l'adresse des inconnus qui encadraient Adeline. Ne m'en veuillez pas si je vous l'enlève : il est grand temps! Le rideau se lèvera dans moins d'une heure.

Les présentations s'étaient faites d'elles-mêmes. Le docteur répondit :

— Vous avez parfaitement raison, Mademoiselle : le travail avant tout! Holà, patron! l'addition!

Il la régla en quittant la table : elle se montait, pour les trois dîners, à un franc cinquante.

Pendant que les coupés de ville et les landaus aux portières armoriées déversaient devant l'entrée principale de la rue Le Peletier les plus jolies femmes de Paris, dont les crinolines, légères et gracieuses, dépassaient de capes de zibeline ou de manteaux d'hermine, les curieux faisaient la haie de chaque côté du trottoir pour assister à ce défilé prestigieux de la plus grande époque d'un règne. La foule grossissait d'instant en instant, comme si elle ne se souciait pas de la température glaciale.

Le docteur, qui venait d'apercevoir le dais tendu au-dessus de l'entrée, souffla à Adeline :

— Tout est pour le mieux : ce soir, vous ferez vos débuts devant l'Empereur...

Lorsqu'ils furent devant l'entrée sombre et modeste des artistes, Adeline leur dit :

— Attendez-moi un instant : M. Margazini a dû faire déposer vos places chez le concierge.

Elle s'engouffra dans le couloir : M. Arsène trônait, avec le visage important qu'il savait prendre pour les grandes circonstances, derrière le guichet de l'aquarium. Dès qu'il aperçut l'enfant, il lui tendit les billets en grommelant dans sa moustache hirsute :

— Bonne chance, petite!

Elle fut tellement stupéfaite de cette marque d'amitié du Cerbère, qui n'avait jamais daigné jusqu'à ce jour lui adresser la parole, qu'elle

resta clouée sur place avant de répondre gentiment :

— Merci, Monsieur Arsène.

Pendant qu'elle répondait, la fillette constata que le concierge avait un *Journal des Débats* étalé, sous ses yeux, sur la planchette du guichet, et elle comprit aussitôt la raison de cette amabilité subite. Peut-être à minuit, Adeline Piedplus serait-elle célèbre? M. Arsène savait ménager l'avenir.

Elle retourna dans la rue et demanda à ses vieux amis, en leur remettant les billets réservés à «sa famille» :

— Allez vite vous installer pour que je puisse bien repérer vos places avant que la salle ne soit pleine : je regarderai par le petit trou pratiqué dans le rideau de scène...

Quand le docteur pénétra sous le péristyle inondé de lumière et bourdonnant de monde, il confia à son épouse :

— Je vais laisser mon nom au contrôle en indiquant le numéro de nos places, pour que Charlotte puisse nous faire prévenir le cas échéant.

Charlotte, c'était la bonne des Chafouin qui était restée à la maison avec la mission de prendre immédiatement un fiacre pour venir chercher le docteur au cas où M^{me} Piedplus irait plus mal, en bas dans la loge. Et, malgré lui, le docteur fit une association d'idées entre le pauvre escalier de l'immeuble de la rue de Grenelle, que la maman d'Adeline avait tant de fois balayé, et celui de l'Opéra dont chaque marche servait de piédestal à un cent garde immobile, sabre au clair.

Lorsque les Chafouin furent enfin installés dans leurs fauteuils de galerie qui surplombaient l'immense vaisseau, le docteur dit à sa femme :

— Rarement une soirée ne m'a semblé plus pénible... Je m'en voulais de tromper par une bonne humeur apparente cette petite Adeline... Crois-tu que je lui ai bien donné le change?

— Tu as été merveilleux, répondit M^{me} Chafouin qui parlait peu, mais savait observer.

— Elle est très gentille, cette enfant, poursuivit le docteur.

— Et courageuse! Elle aussi a su dominer sa peine.

— Oui... dis-moi, bobonne – ce terme un peu trivial était, chez le docteur, la marque suprême de son amour pour sa compagne – si l'irréparable se produisait... bientôt, nous pouvons peut-être nous occuper d'elle? Nous nous faisons vieux, nous n'avons pas d'enfants...

Et il ajouta à mi-voix, comme s'il craignait une réprobation dans les yeux de M^{me} Chafouin :

— Mon Dieu... Nous pourrions peut-être l'adopter? Il y en a d'autres qui ont fait cela avant nous et ils s'en sont rarement plaints...

M^{me} Chafouin ne répondit pas et se contenta de serrer la main de son époux pour lui faire comprendre qu'elle avait eu, depuis ces cinq

derniers jours, la même idée.

Le docteur, radieux, poussa un soupir de soulagement et lui avoua, pour changer un peu la conversation :

— Puisque nous sommes contraints d'assister à cette soirée de réveillon, je ne serai pas fâché de faire enfin connaissance avec ce M. Rossini... Depuis le temps que l'on nous rebat les oreilles de son œuvre et de sa musique sautillante!... Au fond, jusqu'à ce soir, je ne le connaissais vraiment que par ses tournedos : c'est un homme de goût...

Au lieu de rejoindre directement le foyer de la danse où Giselle devait se charger de calmer la fureur de Margazini, Adeline courut, à travers le dédale d'escaliers en colimaçon et de couloirs sans fin, jusqu'à la petite porte en fer donnant sur la scène. Elle l'ouvrit le plus doucement possible pour ne pas attirer l'attention du terrible M. Passavent, le régisseur, qui devait veiller, tapi dans un coin, à la police du vaste plateau encombré de décors de toutes sortes.

Elle se faufila dans l'enchevêtrement des rochers constituant le cadre du premier acte de *Guillaume Tell* et parvint, avec la rapidité de l'hirondelle, devant le lourd rideau encore baissé. La scène restait plongée dans cette demi-obscurité qui règne sur toutes les scènes du monde jusqu'au moment solennel où le régisseur a frappé les trois coups. L'enfant s'avancait à tâtons en longeant le rideau lorsqu'elle constata, avec regret, que la place devant l'unique petit œil-de-bœuf pratiqué au centre du rideau était déjà occupée. Elle vit briller quelque chose dans le noir et reconnut l'un des pompiers de service qui inspectait minutieusement la salle. Adeline ne pouvait se douter que le sapeur ne cherchait tout simplement que sa petite amie pour laquelle il avait pu obtenir, par l'intermédiaire du service d'incendie des théâtres, une place de faveur. L'enfant ignorait encore que les petites amies de ce genre pussent exister. En fait d'amie, elle n'en connaissait qu'une grande : Giselle.

L'homme se retira pour lui céder la place enviée, mais Adeline eut beau se hisser sur la pointe des pieds... Elle était encore trop petite pour pouvoir plaquer l'un de ses grands yeux noirs contre l'œil-de-bœuf. Pris de compassion devant une telle détresse, le sapeur-pompier la saisit cavalièrement par la taille pour la soulever. Enfin, elle put, par l'orifice insigne, contempler avec extase la salle de ses débuts. Celle-ci était encore à moitié vide, mais se remplissait rapidement. A cette époque, et surtout pour une soirée pareille, nul ne se serait permis d'arriver au spectacle après que M. Rossini eût frappé le pupitre de sa baguette magique dispensatrice de flonflons et d'harmonie. L'Empereur et l'impératrice enfin occuperaient la grande loge centrale, que la petite Adeline – toujours tenue à bout de bras par le galant sapeur-pompier – apercevait rouge écarlate. Ce serait un

véritable crime de lèse-majesté que d'arriver après les gracieux souverains, dont la réputation d'exactitude était proverbiale.

De la loge impériale, encore déserte, l'œil droit d'Adeline grimpa vers les galeries, où elle reconnut très bien le docteur et M^{me} Chafouin qui paraissaient plongés dans une conversation animée.

Satisfaite, Adeline revint sur terre et, ne sachant comment remercier le sapeur, elle lui donna un bon gros baiser sur la joue avant qu'il n'ait eu le temps de relever sa haute stature. Puis elle s'enfuit. Le sapeur, confus par une marque d'affection si jeune, resta un moment interloqué : il ne se doutait pas, l'excellent garçon, que, pour la première et sans doute l'unique fois de sa vie, il venait d'être embrassé par un Elfe...

Adeline entra timidement, avec une appréhension justifiée, dans le foyer de la danse. Elle y fut accueillie par une explosion tonitruante de Margazini :

— Ah! Qué té voilà enfin, moustique! Si c'était encore oune galant qui t'avait retenue dans ses bras, zé lé comprendrais... Ma quoi! à ton âge!

— C'était un galant, répondit Adeline de sa voix innocente et pointue.

Ce fut un éclat de rire général. Seul le maestro fulminait :

— On voit bien que tou seras sous un peu oune étoile! Tou n'as déjà plous de respect pour ton vieux maître! Tout sé perd... Qu'est-ce que ce sera quand tou auras vingt ans! Ah! qué lui fa!... Allez! pourquoi mé regardez-vous tous comme cela? Enchaînons...

Deux minutes se passèrent, au bout desquelles Margazini s'extasiait :

— Qué zé vous dis qu'elle va avoir oune triomphe, cette pétite! Rappelez-vous bien cette date, Mesdemoiselles... Vous pourrez dire plous tard, quand vous serez bien vieilles et qué vous aurez des tas de bambini, qué vous avez assisté, en cette soirée dou réveillon 1857, à l'apparition de la plous authentique ballerine dé tous les temps! Z'ai dit... Montez dans vos loges et zé ne veux plous vous revoir avant la fin de l'opéra de mon illustre ami Gioacchino Rossini!

Le corps de ballet s'égaya dans les couloirs avec une légèreté dont seul il était capable.

La salle s'était remplie. De leurs places élevées, le docteur et M^{me} Chafouin dominaient une mer de décolletés alternant avec les cols droits et foncés des fracs. Quelques uniformes chatoyants aux dolmans et aux brandebourgs d'or, appartenant aux attachés militaires qui occupaient le fond des loges réservées aux ambassades, apportaient une note colorée et chaude. C'était l'une de ces grandes soirées qui marquaient l'apogée du Second Empire. Les rivières de diamants

étaient authentiques, excitant l'admiration des foules plutôt que la convoitise.

Brusquement, la salle s'était levée. L'orchestre venait d'attaquer les premières mesures *d'En partant pour la Syrie*, devenu, de par la grâce du régime, l'hymne impérial. Pendant que la salle écoutait debout cet air martial, un visage reconnaissable sur toutes les images d'Épinal venait de s'encadrer dans l'ouverture de la loge centrale. Il y eut une désillusion passagère : ce n'était pas l'Empereur, qui s'était fait remplacer à la dernière minute par son demi-frère, M. le duc de Morny. Celui-ci était accompagné de l'habituel M. Mérimée, le grand pourvoyeur d'histoires de la Cour. L'Impératrice aussi était absente. C'était la comtesse de Montebello, entourée de la comtesse de Castries et de la baronne d'Hespel, qui tiendrait compagnie au duc de Morny dans la loge impériale.

Quand l'orchestre se tut, les décolletés et les fracs se rassirent. Le bruit des conversations interrompues reprit progressivement son intensité. Les lorgnettes de théâtre et les faces-à-main restaient braqués sur la loge centrale pour détailler la toilette de la comtesse de Montebello : Une crinoline de velours noir dont le décolleté audacieux mettait encore plus en valeur, en admettant que ce fût possible, la blancheur de son cou immaculé, sur lequel brillait un seul diamant noir. Les cheveux, retombant sur la nuque en un lourd catogan, semblaient avoir harmonisé leur teinte avec celle du joyau rare.

L'atmosphère de la salle était parfumée, futile, capricieuse à souhait. M. le duc de Morny promenait sur cette foule élégante un regard désabusé, tout en prêtant distraitement l'oreille au bon mot que M. Mérimée venait de faire sur la nouvelle ambassadrice d'Autriche, la bouillante princesse de Metternich. Le brouhaha mondain, d'abord confus, s'amplifiait. Ce fut le moment que Gioacchino Rossini choisit pour prendre place au pupitre du chef d'orchestre devant une cohorte de musiciens qui venaient de se lever à leur tour, en hommage à sa célébrité. Les conversations cessèrent et furent remplacées par les applaudissements discrets de mains gantées : c'était M. le duc de Morny lui-même, représentant l'Empereur, qui en avait donné le signal.

M. Rossini se retourna et remercia la plus élégante assistance du monde en lui envoyant avec générosité ces baisers amples et spectaculaires qui avaient contribué à sa popularité, aussi bien à la Scala de Milan qu'à l'Opéra de Paris. Il parut ensuite redevenir sérieux : ses sourcils se froncèrent, il rejeta en arrière sa chevelure – restée noire et opulente – avant de se retrouver, grâce à une volte-face rapide, le visage tourné vers la scène. Le régisseur Passavent frappa les trois coups derrière le rideau avec une certaine solennité, les bougies du grand lustre furent coiffées du capuchon, seules les lampes à huile

de la rampe continuèrent à jeter leurs feux sur le rideau peint à l'italienne. M. Rossini martela son pupitre surélevé de sa baguette, à laquelle aucun ensemble philharmonique au monde n'avait pu résister, et prouva, dès la première mesure cuivrée de son ouverture célèbre, qu'il n'avait rien perdu, malgré ses soixante-cinq hivers bien sonnés, de cette pétulance et de cette vitalité dont il avait su imprégner la moindre de ses partitions. M. Rossini paraissait suffisamment content de lui pour savoir que, même après sa mort, sa musique généreuse conserverait une jeunesse et une fraîcheur rarement égalées...

Les entractes de *Guillaume Tell* furent ce qu'ils avaient promis d'être ce soir-là. Le couloir circulaire était devenu un va-et-vient mondain : on se rendait visite d'une loge à l'autre et l'on y chuchotait le nom de ce jeune peintre en vogue, M. Winterhalter, auquel plusieurs grandes dames de la Cour avaient commandé leur portrait.

Vers le troisième entracte, on commença à converser, sans paraître y attacher plus d'importance qu'il ne le méritait – c'était la mode alors de parler de tout ainsi – de ce nouveau ballet, dont le principal rôle avait été confié à une petite débutante. Margazini était approuvé par quelques-uns, tel Aurélien Scholl qui affirmait de sa voix cinglante qu'il était grand temps de rajeunir les cadres d'un corps de ballet agonisant. D'autres – ils constituaient l'écrasante majorité – prétendaient que c'était une injure à la danse elle-même et aux traditions de l'Opéra de permettre à une inconnue de tenter sa chance sans avoir passé par la filière hiérarchique à laquelle avaient été soumises les plus grandes danseuses.

Le principal tenant de cette théorie était le vicomte de Vatimesnil, vieil habitué du premier rang des fauteuils d'orchestre, où il pouvait contempler tout son saouïl les jambes des danseuses. Il était à toute création ou reprise de ballet, se faisant particulièrement remarquer par les deux accessoires indispensables à sa corpulente silhouette : le face-à-main – il détestait le monocle et n'avait jamais pu s'habituer à porter des bésicles – et l'éventail à monture d'écaille blanche de feu la vicomtesse. Valentin de Vatimesnil avait toujours trop chaud.

Depuis quelque temps – était-ce l'aboutissement logique d'une longue et patiente fréquentation de ces demoiselles du corps de ballet? – le vicomte se rapprochait insensiblement des petits rats, auxquels il ne dédaignait pas de distribuer des douceurs de M. Siraudin, tout en caressant l'espoir secret de pouvoir leur conter fleurette un peu plus tard. Et certaines mères, si honnies de M. Arsène, se montraient flattées de voir ces favoris blancs et aristocratiques effleurer les minois de leurs fillettes rougissantes. Malgré son nouveau penchant très marqué pour les ballerines en bas âge, le vicomte de Vatimesnil allait, en cette soirée du 24 décembre 1857, de fauteuil en fauteuil en

répétant : « Avant de devenir danseuse-étoile, il faut passer par tous les quadrilles. » On le laissait dire parce que l'on considérait qu'il faisait un peu partie du mobilier de l'Académie Impériale et que, le jour où il disparaîtrait, quelque chose manquerait à l'Opéra.

Adeline, assise tranquillement dans la loge des rats empuantie par l'odeur de la poudre de riz, ne se doutait pas, la mignonne enfant, du remue-ménage qui se faisait dans les couloirs sur son nom. Si elle l'avait su, peut-être en aurait-elle été assez flattée? C'était le commencement de la renommée : la vraie, la seule qui compte pour une artiste et qui est faite par mille bouches mondaines, inutiles et anonymes que la masse aime écouter béatement.

Giselle était restée aux côtés de l'enfant qu'elle ne quitterait qu'au moment où Adeline serait happée par la scène et livrée seule avec elle-même et son art.

— Un peu émue? lui demanda sa grande amie.

— Non, répondit avec calme la fillette.

Adeline se sentait envahie par cette sûreté inconsciente que possèdent les débutants. Un seul point la tourmentait, mais elle ne voulait pas le dire à sa confidente, par crainte de la lasser avec ses soucis intimes : elle aurait voulu savoir si sa maman avait pu s'endormir? Et elle resta silencieuse, repassant mentalement ses moindres pas, se levant parfois pour les esquisser. De toute sa volonté d'enfant, qui était déjà grande, elle se concentrait pour ne penser qu'à son rôle. Insensiblement, elle cessa d'être Adeline Piedplus, fille de la concierge de Grenelle, pour devenir le petit Elfe lui-même. Elle n'avait qu'à se regarder dans le miroir de la loge pour découvrir l'aspect physique du petit génie nordique qui naîtrait dans quelques instants à la scène par le miracle prodigieux de la danse. Cet enfant tout en blanc qui lui faisait vis-à-vis dans le miroir, et dont les ailes transparentes semblaient prêtes à se briser sous l'effet du moindre zéphyr, était bien le héros de l'histoire imaginée par M. Scribe. Il serait porté par ses ailes et entraîné sur la musique de M. Auber...

Sa rêverie fut à peine interrompue par la cloche que le régisseur secouait à la main en hurlant dans le couloir des loges :

— En scène, les demoiselles du ballet! En scène!

Elle descendit l'escalier en colimaçon, précédée et suivie de ses compagnes de tous âges et de toutes tailles qui avaient chacune un bout de rôle. Après avoir franchi la petite porte en fer, elle se retrouva du côté « cour » : celui par lequel elle devait pénétrer, la première de toutes, sur le plateau dès le lever du rideau.

Le décor de la clairière enneigée, avec ses sapins couverts de givre, était déjà planté. Les machinistes avaient fait vite pendant l'entracte. Le dernier acte de *Guillaume Tell* s'était achevé sur des ovations sans

fin : M. Rossini avait été contraint d'abandonner son pupitre pour venir saluer sur la scène, entouré de ses interprètes. Ce serait dur de faire passer le nouveau ballet après un succès aussi éprouvé. Margazini était nerveux. Engoncé dans son déguisement de Bonhomme Hiver, il observait le petit Elfe qui s'approchait de sa longue barbe blanche postiche pour lui demander, suppliant :

— Monsieur Margazini, faites-moi un dernier plaisir pour que je danse bien... Allez regarder par le trou du rideau, avant que la salle ne s'éteigne, la place où se trouvent «mes parents»?

Elle avait lâché naturellement ces derniers mots parce qu'elle avait besoin, comme ses camarades, d'avoir «des parents» dans la salle, quels qu'ils fussent... Margazini hésita, mais comprit qu'il devait satisfaire ce caprice de la dernière seconde s'il ne voulait pas courir au-devant d'une défaillance soudaine et irrémédiable des petits nerfs tendus à éclater. Il fit signe au régisseur d'attendre quelques instants avant d'abaisser sur le plancher la lourde masse de bois avec laquelle il allait frapper les trois coups. De l'autre côté du rideau parvenaient, étouffés, les accords préliminaires de l'orchestre...

— Où sont leurs places?

— A la galerie, les deux premiers fauteuils de gauche du troisième rang...

Le maître de ballet courut plaquer son œil contre l'ouverture. Il revint vite en faisant signe à Passavent de frapper ses trois coups en déclarant, dans sa barbe, au petit Elfe :

— Les fauteuils sont vides... C'est bien la peine qu'é zé me mette en quatre pour té faire réserver des places!

Le petit Elfe blanc avait pâli : son visage prit la teinte de son costume. Dans la fosse d'orchestre, M. Habeneck occupait la place de Rossini, encore vibrante de mesures endiablées ; les bougies du lustre venaient d'être éteintes pour la sixième fois de la soirée ; le duc de Morny commençait à sommeiller ; la comtesse de Montebello cachait un bâillement derrière son éventail ; la rampe fumeuse et malodorante éclairait à nouveau le rideau pourpre et or ; le vicomte de Vatimesnil – bien calé dans son fauteuil du premier rang – avait braqué son face-à-main ; la baguette d'Habeneck s'était levée... Les quatre-vingts musiciens attaquèrent le prélude musical du ballet au moment où le petit Elfe se serait écroulé s'il n'avait été soutenu par Giselle.

— Santa Madona! s'écria le Bonhomme Hiver. Ma qu'est-ce qu'é tou as?

Le rideau s'était levé lentement sur le décor de neige. Le petit Elfe se raidit, ses yeux s'agrandirent, son pauvre visage exprima une souffrance infinie et il bondit sur la scène, enveloppé d'harmonie légère, entraîné malgré lui dans la féerie qu'il devait vivre pour amuser les autres.

Quand il put enfin se laisser tomber, sans souffle, sur la scène pour simuler son premier sommeil, pendant lequel arriverait la joyeuse cohorte du Bonhomme Hiver, le petit Elfe eut le temps de se répéter : «Les fauteuils sont vides...», et sa mignonne tête, encapuchonnée de blanc, lui fit mal. Son cœur était serré. Son cerveau à la torture pensait : «Pour que le docteur et sa femme m'aient abandonnée avant de me voir danser, c'est qu'ils doivent craindre que maman n'aille plus mal... A moins que ce ne soit le docteur ou sa femme qui ait été pris d'une indisposition subite pendant l'opéra interminable de M. Rossini?» Cette pensée rendit le petit Elfe presque heureux ; il savait que ce n'était pas très charitable pour les Chafouin, qui s'étaient montrés si bons pour lui, mais il s'y raccrochait désespérément plutôt que d'imaginer une aggravation quelconque de l'état de sa maman.

La procession du Bonhomme Hiver l'entourait maintenant et chaque jouet, à tour de rôle, essayait de réveiller le génie bienfaisant pour l'entraîner dans la ronde. Le petit Elfe dit alors dans son cœur : «Maman chérie, c'est pour toi que je vais danser à nouveau... J'offre cette danse, où je mets toute mon âme, pour que tu sois débarrassée à jamais de tes souffrances...» Et il se retrouva sur les pointes, léger, brillant, sautillant. Il allait de jouet en jouet : ceux-ci se le lançaient comme s'il se fût agi d'une simple boule de neige. Pendant le court moment où il fut dans les bras de la grande poupée blonde, celle-ci lui murmura :

— Tu es merveilleuse...

Lorsqu'il retomba pour la seconde fois sur le sol, épuisé à nouveau par la farandole ailée, il crut bien entendre, dans le lointain, quelque chose qui ressemblait à des applaudissements. Mais il n'y prit pas garde, sachant très bien qu'il n'y avait personne d'autre que lui dans la clairière blanche et que les jouets en bois ou les animaux en peluche ne savaient pas applaudir...

Pendant que le bonhomme de neige était hâtivement fabriqué par les personnages de la procession irréelle, le cœur du petit Elfe dit encore : «Maman, puisque tu me l'as demandé, c'est pour papa que je vais danser maintenant... Je sais que lui peut me voir.» Et le petit Elfe bâilla, s'étira, s'ébroua, secoua le manteau de neige qui le recouvrait... Il n'y avait plus personne dans la clairière qu'un hideux bonhomme de neige, coiffé d'un vieux chapeau cabossé et portant dans ses bras un balai. Le petit Elfe recula, épouvanté : à ce moment, il crut percevoir des rires qui lui parvenaient de ce grand trou noir, béant, qui s'ouvrait sur sa gauche... Mais il se moquait des rires, parce qu'au fond il n'était pas poltron. Et il s'approcha lentement d'abord, puis bravement ensuite, du personnage immobile et grimaçant auquel il commença à faire des niches : il voltigeait autour de lui après lui avoir arraché successivement son vilain chapeau et le balai ridicule. Le bonhomme

silencieux finit par se fâcher et leva les bras vers le ciel sans étoiles. Aussitôt, les flocons de neige se mirent à tomber, drus, sur le petit génie qui ne remarqua pas que cette neige n'était que de la ouate et qu'elle était jetée par des machinistes juchés dans les cintres. Le petit Elfe préféra se réfugier sous les sapins qui semblaient l'appeler et il sortit de la clairière, qui s'ensevelissait lentement, par un bond prodigieux pour un si petit être qui arracha des exclamations au vilain trou noir pendant que le rideau descendait...

Ce fut un bonhomme Hiver, ruisselant sous sa barbe postiche, qui reçut dans ses bras le petit Elfe bondissant du côté «jardin» de la scène. Un bonhomme Hiver qui embrassait le petit génie, redevenu enfant, en lui disant dans un zézaïement ensoleillé capable de faire fondre toutes les neiges de la terre :

— Ma pêtite! Viens sour le cœur de ton vieux maestro! Viens que ze t'embrasse perché tou as été ouna divination! Va vite salouer! Lé poublic te réclame... Il faut touzours faire plaisir au poublic!

Adeline était rentrée dans la clairière magique dont un côté se levait et s'abaissait alternativement pour découvrir une immense salle rouge et or, ressemblant à un palais merveilleux où des milliers de courtisans acclameraient leur jeune souveraine.

Bientôt Margazini, Giselle, tous les autres vinrent se joindre à l'enfant pour recevoir leur part du succès, ce festin des artistes. Trois messieurs, en habit noir et très laids, eurent même le toupet de se mêler à la troupe bariolée pour récolter quelques miettes du gâteau : c'étaient M. Scribe le librettiste, M. Auber le compositeur et M. Habeneck le chef d'orchestre. Celui-là, pensa Adeline, aurait mieux fait de rester dans sa fosse, tellement il s'était montré méchant à son égard pendant les répétitions! Mais l'enfant était déjà prête à tout pardonner...

Quand le rideau tomba enfin pour ne plus se relever après une demi-douzaine de rappels, lorsque M. le duc de Morny se fut levé, M. Habeneck fut le premier à s'avancer vers Adeline et à lui dire d'une voix grave :

— J'ai été injuste. Pardonnez-moi, mon enfant... A l'avenir, ce sera pour moi un régal de conduire l'orchestre quand je saurai que vous dansez.

Giselle jeta son propre manteau sur les épaules d'Adeline pour qu'elle ne contractât pas, dans les courants d'air glacés des couloirs, la pneumonie qui est bien le plus grand mal des ballerines enivrées de gloire subite. Et elle entraîna l'enfant vers sa loge. Au moment où toutes deux traversaient le foyer de la danse, un dandy à favoris blancs s'y trouvait déjà : c'était le vicomte de Vatismesnil qui se précipitait, volubile et postillonnant :

— Mademoiselle, j'aurais eu un plaisir extrême à féliciter madame votre Mère... Vos entrechats sont d'une sûreté parfaite, votre saut de l'ange final laisse présager une carrière éblouissante. Quant à vos pointes...

Le vicomte s'était tu : il n'osait avouer que les pointes lui avaient toujours fait commettre des péchés mignons. Giselle, qui connaissait de longue date le personnage, entraîna sa protégée sans même lui laisser le temps de remercier. Le vicomte en fut d'abord interloqué, puis outré. Il suffoquait et dut s'éventer avant de grommeler dans ses favoris défrisés :

— Les ballerines n'ont plus d'éducation!

Dans le couloir des loges, l'enfant demanda à sa grande amie :

— Qui était-ce, ce vieux monsieur très aimable?

— Un satyre! répondit simplement Giselle qui ajouta peu après : tu auras toujours le temps, plus tard, de faire ce genre de connaissance...

M^{me} Catherine était dans la loge, attendant l'enfant. Elle avait mis son point d'honneur à ne laisser à aucune autre habilleuse subalterne le soin de déshabiller la nouvelle petite étoile.

Adeline était pressée de partir : le docteur et son épouse devaient l'attendre, comme ils le lui avaient promis, devant la sortie, des artistes. Elle regrettait que ses vieux amis ne l'aient pas vue danser, mais elle pensa aussi qu'elle était très égoïste : «L'un ou l'autre des Chafouin avait peut-être eu un grand malaise? L'attente dans l'air vif de la rue avait dû lui faire du bien.»

Giselle l'accompagna jusqu'au couloir de sortie. M. Arsène était là, un billet à la main, disant, avec une certaine timidité bourrue :

— Mes félicitations, Mademoiselle...

Le concierge savait déjà. Tout l'Opéra savait, du plus humble des machinistes au plus illustre des ténors : la renommée est une fille qui grandit à une vitesse déconcertante. Et Arsène ajouta en tendant le billet :

— Ceci est pour vous, Mademoiselle... Les personnes qui vous accompagnaient l'ont laissé à votre intention. Elles ont été obligées de partir avant la fin, après m'avoir bien recommandé de ne vous remettre le billet qu'à votre sortie de scène.

L'enfant n'osait pas prendre le morceau de papier sur lequel le docteur avait griffonné en hâte quelques mots. Ce fut Giselle qui le saisit et qui lut à haute voix : «Bravo, Adeline! Sans vous avoir vue, nous sommes sûrs, ma femme et moi, que c'est un triomphe. Dès que vous serez prête, sautez dans un fiacre que je réglerai à l'arrivée et venez nous rejoindre auprès de votre chère maman à laquelle nous avons jugé préférable d'aller tenir compagnie pendant que vous dansiez. A tout à l'heure.»

Adeline pâlit une seconde fois. Elle était envahie par un

pressentiment affreux. Giselle aussi... Giselle qui la poussa dans la rue et l'entraîna par la main vers l'entrée principale du théâtre.

La neige s'était mise à tomber, dense et froide : ce n'était plus une neige de ballet. Les coupés armoriés se succédaient sans interruption sous le dais impérial pendant que la voix puissante de l'aboyeur appelait : «La voiture de Madame la comtesse de Charnacé... Le landau de Madame la marquise d'Espeuilles...», et les grandes dames, frissonnantes, emmitouflées dans leurs hermines, s'engouffraient rapidement dans les voitures douillettes, dont un valet de pied claquait la portière avant de remonter prestement sur le siège à côté du cocher. L'enfant, transie et hagarde, regardait ce défilé. Un fiacre s'était avancé sous le dais : un valet de l'Opéra, en culotte courte et bas blancs, avait déjà ouvert la portière. La silhouette adipeuse du vicomte de Vatismesnil, engoncé sous une pelisse au col d'opossum, s'apprêtait à monter avec difficulté dans le véhicule, quand Giselle se précipita en tenant toujours l'enfant par la main. Une Giselle qui dit sèchement au vicomte : «Permettez!» et qui poussa Adeline ahurie à l'intérieur du fiacre. Avant de refermer la portière, la grande fille blonde lança son propre manteau à l'enfant en lui disant :

— Mets-le sur tes genoux, sinon tu auras froid.

Puis elle cria au cocher l'adresse de Grenelle, en ajoutant :

— Le plus vite possible!

Le vicomte, toujours sous le dais et les pieds dans la neige fondue transformée en boue par le piétinement des chevaux, mit un certain temps avant de reprendre ses esprits devant une telle désinvolture. Il s'écria alors :

— Je ne permets pas!

Mais le fiacre était déjà loin et la fée blonde s'était volatilisée dans la rue Le Peletier. M^{me} Michon, qui avait assisté à la scène, dit à sa fille :

— Il lui faut «des» fiacres, à présent!

Jamais, malgré l'allure accélérée du véhicule, le parcours ne parut plus long à l'enfant grelottante. Devant elle, Adeline ne voyait que les larges épaules du vieux cocher recouvertes de neige, le faisant ressembler au bonhomme Hiver. A travers les vitres des portières, elle n'apercevait que les flocons qui continuaient à tomber, éclairés de temps en temps par la faible lueur d'un quinquet. Elle n'entendait pas le bruit mélancolique des sabots du cheval amorti par le tapis blanc qui recouvrait la ville endormie. La guimbarde vétuste semblait glisser sur la neige comme un traîneau. Peu à peu le froid, pénétrant dans le fiacre par toutes les jointures, envahit Adeline. Cet engourdissement silencieux l'entraîna dans un nouveau rêve vertigineux : elle n'était plus la fille d'une pauvre maman parisienne, mais un petit Elfe emporté vers quelque palais mystérieux dans un véhicule tout blanc.

Un petit Elfe qui se sentait triste comme une Cendrillon au retour de son premier bal...

Quand le fiacre s'arrêta enfin, le vieux cocher aux moustaches givrées dut descendre pour ouvrir la portière : la voyageuse ne donnait plus signe de vie.

Il la trouva endormie, assommée de fatigue et de chagrin. Après l'avoir soulevée doucement, en bon grand-père, il la transporta jusqu'à l'immeuble, dont la porte était entrouverte. Alors l'enfant s'éveilla, courut vers la loge et vit le docteur, M^{me} Chafouin, quelques locataires agenouillés dans la pénombre devant le lit où maman Piedplus, les mains croisées sur sa poitrine, avait enfin réussi à s'endormir pour toujours.

Longtemps la fillette pleura, la tête enfouie dans un pan du drap qui recouvrait la morte. Puis elle se laissa conduire par M^{me} Chafouin dans l'appartement du docteur. Elle n'avait plus la force d'opposer la moindre résistance pendant qu'on la déshabillait et elle se retrouva, bien au chaud, dans un lit bassiné. M^{me} Chafouin avait soufflé la lampe, mais malgré l'obscurité le corps de l'enfant continuait à être secoué par des sanglots. Cette nuit-là, pour la première fois de sa vie, le petit Elfe ne ferma pas l'œil...

GISELLE

M^{me} Chafouin était exténuée lorsqu'elle atteignit le sixième palier de l'immeuble situé au 26 de la rue Lepic. La veuve du docteur se demandait, une fois de plus, pourquoi sa fille adoptive avait choisi, huit mois plus tôt, un logement aussi haut perché? Il était vrai que M^{me} Chafouin n'était plus toute jeune et que le trajet en omnibus de Grenelle à la butte Montmartre lui avait paru interminable. Enfin, la température de ce premier mai 1867 était anormalement chaude : le printemps semblait, depuis quelques jours, vouloir faire une concurrence déloyale à l'été. Essoufflée, M^{me} Chafouin tira le cordon qui pendait le long d'une porte quelconque, sur laquelle était cloués deux bostols indiquant respectivement les noms et qualités des locataires de l'appartement :

« *Giselle Noirof, danseuse étoile de l'Académie Impériale de Musique.* »

« *Adeline Piedplus, première danseuse à l'Opéra de Paris.* »

La seule lecture de ces professions apportait une bouffée de fraîcheur.

C'était la première fois que M^{me} Chafouin se décidait à venir rendre à Adeline les innombrables visites que sa fille adoptive lui avait faites depuis le jour où la ballerine avait quitté l'appartement de Grenelle, dans lequel elle avait été recueillie avec tant de sollicitude après la mort de M^{me} Piedplus.

Chacune de ces visites s'était terminée par une question, toujours la même, posée par Adeline :

— Quand vous déciderez-vous à venir visiter notre nid montmartrois?

Invariablement, la veuve du docteur avait répondu :

— Je te promets de m'y rendre le jour de tes vingt ans.

Ce jour était arrivé. Pour son vingtième anniversaire, Adeline, devenue une belle fille élancée aux attaches plus fines que n'auraient pu le laisser supposer ses origines, s'était offert le luxe tant envié d'être promue au rang de Première Danseuse. De cela aussi, M^{me} Chafouin voulait la féliciter, car elle venait de l'apprendre par la lecture matinale du nouveau journal fondé par M. de Villemessant : *Le Figaro*.

L'attente sur le palier fut longue. La visiteuse dut tirer avec vigueur, et trois fois de suite, le cordon avant de voir la porte

s'entrebâiller sur un visage encore bouffi de sommeil, surmonté par une chevelure en désordre : c'était celui d'Adeline qui prit aussitôt une expression de joie, pendant que la bouche, déjà souriante, s'écriait :

— Aucune surprise au monde ne pouvait me faire plus de plaisir aujourd'hui que votre visite, maman Chafouin!

«Maman Chafouin», qui avait hérité de cette appellation affectueuse après la mort de «Maman Piedplus», qu'elle s'était efforcée de remplacer tant bien que mal, pénétra dans l'appartement en souriant, elle aussi... Elle était heureuse à l'idée que l'on pouvait venir surprendre sa fille adoptive à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit sans craindre de la trouver dans les bras d'un amoureux. Bien sûr, elle avait été un peu triste quand Adeline avait manifesté le désir d'acquérir une certaine indépendance en s'installant en compagnie de l'une de ses camarades de l'Opéra, dans un logement assez éloigné de Grenelle. Mais la veuve du docteur avait compris également que, tôt ou tard, une semblable éventualité devait se produire : après dix années de corps de ballet, Adeline n'était plus une enfant. Maman Chafouin s'était consolée en se disant que les choses auraient pu être pires : Adeline aurait très bien pu lui annoncer, un beau matin, qu'elle avait trouvé «l'ami sérieux», recherché par tant de filles d'Opéra, qui lui offrait un luxueux pied-à-terre digne de la galante réputation attribuée à la profession de danseuse. La vieille dame s'était même félicitée de ce qu'Adeline resterait sous la coupe de cette Giselle Noiro, son aînée de six ans, qui jouissait d'une excellente réputation à l'Académie Impériale de Musique. La vie en commun de Giselle et d'Adeline devenait une garantie de moralité dans l'esprit bourgeois de maman Chafouin.

Il n'était pas grand cet appartement, dont les fenêtres mansardées dominaient tout Paris, mais il était charmant et se composait de trois pièces. Adeline l'avait maintes fois décrit à celle qu'elle appelait aussi sa maman postiche. La pièce dans laquelle M^{me} Chafouin venait de pénétrer, et qui donnait directement sur le palier, était de dimensions plutôt vastes : il y régnait un désordre incroyable qui éberlua la digne bourgeoise habituée depuis toujours à ses propres rangements méticuleux. Des tutus de mousseline qui avaient dû être blancs encombraient l'unique fauteuil, une pile impressionnante de doubles jupons posée à même le sol semblait attendre le passage de la repasseuse, un cache-corset restait accroché à un abat-jour, des faux cols de toutes les couleurs encombraient le dessus d'une commode Premier Empire échoué là on ne sait trop pourquoi. Les tapis avaient été roulés pour laisser le parquet nu : un parquet qui n'était ciré que bien rarement et qui devait souvent remplacer celui du foyer de la danse. Une atmosphère de bric-à-brac se dégagait de cette pièce qui tenait successivement lieu de salon, de salle à manger, de salle de

répétitions et d'essayage. La fenêtre, encadrée de cretonne et donnant au fond de la pièce sur un balcon orné de pots de géraniums, avait beau être grande ouverte sur le panorama de la Capitale, une odeur âcre prenait à la gorge le visiteur qui venait d'entrer.

M^{me} Chafouin n'échappa pas à cette règle et huma, bien malgré elle, un parfum fait d'un mélange d'air de Paris, d'eau de rose, de poudre de riz et de présence féminine. Aussi sa première exclamation fut-elle :

— Mes enfants, on se croirait dans votre loge de l'Opéra, mais certainement pas dans l'appartement de deux ballerines déjà célèbres!

Cette remarque avait été faite avec bonhomie et gentillesse : ce n'était pas un reproche, plutôt une constatation. Maman Chafouin savait que si «la gloire ne nourrit pas toujours son homme», la situation de première danseuse et même de danseuse étoile n'apportait pas la richesse à deux filles désireuses de conserver leur indépendance. A l'Opéra, comme dans la plupart des théâtres, c'étaient surtout les à-côtés qui permettaient à certaines pensionnaires de mener grand train. La fierté d'Adeline et de son amie n'était pas pour déplaire à la veuve du docteur qui n'avait fait encore qu'entrevoir sa fille adoptive drapée dans une longue chemise de nuit à coulisses.

— Giselle est là? demanda M^{me} Chafouin.

Pour toute réponse, Adeline se contenta d'entrouvrir une porte étroite donnant sur une autre pièce, qui devait tenir lieu de chambre à coucher, en criant :

— Réveille-toi! C'est maman Chafouin!

— Savez-vous, toutes les deux, qu'il est près de deux heures? fit remarquer la visiteuse.

— C'est bien possible, répondit Adeline. Nous étions exténuées : après une dernière répétition hier à l'Opéra, Giselle et moi n'étions pas encore satisfaites. Nous sommes rentrées ici pour travailler jusqu'à l'aube.

— Vous menez une existence impossible! Si mon pauvre mari était encore de ce monde, tu l'entendrais te répéter qu'à ton âge il faut dormir.

— Nous dormirons plus tard quand nous n'aurons rien de plus intéressant à faire! La vie nous paraît si courte en ce moment, maman Chafouin! Et si belle!... C'est le printemps, il fait beau, l'air est doux, j'ai vingt ans, Giselle vient de se fiancer avec un marquis riche comme un boyard et lieutenant de hussards, ce soir enfin nous allons interpréter ensemble le ballet romantique que nous souhaitions danser depuis des années et qui doit être le rêve de toutes les danseuses...

— Au fait, il porte le nom de ta camarade, ce ballet?

— Oui... ne trouvez-vous pas que c'est merveilleux pour elle d'être une Giselle dans la vie et de pouvoir devenir sur scène la «Giselle»

imaginée par monsieur Théophile Gautier?...

— En tout cas, c'est assez curieux et ce doit être plutôt rare dans les annales de la danse! constata M^{me} Chafouin.

— Vous viendrez nous applaudir, maman Chafouin? Ce sera une très grande soirée... C'est la première fois que Giselle reprend le rôle créé par la Grisi et moi celui de la princesse Bathilde... C'est le deuxième grand rôle! Nous avons un bon fauteuil d'orchestre pour vous au troisième rang et nous serions très déçues si vous ne veniez pas...

— Sortir le soir ne me vaut rien, Adeline.

— Monsieur Théophile Gautier a promis de venir, lui! C'est un véritable événement dont parle toute la presse! Songez que ce geste du Maître prouve qu'il accepte enfin de voir son ballet dansé par une autre que sa chère Carlotta... Giselle est très émue à la pensée qu'il sera dans la salle! Monsieur Margazini aussi nous a fait dire qu'il se déplacerait spécialement pour venir nous applaudir.

— Ce vieux Margazini, dont tu nous a tellement rebattu les oreilles au docteur et à moi! Que devient-il depuis son départ de l'Opéra?

— Comme vous venez de le dire, maman Chafouin, lui aussi a beaucoup vieilli... Il s'est définitivement retiré après avoir cédé son école de danse à un maître plus jeune. Je ne l'ai pas vu depuis deux ans : il vit à Saint-Germain... Si messieurs Théophile Gautier et Margazini ont accepté de venir, vous ne pouvez pas ne pas les imiter.

— J'accepte pour fêter ta vingtième année et un peu aussi ta nomination de Première Danseuse.

Le regard de maman Chafouin était tombé brusquement sur la porte entrouverte de la chambre voisine. Elle put apercevoir une fille complètement nue – ce ne pouvait être que Giselle – qui se vautrait sur un lit en caressant avec des gestes d'amour l'oreiller laissé libre par le départ d'Adeline et encore imprégné de la tiédeur de son corps. La vieille dame eut un sursaut :

— Vous couchez dans le même lit? demanda-t-elle à Adeline qui répondit sans la moindre gêne :

— Nous n'aurions pas eu la place d'en mettre deux dans la chambre... et l'hiver nous nous tenons plus chaud!

M^{me} Chafouin ne posa plus aucune question. Malgré des principes bourgeois solidement ancrés, elle était bien obligée de se rendre à l'évidence : le docteur lui avait souvent parlé de ce genre de femmes qu'il rencontrait dans sa clientèle. A chaque fois elle n'avait cru qu'à moitié son époux, mais ce matin, devant le spectacle de cette grande fille s'étirant paresseusement sur le lit déjà ensoleillé, elle découvrait un monde inconnu pour elle. Et une phrase, lancée par la concierge de l'immeuble lorsqu'elle lui avait demandé à quel étage habitaient les danseuses, lui revint en mémoire. Une phrase qui l'avait choquée sur

le moment, mais que la longueur de l'escalier s'était chargée de lui faire oublier :

— Ah! vous allez au sixième retrouver le petit ménage? Elles sont bien gentilles ces demoiselles... Et elles font moins de tapage que les autres couples!

Maman Chafouin comprenait maintenant pourquoi Adeline avait quitté l'appartement de la rue de Grenelle et pourquoi aucune des filles n'avait voulu de «l'ami sérieux» que la vieille dame commençait à regretter. Après un long moment de réflexion pendant lequel Adeline, un peu pâle, l'observait tout en faisant semblant de mettre de l'ordre dans la pièce, la vieille dame demanda :

— Tu m'as dit que Giselle venait de se fiancer... Puis-je savoir avec qui?

— Mais naturellement! Ce n'est un secret pour personne : tout l'Opéra est déjà au courant! C'est le marquis Ludovic de Chanalèze, lieutenant au 1^{er} Hussards... Si vous saviez, maman Chafouin, comme il est beau!

M^{me} Chafouin aurait souhaité qu'il fût intelligent. A moins, pensa-t-elle, que l'amour de ce jeune officier ne fût plus fort que l'autre? Et elle en vint à souhaiter, de toute son âme de brave femme, que Giselle se détachât insensiblement d'Adeline... Estimant qu'elle n'avait plus rien à faire dans ce logement à l'ambiance trouble, dont l'atmosphère était saturée par le vice de deux filles, elle se dirigea vers la porte du palier en disant sur un ton qu'elle s'efforça de rendre le plus dégagé possible :

— Il faut que je me sauve, mes enfants... J'ai une foule de courses à faire.

— Mais... Vous n'attendez pas Giselle? demanda Adeline, déçue.

— Non. Elle doit être encore perdue dans un rêve! Nous aurons beaucoup d'autres occasions de nous revoir...

Et elle cria, à l'intention de la danseuse-étoile, à travers la porte entrouverte de la chambre :

— Au revoir, Giselle! Et mes félicitations pour vos fiançailles!

La fille nue ne répondit pas. Maman Chafouin parut n'avoir pas remarqué ce silence voulu et franchit la porte du palier au moment où Adeline lui tendait son front pour recevoir un baiser maternel en demandant encore :

— Vous viendrez ce soir?

— Je ne promets rien! fut la seule réponse de M^{me} Chafouin qui effleura à peine de ses lèvres le front de sa fille d'adoption avant de redescendre l'escalier en colimaçon.

Quand la maman-postiche passa devant la loge de la concierge, elle jugea qu'il était de son devoir de sauver les apparences dans le propre intérêt des deux filles. Elle ouvrit résolument la porte de la

loge et dit d'une traite, sans même reprendre son souffle, à la bonne femme stupéfaite :

— Tout à l'heure, madame, lorsque je vous ai demandé à quel étage habitait mademoiselle Adeline Piedplus, vous avez éprouvé le besoin de faire accompagner votre réponse de commentaires strictement personnels et désobligeants pour vos locataires du sixième. Je ne saurais l'admettre... Et je tiens à vous informer que l'une de ces demoiselles, Giselle Noirot, est fiancée à un jeune homme de la meilleure société, le marquis de Chanalèze, lieutenant au 1^{er} Hussards... Quant à l'autre, Adeline Piedplus, ses fiançailles ne sauraient tarder et je m'en occuperai tout particulièrement puisqu'elle est ma fille adoptive! Sur ce, chère Madame, j'ai bien l'honneur de vous saluer en vous priant, à l'avenir, de tenir votre langue!

Puis maman Chafouin claqua la porte de la loge en se retirant avec toute la dignité exigée par les circonstances et le sentiment très net d'avoir commis une bonne action.

Dès que la porte du palier s'était refermée, Adeline avait couru vers la chambre où Giselle était toujours allongée paresseusement sur le lit.

— Veux-tu que je me recouche? demanda Adeline.

— Non, répondit Giselle. Cette excellente madame Chafouin est remplie de bonnes intentions, mais je lui en voudrai toujours d'avoir interrompu une nuit pareille...

Les yeux bleus et limpides de la fille blonde semblaient vouloir se noyer dans ceux, marron et veloutés, d'Adeline qui s'était assise sur le rebord du lit en contemplant avidement la nudité du corps parfait.

Longtemps elles restèrent ainsi, silencieuses, parce qu'elles n'avaient plus besoin de paroles pour se comprendre. Ce silence lui-même était une communion. Depuis l'instant où elles avaient enfin pu cohabiter, leurs journées s'étaient écoulées, faites de soupirs inexprimés et de mille nuances imperceptibles des autres mortels. Giselle et Adeline étaient parvenues à l'harmonie totale : celle qui n'a plus besoin de personne. Elle était née, cette harmonie, quand Adeline était encore une enfant et Giselle une adolescente. Elle s'était développée ensuite, jour après jour, pendant les répétitions au foyer de la danse et sur le plateau dans l'ivresse des ballets. Bientôt les journées ne leur avaient plus suffi, il leur avait fallu les nuits. Leurs moindres gestes, les actes les plus simples de leur existence étaient imprégnés d'une subtilité déconcertante. Elles seules se comprenaient. L'aînée, Giselle, était la force d'Adeline et la cadette, Adeline, devenait la faiblesse de Giselle...

Ce fut la faiblesse qui rompit ce silence, lourd de sensualité frémissante, en disant avec douceur :

— Giselle, je n'aurais pas dû accepter de venir habiter ici... Nous sommes trop heureuses depuis quelques mois : ça ne pouvait pas durer... Pourquoi a-t-il fallu que ce Ludovic vînt se glisser entre toi et moi?

La fille blonde et nue se taisait. La voix douce d'Adeline continua, avec une pointe de tristesse :

— Bientôt tu seras la marquise de Chanalèze... Oh! cela t'ira très bien d'être marquise et je suis certaine que jamais l'antique famille des Chanalèze n'en aura connu une plus belle... Tu habiteras avec Ludovic dans le somptueux hôtel de tes beaux-parents, rue Saint-Dominique, et tu oublieras ce perchoir où notre bonheur avait pu s'épanouir. Tout ce qui arrive est normal, je le sais... Il fallait bien qu'un jour ou l'autre tu te maries... Et jamais tu ne trouveras un garçon mieux que Ludovic, à tous points de vue. Seulement, crois-tu qu'il te permettra même de continuer à danser?

— C'est la première condition que j'ai mise à nos fiançailles.

— Mais ses parents? Ne penses-tu pas qu'ils admettront difficilement d'avoir pour belle-fille une danseuse-étoile de l'Opéra? J'ai souvent entendu dire par le régisseur de la scène, monsieur Passavent, que ces milieux-là étaient très à cheval sur certains principes?

— Compte sur moi, ma petite, pour les faire changer d'avis! D'ailleurs tout s'arrange à merveille puisque le régiment de Ludo vient d'être ramené à Paris pour assurer la garde personnelle de l'Empereur.

— Quelle autre condition as-tu mise à tes fiançailles? demanda Adeline.

— Celle de venir te voir ici tous les jours en calèche et de pouvoir te recevoir rue Saint-Dominique quand bon me semblera, répondit lentement la fille aux yeux bleus.

— Crois-tu que ce sera très indiqué, Giselle? Ne serait-ce pas préférable de ne plus nous revoir qu'aux heures de travail, à l'Opéra?

— Tu es folle, mon amour! s'écria la fille blonde qui s'était dressée sur le lit et avait saisi les deux mains, plus menues que les siennes, d'Adeline.

Les yeux bleus, d'ordinaire si réfléchis, s'étaient enfiévrés jusqu'à devenir humides et Giselle parla vite, comme si elle voulait s'étourdir elle-même avec ses propres paroles :

— Tu n'as pas encore compris, chérie, que ce n'est pas un mariage ni aucun homme au monde qui pourrait nous séparer à l'avenir? Nous ne formons plus qu'un, toi et moi! Si j'ai fini par dire oui à Ludo, ce n'est pas parce que je l'aime... Comment veux-tu que j'aime quelqu'un d'autre que toi, qui es toute ma vie depuis dix années?... Je vais épouser Ludo parce qu'il fallait que l'une de nous deux se sacrifiât pour l'autre : nous ne pouvons plus continuer à vivre dans cette

médiocrité. Toi surtout, ma petite Adeline! Il te faut le luxe, le vrai... Celui auquel te donnent droit ta beauté et ta profession. Tu l'auras, grâce à moi, sans qu'il te soit nécessaire de te vendre à une brute. Tu pourras rester mon amour, mon seul amour!... Je te gâterai. Grâce à la fortune des Chanalèze, je pourrai satisfaire enfin tes moindres désirs, tes plus petits caprices. Je les devinerai, comme aucun amant n'aurait pu le faire, avant même que ton regard ne les ait exprimés... Ludo ne se doutera de rien : il a trop d'orgueil masculin pour supposer un instant que pareille chose puisse lui arriver... A nous deux, nous sommes bien plus fortes que lui! C'était à moi de me dévouer parce que j'étais l'aînée. Rappelle-toi comme Ludo a hésité longtemps! Il nous faisait la cour à l'une et à l'autre, ne sachant trop s'il devait se fier à la blonde ou à la brune! Quel enfant! Il ne saura jamais que nous étions complices... Comprends-tu maintenant pourquoi ce mariage doit avoir lieu?

— Oui...

— Après, continua Giselle, tout sera tellement plus facile! Quand je serai mariée, les gens cesseront de nous critiquer. Ils ne pourront pas se douter que nos liens n'auront fait que se resserrer... A ce propos, n'as-tu pas eu tout à l'heure l'impression que ta mère adoptive s'était doutée de quelque chose?

— Elle a tout deviné, répondit Adeline.

— Pas tout! affirma la fille blonde. Mon mariage va la dérouter, comme les autres...

— Je crois, Giselle, que je t'aime de plus en plus... dit Adeline avec simplicité... Mais je voudrais profiter de cette journée unique, que nous ne retrouverons peut-être pas, pour te poser une question qui me hante depuis le jour où tu as essayé de me consoler dans le foyer de la danse, quand je n'étais qu'une toute petite fille. Tu t'en souviens?

— Ce n'est pas si loin!

— Tu t'étais montrée si douce avec moi cet après-midi-là que je n'ai pas hésité à te confier mes lourds chagrins d'enfant. Tu les as écoutés et je t'ai demandé alors pourquoi tu étais si gentille avec moi? Tu m'as répondu : «Tu le sauras plus tard.» Dix années ont passé et je ne le sais pas encore... Ne crois-tu pas que le moment est venu de me le dire?

— Tu le sais depuis longtemps sans t'en douter. Je t'ai aimée tout de suite parce que j'ai deviné que bientôt tu serais seule. Moi aussi j'ai été orpheline très jeune. Je ne voulais pas qu'une enfance comme la mienne recommençât sous mes yeux.

— Pourquoi ne m'as-tu jamais rien dit de ton enfance, Giselle?

— Parce que je ne la regrette pas et que c'est affreux de ne pas regretter son enfance!... Revenons au présent! J'ai horreur de m'attendrir. Aujourd'hui je ne veux être entourée que de sourires...

Ludo m'a promis de nous emmener toutes deux souper au café Anglais après le spectacle. Quelle robe veux-tu mettre? C'est ce soir, aussi, qu'il va m'offrir ma bague...

Giselle et Adeline avaient dû discuter pendant des mois avec la direction de l'Académie impériale de Musique pour obtenir l'autorisation de partager la même loge. Les usages et la sempiternelle tradition voulaient qu'une danseuse-étoile et une première danseuse eussent chacune leur loge particulière : c'était une sorte d'hommage rendu à leur rang dans la hiérarchie délicate du Corps de Ballet. Mais les deux ballerines avaient déclaré qu'elles préféraient quitter l'Opéra plutôt que de se séparer.

La loge était spacieuse, douillette, tendue de soie grise, possédant deux tables à maquillage disposées de telle façon qu'Adeline et Giselle s'y trouvaient assises dos à dos en se voyant mutuellement dans les miroirs ovales des coiffeuses. Elles-mêmes avaient décoré ce cadre de leur intimité professionnelle avec le goût discutable qu'elles avaient apporté dans l'ameublement du grenier de la rue Lepic.

Seule la passion de leur Art les faisait arriver toujours une bonne heure avant d'entrer en scène. Giselle et Adeline, «les inséparables» – c'était ainsi qu'on les avait surnommées dans la grande Maison – continuaient à observer les sages préceptes de discipline scénique que leur avait inculqués le vieux Margazini dont elles attendaient la visite promise d'un instant à l'autre. Margazini n'avait pas perdu, avec l'âge, ses bonnes habitudes d'exactitude : un mot, déposé chez M. Arsène à leur intention, les informait qu'il viendrait bavarder avec elles dans la loge longtemps avant le lever du rideau. Et les deux amies venaient à peine d'endosser leurs robes de scène que de petits coups rapides et secs furent frappés à la porte donnant sur le couloir. Toutes deux partirent d'un franc éclat de rire : elles avaient reconnu la façon très particulière dont s'annonçait autrefois l'illustrissime maestro. Enrico Margazini n'attendait jamais que les occupants des loges lui aient répondu «Entrez!» et il pénétrait dans ces lieux, interdits au commun des mortels, avec une désinvolture toute naturelle. Il se sentait partout chez lui : comment ne l'aurait-il pas été chez les meilleures de ses anciennes élèves?

Son entrée ressembla à une tornade. Avant même d'avoir refermé la porte derrière lui, le maestro avait abasourdi les deux filles, muettes de surprise, sous un flot de paroles zézayantes où le soleil de Florence, allié aux soubresauts du Vésuve, apportait ce qui manque le plus souvent à la conversation de beaucoup de gens : la vie.

L'ancien maître de ballet portait encore beau : sa chevelure

opulente, qu'il continuait à rejeter en arrière avec ce brusque mouvement de tête que ses élèves lui avaient vu utiliser mille fois pendant le feu sacré des répétitions, s'était argentée. Son visage, toujours mobile, et dont l'expression était demeurée enfantine, en avait acquis une grande douceur.

— Que devenez-vous, Monsieur Margazini? demanda Adeline. C'est très mal de ne pas être venu nous voir plus tôt!

— Il faut mé pardonner, mes mignonnes!... Mais zé sous plonzé dans le zardinage. Quand vous mé ferez l'honneur d'oune visite, vous manzerez les légumes du potazer de l'illoustre Margazini! Zamais vous n'aurez goûté de meilleures salades! Seulement, les salades, c'est oune peu comme les ballerines... Ça pousse! Il faut les surveiller sans cesse! Et toi, petit Elfe, es-tu touzours aussi silencieuse et arrives-tu à té débrouiller dans tes entrechats-six?

— Ils ne me gênent plus, répondit simplement Adeline.

— Bravo! Et toi, ma grande Giselle? Sais-tu qué tu zoues cé soir oune rude partie?... Qué lé poublic t'attend dans la salle pour faire des comparaisons? Qué la créatrice fut admirable?... Dis-moi : comment t'en tires-tu dans la danse de la folie? Et le «pas de deux» du second acte? Puisqu'ils ont conservé la chorégraphie initiale de mon compatriote Coralli Peracini, souviens-toi qué tu dois gagner lé poublic dès ta première entrée, comme le faisait la Grisi... Fais oune entrée toute simple, classique : ballonné, coupé, jeté, coupé... et cætera! Par ces procédés tu évoques, bien mieux que ne le ferait oune variation compliquée, l'image d'oune zentille zeune fille qui s'élance pour danser un peu devant sa maison, même si elle risque de faire tomber la rosée des fleurs... Réfléchis au thème du ballet : c'est juste que la «Giselle» danse le matin au premier acte! Elle n'a pas dansé depuis la veille, la mignonne... Toute une longue nuit passée, entre deux draps, sans musique et les pieds tranquilles, c'est du temps perdu! Zé mé souviens même d'oune phrase que l'un des auteurs, le grandissime signor Théophile Gautier, a écrite quelque part : *«Il faut vous l'avouer, Giselle a un défaut : elle est folle de danse, elle ne songe qu'à cela, elle ne rêve que bals sous la feuillée, valse interminables et valseurs qui ne se fatiguent jamais...»* Mets-toi bien cette description de ton personnage dans la cervelle, pétite, et tu interpréteras divinement ton rôle, perché tu ne seras plous la Giselle danseuse-étoile de l'Opéra, mais la Giselle imaginée par le poète! Ça, c'était tout le secret de la Carlotta!

— Notre directeur, répondit la fille blonde, nous a informées hier, à l'issue de la dernière répétition, que monsieur Théophile Gautier avait manifesté le désir de revoir son ballet dansé par moi...

— Qué c'est oune honneur sans précédent! s'exclama Margazini au moment où deux nouveaux coups, plus discrets ceux-là, furent frappés

à la porte de la loge.

— Entrez! cria Adeline.

La figure maigre et anguleuse du régisseur, M. Passavent, parut.

— Ma, qué c'est mon bon Passavent! hurla le maestro. Qu'il a touzours sa face de carême qui vient annoncer les catastrophes de la dernière seconde! Et qué zé souis sûr qu'il continue à distribuer les amendes aux petites ballerines qui arrivent en retard sur le plateau!

— Bonjour, Monsieur Margazini, répondit l'interpellé d'une voix sépulcrale. Mademoiselle Noiro, Monsieur Émile Perrin, notre directeur, m'a prié d'accompagner jusqu'à votre loge deux visiteurs de marque qui veulent faire votre connaissance avant la représentation... Ce sont Madame la princesse Mathilde et Monsieur Théophile Gautier.

Giselle pâlit et dut s'adosser à sa table à maquillage avant de trouver la force de répondre :

— Mais... priez-les d'entrer.

Adeline partageait son émotion.

— Zé reste auprès de vous, petites! Si lé bateau coule, l'ancien capitaine doit rester à bord!... Qu'il va certainement vous parler de sa «carissima Carlotta», l'irremplaçable! Qué c'est sa marotte et qu'à son âge vous né pouvez pas le contredire! Ma quoi! Moi zé vous dis, foi de Margazini, qu'elle n'était pas du tout si extraordinaire que cela, cette Grisi! Qué...

La fin de la phrase ensoleillée s'étrangla dans la gorge du maestro : Mathilde-Lætitia Bonaparte, fille de Jérôme et épouse séparée du prince Anatole Demidof de San Donato, était déjà dans la loge, suivie d'un bon géant portant une barbe avantageuse, dont la haute et large stature s'encadrait dans la porte : M. Théophile Gautier lui-même.

Avec beaucoup de grâce, les deux filles surent trouver la courte révérence qui s'imposait devant la cousine de l'Empereur. Ce n'était qu'une révérence de scène, que leur avait apprise autrefois Margazini, mais, dans ce cadre, elle n'était pas déplacée.

La princesse Mathilde contempla un instant la vision charmante constituée par ces deux ballerines, déjà costumées, dans la loge aux teintes fanées avant de leur tendre la main avec la grande simplicité qui avait contribué à sa renommée. Il n'y avait pas une danseuse, célèbre ou non, appartenant au Corps de Ballet de l'Académie Impériale, qui ne connut le nom de la princesse Mathilde. Pour tous les artistes, peintres, savants, hommes de lettres, il était synonyme de bonté bienveillante doublée d'une vive intelligence. La réputation de cette femme, approchant de la cinquantaine, était justifiée : son sens artistique était indéniable. Elle peignait elle-même avec un rare bonheur : la contemplation des danseuses devait lui inspirer une toile... Toujours prête à encourager les arts et tout ce qui était beau, elle se rendait rarement dans un salon, une exposition ou un théâtre

sans y être accompagnée par l'un ou l'autre des personnages les plus illustres de son temps. Pourtant, en cette soirée du 1er mai 1867, c'était le contraire qui venait de se produire : ayant appris que l'Opéra reprenait «Giselle» avec une nouvelle interprète, elle avait tenu à accompagner le poète vieillissant qui en avait imaginé l'histoire charmante en s'inspirant de la légende germanique des «willis».

Peut-être même Mathilde Bonaparte avait-elle senti, avec sa sensibilité faite de tact, que le poète éprouverait une réelle mélancolie à revoir son ballet dansé par une autre que celle qui avait su le marquer d'un sceau difficile à effacer : l'inoubliable Carlotta Grisi... Celle, pour qui Théophile Gautier, amoureux éperdu et incompris, avait écrit deux années plus tôt «La fleur qui fait le printemps...». Fleur merveilleuse dont il n'avait pas craint de révéler le nom à la fin du poème :

*Sous le ciel d'azur ou de brume
Une fleur rare s'ouvre ici,
Qui toujours rayonne et parfume,
Son nom est Carlotta Grisi...*

La princesse Mathilde était là pour venir un peu en aide à la remplaçante et atténuer dans la mesure où son cœur de femme sensible en trouverait le moyen détourné, les regrets infinis du poète.

Adeline et Giselle ne pouvaient comprendre toutes ces choses : sachant à peine lire, elles ignoraient les œuvres de M. Théophile Gautier. Les deux filles ne connaissaient le Grand Homme que parce qu'il avait signé le livret de «Giselle» et qu'il possédait la réputation redoutable d'être un critique averti dont les jugements sévères sur telle ou telle demoiselle du Corps de Ballet pouvaient entraîner pour la malheureuse les répercussions les plus fâcheuses.

Margazini avait déjà eu l'honneur d'être présenté à la princesse, dont la mémoire des visages était prodigieuse, à l'occasion d'un divertissement qu'il avait été chargé de régler pour les dames de la Cour au temps où Mathilde aidait son cousin, devenu brusquement Président de la République, à faire les honneurs des Tuileries.

— Ces demoiselles seraient-elles vos élèves? demanda-t-elle à l'italien qui balbutia, tellement il était flatté :

— Qué Madame est trop bonne d'avoir reconnu le modeste Margazini! Et qué celui-ci est très fier d'avoir été le premier maestro de ballet de mesdemoiselles Noiro et Piedplus à l'Opéra Impérial...

La princesse Mathilde écouta cette réponse d'une oreille distraite. Elle s'était retournée vers le géant, qui restait toujours immobile sur le seuil de la loge, pour lui demander en souriant :

— Alors, mon cher poète, qu'en dites-vous? J'ai l'impression que

vosre nouvelle «Giselle» a tout à fait le physique de l'emploi?... Sans doute est-elle un peu plus grande, mais elle est blonde et a des yeux bleus comme Elle!... Quant à vous, mademoiselle – elle s'adressait maintenant à Adeline – vous serez tout simplement ravissante dans le rôle de la princesse Bathilde.

Adeline rougit. Giselle avait retrouvé son calme habituel et observait avec une pointe d'impatience ce M. Théophile Gautier qui n'avait cessé de la dévisager depuis le commencement de l'entretien. Margazini sentit s'approcher l'orage : il connaissait le caractère de son élève blonde et celui de M. Gautier par réputation. Il crut parer à tout en disant :

— Maître, c'est oune bien grand honneur pour mes anciennes pêtites élèves qué dé recevoir votre visite.

Alors seulement le poète se décida à ouvrir la bouche. Et ses paroles tombèrent dans le silence de la loge comme si celle-ci avait subitement son plafond crevé par des cataractes d'eau glacée :

— J'ose espérer, cher Monsieur, qu'elles seront à la hauteur de leur tâche et qu'elles ne me feront pas trop regretter, une fois de plus, leurs devancières. Vous, Mademoiselle – il avait fait un pas vers Giselle – interprétez le rôle le plus difficile et le meilleur d'une œuvre que je ne pourrai revoir tout à l'heure sans penser, avec une mélancolie profonde, au temps où Carlotta s'élançait de la chaumière dans le décor du premier acte, fraîche comme une fleur, légère comme un papillon, gaie comme la jeunesse et lumineuse comme la gloire... Ce soir, mademoiselle Noïrot, je songe malgré moi, en votre présence, aux belles années enfuies et à tout ce qui est resté de ma vie accroché aux buissons du décor... Je sais aussi qu'au moment où vous danserez, je sentirai venir à plusieurs reprises les larmes à mes yeux : j'ignore si cela peut être flatteur pour vous... Cela prouvera en tout cas que vous êtes une vraie Giselle.

Le géant s'était tu. Ses yeux affaiblis et clignotants contemplèrent avec intensité la fille blonde, réincarnation de son héroïne, pendant que celle-ci répondait avec un à-propos qui fit l'étonnement de Margazini, troublé lui-même par les paroles du poète :

— Maître, vous me redonnez courage. Si je danse moins bien que Carlotta Grisi, comme c'est presque certain, je m'en consolerais en me disant que cette comparaison à son avantage permettra à votre amour pour Elle de grandir encore, en supposant que ce soit possible... Comme elle a eu de la chance d'avoir été aimée ainsi par un homme tel que vous! En hommage à ce bel amour, je vous promets de danser tout à l'heure de toute mon âme, avec toutes mes forces tendues, pour faire triompher une fois de plus votre œuvre.

— Je vous remercie, Mademoiselle, répondit avec une grande douceur Théophile Gautier, qui s'adressa ensuite plus familièrement à

Adeline : Vous, mon enfant, vous avez déjà revêtu la robe perlée de la princesse Bathilde... Elle vous va bien, cette robe... Vous ne me rappelez que d'assez loin la créatrice du rôle, M^{lle} Forster : elle était très belle, mais vous êtes plus jolie!

— Notre ami ne vous avoue pas, mademoiselle Piedplus, dit avec une malicieuse indulgence la princesse Mathilde – qui, jusqu'à cette minute, avait préféré assister en spectatrice muette à toute cette scène – qu'il a été aussi un peu amoureux de M^{lle} Forster, après l'avoir été de Carlotta! Ne lui a-t-il pas dédié, aux alentours de 1844, si j'ai bonne mémoire, un tendre hommage poétique intitulé : «A la princesse Bathilde» qui avait fait mon ravissement à l'époque et dont je ne puis oublier les derniers vers :

*De la forêt magique, illuminant la voûte,
Une vive clarté se répand, – et l'on doute
Si le jour, qui renaît dans son éclat vermeil
Vient de votre présence ou s'il vient du soleil?
Giselle meurt ; Albert éperdu se relève,
Et la réalité fait envoler le rêve ;
Mais en attrait divins, en chaste volupté
Quel rêve peut valoir votre réalité?*

— Vous me voyez à la fois surpris et enchanté d'une telle mémoire! avoua le poète

— Oh! Mon bon et fidèle ami, si je me suis permis de dévoiler ce petit secret à ces demoiselles, c'est uniquement parce que je pense que Carlotta ne vous en a pas trop voulu de cette infidélité passagère... Elle savait, comme toutes celles qui vous ont connu, que vous resterez un éternel amoureux! Sinon vous ne seriez pas le Théophile que nous chérissons toutes...

La cloche du régisseur vint troubler l'harmonie de la loge. La voix de M. Passavent répétait dans le couloir : «En scène, messieurs les chanteurs, pour le troisième acte de *Moïse*!»

— Comme c'est étrange! remarqua Théophile Gautier. La reprise de «notre» ballet est précédée ce soir par le même troisième acte de l'Opéra de Rossini que le jour de la création de *Giselle*, le 28 juin 1841!... J'étais dans la loge de Carlotta, qui se trouvait à l'étage supérieur, à peu près à la même minute, quand la voix du régisseur, ponctuée par le tintement de sa cloche, a crié dans le couloir : «En scène, messieurs les chanteurs, pour le troisième acte de *Moïse*.» Je crois qu'il est préférable que nous rejoignons la salle sans tarder ; je ne voudrais pas être ici pour entendre tout à l'heure Passavent crier l'autre phrase, celle que je redoute : «En scène, les demoiselles du Ballet pour *Giselle*!» L'illusion serait trop douloureuse...

— Venez, mon ami, dit simplement la princesse Mathilde qui tendit une seconde fois sa main gantée de blanc aux danseuses en accompagnant son geste d'affabilité d'un nouveau sourire qui fit croire aux deux filles qu'entre une ballerine et une grande dame il n'y avait pas de différence sociale quand la communion de l'Art nivelait tout.

— Madame, s'exclama Margazini, permettez-moi de vous reconduire jusqu'à la salle à travers le dédale des escaliers de cette vaste Maison.

— Que direz-vous, Monsieur Margazini, répondit Mathilde, quand vous vous promènerez dans le nouvel Opéra que M. Garnier est en train de construire sur le boulevard des Capucines!

— Zé préfère être à cent pieds sous terre, Madame, plutôt qu'à voir mon Corps de Ballet évoluer sur une scène autre que celle-ci que z'aime tant...

— Je pense comme vous, Monsieur, déclara le poète en sortant après s'être incliné devant Giselle et Adeline, sans daigner cependant leur baiser la main.

Les filles entendirent, avant que la porte ne se fût refermée, sa voix grave se perdre dans le couloir en disant à son auguste interlocutrice : «Que de souvenirs de Premières éblouissantes resteront attachés aux murs de ce vieil Opéra! *Guillaume Tell*, *La Muette*, de M. Auber... *Les Huguenots* et *Le Prophète*, de Meyerbeer... *La Favorite*, de Donizetti... même cet exécrable *Faust* de notre ami Gounod! Et que de voix illustres qui ont fait retentir ces voûtes : Nourrit, Levasseur, Dupré! Mesdames Falcon, Dorus, Carvalho! Sans oublier les trois plus grandes ballerines de tous les temps : la Taglioni, Fanny Elssler, ma chère Carlotta...»

La voix mourut sur ce dernier nom. Margazini, qui s'était effacé pour laisser passer les visiteurs, eut le temps de faire une dernière pirouette vers ses élèves pour leur dire :

— Tout s'est magnifiquement passé! Zé né viendrai plus vous ennuyer, avant la fin du spectacle... Ma alors, zé vous promets que vous m'entendrez! Pour la critique, Margazini est toujours là! Attention à l'adagio de la fin, Giselle... C'est ce que les Français appellent «la pierre de touche» d'une grande ballerine. Tu ne dois pas danser à ce moment, mais «chanter» avec ton corps!

Il avait disparu, selon sa manière, dans un tourbillon. Adeline et Giselle se retrouvèrent seules et se rassirent, chacune devant sa table à maquillage, sans échanger une parole. Il semblait que trois grandes ombres obscurcissaient encore les murs gris de la loge et que les deux filles se sentaient trop terre-à-terre pour leur répondre.

Elles furent longues à se préparer ; M^{me} Catherine vint en personne. La doyenne des habilleuses paraissait ne jamais devoir quitter l'Académie Impériale de Musique et faire partie de son

meublé comme la psyché du couloir, les tentures de soies, l'aquarium de M. Arsène, l'œil-de-bœuf dans le rideau de scène et la cloche de M. Passavent qui égrenait ses sons une seconde fois pendant que la voix éraillée répétait dans le couloir la phrase que M. Théophile Gautier n'avait pas voulu entendre.

Dans quelques instants le rideau rouge aux glands d'or se relèverait sur le premier tableau de *Giselle*, ballet-pantomime en deux actes de MM. Théophile Gautier et de Saint-Georges, chorégraphie de Jean Coralli, musique de M. Adolphe Adam. C'était ainsi que s'exprimaient les affiches et les programmes en cette soirée du 1^{er} mai 1867...

L'ouverture de *Giselle*, tout à fait dans le style de Cherubini, parut trop courte à sa nouvelle interprète qui devait s'élancer de sa chaumière paysanne dès la quatrième scène pour courir, sur un allegro, dans les bras de son amant, le jeune duc Albert de Silésie... Elle profita des derniers instants que lui laissait le tableau des Vendanges, pour dire, dans un souffle, à Adeline qui attendait, fiévreuse, à ses côtés :

— Si tu le veux, chérie, je ne ferai pas ce mariage... Je ne veux plus te voir triste ; nous continuerons à vivre ensemble.

— Non, mon amour, répondit doucement sa compagne. Il faut que tu épouses Ludovic. Je l'ai très bien compris tout à l'heure. Tu as raison : c'est le moyen de sortir de notre médiocrité. Ton mariage ne peut nous gêner : ce ne sera qu'une simple formalité...

La fille blonde jeta un dernier regard, noyé d'amour, vers Adeline qui eut le temps d'ajouter :

— Pourquoi ton fiancé n'est-il pas venu te voir dans la loge avant la représentation ?

— Je le lui ai interdit hier, répondit Giselle avec une voix saccadée. Je ne veux pas qu'il pénètre dans «notre» loge... Il nous attendra à la sortie des artistes pour nous emmener souper. Dis-moi vite quelque chose qui me porte bonheur !

— Je t'aime... murmura la fille brune quand l'allegro d'entrée lui arracha son aînée.

Il se passa dans le cœur sensible d'Adeline un étrange phénomène : cette Giselle, qui avait été rejoindre à l'autre bout de la scène le jeune duc Albert était bien à elle... Mais, dans l'hallucination, le danseur avait pris les traits et la silhouette de Ludovic. Ce n'était pas avec le duc Albert de Silésie, personnage de ballet, que Giselle dansait à cette minute, mais avec un fantoche humain se nommant le marquis de Chanalèze, lieutenant au 1^{er} Hussards... Et tout le thème du ballet défila, dans l'imagination d'Adeline, avec des interprètes de chair et de sang qu'elle côtoyait dans la vie. Elle savait qu'à la fin de ce premier acte Giselle perdrait la raison en apprenant que son amant

était déjà fiancé avec la princesse Bathilde. Et ce serait elle, Adeline, qui incarnerait ce rôle odieux de Bathilde! Elle assisterait sur la scène à la danse de folie pendant laquelle le cœur trop faible de Giselle s'arrêterait de battre : et ce serait la mort immédiate pendant que le duc Albert, ressemblant toujours à Ludovic, serait au désespoir. Le rideau tomberait sur ce final et ne se relèverait qu'au second acte sur un décor irréel...

... L'une de ces forêts mystérieuses, décrite par le poète, comme on en trouve dans les gravures de Sadeler. Une brume bleuâtre baignerait les intervalles des arbres et leur prêterait des apparences fantastiques, des attitudes et des airs de spectre. Le fût argenté du tremble ne ressemblerait-il pas d'une façon alarmante au pâle suaire d'une ombre? Et la lime qui se lèverait et montrerait, à travers les déchirures des feuilles, son doux et triste visage d'opale, ne rappellerait-elle pas, par sa blancheur transparente, quelque jeune Allemande morte de consommation en lisant les œuvres de Novalis? Toute la forêt semblerait pleine de larmes et de soupirs. Serait-ce bien la rosée qui suspendrait cette perle au bout de ce brin d'herbe? Serait-ce bien le vent qui sangloterait ainsi à travers les roseaux? Pourquoi le velours du gazon serait-il couché à de certains endroits? Nul pas humain ne serait parvenu jusqu'ici... Ce parfum, faible et doux, ne serait pas celui des fleurs sauvages : ni la clochette au cœur rose ni le myosotis n'ont cette odeur. Ce mystère, les spectateurs du ballet allaient enfin le pénétrer : dans ce coin encombré d'herbes et de fleurs sauvages se dresserait une croix de pierre toute neuve et toute blanche encore. Un rayon égaré y traduirait le nom de Giselle...

Giselle, qui était morte de chagrin à la fin du premier acte. Giselle dont la tombe était creusée dans un endroit maudit : le cercle de danse des willis... Ces fées impitoyables qui s'emparent des voyageurs égarés dans la forêt et les font danser avec elles jusqu'à ce qu'ils meurent de fatigue ou soient engloutis dans le lac aux eaux noires... Giselle qui profiterait d'un rayon de lune pour sortir de sa tombe et se diriger vers la légère Myrtha, reine des willis dont les ailes diaphanes palpitent et frémissent... Myrtha, qui toucherait Giselle de sa branche de romarin : le suaire de la mort tomberait. Giselle serait transformée à son tour en willi. Ses ailes naîtraient et se développeraient... Ses pieds raserait le sol... Giselle, qui aimait tant la danse quand elle était en vie, ne pouvait être autre chose dans le royaume des ombres... Métamorphosée par la grâce de Myrtha, elle essaierait, comme toutes ses sœurs willis, d'attirer le duc Albert – venu pleurer sur sa tombe – dans le cercle magique d'où il ne pourrait s'échapper et où il danserait avec une ardente frénésie, malgré lui, jusqu'à la mort... Mais la petite willi se souviendrait qu'elle l'avait adoré quand elle appartenait à la terre et elle lui crierait :

— Fuis ou tu es mort! Fuis, mon amour!

Albert – qui avait toujours dans le cerveau enfiévré d'Adeline la physionomie de Ludovic de Chanalèze – courrait jusqu'à la croix du tombeau qu'il saisirait : ce signe sacré deviendrait son salut. Les premiers rayons du soleil éclaireraient les ondes argentées du lac. La ronde fantastique et tumultueuse des willis entraînées par leur reine, se ralentirait à mesure que la nuit se dissiperait. Peu à peu, sous les rayons de plus en plus chauds, la troupe entière des willis se courberait, s'affaîsserait et chancelerait. Chaque fée s'éteindrait et tomberait sur la touffe de fleurs ou la tige qui l'avait vue naître la veille à la naissance du crépuscule. Elles disparaissent, ces fées, comme les fleurs de nuit qui meurent aux approches du jour... Giselle, qui subirait comme ses sœurs l'influence du jour puisqu'elle était devenue willi, se laisserait aller lentement dans les bras affaiblis de celui qui avait été son amant et se rapprocherait de la tombe, comme si elle était entraînée par sa destinée.

Albert-Ludovic, devinant le sort qui menace sa morte bien-aimée, l'emporterait, dans ses bras, loin du tombeau et la déposerait sur un tertre, au milieu d'une touffe de fleurs. Il s'agenouillerait près d'elle, mais Giselle, lui montrant le soleil brillant de tous ses feux, lui dirait qu'elle devait le quitter pour jamais.

A ce moment des fanfares bruyantes retentiraient au sein des bois. Ce serait l'escorte du jeune duc qui viendrait le chercher pour l'arracher à ce lieu de douleur. Adeline se vit à nouveau en Bathilde : la fiancée qui s'est jointe à l'escorte et qui s'est agenouillée à quelques pas du jeune homme, dans une supplique ardente... Pendant ce temps la willi Giselle s'affaîsserait lentement au milieu de son tombeau de verdure ; puis, du bras qu'elle conserverait encore libre, elle indiquerait à son amant la tremblante Bathilde qui l'attendrait. Par ce geste, Giselle lui dirait de donner son amour et sa foi à la douce jeune fille. Ce serait là sa dernière prière à elle qui ne pourrait plus aimer en ce monde. Elle disparaîtrait enfin, en lui adressant un triste et éternel adieu, au milieu des herbes fleuries qui l'engloutiraient... Albert-Ludovic se relèverait : l'ordre de la willi lui semblerait sacré. Il arracherait quelques-unes des fleurs qui recouvraient la petite fée et tendrait pour toujours la main à Bathilde...

Le rêve fantastique d'Adeline prit fin au moment où elle entra en scène à son tour pour la finale du premier acte. Bientôt ce fut la scène de la folie, que Giselle Noiroth dansa d'un bout à l'autre, exaltée, exprimant ses sentiments par la danse pure, sans réalisme, comme avait dû le faire la Grisi. L'immense salle de l'Académie Impériale semblait suspendue à ses pas et vivre sa folie. Dans sa loge, la princesse Mathilde abandonna pendant quelques secondes son face à

main braqué dans la direction de la scène pour jeter un rapide regard vers son voisin : deux larmes silencieuses coulaient sur le visage douloureux du poète. Mathilde lui prit affectueusement la main en lui disant à voix basse pour ne pas rompre le charme envahissant du ballet :

— N'est-ce pas que nous avons bien fait de venir?

— Je ne sais, répondit Théophile Gautier, elle lui ressemble trop...

L'étoile, dans sa danse de démente, venait de saisir l'épée de son fiancé pour s'en frapper et mourir... Elle était à l'avant-scène, frôlant la rampe, lorsqu'une clameur déchirante monta de la salle. Tous les spectateurs s'étaient levés : la robe de Giselle, en tourbillonnant à quelques centimètres des becs de gaz de la rampe, venait de s'enflammer. En une seconde, la malheureuse ne fut qu'une torche humaine courant autour de la scène pendant que les autres danseurs et danseuses, affolés, cherchaient à l'éviter... Ils fuyaient tous, sauf la petite princesse Bathilde, qui essayait de l'agripper, dans un geste désespéré... Mais un sapeur-pompier de service empêcha Adeline de toucher la torche vivante et l'entraîna, hurlante, dans la coulisse pendant que Passavent, le régisseur, jetait sur Giselle une housse de scène, utilisée en guise de couverture, pour étouffer les flammes. L'orchestre s'était arrêté. Ce fut sur la vision monstrueuse du corps de Giselle Noirot se tordant de douleur sur le plancher de la scène que le rideau descendit lentement...

Les cris des spectateurs avaient fait place au grand silence et la foule commença à se retirer, hagarde, écrasée par ce qu'elle venait de voir, n'ayant pas encore pris une conscience absolue du drame subit et se demandant avec anxiété si la ballerine n'agonisait pas réellement au lieu de n'être qu'une héroïne de ballet? La fille blonde aux yeux bleus avait-elle déjà cessé d'être Giselle pleine de vie, amoureuse d'Adeline et de la Danse, pour entrer dans le royaume irréel des willis?

La princesse Mathilde descendit le grand escalier de l'Opéra en soutenant le poète livide qui répétait sans cesse :

— Jamais plus je ne reverrai mon ballet! Jamais plus...

Depuis six mois qu'Adeline se rendait quotidiennement à l'Hôtel-Dieu, elle avait fini par s'habituer aux misères physiques et morales croisées au hasard des cours noirâtres, sous les préaux sombres et le long des couloirs interminables du vaste édifice. Mais, malgré tout, à chaque fois qu'elle franchissait le portail d'entrée du vieil hôpital de Paris, Adeline éprouvait un malaise indéfinissable. Quand donc l'Empereur se déciderait-il à faire construire le nouvel Hôtel-Dieu, dont l'emplacement était prévu depuis longtemps de l'autre côté du

parvis Notre-Dame pour livrer à la démolition ces bâtiments lépreux qui tombaient en ruine et suintaient la désolation? Dans une telle ambiance, les malades ne pouvaient que s'abandonner au désespoir... C'est cependant là que Giselle Noirot vivait depuis six mois, après y avoir été transportée d'urgence la nuit du drame.

Pendant ces longs mois de souffrances intolérables, dues aux brûlures, elle était restée allongée dans une immobilité complète, le corps emprisonné par les bandelettes qui l'enveloppaient du sommet du crâne à la plante des pieds. Après avoir été une torche humaine, Giselle n'était plus qu'une morte vivante dont l'admirable corps s'était recroquevillé et la peau crevassée sous l'effet des flammes.

Le miracle était qu'elle respirât encore : il provenait, en grande partie, du dévouement inlassable d'une modeste Fille de Charité, Sœur Dosithée.

Le premier mois – ce mois de mai qui s'annonçait merveilleux pour Giselle et Adeline quelques instants avant l'accident brutal – la petite chambre nue avait résonné des hurlements de la fille brûlée vive. Peu à peu, les cris s'étaient atténués pour être remplacés par des gémissements sourds, encore plus sinistres, qui revenaient à intervalles réguliers comme de longues plaintes s'exhalant d'un tombeau. Le visage maternel de Sœur Dosithée s'approchait alors de ce qui restait de celui de Giselle : deux yeux bleus exorbités, reflétant une vision d'épouvante éternelle et dont le feu semblait avoir brûlé pour toujours les gouttelettes rafraîchissantes des larmes. Des yeux vagues d'où venait la seule expression de vie dans ce visage presque entièrement caché par les pansements : une étroite ouverture était pratiquée pour les yeux qui devaient tout exprimer. La bouche elle-même demeurait cachée : les flammes l'avaient transformée en une boursoufflure informe de chairs molles que Sœur Dosithée était la seule à contempler aux moments des repas. Les longues boucles blondes avaient disparu, découvrant un cuir chevelu brûlé jusqu'aux racines : Giselle, si elle survivait, resterait chauve.

Ce n'était plus à une belle fille qu'Adeline allait rendre visite une fois encore cet après-midi, mais à un monstre inexpressif, dont la fille brune n'avait plus revu ni le visage à découvert ni le corps mutilé parce que les yeux de Giselle avaient fait comprendre à Sœur Dosithée que sa déchéance physique devait rester cachée.

Dès qu'elle pénétrait dans la chambre, Adeline s'asseyait à côté du lit et commençait à parler vite pour raconter à son amie les nouvelles de la journée précédente. Ainsi, Giselle pouvait savoir ce qui se passait à l'Opéra et rue Lepic en son absence, Adeline parlait sans interruption pendant les deux heures de la visite : les yeux exorbités de Giselle avaient l'air de boire ses paroles sans qu'aucune syllabe de la bouche sans lèvres ne filtrât sous les pansements.

Ce dialogue étrange, où l'une des interlocutrices restait muette, durait depuis des semaines. Les deux visiteurs autorisés à pénétrer dans la chambre étaient Adeline et Ludovic. La ballerine venait régulièrement au début de l'après-midi, le jeune marquis de Chanalèze passait en fin de matinée quand il revenait du Champ de Mars où le 1^{er} Hussards manœuvrait chaque matin.

Ludovic non plus n'avait pas vu le véritable visage actuel de sa fiancée étendue et devait se contenter de l'aspect de moribonde. Il était dans la salle de la rue Le Peletier lorsque le tutu de Giselle avait frôlé la rampe à gaz... Il avait bondi sur la scène, mais le lourd rideau peint en avait interdit le passage. Derrière, le feu avait accompli son œuvre destructrice de beauté.

Ludovic n'avait croisé que rarement Adeline à l'Hôtel-Dieu : ils échangeaient alors quelques formules banales de politesse avant de s'enquérir mutuellement de l'état de santé de celle pour laquelle ils venaient.

En réalité – eux-mêmes étaient forcés de se l'avouer – l'état de la danseuse-étoile empirait de jour en jour. Les plus grands spécialistes de dermatologie – et parmi eux le docteur Bouscat que la princesse Mathilde, toujours compatissante aux malheurs des artistes, avait fait venir spécialement de Genève – avaient examiné les brûlures. Avec le temps, ce grand réparateur, celles-ci semblaient devoir se cicatriser lentement. Mais le docteur Bouscat avait confié un soir à la cousine de l'Empereur :

— Le vrai drame, Madame, est que M^{lle} Noirot ne veuille plus vivre...

Malgré le silence forcé de Giselle, le médecin avait deviné, le profond secret du mal qui emportait la ballerine à petits feux plus meurtriers que les flammes de la rampe. Giselle, dans sa demi-inconscience, savait déjà qu'elle ne pourrait plus jamais danser et qu'Adeline pousserait un cri d'horreur le jour où elle la verrait sans les bandelettes protectrices. Puisque les deux passions qui, depuis des années, avaient été sa raison de vivre, ne pourraient plus être satisfaites, Giselle préférait mourir.

Quand Adeline pénétra, cet après-midi, dans la chambre, elle trouva Sœur Dosithée agenouillée, récitant son chapelet, les bras en croix. La fille brune comprit, à la simple vue d'une petite table recouverte d'un drap blanc et sur laquelle attendait un crucifix d'ébène encadré de deux bougeoirs encore éteints, que la fin était proche.

La Fille de Charité interrompit pendant quelques instants ses *Ave Maria* pour murmurer à la nouvelle venue :

— Monsieur l'Aumônier vient de lui administrer les derniers

sacrements. J'ai dû faire venir l'interne de service plusieurs fois cette nuit. Elle ne semble plus avoir sa connaissance depuis minuit.

Adeline s'agenouilla au pied du lit. Son regard restait obstinément fixé sur les paupières closes de Giselle avec l'espoir fou que les yeux bleus se rouvriraient une dernière fois pour lui exprimer leur amour...

Abîmée dans son désespoir intime, elle remarqua à peine l'entrée de Ludovic que Sœur Dosithée avait réussi à faire prévenir et qui s'agenouilla de l'autre côté du lit. Le costume chatoyant du lieutenant de hussards, dont le 1er régiment portait le dolman bleu ciel avec le col orné de passements d'or sur fond de laine blanche, apportait une note colorée, presque déplacée, dans cette chambre tristement éclairée par la lumière grise d'octobre.

Ludovic de Chanalèze comprenait que celle à qui il devait remettre une bague de fiançailles après la représentation de *Giselle* ne serait jamais sa femme. Il avait conservé la bague, un rubis qui, avec le drame, devenait une dérision pour celle qui n'avait sans doute plus de doigts.

... Le jour où il avait annoncé triomphalement à ses parents que lui, dernier marquis de Chanalèze et unique héritier du nom illustre, allait épouser une danseuse, la consternation familiale, suivie d'une réprobation unanime, avait accueilli sa déclaration. Son père lui avait fait aussitôt comprendre qu'il ne tolérerait pas une union semblable et que s'il persistait dans son projet, il lui faudrait se résoudre à ne plus voir les siens. Ludovic avait préféré sacrifier ses parents à son amour : il profiterait de la nuit du 1^{er} mai 1867, au cours de laquelle l'interprétation du plus célèbre des ballets romantiques consacrerait définitivement la réputation de Giselle Noiro, pour faire d'elle sa fiancée officielle en attendant qu'elle devint la plus jolie de toutes les marquises de Chanalèze que pouvait compter la galerie de ses ancêtres.

... Le lendemain, quand le jeune homme – les traits tirés par la nuit d'insomnie et de cauchemar — avait pris place, à l'heure du déjeuner, dans la salle à manger de l'hôtel de la rue Saint-Dominique, il n'avait été qu'à moitié surpris de constater sur tous les visages une certaine commisération à son égard.

Après le repas, qui fut silencieux, son père le prit à part dans la bibliothèque pour lui dire :

— Nous venons d'apprendre par les journaux du matin «l'incident» de l'Opéra... – Pour ce gentilhomme de bonne souche et de morgue héréditaire, les malheurs d'une ballerine ne pouvaient guère dépasser le niveau d'un «incident» –... Vraiment, c'est regrettable pour cette personne dont la presse est unanime à louer les mérites et le talent... Seulement je suppose que tu es assez intelligent, mon garçon, pour voir là un avertissement du Ciel sur lequel ta pauvre mère et moi

n'osions plus compter... Il ne semble pas, également d'après les chroniqueurs, que M^{lle} Noiroit puisse survivre à ses brûlures ou si cela était, elle resterait complètement défigurée et paralysée pour la vie... Je te vois mal encombré d'un laideron ou d'une infirme, et toi?

Le jeune homme ne répondit pas, n'ayant plus aucun courage. Le vieux marquis dut sentir qu'il avait été un peu loin et voulut atténuer la portée de ses paroles :

— Admettons que c'est un chapitre douloureux de tes folies de jeunesse... Nous avons tous été jeunes, mon fils!... Tournons la page et n'en parlons plus! Espérons simplement qu'une autre fois tu sauras te ranger, en matière de mariage, aux sages suggestions que te fera ta famille...

Ludovic préféra quitter la bibliothèque. Le soir, avant le dîner, sa mère s'était montrée plus douce :

— Mon petit Ludovic, crois bien que ton père et moi comprenons ton chagrin. J'ai fait demander à M. le Curé de Sainte-Clotilde de dire demain à huit heures sa messe pour le repos de l'âme de cette jeune fille à laquelle tu t'es intéressé. J'espère que tu viendras avec moi à l'église?

M. le Curé avait dit sa messe. La marquise y avait assisté seule, sans comprendre les raisons de l'absence de son fils... Six mois s'étaient écoulés : Giselle vivait toujours, Ludovic était de plus en plus malheureux. Lui aussi était venu tous les jours à l'Hôtel-Dieu. L'attitude des siens, qui finissaient par souhaiter d'heure en heure la mort de la ballerine, l'écœurait et contribuait à l'attachement dont il continuait à faire preuve envers une ombre blanche appartenant déjà au passé.

... Il était là, agenouillé, sachant que la longue agonie touchait à sa fin. De temps en temps, ses yeux nets, embués par la contemplation douloureuse des paupières baissées de la moribonde, se détournaient vers l'amie de Giselle, comme s'ils éprouvaient le besoin impérieux de se rassasier à nouveau de beauté. A chaque fois que Ludovic regardait Adeline, la fille brune avait le visage enfoui dans ses mains. Et le jeune officier prit, malgré lui, ce désespoir en sympathie : une telle amitié entre deux filles belles, qui auraient dû normalement se jalouser, lui parut assez rare et digne d'admiration. Si Ludovic avait pu connaître les véritables pensées d'Adeline, il en aurait été bouleversé et se serait enfui de cette chambre maudite où il était de trop.

Adeline, la tête dans les mains, essayait de se remémorer la Giselle merveilleuse, au corps adoré, qu'elle avait toujours connue depuis son enfance... Elle se souvenait aussi que Giselle lui avait murmuré quelques secondes avant d'entrer en scène : «Si tu le veux, je ne ferai pas ce mariage.» Et Giselle avait brûlé. Jamais plus Adeline n'avait entendu sa voix... La pensée qu'elle devrait se contenter des mots

prononcés sur le plateau pour ses dernières paroles la fit éclater en sanglots. Sœur Dosithée interrompit sa dizaine de chapelet pour essayer de la consoler à sa manière :

— Priez, mon enfant!... Priez! C'est maintenant ce que vous pourrez faire de mieux pour elle...

Mais aucune prière ne vint sur les lèvres d'Adeline, dont le cœur restait envahi par les supplices impies d'une amante. La fille brune n'avait pas assez vécu pour savoir que les grandes amours sont passagères, mais elle comprenait qu'au moment où Giselle rendrait son dernier souffle, la jeune morte emporterait avec elle le secret de leur passion. Jamais Ludovic ne saurait ce qu'il serait advenu s'il l'avait épousée... Adeline, malgré son besoin d'exclusivité de la tendre présence disparue, savait qu'elle n'avait pas le droit de révéler quoi que ce fût à celui qui continuerait à croire que sa Giselle avait été la plus pure des fiancés. Adeline vivante et Giselle morte garderaient le silence.

Sœur Dosithée s'était levée et s'approchait de Giselle... Après avoir incliné l'oreille, pendant un long moment, contre la poitrine de la ballerine pour écouter les derniers battements d'un cœur épuisé, elle souleva doucement la paupière droite, puis la laissa retomber en disant :

— C'est fini. Récitons le *De Profundis*.

Giselle Noirot était morte comme la dernière héroïne du ballet qu'elle avait incarnée. Les sanglots d'Adeline redoublaient, le regard de Ludovic restait fixe, la nuit d'octobre envahissait la cour triste de l'hôpital. Le rideau pouvait tomber sur la fin du premier acte exactement au moment qu'avait imaginé le poète...

Le tableau de service de l'Opéra porta, le lendemain, la mention, écrite de la main de M. Passavent : «Ce soir relâche en mémoire de M^{lle} Giselle Noirot, dont les obsèques seront célébrées demain à 10 heures dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu.»

Les journaux consacrèrent quelques articles nécrologiques à l'Étoile disparue, dont ils relataient en style approprié «*la magnifique carrière tragiquement interrompue, alors qu'une technique impeccable la destinait à des succès éblouissants*». Il y eut du monde au cimetière Montmartre : tout l'Opéra était présent, artistes et personnel, ainsi que quelques curieux. Le directeur de l'Académie Impériale de Musique crut de son devoir d'improviser, devant la tombe encore ouverte, un discours d'adieux. Les demoiselles du corps de ballet étaient là, des plus grandes aux petits rats, sans leurs tutus blancs, ni leurs chaussons noirs, dont les tons auraient pu cependant s'harmoniser avec la teinte générale de la cérémonie. Elles semblaient tout étonnées, ces filles, de se retrouver en pareil lieu... Quelques-unes, les aînées, reconnurent la silhouette de Margazini, sans être sûres cependant que ce fût elle,

tellement elle était voûtée par le chagrin. Un Margazini qui resta silencieux pour une fois et qui embrassa Adeline en la serrant aussi fort que le soir où elle était devenue un petit Elfe. Adeline avait voulu suivre le convoi à pied, de l'île Saint-Louis jusqu'au bas de la Butte, avec les personnages officiels et le lieutenant de Chanalèze en grand uniforme... Un Ludovic que les autres ballerines, restées bien vivantes, se montraient discrètement en songeant que ce qui arrivait à ce jeune aristocrate était bien triste, mais qu'après tout, s'il avait encore la passion des danseuses, il lui restait dans leur lot amplement de quoi satisfaire son choix...

... Ludovic ne fut pas le seul à remarquer l'immense couronne d'immortelles envoyée par un anonyme, dont l'assistance chuchotait quand même le nom illustre : le Poète qui estimait que son interprète éphémère avait bien joué son rôle jusqu'au bout du premier acte, et que le deuxième pouvait commencer maintenant que Giselle avait rejoint le royaume des insaisissables willis... Le Poète qui savait que l'interprète d'un chef-d'œuvre ne meurt jamais tout à fait...

Il n'y avait pas de famille. Il y eut quand même un dernier défilé devant la tombe. Puis les fossoyeurs commencèrent à recouvrir Giselle de terre fraîchement remuée, sur laquelle croîtrait vite l'herbe tendre que la branche de romarin de Myrtha, la fée de la danse, pourrait effleurer au crépuscule. Bientôt le cimetière se vida et la tombe resta seule, surmontée d'une simple croix de granit, ressemblant à celle du ballet. La pluie fine, qui avait voilé la cérémonie aux yeux des profanes, cessa de tomber sous l'effet d'un vent léger et très doux que devaient aimer les ailes des willis. Le décor du second acte était planté.

Six nouveaux mois s'étaient écoulés. Le printemps de 1868 était venu avec son mois de mai, ses acacias en fleurs, son renouveau, ses babillages sur les nids, sa sérénité joyeuse. Ce matin, en ouvrant sa fenêtre sur la vision immuable du Paris qui s'étirait paresseusement à ses pieds, Adeline savourait, pour la première fois depuis longtemps, la joie de vivre et d'être restée belle.

Parce que son cœur ne pouvait faire autrement, Adeline s'était engourdie dans un silence que seules les répétitions et représentations rue Le Peletier avaient interrompu trois fois par semaine. Le reste du temps, la fille brune avait préféré s'enfermer dans le grenier de la rue Lepic qu'elle avait réintégré seule après l'enterrement de son amie. Les premiers jours, Adeline avait été désespérée. Pendant des nuits entières, passées sur le balcon dominant Paris, elle s'était demandé si elle ne ferait pas mieux de mettre fin à ses jours pour aller rejoindre

Giselle dans ce cimetière Montmartre qui semblait l'attendre au pied de la Butte. La présence invisible de Giselle, muée en willi, imprégnait encore le petit appartement où s'étaient abritées leurs amours. A certains moments, Adeline avait eu l'impression que la nouvelle fée blonde voltigeait autour d'elle, épiant ses moindres gestes, inspirant ses pensées, continuant à la guider dans l'existence, malgré la séparation de l'au-delà. Adeline ne s'était jamais sentie seule...

Un soir, où son désespoir était immense, elle avait sursauté : le cordon de l'entrée venait d'être tiré par une main invisible. Qui pouvait venir lui rendre visite à une heure semblable? Elle s'était approchée de la porte et avait demandé faiblement avant d'ouvrir :

— Qui est là?

Une voix bourrue, qu'elle connaissait bien, lui avait répondu :

— Moi, Mademoiselle Piedplus!

Elle avait ouvert sa porte, en éprouvant un sentiment de soulagement, pour se trouver face à face avec Passavent, le régisseur de l'Opéra.

— Vous vous demandez pourquoi je suis ici à cette heure? avait déclaré le visiteur... Simplement parce que je voulais être le premier à vous annoncer une bonne nouvelle : notre directeur a signé ce soir une lettre, que vous trouverez demain dans votre loge, vous annonçant que vous êtes promue au rang de danseuse étoile, en remplacement de M^{lle} Noiroton.

— Je ne veux pas! avait été la réponse immédiate d'Adeline.

Le régisseur l'avait regardée, stupéfait.

— Comment? Mais c'est inespéré! Devenir à vingt ans la danseuse étoile de l'Académie Impériale de Musique sans aucun appui officiel et uniquement parce que vous avez du talent! C'est un fait unique dans les annales de l'Opéra. Croyez-en ma vieille expérience de la Maison...

Adeline s'était ressaisie :

— Je suis très sensible à l'honneur qui m'est fait, Monsieur Passavent, mais je ne puis accepter... D'où elle est en ce moment, Giselle me le reprocherait... C'est trop tôt : voici à peine un mois qu'elle est morte!

— Giselle? Mais je suis sûr, Mademoiselle – le vieux régisseur se fit plus pressant – qu'elle est la première à avoir inspiré ce choix à notre directeur! C'est elle qui continue à vous protéger en ce moment... Vous n'avez pas le droit de vous récuser. Mademoiselle! Ce serait injuste pour M. Margazini, pour nous tous qui vous aimons, pour le public qui vous fait fête et qui se presse à chacune de vos nouvelles créations, pour Giselle enfin qui vous a toujours encouragée...

— Je vous remercie d'être venu, Monsieur Passavent, et je vous demande de me laisser : j'ai besoin d'être seule... Je vais réfléchir cette nuit.

Le lendemain soir, une note de la direction de l'Académie Impériale de Musique, placardée sur le tableau de service, annonçait à tous les artistes et au personnel la nomination de la remplaçante de Giselle. Ce fut ainsi que le brave régisseur apprit qu'Adeline avait fini par accepter le rang de danseuse étoile. Il ne sut qu'un peu plus tard qu'elle n'avait mis qu'une condition à cette acceptation : ne jamais interpréter le rôle de *Giselle*.

... Les six mois s'étaient écoulés, pendant lesquels la fille brune avait justifié la confiance faite à sa jeunesse. Le soir où elle avait paru pour la première fois comme danseuse étoile, elle reçut la visite de Ludovic de Chanalèze qui tint à lui prouver que nul choix ne lui semblait plus judicieux pour remplacer son ancienne fiancée. A dater de ce jour, Adeline et Ludovic devinrent les meilleurs amis du monde : leur amitié très pure était scellée par une présence invisible. Ludovic raccompagnait souvent Adeline rue Lepic après les représentations, mais il ne franchissait jamais le seuil de l'appartement. Pendant ces retours à la belle étoile, il leur arrivait fréquemment de parler de Giselle, comme si elle était encore vivante. Jamais le jeune lieutenant ne se douta de la véritable nature des relations qui avaient existé entre les deux filles.

Adeline le sentait encore plus désespéré qu'elle à certains moments : l'amour de Ludovic avait été sincère. Et elle finit par s'habituer à l'idée qu'il valait peut-être mieux que Giselle ait disparu avant de tromper ce garçon loyal dans une union injuste. Peu à peu, Adeline en vint à détester elle-même la complicité dont elle avait fait preuve le jour où Giselle lui avait annoncé ses fiançailles : Ludovic était charmant... Il n'aurait pas mérité d'être berné de la sorte.

Avec le retour du printemps, les chuchotements recommencèrent rue Le Peletier : M^{me} Catherine affirmait à Passavent que tout cela finirait par un mariage. Le régisseur exprimait quelques doutes en reconnaissant cependant que l'héritier des Chanalèze résistait difficilement au pouvoir attractif des ballerines. De tout temps, il avait dû être écrit que la future marquise serait choisie dans un corps de ballet et que les illustres ancêtres devraient en prendre leur parti.

... Ce matin, en ouvrant sa fenêtre sur les babillages des moineaux et sur les roucoulares printanières des pigeons de Paris, Adeline ne savait plus que penser : elle était rêveuse... Un étrange et délicieux renouveau s'opérait en elle : la vie lui paraissait plus douce quand Ludovic venait la chercher dans un fiacre pour la conduire rue Le Peletier... Si douce qu'elle avait accepté, pour la première fois depuis six mois, d'accompagner l'officier ailleurs qu'à l'Opéra. Tous deux profiteraient d'une soirée de relâche pour se rendre au dîner annuel que les jeunes officiers du 1^{er} Hussards s'offraient dans un salon privé,

spécialement retenu chez Marguery.

Les camarades de Ludovic, connaissant ses liens d'amitié avec Adeline, avaient insisté pour qu'il demandât à l'Étoile de bien vouloir présider ce joyeux banquet. D'ordinaire, ces agapes se passaient exclusivement entre hommes, pour se terminer tard dans la nuit à la Closerie des Lilas, où chacun retrouvait son âme de collégien et de célibataire... Ce soir, une exception avait été faite pour la ballerine, à condition qu'elle vînt en tutu et qu'elle acceptât de danser, à l'issue du repas, pour ces messieurs seuls. Il y aurait un petit orchestre caché dans un salon voisin, et les officiers seraient en grande tenue. Le ballet serait improvisé pour une fois et pourrait s'intituler *La Ballerine et les Hussards*. La présence de la fille brune, en mousseline blanche et chaussons noirs, seule au milieu des dolmans bleu ciel à brandebourgs d'or, promettait un régal visuel que n'aurait certes pas désavoué M. Degas. Mais nul n'avait songé à l'inviter et Adeline se souciait fort peu du peintre, qui l'avait vue débiter, pour la bonne raison qu'il devait être devenu un personnage respectable dont la jeunesse s'était enfuie depuis longtemps.

Ce soir, dans les salons de Marguery, tout serait à la jeunesse qui bouscule le Passé et qui sait prendre sa revanche lorsqu'il le faut. Aussi Adeline fut-elle heureuse quand la sonnette de l'entrée tinta joyeusement : c'était Ludovic qui venait la chercher. Elle l'attendait en tutu et courut ouvrir la porte. Ludovic resta un moment sur le palier pour la contempler : elle se tenait droite sur les pointes, souriante, comme si elle s'apprêtait à entrer en scène. Le jeune officier n'eut qu'un mot :

— Adorable!

Elle le détaillait à son tour : jamais il ne lui avait paru plus grand. Il la dépassait d'une tête. Et elle dut bien s'avouer que Ludovic était le plus beau de tous les officiers de hussards... Son visage racé, ses yeux bleus, sa petite moustache blonde et fine apparaissaient sous le talpack, en peau d'agneau frisé noir, flanqué sur l'oreille gauche d'une flamme écarlate dont le passepoil était du même blanc crème que les passementeries du dolman. Le plumet, blanc et écarlate, dominait la silhouette.

Le regard d'Adeline descendait du plumet aux éperons d'or. Ludovic se tenait raide, imperturbable, au garde-à-vous, les petits doigts immobilisés le long des bandes de poil de chèvre de son pantalon garance, comme s'il subissait l'inspection minutieuse de son chef d'escadron. La ballerine se sentit toute menue en face de ce garçon et lui dit vivement :

— C'est bien ; lieutenant. Repos!

Il abandonna sa rigidité voulue, se courba pour lui baiser la main et partit d'un éclat de rire.

— Déjà prête?

— Je vous ai attendu sur mon balcon toute la journée, Ludo...

— Les autres sont en bas...

Les «autres», c'étaient les officiers du 1^{er} Hussards qui avaient mis leur point d'honneur à venir chercher en grand appareil, à son domicile, celle qui avait accepté d'être l'invitée.

— Ne les faisons pas attendre, dit gentiment Adeline au moment où Ludovic lui recouvrit les épaules d'une cape de satin noir qui cacha son décolleté et le tutu blanc pendant qu'elle enfouissait elle-même son catogan sous la capuche. Ils descendirent vite le petit escalier du vieil immeuble qui resta longtemps imprégné du parfum de la ballerine. Un locataire, qu'ils avaient croisé sur le palier du second étage, ne put s'empêcher de confier à son épousé en rentrant chez lui :

— Adèle, je viens de voir dans l'escalier un couple qui sentait la jeunesse et le printemps...

Les officiers du 1^{er} Hussards avaient bien fait les choses. Aussi y avait-il un attroupement de curieux dans la rue Lepic pour admirer l'équipage destiné sans doute à emporter quelque grande dame vers un bal de la Cour. La calèche, attelée à la daumont, était découverte : la soirée promettait d'être douce. Les camarades de Ludovic avaient tenu à accompagner à cheval l'équipage de la ballerine.

Quand elle parut, légère et intimidée sous sa capuche, tous mirent pied à terre. Les présentations commencèrent : «Lieutenant de Sabran... Capitaine de Luppé... Lieutenant de Saint-Prix... Capitaine de Montavel...» A tous, Adeline tendait sa petite main avec une grâce infinie.

Ludovic prit place à sa gauche dans la calèche, les officiers sautèrent en selle et l'équipage s'ébranla sous les murmures admiratifs de la foule. Elle alla à un train d'enfer, cette calèche, escortée de hussards, sans se soucier de la pente de la rue Lepic... Elle dévala de la butte Montmartre vers les Boulevards, pour ne s'arrêter que devant l'entrée du restaurant célèbre. Tous ceux qui la virent passer dans cette soirée douce, aux teintes violines, ne doutèrent pas que la jeune femme brune, frileusement emmitouflée au côté du beau lieutenant à la moustache blonde, ne fût la fille la plus heureuse de la Capitale.

Quand Adeline pénétra dans le grand salon du premier étage où avait été dressée la longue table, le colonel comte de Linville, commandant le 1^{er} régiment des Hussards de la Garde, l'attendait debout, entouré de son état-major. Après s'être incliné devant la ballerine, il l'accueillit en ces termes :

— Mademoiselle, vous faites un grand honneur à mon régiment en acceptant son invitation.

Adeline rougit et ne sut que répondre. Ce ne fut que lorsqu'elle eut

pris place à la droite du colonel, avec un Ludovic triomphant comme second voisin de table, que la fille de la concierge de Grenelle comprit pour la première fois ce qu'était l'authentique galanterie française.

Le repas fut ce qu'il avait promis d'être : gai Adeline cependant y parla peu. Elle était éblouie par ce décor réel, ces hommes de bon ton, cette ambiance polie qu'elle avait ignorée jusqu'à ce jour. Elle ne voulait pas non plus que Ludovic pût rougir d'elle, la petite de Grenelle, dont l'instruction générale avait été rudimentaire, comme celle de toutes ses camarades du corps de ballet. Margazini n'avait été pour elle qu'un professeur de grâce, et maman Piedplus n'avait eu ni le temps, ni les moyens, ni les connaissances suffisantes pour lui apprendre tout ce qu'une fille lancée dans le monde – et même dans le demi-monde – doit savoir si elle veut tenir un rang honorable. Adeline décida, pendant ce dîner, de demander à son ami Ludovic de bien vouloir se charger, dès le lendemain, de sa nouvelle et véritable éducation... Il n'y avait qu'une chose qu'elle connaissait mieux que tout le monde : la danse. Quand le colonel se leva, à la fin du repas, pour porter un toast chaleureux à sa gracieuse voisine et que tous les officiers l'eurent acclamée, elle préféra répondre avec une modestie charmante :

— Merci à tous! Une ballerine n'est pas faite pour les discours, mais pour danser... Si vous le voulez toujours, et puisque je l'ai promis au lieutenant de Chanalèze, je vais danser pour vous, Messieurs... Ce sera ma façon de répondre à vos compliments.

Elle venait de retirer complètement le manteau qui cachait son tutu.

— Sur la table! cria l'un des convives.

En quelques secondes, l'argenterie et le cristal disparurent, découvrant la nappe blanche et nue sur laquelle restaient encore quelques roses éparées.

— Laissez les roses, dit Adeline. Elles ne m'ont jamais gênée pour danser...

Elle grimpa sur sa chaise, et de sa chaise sur la longue table rectangulaire. Toute autre fille qu'elle aurait été inconvenante en une pareille posture, mais Adeline possédait la grâce aérienne de son art. Qu'aurait-elle pu montrer de mieux que ses jambes à tous ces cavaliers?

Quand elle fut au centre de la table, elle demanda encore :

— Que voulez-vous que je vous danse? Pour «du» classique, je n'ai pas beaucoup de place...

— Pourriez-vous, lui répondit le colonel de Linville, improviser une mazurka, et vous, Messieurs?

Tous les hussards aimaient la mazurka. Le petit orchestre, qui avait joué en sourdine pendant le repas des valse d'Olivier Métra, attaqu

la mazurka à la mode, due au proluxe chef d'orchestre des bals de la Cour M. Waldteufel, et intitulée *La Mazurka de l'Empereur*.

Les petits pieds d'Adeline commencèrent à effleurer sur les pointes la nappe couverte de pétales de roses : l'habileté de la ballerine était telle qu'elle ne paraissait nullement gênée par le rythme à trois temps et la plate-forme, longue mais étroite, sur laquelle elle évoluait. Les lacets en soie de ses chaussons noirs frôlaient les visages épanouis des officiers encore assis. Bientôt, tous se levèrent et se mirent à scander en cadence, en frappant des paumes de leurs mains, le rythme turbulent de la mazurka. Ce fut un triomphe. Quand *la Mazurka de l'Empereur* fut terminée, Ludovic tendit à la ballerine, toujours debout sur la table, une coupe de champagne. Après en avoir bu une gorgée, elle improvisa une polka endiablée, également sur les pointes. A la polka succéda la rédowa : l'orchestre semblait ne plus vouloir s'arrêter et attaqua un quadrille. Adeline sauta à terre dans les bras de Ludovic, la longue table fut poussée contre les fenêtres et le quadrille improvisé des hussards commença avec sept officiers et une demoiselle d'Opéra... Dans les figures les plus simples de ces danses courantes, Adeline sut allier la technique classique à une gentillesse exquise qui galvanisa le 1er Hussards.

Au bout d'une heure, elle s'arrêta enfin. De toutes les voix mâles ne sortait qu'un cri :

— Encore!

Tous auraient volontiers dansé avec l'Étoile jusqu'à l'aube. Mais le champagne et les liqueurs commençaient à faire sentir leur effet. Le colonel préféra donner le signal de la retraite après avoir remercié une dernière fois Adeline, dont Ludovic avait recouvert les épaules nues de son propre dolman pour qu'elle n'ait pas froid en sortant. Elle s'était coiffée crânement du talpack de son ami et descendit ainsi l'escalier de Marguery, telle une nouvelle duchesse de Gérolstein entourée de son brillant et joyeux état-major.

La calèche à la daumont attendait sur le boulevard, désert à cette heure. Mais Adeline souffla vite à Ludovic :

— Mon petit Ludo, je préférerais que vous m'accompagniez seul... Ils sont bien gentils et sympathiques, vos amis, mais un peu bruyants... Je crains qu'ils ne réveillent les paisibles habitants de ma rue Lepic!

Quand Ludovic fit part du désir de la ballerine, il y eut un désappointement général et très passager, qui fut vite balayé par cette décision du colonel :

— Messieurs, les désirs de notre charmante amie seront désormais des ordres pour le 1er Hussards. Garde-à-vous!

Ils se figèrent, lui faisant une double haie jusqu'à la calèche. Mais elle ne voulut pas la prendre et dit encore :

— Cette voiture est trop cérémonieuse... Je préférerais un simple fiacre découvert, qui s'harmoniserait davantage avec le paysage de ma Butte Montmartre endormie!

Le fiacre fut vite trouvé par un sous-lieutenant. Adeline et Ludovic y prirent place, elle toujours emmitouflée dans le dolman bleu et coiffée du talpack, lui nu-tête, comme s'ils partaient pour un voyage de noces au clair de lune.

Le vieux véhicule s'éloigna au trot de son cheval poussif, sous une dernière ovation des hussards. Quand les lueurs des deux lanternes eurent disparu, à l'angle du boulevard et de la rue du Faubourg-Poissonnière, le capitaine de Montavel dit à ses camarades :

— Il a de la chance, Chanalèze... Elle est encore mieux que la précédente!

— Messieurs, dit le colonel, je tiens à vous féliciter de la discrétion dont vous venez de faire preuve. Mais je ne voudrais pour rien au monde que ce départ un peu prématuré vous attristât... Quelqu'un a-t-il une bonne idée à soumettre pour terminer la soirée?

— Si nous allions chez Mabilles? hasarda le lieutenant de Sabran.

— Pas mal! déclara le colonel. Ma dignité, mon âge et la colonelle, mon épouse, m'empêchent de vous y accompagner... Croyez bien que je le regrette! Montez dans la calèche, Messieurs... Nous nous serrerons et je vous «cracherai» avenue Montaigne, devant l'entrée du bal... On prétend que les filles y sont jolies... Vous me raconterez cela demain! Et dites-vous bien que votre colonel vous approuve de terminer cette soirée selon les traditions, c'est-à-dire à la hussarde!

Le trot du vieux cheval n'avait pas été long à se muer en pas. Les rues étaient désertes. Adeline et Ludovic ne s'embrassaient pas : ils restaient blottis l'un contre l'autre, silencieux parce qu'ils devaient avoir trop de choses à se dire... Des choses qui seraient peut-être exprimées, en une seconde, par un simple geste, tout de suite ou jamais...

Quand la voiture atteignit le square d'Anvers, Ludovic, dont le bras droit entourait tendrement les épaules d'Adeline, voulut accomplir ce geste. Mais la fille mit sa petite main dégantée sur la bouche du jeune officier en murmurant :

— Non, Ludo! Pas ici...

Et elle attendit que le fiacre fut rue Caulaincourt pour dire au cocher :

— Arrêtez! Attendez-nous ici.

Elle sauta en bas de la voiture en entraînant Ludovic vers l'entrée du cimetière Montmartre. Lorsqu'ils furent devant les grilles fermées, elle se retourna vers le jeune homme :

— Il faut absolument que nous entrions dans ce cimetière. Réveillez le gardien, Ludo...

Pour céder à ce caprice, il dut calmer la mauvaise humeur et les scrupules du cerbère en lui glissant dans la main un louis. Les grilles s'entrouvrirent en pleine nuit malgré le règlement. Adeline, entraînant toujours Ludovic par la main, s'enfonça sous les cyprès de l'allée centrale, dont les longues silhouettes ressemblaient dans la nuit à celles de géants morts. Elle s'arrêta enfin devant la tombe de Giselle et approcha son visage de celui du jeune homme en disant :

— C'était ici qu'il fallait que nous échangeions notre premier baiser...

Ludovic referma ses bras vigoureux sur la frêle Adeline et la serra très fort contre sa poitrine, pendant que leurs lèvres se confondaient. Longtemps, ils restèrent enlacés. La tombe était à peine éclairée par un faible rayon de lune. Adeline, perdue dans les bras de Ludovic, pensa que le deuxième et dernier tableau du ballet de M. Théophile Gautier venait de s'achever... C'était la willi Giselle qui avait conduit insensiblement Ludovic de Chanalèze vers elle, comme l'héroïne du ballet qui devait sortir de sa tombe pour désigner à son ex fiancé, le jeune duc Albert de Silésie, celle qui serait sa nouvelle compagne : la douce princesse Bathilde. Ce deuxième acte du ballet n'avait pu être joué le 1er mai 1867 sur la scène de l'Opéra, par la faute du drame qui avait terminé tragiquement le premier tableau. Une année s'était écoulée avant que l'œuvre du poète ne trouvât enfin son achèvement dans le décor réel du cimetière Montmartre...

Adeline savait que ce serment, échangé devant la tombe de son amie, n'était pas une profanation. La willi serait heureuse désormais dans son royaume : n'avait-elle pas réussi le miracle de réunir pour toujours les deux êtres qui l'avaient chérie sur terre? Le rideau pouvait tomber cette fois pour ne plus se relever. Il le fit, dans le cimetière silencieux, avec infiniment de discrétion : à ses teintes habituelles, le rouge et l'or, s'était substituée une brume légère qui avait dû monter des rives de la Seine pour venir baigner les pieds de la butte. Une brume matinale, ressemblant à un grand manteau gris qui envelopperait peu à peu chaque tombe. Bientôt celle de Giselle Noiroit disparut avec son inscription et ses deux dates : seul le sommet de la croix émergeait encore du brouillard. Le couple des nouveaux amants avait déjà les pieds dans la brume. Il n'avait plus qu'à s'enfuir, enlacé, comme s'il se laissait porter par ce tapis de nuages recouvrant le sol.

Le vieux fiacre s'était immobilisé devant l'immeuble de la rue Lepic. Ludovic, après avoir sonné et attendu que la porte s'ouvrît, en franchit le seuil en portant dans ses bras une fiancée engourdie par son nouveau bonheur. Le jeune homme se sentit une force prodigieuse auprès de la ballerine qui lui parut frêle et légère. Et il commença à gravir l'escalier avec son précieux fardeau. A chaque palier, il s'arrêtait pour effleurer encore les lèvres entrouvertes et s'imprégner

de la vision des grands yeux brillants et pailletés d'or, qui continuaient à le regarder avec amour. Quand ils furent devant la porte du grenier, elle parut sortir de sa torpeur pour dire :

— Mon amour, il faut que je pénètre seule dans mon appartement. J'en franchirai le seuil dans tes bras, le jour où je deviendrai tienne... Bientôt, si tu le désires, mais pas ce soir... C'est trop tôt! Laisse-moi être un peu ta fiancée... Demain, si tu le veux, je serai à toi.

Il s'inclina, une fois encore, devant son désir et la remit doucement sur ses jambes en répondant à voix basse, comme s'il craignait que leurs chuchotements d'amour ne pussent troubler le sommeil des voisins :

— J'aurais voulu passer à ton doigt dès ce soir cette bague de fiançailles que j'ai toujours conservée... Demain, je te l'apporterai : c'est un rubis. Je crois qu'il t'ira encore mieux qu'à elle, puisque tu es brune.

— Je n'ai pas besoin de cette bague, Ludo! J'ai mieux que cela... Cette rose que j'avais foulée aux pieds en dansant sur la nappe du restaurant, et que tu as ramassée pour me la donner lorsque nous sommes montés dans le fiacre. Je la garderai toujours, même desséchée, dans un reliquaire... Bonsoir, mon amour... Rentre vite! Regarde : je vais pénétrer chez moi sur les pointes, en caressant la rose, comme si j'interprétais une figure de ballet...

Elle fit ce qu'elle venait de dire. Il resta quelques instants sur le palier. Sa dernière vision avait été celle d'une porte se refermant lentement sur la fille en tutu qui embrassait amoureusement la rose.

Mai, juin, juillet 1868 furent les mois les plus rapides de l'existence d'Adeline. Quand elle ne dansait pas, elle était dans les bras de Ludovic. Le petit appartement de la rue Lepic constituait le cadre rêvé de leurs amours. Toutes les nuits, Ludovic en franchissait le seuil en la portant dans ses bras.

Ce soir, la chaleur du 1er août était étouffante. Lorsqu'il la déposa dans le fauteuil devant la fenêtre, il remarqua la pâleur de son visage et lui demanda avec tendresse :

— N'es-tu pas souffrante?

— Non, chéri. Tout ce qui m'arrive est normal... J'ai hâte que tu me racontes vite ta conversation de cet après-midi avec tes parents. Je sens qu'elle n'a pas été ce que tu voulais, ce que nous souhaitions tous les deux...

— Tu as raison. Je respecte mes parents, mais ils ne comprendront jamais.

— Ils ne veulent pas entendre parler de mariage?

Ludovic baissa la tête.

— Qu'est-ce que cela fait, mon chéri? Je sais que tu les aimes trop pour ne pas leur faire de peine... Ne nous marions pas, voilà tout! Si nous avons la patience d'attendre, peut-être reviendront-ils à de meilleurs sentiments? Nous continuerons à vivre comme nous le faisons.

— Pourquoi es-tu si merveilleuse, Adeline? Avec toi, tout s'arrange... En tout cas, mes parents savent très bien que je ne me marierai jamais si je ne t'épouse pas... Ils ne peuvent se faire à l'idée que leur belle-fille sera danseuse. Déjà pour Giselle...

— Ne dis plus rien, Ludo... Tu sais combien j'aime mon métier, mais si tu le veux et si cela peut faciliter les choses, je l'abandonnerai... Je crois que je t'aime encore plus que la danse.

— Non, mon amour. Les deux peuvent se concilier : tu serais trop malheureuse si tu ne dansais plus...

— Peut-être, Ludo, vais-je être quand même obligée de m'arrêter un certain temps?

Sa voix était lasse. Il s'approcha du fauteuil et s'agenouilla : elle le regardait avec des yeux noyés de larmes.

— Adeline, qu'as-tu, mon petit? Je t'ai fait de la peine?

— Pas toi...

Et elle dit, entre une larme et un sourire :

— J'aurais tant aimé que l'enfant portât ton nom!

Il apprit ainsi qu'il allait être père.

L'automne revint, suivi de l'hiver et d'un nouveau printemps : celui de 1869. La danseuse-étoile avait dû interrompre ses représentations et demander un congé de quelques mois. L'enfant vint au monde le jour de la naissance du printemps. C'était une fille qu'ils décidèrent d'appeler Giselle. Elle était née dans la petite chambre attenante à la grande pièce de la rue Lepic. A partir de cette minute, tout fut à la joie : le pépiement des moineaux sur le balcon se mêla aux cris de l'enfant. Ludovic n'avait pas annoncé la nouvelle à ses parents sur les conseils d'Adeline qui lui avait dit :

— Ils croiraient que je l'ai fait exprès pour leur forcer la main... Et ce serait faux : cet enfant est celui de l'Amour. Je t'aime, Ludovic, et je sais que tu aimes ta fille. Nous l'élèverons bien : dans un mois je ferai ma rentrée à l'Opéra. Quand je danserai rue Le Peletier, il faudra que tu restes ici pour garder Giselle : nous ne pourrons jamais l'abandonner.

Il fit ce qu'elle lui demandait. La danseuse-étoile triomphait à nouveau, plus légère et plus éthérée, sans qu'aucun des abonnés de l'Opéra se doutât qu'elle était devenue une jeune maman. De nouveaux mois passèrent, faits de bonheur.

Un matin de l'hiver 1870, Ludovic revint plus tôt du quartier de

cavalerie.

— Adeline, s'écria-t-il avec joie en pénétrant dans l'appartement, je viens d'être nommé capitaine!

— C'est merveilleux, mon chéri.

— Il n'y a qu'une chose qui m'ennuie : je vais être contraint de changer de régiment... On forme en ce moment de nouveaux régiments de cuirassiers. Je vais passer dans la cavalerie lourde.

— Je regretterai ton uniforme bleu et blanc, Ludo, et ton talpack avec sa flamme écarlate...

— Mon nouvel uniforme te plaira, chérie. J'aurai un grand casque avec une crinière noire et une cuirasse argentée... Tu ne seras pas déçue : le 6^e Cuirassiers est un régiment mieux adapté à la guerre moderne.

— Chéri, pourquoi veux-tu qu'il y ait une guerre? Tu restes en garnison à Paris?

— Oui.

— Dans ce cas, je me ferai une raison... Après avoir été pour moi le plus beau des lieutenants de hussards, tu vas devenir le plus magnifique des capitaines de cuirassiers. Je vais être fière de me promener avec toi... Giselle aussi! Tu verras : ses petits doigts joueront avec la crinière de ton casque. Elle est bien ma fille : elle aime tout ce qui brille...

Adeline était en train de jouer avec sa fille dans l'appartement, par une chaude après-midi de juillet, lorsque la sonnette de l'entrée retentit. Dès qu'elle eut ouvert, une bouffée d'exclamations zézayantes s'échappa du palier sombre pour envahir l'appartement. C'était Margazini, toujours aussi alerte malgré les années :

— Qué zé vais la voir enfin, cette petite Giselle dont tu m'as tant parlé! Et qué zé t'apporte pour la mignonne du bon lait de la ferme de Saint-Germain... Mon Dieu, mamma mia, qu'elle est zolie! Et qu'elle fait oune pétite risette en voyant lé vieux Margazini! Où diable as-tu été la chercher, Adeline? Qu'elle est aussi blonde que tu es brune : elle ne te ressemble pas du tout!

— Son père est blond.

— Zé vais té dire une chose stoupide, mais zé trouve qué ta fille ressemble à la pauvre Giselle... Ma quoi! changeons de conversation... Zé constate, par la lecture des gazettes, qué tu voles de succès en triomphe sur la scène de l'Opéra. Bravo! Heureuse?

— Je crois que je ne pourrai jamais l'être davantage.

— Encore bravo!

La sonnette du palier venait de tinter une nouvelle fois.

— Tiens, dit Adeline, c'est Ludo! Je reconnais sa poigne... Pourquoi rentre-t-il si tôt du quartier?

Elle courut ouvrir. Ludovic ne connaissait Margazini que par ce que lui en avait dit Adeline. Le nouveau capitaine paraissait très ému.

— Qu'y a-t-il, chéri?

— Adeline, il va falloir que tu quittes Paris avec notre fille le plus tôt possible. Les nouvelles ne sont pas bonnes : j'arrive des Tuileries. Les troupes sont consignées à partir de minuit et en état d'alerte... On parle d'un conflit éventuel avec l'Allemagne. Il paraît qu'il n'y a pas moyen de s'entendre avec ce M. de Bismarck... L'Empereur préfère lui régler rapidement son compte : il a raison. Si la guerre survient maintenant, nous sommes prêts, archi-prêts! Ce ne sera qu'une promenade jusqu'à Berlin... Mais je préfère ne pas te savoir à Paris. Je viens de rencontrer au Club de l'Union l'un de mes vieux amis, Gontran de Cabrissac. Je lui ai parlé de toi et de Giselle... Il part ce soir pour la Dordogne, où il possède une très belle propriété sur les coteaux de Bergerac. Il t'y attend avec Giselle dès que tu voudras... Profite de la clôture estivale de l'Opéra pour y aller : ainsi ton travail ne sera pas interrompu. Quand tu rentreras en octobre, tout sera terminé et tu pourras te réinstaller sans crainte ici.

Adeline avait écouté, pâle, celui qu'elle considérait comme son mari. Sa réponse fut ce qu'elle devait être :

— Je ferai toujours ce que tu me conseilleras, mon amour... Quand veux-tu que nous partions, Giselle et moi?

— Demain matin. Je vais retenir ce soir des places dans la diligence de Bergerac. La seule chose qui me tracasse est de ne pouvoir vous accompagner : mon nouveau colonel me l'a formellement interdit, sous prétexte qu'il a besoin de tous ses officiers! C'est un long voyage fatigant qui durera près de trois jours. Je ne pourrai même pas être au départ de la diligence demain matin pour vous confier à un voyageur, puisque nous allons être consignés dès cette nuit.

Margazini qui, jusqu'à cette minute, était resté silencieux, s'écria :

— Ma alors! Perché tu oublies ton vieux maestro, Adeline, qui t'a connue quand ta maman t'a conduite chez lui pour la première leçon de danse... Môssieu le Marqués, zé pars! Qué vous pouvez avoir confiance dans lé vieux bonhomme... Qué z'accompagnerai ces deux mignonnes jusqué chez votre ami et qu'ensuite zé reviendrai tranquillement à Saint-Germain. Au retour, zé passerai au quartier de votre réziment pour vous donner des nouvelles du voyage!

— Vraiment, Monsieur Margazini, répondit Ludovic, je ne sais si je puis accepter votre offre?

— Vous croyez, blanc-bec, qué le vieux Margazini n'est plous solide! Ah! que vous ne me connaissez pas et qué zé pourrais encore sauter en voltige sour l'oune de vos chevaux! Zé n'ai rien qui me rattache ici! Si les vieux garçons ne rendaient pas service aux jeunes

mariés, qué la vie ne serait plous possible!

Le voyage dans la diligence bondée se passa le mieux possible. Margazini n'arrêta pas de parler de Paris à Bergerac. Quand le lourd équipage entra dans la cour de l'Hôtel des Postes de la patrie du maréchal de la Force, le maestro était intime avec tous les voyageurs.

Gontran de Cabrissac, averti par une dépêche de Ludovic, attendait dans la cour. Il alla directement vers Adeline, qu'il avait applaudie maintes fois rue Le Peletier, et l'accueillit avec une extrême amabilité. Adeline, par contre, ne l'avait jamais vu : ce gentilhomme campagnard, qui ne venait à Paris chaque année que pendant quelques semaines pour se retremper dans ce qu'il appelait «une atmosphère de joie», était sensiblement plus âgé que Ludovic. Au premier coup d'œil, Adeline lui donna quarante-cinq ans. Il respirait la belle humeur et le plaisir de vivre. Son visage, enluminé par l'existence au grand air, était infiniment sympathique. Il aurait même pu être beau si sa mise avait été plus soignée, mais il ne pouvait se passer, dans son fief, de cette vieille culotte de velours à côtes qui n'était plus très verte et pas encore assez grise. Avec ses bottes, il ressemblait plus à un garde-chasse qu'au propriétaire du magnifique domaine portant son nom, et que ses ancêtres s'étaient transmis de génération en génération.

Le château se rapprochait plus de la gentilhommière confortable que de la demeure seigneuriale, mais le parc l'entourant était admirable, doté de cèdres séculaires, de sous-bois romantiques et d'un étang aux eaux calmes et mystérieuses. La vision de ce cadre fut pour Adeline un repos bienfaisant après le fracas des hautes roues de la diligence. Le changement d'air ferait un bien énorme à l'enfant. Margazini était reparti pour Paris dès le lendemain, malgré l'insistance de son hôte qui s'était pris de sympathie pour lui. A qui le maestro n'aurait-il pas été sympathique? Adeline n'avait pas trop soutenu Gontran pour retenir son vieux professeur : elle savait qu'en s'en allant, Margazini emporterait sa première lettre pour Ludovic, dont elle n'avait jamais été séparée jusqu'alors.

Les mauvaises nouvelles se précipitèrent et, comme toujours, allèrent vite. Elles atteignirent la Dordogne et Cabrissac. Ce fut Sedan, Reichshoffen...

Un soir où Adeline était assise sur la terrasse du château, attendant que la cloche du dîner sonnât, elle vit arriver Gontran bouleversé. Il tenait en mains le journal local de Bergerac et dit simplement :

— Le 6^e Cuirassiers était à Reichshoffen...

Les grands yeux marron de la ballerine prirent une expression douloureuse pendant qu'elle posait une seule question :

— Pourquoi a-t-il changé de régiment?

Elle ne revit plus jamais Ludovic, tombé comme tant d'autres à la tête de son escadron dans la charge immortelle. Et elle se retrouva seule avec le bébé d'un an. Puis ce fut le siège de Paris. Elle attendit à Cabrissac, où Gontran se montra un ami admirable. Un soir d'automne, où elle errait au crépuscule le long de l'étang, elle se pencha sur les nénuphars et crut voir, reflété dans l'eau, le visage d'une fille blonde qu'elle avait connue. Il lui sembla que les roseaux s'écartaient pour laisser passer l'ombre d'une willi. Et elle comprit que Giselle s'était vengée en entraînant Ludovic dans le cercle de la danse de mort, quelque part sur une plaine d'Alsace... Elle se souvint que ce n'était que sa propre imagination, exaltée par une nuit de mai, qui lui avait fait croire que la willi lui désignait Ludovic au bord de sa tombe du cimetière Montmartre. La vraie Giselle, celle qui l'avait aimée, n'avait pas accepté sa trahison : le cœur de la morte n'était pas aussi magnanime que celui de l'héroïne imaginée par le poète...

Adeline frissonna devant l'étang. Elle avait peur pour l'avenir du seul bien qui lui restait de Ludovic : l'enfant. Et elle s'agenouilla au bord des roseaux pendant que le vent emportait vers le royaume des willis sa prière :

— Giselle, je t'en supplie... Epargne mon enfant! Je lui ai donné ton nom... Que pouvais-je faire de plus? Il faut m'aider! Ne sais-tu pas que les enfants ont besoin de bonnes fées qui voltigent autour de leurs berceaux?

COPPÉLIA

Sept années s'étaient écoulées et Gontran n'avait jamais revu la ballerine qui lui avait écrit, peu de temps après son retour à Paris, pour lui confier qu'elle ne pouvait plus vivre dans son appartement de la rue Lepic où elle avait connu les plus merveilleuses heures de sa vie dans la compagnie de Ludovic... que la vie de Paris lui était devenue intolérable après y avoir vu s'écrouler la douce époque des crinolines qu'elle chérissait tant... que l'Opéra lui-même, dont la réouverture venait d'avoir lieu sous le titre d'Académie «Nationale» de Musique, lui paraissait odieux : trop de souvenirs enfuis et de physionomies disparues s'attachaient déjà pour elle à l'auguste scène de la rue Le Peletier... Il lui fallait un renouveau complet, un changement de climat et d'atmosphère... Aussi n'avait-elle pas hésité à signer un contrat avec sir Benjamin Lumley, l'infatigable directeur du «His Majesty's Theater» de Londres, dont elle allait devenir la danseuse-étoile.

... Trois saisons consécutives avaient consacré le triomphe d'Adeline en Angleterre. Mais elle n'arrivait à se fixer nulle part, ayant un immense besoin de s'étourdir pour oublier. En 1873, elle s'était embarquée, sur les traces de Fanny Elssler, pour les États-Unis où sa réputation d'étoile internationale n'avait fait que grandir. Une série de tournées, savamment organisées par son imprésario anglais – un certain Sam Wood – lui avait permis, pendant quatre années, de faire la conquête de Mexico, La Havane, Rio de Janeiro, Buenos Aires, Le Cap, Melbourne, Sydney, Tokyo, Moscou, Saint-Pétersbourg, Berlin, Vienne, Rome, Lisbonne et Madrid, avant d'effectuer sa rentrée en France où M. Carvalho, le directeur de la scène du Nouvel Opéra, la réclamait depuis de longs mois.

Après beaucoup d'hésitations, la danseuse-étoile avait accepté de reparaitre devant le public de ses débuts dans *Coppélia* ou *La fille aux yeux d'émail*, le ballet déjà célèbre de Charles Nutter, agrémenté de la partition du meilleur élève d'Adolphe Adam : M. Léo Delibes. Cette rentrée, tant attendue, qui aurait lieu demain soir, vendredi 1er mai 1877, marquerait également la première apparition d'Adeline sur le vaste plateau du palais Garnier. La presse commentait cet événement de la vie parisienne. C'était par sa seule lecture que Gontran, toujours enterré dans sa Dordogne, venait d'apprendre le retour d'Adeline qu'il

croyait encore en Espagne d'après la dernière lettre qu'elle lui avait envoyée.

Leur correspondance avait été régulière et fidèle. En parcourant les longues lettres dans lesquelles Adeline lui décrivait les pays où elle ne faisait que passer en étoile filante, Gontran s'émerveillait de la tournure pittoresque de ses phrases. Il ne se serait jamais douté qu'une ballerine pût posséder un style aussi alerte ; Gontran ignorait les patientes leçons que Ludovic et des maîtres éprouvés avaient données à Adeline, dès le lendemain de leurs fiançailles, pour faire d'elle une femme cultivée. Le résultat était là, excellent. En échange de ces nouvelles colorées, Gontran s'efforçait de glaner, malgré son éloignement relatif de la capitale, tous les « potins » sur la vie de l'Opéra : il les envoyait, en gerbes, dans ses réponses.

C'était par lui qu'Adeline avait appris l'incendie du 28 octobre 1873 pendant lequel la salle de la rue Le Peletier s'était abîmée en un gigantesque incendie. La ballerine n'avait pu s'empêcher de pleurer en songeant à tout ce que ces poutres calcinées avaient représenté dans ses vingt premières années... L'inauguration du palais Garnier, le 5 janvier 1875, l'avait laissée indifférente : elle était alors la pensionnaire la plus adulée du Metropolitan Opéra de New York et se souciait assez peu de ce qui pouvait se passer dans la vieille Europe. Que lui importait que l'on jouât *La Juive* pour cette soirée mémorable, ou de savoir que le grand escalier ruisselait d'or et de lumière ? Si elle avait été là, sans doute aurait-elle eu l'honneur d'être présentée, à l'issue de la représentation, à M. le maréchal de Mac-Mahon, second président de la III^e République, toujours escorté de l'immuable comte de Cardaillac ?

L'une des raisons pour laquelle Adeline avait fini par consentir à nouveau à danser à Paris était que cet événement se passerait dans un théâtre neuf n'ayant de commun avec le précédent que le nom. Elle n'y retrouverait plus la moindre trace douloureuse du passé et préférerait qu'il en fût ainsi.

... Ces sept années de déplacements et tournées à travers le monde s'étaient toujours accomplies avec son enfant qu'elle n'avait pu se résoudre à abandonner, même momentanément. La petite Giselle était devenue une adorable fillette de huit ans, aussi blonde que sa maman était brune, ressemblant au petit garçon bouclé qu'avait dû être Ludovic et que Gontran avait bien connu à l'époque où lui-même venait d'atteindre sa majorité.

Avant de partir pour l'Angleterre, Adeline avait engagé une nourrice berrichonne : Léontine. Celle-ci, après s'être occupée avec dévouement du bébé, continuait à veiller sur Giselle transformée en fillette espiègle. Léontine avait été de tous les voyages et de toutes les tournées, élevant l'enfant à la perfection et jouant le rôle de

confidente pour la maman. Les rubans verts de son bonnet tuyauté avaient flotté aux vents de toutes les latitudes. Adeline s'était souvent demandé, en cours de route, ce qu'elle serait devenue avec son enfant si elle n'avait pas eu la fidèle Léontine à ses côtés?

Ce tour du monde avait eu un sérieux avantage : permettre à la ballerine d'amasser une authentique fortune. Elle avait assez de bon sens pour savoir que sa jeunesse et sa grâce ailée ne seraient pas éternelles : une danseuse, à l'inverse d'une cantatrice dont la voix n'atteint son plein épanouissement qu'après la trentaine, doit assurer le confort de ses vieux jours quand elle n'est encore qu'une toute jeune femme. L'embonpoint viendrait toujours trop tôt. Si Adeline avait été seule dans l'existence, elle se serait moquée de ces contingences matérielles, mais il y avait Giselle dont elle voulait faire une jeune fille accomplie : celle dont Ludovic aurait été fier d'être le père. Il n'était pas question, dans l'esprit de sa maman, que Giselle fût danseuse. Avec la dot qu'elle serait en mesure de lui assurer, Giselle serait comme toutes les jeunes filles de son monde – celui des Chanalèze – et épouserait un homme de son rang. Avec le temps, Adeline n'oubliait que deux détails : Giselle ne portait pas le nom de son père, et la moitié de son sang venait des Piedplus. Sans renier positivement ses origines modestes, Adeline, grisée par le succès et les milieux raffinés qu'elle venait de fréquenter dans toutes les capitales, avait tendance à oublier le petit Elfe du 24 décembre 1857...

Sam Wood, son imprésario, l'avait précédée de quelques mois en France avec la mission délicate de faire l'acquisition d'un hôtel particulier dans un quartier élégant. Il avait hésité longtemps entre le faubourg Saint-Germain et la plaine Monceau, mais son choix s'était fixé finalement sur l'ancienne résidence d'été du duc de Grammont-Caderousse que ce gentilhomme prodigue, incarnant toute son époque, avait été contraint de vendre pour dédommager une infime partie de ses innombrables créanciers. L'hôtel, situé en plein centre d'Auteuil, était entouré d'un véritable parc dans lequel la petite Giselle pourrait prendre ses ébats. Ayant été mieux placé que personne pour apprendre à connaître, au cours de leurs pérégrinations, les goûts de la ballerine, Sam Wood avait estimé que nulle part Adeline ne se trouverait mieux installée. La demeure était assez éloignée du centre pour décourager les importuns, suffisamment verdoyante pour donner une illusion de campagne et à une petite heure du nouvel Opéra au trot d'un bon attelage.

Car Adeline avait chargé son imprésario non seulement de trouver la maison d'habitation, mais de la meubler. Elle était décidée à ne revenir à Paris que chez elle, dans un intérieur luxueux, entourée d'une nuée de serviteurs parmi lesquels se trouverait un cocher stylé. De magnifiques chevaux devaient l'attendre dans ses écuries... La

mignonne Adeline Piedplus, qui descendait dix années plus tôt à pied de la butte Montmartre à la rue Le Peletier et aimait se faire reconduire dans un modeste fiacre par Ludovic, n'existait plus. Elle s'était effacée devant l'illustre ballerine qui adorait voir déteiler ses chevaux, les soirs de ses grandes Premières, dans toutes les capitales du monde, pour laisser la foule de ses admirateurs anonymes traîner son coupé jusqu'à la porte de sa demeure princière.

Adeline avait beaucoup changé en réalisant la prédiction faite autrefois par sa mère à Jules Piedplus dans l'obscur loge de Grenelle. La jeune femme, auprès de laquelle Gontran de Cabrissac venait d'être introduit avec un cérémonial de grand style dans un salon aux larges baies entrouvertes sur un parc bien tenu, avait trente années d'âge et cinquante d'expérience. Gontran s'en aperçut dès le premier contact, mais ne put s'empêcher de dire :

— Vous n'imaginez pas, ma chère Adeline, à quel point j'étais impatient de vous revoir! Dès que j'eus appris votre retour par la rumeur publique, je n'ai pu résister au violent désir de remonter à Paris... Vous a-t-on dit que vous étiez de plus en plus belle?

Ce n'était pas un compliment mondain. Rarement créature avait été plus idéale. Adeline incarnait la femme de trente ans, épanouie, à laquelle il paraissait superflu de demander si son existence était une réussite? Elle ne rappelait à Gontran que de très loin la fille brune qui, malgré son titre déjà envié de danseuse-étoile de l'Opéra, lui était apparue dans l'encadrement d'une portière de diligence devant l'Hôtel des Postes de Bergerac. Depuis cette époque, semblant si lointaine, le monde entier avait dû se refléter dans les grands yeux qui ne devaient plus s'étonner de rien.

— Vous aussi, Gontran, êtes mieux qu'autrefois...

Il avait vieilli, certes, mais elle le préférait ainsi.

Les cinquante-cinq printemps bien sonnés du gentilhomme avaient affiné sa silhouette un peu lourde de hobereau. Adeline eut l'impression qu'il avait fait de sérieux efforts pour améliorer l'ensemble de sa tenue : sans être tout à fait élégants, ses vêtements étaient de bonne coupe. Le linge était soigné. Il suffirait d'un imperceptible rien pour que Gontran de Cabrissac grisonnant se rapprochât de ces impeccables dandys qu'Adeline avait connus en Angleterre. Elle lui en fit la remarque en souriant et il parut ravi du compliment.

— Et Giselle? demanda-t-il.

— Elle doit être dans le parc et va rentrer d'un instant à l'autre avec sa bonne nounou.

— Cette personne dont vous m'avez parlé dans vos lettres?

— Léontine... la perfection du genre. Je ne souhaite qu'une chose : la conserver le plus longtemps possible... ma fille l'adore. Vous ne

savez pas, Gontran, que j'ai souvent parlé de vous à votre filleule qui vous appelle depuis l'âge de trois ans «oncle Gontran» sans vous connaître! Plus tard je lui dirai l'homme que vous avez été pour nous à Cabrissac... Je lui raconterai quand elle aura l'âge de comprendre, que vous vous êtes offert spontanément pour jouer dans sa vie le rôle de parrain alors que personne n'aurait voulu d'elle... Il y a des choses que l'on ne peut pas et que l'on n'a pas le droit d'oublier, Gontran...

— Je n'ai rempli que mon devoir, Adeline. J'aurais voulu faire plus... infiniment plus! Enfin, il n'est jamais trop tard pour bien faire... C'est pour cela que je suis ici.

— Expliquez-vous, Gontran.

— Adeline, je vais sans doute vous paraître stupide, mais il y a des mots que je n'avais pas le droit de prononcer lorsque nous nous sommes quittés autrefois rue Lepic et que je crois pouvoir vous dire aujourd'hui après cette séparation. Des mots qui m'étouffent depuis si longtemps!

— Je sais, Gontran. J'avais apprécié votre délicatesse pendant notre voyage de retour à Paris et j'ai admiré sincèrement votre tact au moment de nos adieux. J'ignore ce que vous avez l'intention de me dire, mais si cela pouvait avoir le moindre rapport avec le sentiment qui a passé dans votre regard quand nous nous sommes quittés, je préférerais que vous vous taisiez... Ce serait si mal de rompre cette harmonie si douce qui a continué à régner entre nous malgré les frontières et les océans qui nous séparaient. Une harmonie qui puisait sa force dans le souvenir très pur de Ludovic... Ne m'en veuillez pas, mon vieil ami! Vous me croirez si je vous affirme sur la tête de ce qui m'est le plus cher au monde, ma petite Giselle, que je suis restée fidèle au souvenir et aux caresses de mon unique amant. Cela peut paraître ridicule et la majorité des gens n'admettra jamais qu'une danseuse soit capable d'avoir ces sentiments... Pendant mes tournées, on m'a prêté mille aventures dont aucune ne fut vraie. Cela faisait partie d'un ensemble publicitaire qui s'attachait à ma profession. Je reconnais m'être laissé faire la cour parce que c'était chez moi un besoin impérieux, une sorte de revanche naturelle de ma jeunesse solitaire et peut-être aussi de ce que «les autres» ont appelé ma Beauté... Personne n'a deviné que je continuais à appartenir à Ludovic et à lui seul! Qui aurait pu me comprendre à part vous qui l'avez connu? Tous les soirs, quand je revenais du «His Majesty's» à Londres ou du «Metropolitan» à New York, j'éprouvais la sensation de m'endormir auprès de lui comme si j'étais encore rue Lepic. Et parfois, lorsque je me réveillais au milieu de la nuit en m'apercevant que décidément j'étais bien seule, je me levais doucement et je m'approchais du petit lit de Giselle. Je la prenais alors dans mes bras et l'emportais vite dans mon propre lit parce qu'elle était tout ce qui me restait de lui... Voilà,

Gontran, un secret que je ne regrette pas de vous avoir dévoilé et que vous serez seul à connaître à l'avenir avec la nounou de mon enfant.

Il l'avait écoutée sans même oser respirer. Maintenant qu'elle ne parlait plus, lui aussi demeurait silencieux.

— Vous n'avez plus rien à me dire, mon vieil ami?

— Plus rien, Adeline... Vous avez bien fait de parler avant que je ne lâche quelques bêtises... Et j'ai le plus grand tort d'oublier que vingt-cinq années nous séparent! Vous venez d'ailleurs de me le rappeler d'une façon délicieuse avec cette dénomination de «cher vieil ami». Voilà exactement ce que je serai pour vous à l'avenir : le vieil ami...

— Ce n'est pas si mal, Gontran!

— Ce sera en tout cas une consolation...

— Mais je serai quand même très jalouse! Je vous surveillerai de près, Gontran, quand vous viendrez me rendre visite au foyer de la danse! J'ai la conviction que vous finirez par vous arracher à vos chasses et à prendre goût aux demoiselles de ballet! Vous ressemblerez alors à un curieux personnage qui fut le premier à me faire la cour quand je n'avais que dix ans : un certain vicomte de Vatismesnil...

— Il est mort, mais je l'ai très bien connu. Et il a un fils!

— Ne lui racontez surtout pas ce détail, sinon je ne vous dirai plus rien... Pauvre vicomte! Il adorait les petits rats... Vous y viendrez aussi, Gontran... Seulement il faut me faire une promesse, mon bon ami : ne vous mariez pas! Cela vous va si bien d'être vieux garçon! Vous vous imaginez ce que pourrait être notre conversation et toutes celles qui vont suivre s'il existait une femme entre nous deux? C'est bien simple : nous ne pourrions plus rien nous dire, ni surtout parler de Ludovic... C'est peut-être la principale raison qui m'a décidée à revenir ici : j'avais besoin de parler de lui avec un ami sincère qui l'avait bien connu... Vous reviendrez souvent pour que nous puissions réaliser ce projet?

— Je reviendrai, Adeline...

Ils furent interrompus par l'apparition de Giselle, escortée de sa nourrice, dans la baie ouverte qui donnait directement sur le parc. A la vue de l'inconnu, la fillette s'était arrêtée, intimidée.

— Alors, Giselle, lui demanda sa maman, tu ne viens pas embrasser l'oncle Gontran?

Un sourire illumina le petit visage qui s'approcha et se tendit de toutes ses forces pour pouvoir poser un baiser sonore sur la joue du monsieur grisonnant. Quand ce fut fait, Gontran examina un long moment l'enfant en silence avant de dire :

— Cette ressemblance avec Ludovic est incroyable!

Puis il ajouta plus bas, pour Adeline seule :

— Si ceux qui auraient dû être normalement vos beaux-parents

pouvaient se douter! Ils vous demanderaient aussitôt de venir vous installer chez eux avec Giselle pour retrouver le visage de leur fils unique lorsqu'il était enfant... Ce sont exactement les mêmes boucles blondes, les mêmes yeux bleus...

Adeline n'avait rien répondu : sa fille était à elle seule et les Chanalèze ne la verraient pas.

— Oncle Gontran, dit tout à coup la fillette rassurée par la bonhomie du gentilhomme, puisque je suis votre filleule, vous devriez bien dire à maman qu'elle devrait m'autoriser à aller la voir demain soir à l'Opéra... Ce doit être si beau, *Coppélia*!

— Chérie, répondit vivement Adeline, il est inutile de chercher à circonvenir ton parrain. Il sera aussi inflexible que moi, n'est-ce pas, Gontran? Tu n'auras le droit de mettre les pieds à l'Opéra que dans dix années ; le jour de tes dix-huit ans. Les petites filles se couchent bien gentiment le soir et ne vont pas à l'Opéra!

— Pourtant, petite Maman, nounou m'a bien dit que tu dansais déjà à l'Opéra quand tu avais mon âge?

— Pas tout à fait... Je m'y préparais.

— Oncle Gontran, je voudrais tant danser comme maman...

— Tu ne seras jamais danseuse, Giselle! affirma Adeline avec force. Pourquoi te répéter ici ce que je t'ai déjà dit dans d'autres capitales? Tu pourras danser plus tard dans les bals de jeunes filles si cela t'amuse, mais nulle part ailleurs et surtout pas sur une scène! Un jour, tu seras la première à me remercier d'avoir pris cette décision.

L'enfant eut une mine boudeuse. Gontran avait écouté sans rien dire. La nourrice s'était avancée :

— Madame assistera-t-elle au dîner de Giselle?

— Non, Léontine. Je dois faire un dernier raccord ce soir avec tout le corps de ballet et l'orchestre ; j'ignore à quelle heure je rentrerai. Ne m'attendez pas... Gontran, voulez-vous que je vous dépose en cour de route avec mon coupé?

— Si vous pouvez me rapprocher des Champs-Élysées, ce sera très bien.

Un valet de pied en livrée bleu de nuit, culotte courte vieil or et bas blancs, venait d'apporter un bristol sur un plateau d'argent. Après avoir lu le nom de la visite, Adeline poussa une exclamation :

— C'est à croire que vous vous êtes donnés rendez-vous aujourd'hui! Savez-vous, Gontran, qui attend dans le vestibule? Margazini...

— Ce cher maestro! s'écria Cabrissac. Mais il doit être vieux comme le Monde! Je ne l'ai jamais revu depuis qu'il vous avait accompagnée chez moi et je pensais qu'il devait être mort.

— Priez M. Margazini de vouloir bien nous rejoindre ici, dit la jeune maîtresse de maison au domestique.

— Qui est M. Margazini, Maman? demanda la fillette.

— Un autre grand ami à toi, Giselle... Il t'a portée dans ses bras quand tu étais toute petite. C'est un monsieur âgé avec lequel il faut être très gentille...

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase : le tourbillon florentin venait d'envahir le grand salon d'Auteuil qui n'avait cependant pas besoin de soleil en ce début d'après-midi :

— Qué zé la rétrouve tout à fait comme zé mé l'imaginai : ouna splendeur! Qué zé t'embrasse, ma petite Adeline!... Et la bambina! Déza ouna zéante... Et qu'elle ressemble de plous en plous à la pauvre Giselle Noirost ; on dirait que ta fille l'a fait exprès pour que tu n'oublies jamais la grande amie de tes débuts...

— Qui était-ce? demanda Gontran.

— Une danseuse de la rue Les Peletier, répondit vivement Adeline.

— Et si zé né m'abuse, qué z'ai l'honneur de mé trouver en présence de ce cher comte de Cabrissac... Monsieur lé Comte va touzours bien?

— Comme vous le voyez, mon cher Maestro! Et vous-même?

— Ah! qué zé vieillis sans trop vieillir tout en mé courbant oune peu!... Qué zé vais sour ma soixante et onzième année! C'est vieux pour oune ancien danseur... Heureusement, z'ai su me rétirer à temps avant d'attendre comme tous mes confrères l'embolie qui les foudroie en plein milieu d'oune ballet... Oune chose aussi épouvantable né m'arrivera pas... Z'avais la hantise de mourir en scène : zé préfère mon lit!

— Vous habitez toujours Saint-Germain, Monsieur Margazini? demanda Adeline.

— Touzours! Si tu voyais le potager, maintenant! Et mes rosiers! D'ici oune mois ils seront en fleurs : tu m'enverras ta fille pour qué zé lui donne sa première leçon d'horticulture... Oune zeune fille comme elle devra tout connaître plous tard... Comme z'ignorais où tu allais habiter, zé souis passé à l'Opéra demander ton adresse ce matin ; Arsène me l'a donnée et mé voilà!

— Arsène? Serait-ce le même que celui que j'ai connu rue Le Peletier?

— Le même, Adeline! Celui qué vous appeliez toutes, avec beaucoup de respect, «Môssieur Arsène...» Il est même très triste perché tou es passé devant sa logia hier sans lé reconnaître... Il a oune peu vieilli comme tout le monde, mais c'est lui quand même, zé té les zure!

— Pauvre Arsène! Je suis navrée et je réparerai ma faute dès ce soir... Mon bon Monsieur Margazini, je vais être obligée de me sauver.

— C'est ton vieux maestro qui te fait fuir?

— Pourquoi dites-vous une chose injuste? Vous savez bien que

vous êtes chez vous ici, Monsieur Margazini, répondit gentiment Adeline.

— Zé sais! zé souis partout chez moi dans les demeures de mes anciennes élèves, ou alors ça n'aurait pas valu la peine de leur faire lever la zambe à quatre ans! Tu peux aller faire tes courses... Zé né te retiens pas... Fais comme chez toi! Mais moi zé reste oune peu pour zouer avec la bambina : ça mé rappellera mes petits rats quand ils faisaient la pause dans lé foyer sous les combles... Si tu savais comme zé regrette notre vieil Opéra!

— Vous essaieriez d'être sages, tous les deux... Vous venez, Gontran? La voiture est déjà devant le perron. Bien que vous n'aimiez pas le palais Garnier, vous m'y applaudirez quand même demain soir, Monsieur Margazini?

— Sais-tu qué z'ai bien failli ne pas pouvoir y aller... Toutes les places sont retenues ou réservées pour des personnages plus illoustres qué ton vieux maestro!

— Et vous, Gontran, vous avez une place?

— J'ai pris mes précautions.

— Je compte absolument sur vous pour m'emmener souper après la représentation?

— Elle n'a pas perdu ses bonnes habitoudes! constata Margazini.

— J'ose espérer, Monsieur Margazini, que vous accepterez également d'être mon invité pour cette petite soirée, dit Gontran avec une réelle amabilité.

— Monsieur lé Comte, vous mé faites trop d'honneur, mais z'accepte! Il y a bien longtemps qué zé n'ai plus soupé... Zé sortirai dé mon trou car zé t'applaudirai du trou du souffleur... Quand z'ai vu qué zé né pouvais pas avoir même oune strapontin pour ton Gala, z'ai été trouver mossieur Carvalho qui a été très zentil et m'a dit : «Margazini, vous n'avez pas à demander dé billet pour pénétrer dans lé Grand Opéra... Vous appartiendrez jusqu'à votre mort à la Maison... Mais comme elle sera pleine à craquer démain soir, zé vous offre dé vous installer dans l'oune des boites des souffleurs ; il a trois boîtes sous l'avant-scène qui est très large. Elles né servent qué lorsqu'il y a des chanteurs qui né savent zamais leurs rôles! Zé vous réserve lé trou du milieu, vous serez bien encadré : celui de droite séra occupé par M. lé Préfet de Police qui est oune peu myope et celui dé gauche par lé directeur della Scala de Milan! Vous serez au premier rang pour étoudier les qualités ou les défauts de notre Corps de Ballet...» Alors, pétite, zé té préviens : attention à mes critiques!

— Je m'efforcerai de faire de mon mieux, Monsieur Margazini, répondit Adeline avec une modestie charmante. Je n'ai plus qu'à vous dire «à demain».

Avant de quitter le salon, elle embrassa sa fille en lui rappelant :

— Souviens-toi, Giselle, de ce que je t'ai dit : tu vas être très gentille avec M. Margazini?

— Oh! oui, Maman, il me plaît, ce monsieur.

— Zé plais à toutes les bambinas, constata l'italien qui se tourna vers Léontine pour lui dire, lorsque Adeline et Gontran furent sortis :

— Nous allons beaucoup nous amuser, Giselle et moi... Nounou, vous allez avoir deux enfants à surveiller! Dis-moi, mignonne pétite, maintenant qué nous sommes seuls, qu'est-ce qui té ferait plaisir?

— Oh! Monsieur... Vous ne pourriez pas m'emmener avec vous demain soir à l'Opéra pour voir danser maman? Je me cacherais avec vous dans le trou dont vous avez parlé... Il ne faudrait pas que maman m'aperçoive! Elle prétend que je suis trop jeune.

— Tu aimes aussi la danse?

— Oui... seulement, maman ne veut pas que je sois danseuse!

— Elle a peut-être raison...

— Ce doit être si beau, *Coppélia*!

— C'est gentillet... Ecoute : zé né veux pas te faire désobéir ta carissima mamma, perché cé serait très mal de ma part... Mais si tou veux voir *Coppélia*, zé peux arranger la chose... Combien as-tu de poupées?

— Oh! J'en ai beaucoup!

— Va vite les chercher et zé vais te monter, pour toi toute seule et ta bonne nounou, lé ballet de M. Léo Delibes dans cé salon... Il y a oune piano sour lequel zé te zouerai les principaux airs della partition comme si z'étais oune homme-orchestre! Zé vais faire danser tes poupées et moi z'interpréterai le rôle dou vieux Coppélius... Est-ce que ça te plaît?

— Oh, oui, Monsieur! s'écria la fillette en battant des mains.

— Bené! Va chercher les poupées et zé pousse avec ta nounou les fauteuils dans ce coin pour faire dé la place... Ce serait ennuyeux de tout casser! Ah! Tou veux voir *Coppélia*?... Eh bien, c'est l'illoustre Margazini qui va té lé montrer! Pour moi aussi, bambina, c'est oune grande date... Cela fait déza quinze années qué zé n'ai pas réglé oune ballet... Dans cinq minutes, tu pourras dire qué tous as la chance d'assister à la rentrée dou grand Margazini, oune maître de danse comme on n'en fait plous! Va!

Les lourds fauteuils du salon avaient été poussés dans un coin. Giselle s'était assise bien sagement sur un pouf, Léontine avait accepté de faire l'accessoiriste en alignant sur une table basse les poupées que Margazini venait de choisir pour incarner les personnages principaux du ballet célèbre, le maestro enfin s'était installé sur le tabouret de piano.

— Avant dé té zouer oune semblant d'Ouverture mousicale,

comme cela se passe à l'Opéra, il faut que zé té raconte rapidement l'histoire... Coppélia, c'est oune poupée, plous grande que toi, qui a été fabriquée par le vieux Coppélius... Ce sera moi lé vieux bonhomme. Il est oune peu fou et passe son temps à fabriquer des zouzous animés qué l'on appelle «automates». Si toué lé veux, pétite, ta poupée blonde féra Coppélia...

Margazini avait quitté le tabouret du piano pour venir mettre en place, debout sur ses jambes de porcelaine et les bras légèrement penchés en avant, la poupée de Giselle qui incarnerait ce soir la fille aux yeux d'émail imaginée par Charles Nutter et Léo Delibes.

— C'est ouna merveille, continua le maestro en disposant d'autres jouets dans les mêmes conditions. Tou possèdes des poupées qui ressemblent à tous les automates ; cé bébé nègre fera lé petit Maure qui zoue des cymbales et cé gros garçon zoufflu sera le joueur de tympanon... Avec Coppélia, cela fait les trois automates qu'a construits lé vieux fou de Coppélius. Tou vois : ils attendent le retour de leur maître et sont immobiles. Pour les faire remouer les bras et les zambes ou tourner la tête, il faut remonter oune mécanisme compliqué comme ouna pendule. Alors ils remuent et ils se déplacent par dé petits zestes saccadés. Tou comprends, pétite?

— Oh oui, Monsieur!

— Ça ne m'étonne pas, perché tou es très intelligente, n'est-ce pas, la nounou?

— Il ne faut pas trop le lui dire, Monsieur Margazini, répondit Léontine.

— Bon! Zé continue... Lé salon de ta maman, cé n'est plous oune salon... Qu'il est devenu l'atelier où le vieux Coppélius fabrique ses poupées mécaniques... Il faut qué zé té dise qu'oune beau zeune homme, qui sé nomme Frantz, est tombé amoureux de la fille aux yeux d'émail et qu'il vient en cachette, à oune moment où le vieux bonhomme n'est pas là, pour regarder de près la poupée... Seulement, et c'est là, pétite, que lé drame se corse... lé beau garçon Frantz est fiancé avec ouna bambina des environs qui s'appelle Swanilda! Oune zoli nom, n'est-ce pas, pétite?

— J'aime mieux le mien! déclara la fillette.

— Santa Madona! qu'elle est amousante! Tou as raison : Giselle, c'est lé plous beau de tous les prénoms, perché il fut celoui d'oune granda ballerina... Mais, chut! Ça fait de la peine à ta maman quand on parle d'elle... Revenons à Swanilda qui est zalouse de la poupée Coppélia, perché Frantz la délaisse oune peu... Tou devines, pétite, ce qu'il va se passer dans la boutique du vieux Coppélius? Le rideau s'est levé : lé ballet peut commencer...

Il avait couru, en parlant, pour reprendre place sur le tabouret. Après avoir plaqué sur le clavier quelques accords sonores, qui

n'avaient que de très lointains rapports avec la délicate partition de Léo Delibes, il s'écria :

— Zé viens dé té zouer l'ouverture... Sur oune petit air de mousique, tout doux et très lézer comme zé té zoue en cé moment, Swanilda, qui est de plous en plous zalouse, pénètre dans la boutique du vieux Coppélius avec l'intention de détruire la pauvre Coppélia... Nounou, mettez-vous devant la porte d'entrée et faites Swanilda... Vous n'avez qu'à danser n'importe quoi pendant que zé continue à zouer de la musique.

— Mais, Monsieur Margazini, avoua la forte Léontine, je ne sais pas danser!

— C'est bien lé tort qué vous avez, ma fille! Si vous aviez fait quelques torsions à la barre, qué vous n'auriez pas cet embonpoint! Avancez quand même vers les poupées... Sour les pointes!... Ah! z'oubliais! C'est vrai que vous êtes plutôt faite pour marcher sour les talons! Enfin, avec oune peu d'imagination, tou n'as qu'à té figurer, pétite, que ta nounou elle n'a plous tous ces rubans verts et qué c'est oune belle zeune fille portant oune couronne tressée dé fleurs sauvages comme en a touzours Swanilda... Tu vois, sur oune pizzichati, elle s'avance vers Coppélia, et crac? Devine cé qui se passe? Sans le faire exprès, Swanilda-Léontine a déclenché le mécanisme de la poupée qui se met à danser! Est-ce qué tou té rends compte, pétite, comme tout ça c'est beau?

La fillette n'avait pas besoin de répondre. Ses grands yeux et sa bouche entrouverte attestaient que l'avalanche de mots déversée dans le salon par le maestro constituait la plus belle histoire qu'elle ait jamais entendue. Margazini, infatigable, continuait :

— Alors, pour imiter Coppélia, voilà qué lé petit Maure qui tient les cymbales sé met à en zouer aussi : et ça fait dzim! dzim! pendant que le joueur de tympanon tape sour les cordes de son instrument avec ses petites baguettes en bois... Qué tous les automates sé sont mis à danser et qué ça produit oune tintamarre formidable! Et qué ta nounou – enfin Swanilda! – elle a peur et elle se cache derrière le rideau... Eh bien, Léontine! Perché ne vous cachez-vous pas comme zé vous lé dis? Allez! Zé ne veux plous vous voir avant lé moment où vous ferez votre rentrée dans l'action dou ballet sour les pointes... Vous n'avez qu'à vous exercer oune peu derrière le rideau à faire des pointes!... C'est alors, pétite, que les choses se gâtent dé plous en plous : lé vieux Coppélius, c'est-à-dire moi, rentre chez lui et qu'il est fourieux dé voir qué des étranzers ont pénétré dans son atelier en son absence... Tou vois : z'ai quitté lé piano et zé fais Coppélius... Regarde-moi : zé bondis de ma poupée au zoueur de tympanon pour revenir prestissimo vers lé petit nègre... Zé souis dans oune de ces colères! Qué zé roule les yeux comme ça... zé té fais peur, hein?

— Non, Monsieur Margazini.

— Eh bien, c'est manqué! Enchaînons... Z'arrête tous les mécanismes des poupées qui s'immobilisent. A ce moment, j'aperçois le fiancé de Swanilda, Frantz, qui enjambe le rebord de la fenêtre au moyen d'une échelle. Ma quoi! zé né peut pas faire à la fois Frantz et Coppelius! Il me manque une interprète... Oh! z'ai une idée...

Il s'était pendu au cordeau du salon destiné à appeler les serviteurs à l'office. Quelques instants après un valet de pied parut.

— Comment vous appelez-vous, mon ami? lui demanda l'italien.

— Sigismond, Monsieur.

— Une drôle de nom!... Qué zé n'aime pas! Enfin! tant pis... Eh bien, vous vous appellerez Frantz et vous devenez le fiancé de la nounou...

— Le fiancé?

Le serviteur regardait Margazini avec ahurissement.

— Oui... délia nounou Léontine-Swanilda qui se cache en ce moment derrière le rideau...

— Que Monsieur me pardonne, mais je ne comprends pas très bien?

— Vous n'avez pas besoin de comprendre, mon ami! Il suffit que moi zé comprenne et qué ça amuse la petite. Mettez-vous à quatre pattes et rampez avec difficulté comme si vous montiez sur une échelle... Ensuite, élevez-vous progressivement et grimpez sur ce fauteuil.

— Vraiment, que Monsieur ne m'en veuille pas, mais je ne sais si Madame...

— Madame? Elle ne dira rien du tout, perché zé l'ai connue quand elle était plus petite que celle-là et qué zé crois bien lui avoir donné, dans le Foyer de la rue Le Peletier, sa première fessée! Alors, vous comprenez, mon ami, qu'elle ne m'impressionne pas! Faites ce que vous dit Margazini pendant que je vous accompagne sous le piano. Vous êtes prêt? Tu vois, Giselle, c'est Frantz qui va grimper à la fenêtre... Regarde le mal qu'il a pour grimper sous les barreaux de l'échelle! Tu entends la musique? Elle fait boum! boum! à chaque fois qu'il atteint une barre... Maintenant sous le fauteuil, Sigismond! Bene... Bene... Epongez-vous, mon ami! Qué vous avez chaud! Tu vois, petite, il est arrivé en haut de l'échelle et il va sauter dans la pièce... Qué vous avez bien compris, Sigismond? Et vous, Léontine? Vous pouvez sortir de votre cachette... Nous allons faire deux minutes de pause et qué l'on recommence tout jusqu'à ce que ce soit parfait!

Quand le coupé vert s'arrêta devant le perron, ramenant la ballerine de sa dernière répétition à l'Opéra, Adeline fut quelque peu

étonnée de voir, à travers les larges baies, le grand salon illuminé. Lorsqu'elle y pénétra, elle s'arrêta, saisie, devant un étrange spectacle: Léontine laissait apparaître sa bonne figure enrubannée derrière un rideau, Sigismond était debout sur un fauteuil Louis XVI, l'enfant battait des mains et Margazini, l'illustre maestro, s'époumonait à donner des indications tout en tapant avec force sur le piano. Vraiment c'était un spectacle rare, unique dans son genre... Dès que la maîtresse de maison eut deviné les causes intimes de cette folie collective, elle s'écria :

— Vous vous croyez tous sur la scène de l'Opéra?

— Non, répondit Margazini, qué c'est trop petit et qu'il faudra que tou fasses agrandir ton salon pour mon prochain ballet...

— Et vous, Sigismond, demanda Adeline, vous avez l'intention de piétiner longtemps mes fauteuils?

— Né lé gourmande pas, Adeline! Qué c'est moi l'ounique responsable... Moi qui té croyais ouna granda artista... Qué tout né l'as pas reconnu dans le personnage de Frantz! Qué c'est oune scandale! Qué zé viens de créer ouna nouvelle chorégraphie pour *Coppélia*... Tou ne veux pas que ta bambina aille à l'Opéra, alors zé loui ai fait voir lé ballet qué tou vas danser demain... Et si tou étais très zentille, au lieu de te fâcher toute rouge, tou viendrais prendre la place della poupée pour montrer à ta fille comment danse ouna poupée mécanique...

Adeline hésitait. Il insista :

— Ma quoi! Tou né veux pas faire oune dernier plaisir à ton vieux Margazini?

Elle retira d'un geste rapide son manteau et vint se planter devant la poupée blonde de l'enfant. Alors Margazini, toujours devant son clavier, s'écria :

— Regarde, pétite!... Tou vas voir enfin comment peut danser *Coppélia*!

Les bras d'Adeline, qui avaient pris brusquement la rigidité d'un automate, commencèrent à se lever et à s'abaisser dans le vide avec des gestes saccadés. Les jambes les imitèrent, la tête oscilla de droite à gauche par une série de mouvements inhumains et l'enfant comprit à cette minute pourquoi sa maman, qu'elle aimait tant, était une grande artiste. Lorsque Margazini cessa de frapper sur son clavier, la poupée vivante s'immobilisa, les bras penchés en avant dans la même position que la poupée de porcelaine. Giselle eut vraiment l'impression que son mécanisme s'était détraqué et fondit en larmes. Alors Margazini, ruisselant, affirma :

— Si M. Léo Delibes n'avait que des enfants pour spectateurs de son ballet, au lieu de lé faire représenter devant des vieux messieurs fatigués, il serait l'auteur le plous heureux du monde!

Gontran, qui n'avait encore jamais pénétré dans le nouvel Opéra, était en avance. Adeline n'avait pas voulu que son vieil ami vint la chercher à Auteuil avant la représentation de gala : il la retrouverait dans sa loge, après le spectacle, pour l'emmener souper en compagnie de Margazini. L'importance de cette rentrée parisienne de la ballerine n'échappait pas au gentilhomme qui était plus nerveux qu'Adeline elle-même. Il marchait de long en large, en haut-de-forme et en habit, sur le perron monumental dominant la place où la circulation était encore intense à huit heures du soir.

La lumière du jour était encore vive comme si le soleil voulait dorer le plus tard possible de ses rayons le vaste édifice auquel le gentilhomme tournait le dos. Lorsque Gontran fut enfin rassasié de la vision d'un monde extérieur, qui paraissait se soucier assez peu que le ballet de M. Léo Delibes fut dansé ce soir par une Adeline Piedplus, il se retourna pour détailler consciencieusement cette façade dont les lignes avaient été portées aux nues par les amis de Charles Garnier et critiquées par d'innombrables envieux du jeune architecte.

L'attention du gentilhomme fut d'abord attirée par les deux avant-corps ornés de quatre groupes représentant la Musique, la Poésie, le Drame lyrique et la Danse. En réalité, ce soir-là, Gontran se demandait ce que pouvaient bien représenter ces allégories? Il ne le sut que beaucoup plus tard, le jour où il apprit que ces œuvres étaient dues aux ciseaux respectifs de Guillaume, de Jouffroy, de Perraud et de Carpeaux.

Les sept ouvertures en arcades, par lesquelles les spectateurs commençaient à pénétrer en foule dans le théâtre, donnaient accès à une galerie intérieure. Gontran ignorait également que les bustes décorant les montants symbolisaient le Drame, le Chant, l'idylle et la Déclamation. Au-dessous, quatre médaillons de Gumery renfermaient les profils de Pergolèse, Cimarosa, Bach et Haydn qui semblaient être venus là en ambassadeurs de la musique italienne et allemande.

Ce fut en levant la tête que Gontran put détailler le premier étage sur lequel se détachait une série de seize colonnes corinthiennes accouplées, en pierre de Bavière, reliées par des balcons en pierre polie de l'échaillon et portées par des balustrades en marbre vert de Suède. Des colonnes plus petites, avec chapiteaux en bronze doré, supportaient un rideau de pierre du Jura percé d'œils-de-bœuf au centre desquels se trouvaient les bustes de Mozart, Beethoven, Spontini, Auber, Rossini, Meyerber et Halévy.

Le campagnard, qui était en Gontran de Cabrissac, se sentait écrasé par cette façade gigantesque dont le moindre personnage ou chaque

groupe allégorique semblait prêt à s'animer pour accueillir tous ceux qui voulaient acclamer Adeline. Mais la vie muette de cette façade n'était rien en comparaison de celle qui régnait à l'intérieur de l'édifice quand Gontran se décida enfin à y pénétrer. Le nouvel Opéra ressemblait ce soir à une gigantesque ruche bourdonnant de mille harmonies encore confuses. Les abeilles y avaient été remplacées par des créatures à l'échelle des dimensions colossales : c'étaient des hommes qui s'agitaient et péroraient sous les voûtes des couloirs transformées en artères capables de répandre, des cintres au cinquième sous-sol, une activité débordante de lyrisme et d'enthousiasme pour ce qui est beau. Le miracle quotidien de l'Opéra de Paris, monumentale usine de plaisirs délicats, allait se renouveler une fois de plus. Et il en serait ainsi tant que le palais Garnier durerait.

Après avoir traversé le péristyle, Gontran se trouva en face du grand escalier, le chef-d'œuvre incontesté de Garnier, dont la double rampe permettait d'atteindre l'étage de l'orchestre où le gentilhomme avait fait réserver son fauteuil. Comme tous ceux qui se trouvaient pour la première fois en présence de cette magnificence tapageuse, Gontran de Cabrissac eut un moment d'hésitation avant de fouler ces marches de marbre blanc encastrées entre les balustrades de marbre rouge antique. Il n'osait même pas effleurer la main-courante faite d'une large bande d'onyx. Il restait abasourdi dans la contemplation de cet escalier monumental dont la cage était faite, sur trois faces, de balcons en bronze doré. Le spath-fluor des balustrades du premier étage reflétait une lueur irréelle.

Avant de rejoindre son fauteuil, le gentilhomme voulut poursuivre sa découverte merveilleuse tout en se reprochant de n'être pas venu plus tôt dans ces lieux enchantés. Il erra, saoulé de lumière et de richesse visuelle, au hasard des escaliers secondaires supportés par des colonnes en granit rouge corail, rouge moucheté d'Aberdeen, granit rose des Vosges, jaspé du mont Blanc, brèche d'Alep... Ce n'était pas un théâtre, mais un palais de féerie... Le foyer étincelait de dorures. Son plafond en mosaïque semblait provenir de quelque palais vénitien et renvoyait en pluie d'or la lumière de douze candélabres gigantesques.

Et Gontran se plut à imaginer ce qu'aurait pu être ce cadre sous les fastes du Second Empire pour lequel il avait été conçu. Les robes du soir qu'il voyait évoluer autour de lui étaient, certes, charmantes ; les habits s'y mêlaient dans la symphonie habituelle des grandes soirées, mais qu'était-ce à côté des frous-frous cascadeurs des crinolines ? Si les habitués de la défunte salle de la rue Le Peletier avaient pu être ressuscités et transportés à travers le temps, par un coup de baguette magique, dans ce nouvel Opéra, ils s'y seraient sentis chez eux.

Quand le gentilhomme fut enfin installé dans son fauteuil d'orchestre, il jeta un regard circulaire sur la composition de la salle qui lui parut brillante, mais sans l'éclat conféré par un Empire. Les nouvelles égéries de la III République ne rappelaient que d'assez loin les grandes dames de la cour peintes dans leurs décolletés par M. Winterhalter. L'immense lustre était plus massif que celui, léger et charmant, que mouchaient avant le lever du rideau, rue Le Peletier, les capuchons des laquais en perruques poudrées. Gontran était heureux malgré tout parce qu'il savait que, dans quelques instants, Adeline serait consacrée reine de ce palais des mille et une merveilles et que l'immense vaisseau de pourpre et d'or servirait d'écrin à son triomphe. Plus il y réfléchissait et plus le vieil ami pensait qu'il eût été dommage que la maman de la petite Giselle ne parût pas sur cette scène grandiose qu'elle avait voulu ignorer jusqu'à ce jour. Covent-Garden c'était flatteur, le Metropolitan c'était la fortune, mais le palais Garnier c'était la gloire.

Le lustre s'éteignit quand le rideau frissonna. Gontran essaya de se faire tout petit dans son fauteuil pour pouvoir savourer discrètement l'apparition, au milieu de tout ce luxe, de l'ancienne fillette de Grenelle. Il fallait vraiment qu'elle fût devenue une très grande artiste pour pouvoir supporter, sur ses épaules restées frêles, le poids d'une semblable responsabilité avec le sourire. Car Adeline souriait au moment où elle pénétra en scène, muée par la grâce éternelle de Terpsichore, en une exquise Swanilda. Elle venait d'apparaître dans le décor du premier tableau – la place publique d'une quelconque petite ville de Galicie – et s'approchait avec crainte de la maison de Coppélius pour observer de plus près cette poupée blonde, installée par le vieil inventeur devant l'une des fenêtres de sa demeure. La poupée semblait regarder ce qui se passait sur la place : ses yeux d'émail étaient fascinants. Ils avaient déjà séduit Frantz – le fiancé de Swanilda – et la jeune villageoise sentait son cœur envahi par une jalousie sans bornes à l'égard de la poupée inerte.

Le Coppélius du ballet n'apparaîtrait qu'au second tableau – le décor de l'atelier – mais le Coppélius de chair, qui avait animé la veille le calme salon d'Auteuil, était installé dans la boîte centrale du premier souffleur devenu inutile pour les spectacles de danses. Dès le lever du rideau, la danseuse-étoile avait aperçu la chevelure blanche de Margazini. Celui-ci, qui n'avait jamais pu tenir en place depuis sa naissance, battait la mesure avec ses mains sur le plancher de la scène qui lui arrivait au niveau du menton. De temps en temps il faisait de grands signes cabalistiques à son ancienne élève qui éprouvait toutes les peines du monde à conserver son sérieux.

Les gestes du maestro voulaient dire : « Attention, petite ! Ta valse d'entrée pourrait être plus élevée... Cé n'est pas oune raison perché

tou as auzourd'hui ta réputation mondiale qu'il faut te relâcher... Né sacrifie pas ton noble art aux facilités qu'exige oune poublic dont lé mauvais goût né fait qu'augmenter!» Et Adeline, subitement galvanisée par la présence toute proche de celui à qui elle devait sa technique, fit des prodiges pour montrer qu'il n'y avait pas deux façons de danser. Elle n'était cependant pas certaine d'éviter les sérieuses critiques de l'italien tout à l'heure pendant le souper que leur offrirait Gontran au Café Napolitain, le restaurant à la mode.

La salle se montrait moins exigeante que Margazini. Ne retrouvait-elle pas l'une de ses idoles préférées qu'elle avait cru perdue à jamais devant les cachets fabuleux offerts par les capitales étrangères? Cette nuit, le plus bel Opéra du monde était décidé à faire fête à celle qui venait de rentrer au bercail, telle une fille prodigue. M. Carvalho, caché dans un coin de l'avant-scène directoriale, pouvait être satisfait : grâce à Adeline Piedplus, la danse connaîtrait encore de beaux soirs au palais Garnier.

Pendant la joyeuse mazurka, qui précédait l'apparition du bourgmestre sur la petite place, Adeline eut le loisir de jeter quelques regards furtifs vers les trois boîtes accolées des souffleurs. Margazini, au centre, gesticulait de plus en plus : il avait engagé une conversation à voix basse, mais très animée, avec ses voisins de marque, M. le préfet de Police et le directeur de la Scala de Milan. Le haut fonctionnaire se contentait de hocher la tête en signe d'approbation ; les deux Italiens, au contraire, semblaient ne pas être du même avis. Adeline vit le moment où ils allaient en venir aux mains, et elle aurait donné n'importe quoi pour entendre ces chuchotements zézayants, accompagnés de gestes dont l'ampleur était limitée par les couvercles arrondis des boîtes. Par bonheur, les effluves déversés sur la salle par le grand orchestre installé dans la fosse, derrière les boîtes et la rampe, couvraient cette discussion d'ordre artistique. Adeline savait que, même si le ballet avait duré trois heures, les deux personnages n'auraient pas cessé de palabrer à mots couverts pour échanger leurs impressions : on ne refait pas sa nature, surtout quand le Ciel l'a voulue généreuse.

Et ces trois têtes, émergeant de leurs trous, rappelèrent à la ballerine une vision de son enfance : un théâtre de marionnettes où les trois personnages essentiels étaient représentés... «Gendarme» curieusement incarné par son supérieur hiérarchique, M. le préfet de Police... «Arlequin» échappé de la Commedia del Arte et représenté par le directeur de la Scala... «Polichinelle» enfin qui ne trouverait jamais de meilleur interprète vivant que Margazini. L'ensemble faisait un guignol unique installé par le hasard sur la plus grande scène de l'époque.

Le rideau tomba à la fin du premier tableau pour se relever, après

un court entracte musical meublé par la partition chatoyante de Léo Delibes, sur le décor de l'atelier : ce deuxième tableau que Margazini s'était efforcé de reconstituer la veille pour Giselle.

Les automates étaient à leur place : la poupée Coppélia, le petit Maure et ses cymbales, le joueur de tympanon... Swanilda, escortée de quelques amies, venait de pénétrer avec précaution dans le sanctuaire poussiéreux interdit aux profanes par le vieux fou. Ce dernier surgit au moment précis où les jeunes visiteuses avaient réussi à déclencher le mécanisme des robots. Devant la colère de Coppélius, Swanilda avait dû chercher refuge derrière un rideau de la fenêtre, exactement comme la bonne Léontine dans le salon d'Auteuil... De sa cachette, Adeline pouvait observer à nouveau les gestes et les expressions de Margazini qui semblait empoigné par une fureur sacrée. Il agitait les bras – et c'était un miracle que les spectateurs ne le remarquassent pas – en désignant à ses voisins l'interprète du rôle de Coppélius. Adeline comprit aussitôt ce que signifiait ce geste, toujours rythmé par la musique des automates : «Qué c'est oune honte de se traîner ainsi sour la scène! Qué z'avais tout de même oune autre lézerté! Qu'on dirait que ce pauvre Coppélius, il est complètement gaga!» Le visage du maestro était apoplectique. Son buste commençait à émerger de la boîte comme s'il allait bondir sur le plateau pour remplacer le médiocre danseur, lorsque Adeline vit les deux bras de Margazini retomber mollement sur le plancher de la scène pendant que son buste s'affaissait au fond de la boîte... On aurait dit que le mécanisme du sieur Polichinelle venait de se briser et que le fantoche rentrait sous son couvercle comme les jouets à ressort.

Adeline avait étouffé un cri et faisait des signes désespérés à un machiniste, adossé à un portant de décor non loin d'elle. La ballerine lui désignait, comme elle le pouvait pour ne pas attirer l'attention des spectateurs, la boîte centrale du souffleur sans que l'homme parut comprendre ce qu'elle voulait dire. Les deux voisins de Margazini, séparés partiellement à droite et à gauche du maestro par les minces cloisons qui supportaient les couvercles de leurs propres boîtes, ne se doutaient de rien : ils crurent que le fougueux maestro s'était enfin calmé et assistait, impassible, au déroulement du ballet.

Le moment était venu pour Adeline de revenir sur les pointes au centre de la scène : elle fit, dans un effort surhumain, sachant que pour la première fois de sa carrière, elle dansait devant un mort... Un mort qui continuait à la fixer de ses yeux noirs figés et dont elle était seule à connaître la présence. Aucun des trois mille spectateurs, des cent cinquante musiciens, des trois cents ballerines, danseurs, machinistes, régisseurs, accessoiristes, électriciens ou habilleuses disséminés dans l'Opéra ne pouvait soupçonner le drame brutal qui venait de se produire en plein centre de l'immense bâtiment. Adeline

avait compris que Margazini venait d'être victime d'une embolie et que les soins du médecin de service seraient déjà superflus.

Sa traversée de la scène sur les pointes, suivie de la course éperdue dans l'atelier pour échapper à la fureur de Coppélius, fut atroce. Elle n'osait plus regarder le trou du souffleur, mais elle savait que le mort continuait à la fixer comme s'il voulait emporter dans l'au-delà une dernière vision de ballet...

Enfin, elle put sortir de la scène, comme l'exigeaient le livret de Charles Nutter et la chorégraphie du danseur Saint-Léon, pour crier, haletante :

— Vite! M. Margazini doit être mort dans le trou central de souffleur! Il faut le sortir de là et appeler le médecin!

Quelques minutes plus tard, le rideau tombait sur le finale pittoresque du second tableau : celui où les automates semblent se révolter contre le vieux fou qui les a créés...

Le changement de décor fut rapide ; le rideau s'était déjà relevé sur la cour du château servant de cadre au divertissement du troisième et dernier tableau. Aidée par ses habilleuses, Adeline avait eu juste le temps de changer de costume et d'endosser la robe des fiançailles de Swanilda réconciliée avec Frantz. Quand elle redescendit l'escalier des loges, elle croisa un groupe de machinistes et de messieurs en habit, parmi lesquels devait sans doute se trouver le médecin, qui transportaient un pauvre corps. Elle comprit à cette seconde que jamais plus son vieux maestro ne ferait de grands gestes et que le zézalement ensoleillé disparaîtrait de son existence. Mais elle trouva quand même la force de dire en passant :

— Transportez-le dans ma loge ; allongez-le sur mon lit de repos...

Elle pensa ainsi que nul cadre ne constituerait une meilleure chambre ardente pour Margazini que la loge d'une danseuse-étoile. Tout ce que l'Académie nationale de musique comptait ce soir comme personnalités, artistes et menu personnel, viendrait, après la représentation, dans cette loge pour s'incliner devant le corps de l'un des derniers représentants de l'ancien Opéra de la rue Le Peletier. Au cours de cet étrange défilé, ce serait la Danse elle-même qui rendrait hommage au maestro sous le masque des personnages déjà classiques du célèbre ballet de Léo Delibes : la poupée Coppélia, le beau Frantz, la brune Swanilda, le petit Maure aux cymbales, le joueur de tympanon, le bourgmestre plantureux et Coppélius lui-même, qui s'inclinerait devant son illustre prédécesseur.

Adeline fut happée à nouveau par le spectacle qui ne pouvait être interrompu parce qu'un ancien Maître de ballet venait de mourir. Le public, toujours difficile, ne l'aurait pas toléré : il admettait déjà mal que ceux qui étaient en scène pussent avoir une défaillance. Comment lui expliquer qu'un vieillard venait de s'éteindre dans l'endroit le plus

obscur de la maison illuminée : la boîte du souffleur? Instinctivement la danseuse-étoile jeta un regard vers les trois boîtes... Elles étaient vides : les voisins de Margazini n'avaient pas eu le courage de réintégrer leurs places. La séance de guignol était terminée.

Sur la scène, des porteurs chamarrés venaient d'apporter une cloche : dans l'action imaginée par Charles Nutter, cette cloche monumentale était un cadeau offert par le châtelain à l'église de la petite ville. Les habitants, et parmi eux les nouveaux fiancés, Swanilda et Frantz, devaient manifester leur reconnaissance par une suite de divertissements s'échelonnant de *la Valse des Heures* au Galop final en passant par *la Prière*, *l'Hymen* et *la Guerre*... A chaque seconde, Adeline s'attendait à entendre la grosse cloche de carton pâte faire tinter le glas de Margazini. Seule une cloche de théâtre était indiquée pour annoncer le trépas d'un maître de ballet...

Enfin, la représentation, qui aurait dû être pour la danseuse étoile la plus merveilleuse des soirées, s'acheva. Les rappels furent innombrables : ils s'adressaient davantage à Adeline qu'à l'œuvre déjà connue. Le public, avec son indifférence des malheurs des autres, semblait le faire exprès : il s'acharnait à retenir Adeline sur le plateau et à la faire revenir à l'avant-scène pour l'acclamer. N'y tenant plus, elle s'enfuit vers l'escalier et sa loge où l'attendait la dépouille mortelle. Le rideau ne se releva plus, au désappointement de la salle qui trouva la ballerine bien avare de ses sourires et qui se retira en murmurant. Gontran, perdu dans cette foule élégante où il reconnaissait le Tout-Paris des galas, se fit en lui-même la réflexion : «Pourquoi est-elle partie si vite? C'est maladroit pour une rentrée... Elle a l'air de mépriser l'ovation qui lui est faite et elle aurait pu au moins attendre qu'on lui apportât sur la scène les corbeilles de fleurs habituelles!»

Les fleurs destinées à la ballerine avaient déjà été déposées devant le lit de repos de la loge. Quand le défilé sinistre fut terminé, Adeline put enfin barricader sa porte devant laquelle une habilleuse monta la garde dans le couloir. L'étoile restait seule pour un dernier tête-à-tête avec son vieux Maître dont le visage s'était détendu sous l'effet de la mort envahissante. Adeline le regardait sans penser à se démaquiller ni même à retirer la robe multicolore que Swanilda avait portée pour le divertissement de la cloche... Et elle expliqua doucement, dans son cœur, à Margazini, que le meilleur hommage qu'elle avait pu lui rendre avait été de continuer à danser au troisième tableau en sachant très bien que son âme remuante n'était plus dans la boîte du souffleur pour la critiquer.

Seul Gontran fut autorisé à pénétrer dans la loge où il trouva Adeline dans le même état de prostration. Le gentilhomme venait d'apprendre le drame par les rumeurs de la scène et n'osait plus parler

de son souper. Il était cependant indispensable d'arracher la ballerine à sa triste contemplation qui ne pouvait que lui faire du mal. Gontran chercha vainement la phrase ou les quelques mots susceptibles de réaliser ce miracle. Une seule pensée qu'il se garda bien d'exprimer, lui venait à l'esprit : «Pauvre bonhomme! Hier soir, il nous avait avoué qu'il s'était retiré à temps du métier pour ne pas s'écrouler en scène, frappé de l'embolie mortelle comme tant d'autres... Vraiment, il n'a pas eu de chance! Pour une fois qu'il remettait les pieds à l'Opéra, l'embolie ne l'a pas manqué... Mais au lieu de le faire disparaître en pleine gloire, sur la scène, devant des milliers de spectateurs, la mort a préféré le prendre dans une cachette obscure au moment où le public ne songeait qu'à applaudir son remplaçant. Pauvre Margazini! Il a bien raté sa mort!»

Gontran tint à raccompagner Adeline dans le coupé jusqu'à Auteuil. Le trajet fut morne, silencieux. Le gentilhomme n'osait parler, sachant que la ballerine ne serait pas en état de lui répondre. Il faudrait le temps, et lui seul, pour faire oublier à Adeline le pénible souvenir de sa rentrée à l'Opéra de Paris. Elle regrettait déjà d'avoir cédé aux instances de Carvalho et de n'être pas retournée à Londres comme on le lui avait maintes fois proposé. Elle se sentait vaguement responsable de la mort de Margazini qui avait accompli, la veille, un effort disproportionné avec ses forces pour amuser Giselle. Adeline le revoyait dans son triple rôle de chorégraphe pour poupées, d'homme-orchestre au piano et d'interprète du rôle de Coppélius : c'était trop pour un seul homme de son âge. Adeline comprenait aussi qu'il n'avait pu résister au plaisir de régler un ballet éphémère et elle pensa tout à coup que la mort de Margazini était une réapparition inattendue de la willi... Giselle qui avait réussi à entraîner le vieillard dans le cercle de danse mortel, sur les thèmes diaboliques de M. Léo Delibes. Et Adeline frissonna à l'idée que le maestro aurait pu mourir dans le salon d'Auteuil sous les yeux apeurés de son enfant.

Elle ne dormit pas et pénétra la première, le lendemain, avant Léontine, dans la chambre blanche de la fillette encore endormie. Elle s'agenouilla à côté du petit lit et attendit, avec la patience d'une mère, que le visage aurolé de boucles blondes s'offrit à nouveau à la lumière du jour filtrant à travers les rideaux de soie bleu pâle. Après s'être soulevées une première fois, les paupières s'étaient refermées : elles clignotaient. Enfin elles s'ouvrirent toutes grandes sur des yeux étonnés de rencontrer le visage de Maman. Un sourire fit place à la surprise et, vite, Giselle se dressa sur son séant en demandant :

— Petite Maman, pourquoi as-tu un regard si triste? Le public n'a donc pas été gentil avec toi, hier soir?

— Non, ma chérie.

— Tu devais être merveilleuse dans le rôle de la fiancée... Qu'a dit Margazini?

— Il n'a rien dit.

— Ah? Quel dommage que ce ne soit pas lui qui ait interprété le rôle du vieux Coppélius! Je crois qu'il a dû être un très grand danseur, n'est-ce pas, petite Maman?

— Oui... et surtout un brave homme qui nous aimait beaucoup, toutes les deux. Maintenant que tu es bien réveillée, ma petite Giselle, je vais tirer les rideaux et tu vas, comme tous les matins, t'agenouiller au pied de ton lit pour réciter ta prière. Seulement tu la feras aujourd'hui avec moi au lieu que ce soit avec Léontine. C'est une nouvelle prière que je vais t'apprendre et dont M. Margazini doit avoir besoin en ce moment... Tu n'auras qu'à répéter mes paroles.

L'enfant s'était agenouillée à côté de sa mère en joignant les mains. La prière monta, légère, dans la chambre blanche :

«Bon Jésus, je prie ce matin pour mon vieil ami, M. Margazini, qui est si gai et si drôle... Vous avez déjà dû l'accueillir dans votre Paradis parce qu'il n'a fait de mal à personne et que tout le monde l'a aimé sur terre. Vous pourriez très bien l'employer à régler de nouveaux ballets... Confiez-lui les petits anges, ainsi il n'aura plus besoin de mes poupées et cela lui rappellera ses rats de la rue Le Peletier... Bon Jésus, ce doit être si facile de danser quand on a de vraies ailes...»

La fillette avait éclaté en sanglots. Sa maman l'étreignait. Le petit visage, ruisselant de larmes, se tourna vers celui très pâle d'Adeline pour lui demander :

— Dis, Maman, ce n'est pas vrai tout cela? Je vais le revoir, M. Margazini?

— Mais oui, ma chérie, tu le reverras comme moi... un peu plus tard.

LES MARIÉS DE LA TOUR EIFFEL

C'était la première fois que Giselle et sa mère utilisaient l'ascenseur à double cabine de la Tour élevée par M. Eiffel en plein centre de l'Exposition. De toutes les curiosités et inventions réunies au Champ-de-Mars, la tour monumentale était certainement celle qui attirait le plus la vue des innombrables visiteurs et arrachait un cri – sinon d'admiration, du moins d'ébahissement – aux foules du monde entier venues à Paris pour le printemps de 1889... Printemps de l'une de ces années heureuses qui paraissent trop courtes dans la vie d'un peuple. La tour en fer, dominant la ville, symbolisait l'éternelle vitalité d'une capitale qui n'aime pas s'endormir sur les lauriers de son passé.

Au fur et à mesure que l'ascenseur montait, l'air devenait de plus en plus vif. Le temps était admirable. La brume matinale, annonciatrice de soleil et de bonne visibilité, s'était dissipée : ce début d'après-midi semblait avoir été fabriqué sur commande pour la plus grande joie des occupants de l'ascenseur et, parmi eux, les deux élégantes qui commentaient, avec des exclamations étonnées, le panorama s'étalant à leurs pieds.

Adeline et sa fille avaient d'abord pu jeter un regard circulaire sur l'ensemble de l'Exposition, depuis la «Galerie des Machines» longue de cent mètres jusqu'au ballon captif qui s'élevait à la même minute, comme s'il voulait rivaliser de vitesse avec l'ascenseur de la tour dans une course éperdue vers l'immensité du firmament.

— Regarde, maman, fit remarquer Giselle, le petit chemin de fer Decauville qui circule à l'intérieur de l'exposition et où nous nous sommes promenées hier : on dirait un jouet d'enfant...

La définition était exacte, mais celle qui l'avait formulée n'était plus une enfant. Née quelques mois avant la débâcle de 1870, Giselle venait d'atteindre sa vingtième année : c'était une ravissante jeune fille dont l'éclatante blondeur devenait un défi permanent à la nature qui sait cependant si bien dorer les individus et les paysages. Sa mère, en dépit de ses quarante-deux ans, était encore éblouissante : Adeline, aux cheveux d'ébène, incarnait la femme plus désirable que n'importe quelle jeune fille, parce qu'on sentait qu'elle était restée belle malgré la vie et le temps. Le contraste offert par Adeline et Giselle était à la fois si imprévu et si attrayant qu'il ne pouvait manquer d'attirer l'attention des autres passagers de l'ascenseur. Nul, parmi eux, n'aurait

pu affirmer que ces deux femmes fussent parentes : la brune paraissait trop jeune pour être la mère, la blonde ne lui ressemblait pas assez pour être sa fille. Ces deux Parisiennes, qui n'étaient pas non plus sœurs, ne pouvaient être que deux amies, venues comme tant d'autres découvrir les merveilles de l'Exposition en constatant les progrès vertigineux accomplis dans les domaines, assez peu explorés jusqu'à ce jour, de la ferraille et de l'électricité.

Après un court arrêt au premier étage de la tour – celui où se trouvait le restaurant le plus élégant et le plus couru de l'Exposition – l'ascenseur recommença à monter. Adeline et Giselle ne l'avaient pas quitté : le rendez-vous prévu depuis longtemps aurait lieu sur la deuxième plate-forme. Jacques l'avait bien précisé la veille à Adeline : « Nous serons, Léopold et moi, à trois heures au deuxième étage de la tour Eiffel. » Jacques de Morville avait dû acquiescer au désir exprimé par celle dont il aspirait à devenir le fiancé. Comme toutes les vraies jeunes filles, Giselle était capricieuse : aucun lieu au monde ne lui paraissait mieux choisi que cette deuxième plate-forme de la tour monumentale pour avoir une première entrevue avec le jeune homme. Giselle suivait le rythme de son époque, la mode était à l'Exposition où les « gens de goût » se retrouvaient. Ce serait donc là qu'aurait lieu le rendez-vous...

Quand Adeline avait informé Jacques du choix fait par sa fille, le jeune homme s'en était montré quelque peu surpris, mais c'était un garçon bien élevé, appartenant à une excellente famille du terroir bourguignon, qui avait pris cette décision inattendue de Giselle pour une marque de très grande jeunesse. Et il avait promis d'être exact au rendez-vous en compagnie de son frère Léopold, alors en deuxième année de l'École militaire de Saint-Cyr.

Léopold avait trois ans de moins que Jacques. Il pouvait sembler assez anormal qu'un aîné se fit accompagner de son cadet pour lui faire jouer le rôle de chaperon en une pareille circonstance. Cette anomalie venait de ce que Léopold était son seul parent proche se trouvant alors à Paris. Le reste de la famille, composé de la baronne de Morville – le père des deux garçons, était mort depuis longtemps – et d'une sœur plus jeune, résidait en permanence dans une propriété située à vingt kilomètres de Dijon. C'était Jacques qui s'occupait de cette terre familiale où des vignobles abondants donnaient un vin généreux. L'antique droit d'aînesse permettait à Jacques de se considérer déjà comme le propriétaire du domaine. Léopold, au contraire, suivant l'exemple classique de la plupart des cadets de famille de son temps, se destinait à la brillante carrière des armes. En somme, tout s'était déroulé normalement chez les Morville, jusqu'au jour où Jacques, venu lui aussi à Paris pour visiter la fameuse Exposition, avait aperçu Giselle dans une vente de charité. Il s'était

enquis aussitôt de son identité et avait appris, avec étonnement et regret, que cette jeune fille blonde, fine, gracieuse et distinguée, était la fille d'une illustre ballerine de l'Opéra.

Jacques était étonné parce qu'il n'aurait jamais cru, dans sa cervelle obnubilée par des préjugés mondains, que la fille d'une danseuse pût être aussi bien élevée... Il éprouvait des regrets à la pensée qu'il ne pourrait jamais donner son nom respectable à une fille qui ne portait que celui de sa mère. Cependant, il faut reconnaître, à la décharge du jeune homme, que ces regrets n'avaient été que de courte durée. Ils avaient vite fait place à l'hésitation, qui s'était transformée elle-même en un besoin impérieux de revoir la jeune fille blonde. L'amour était venu, dans le cœur de Jacques, avec cette impétuosité à laquelle rien ne résiste et qui fait tomber des barrières réputées infranchissables. Le jeune homme avait prolongé son séjour à Paris dans l'espoir de revoir la jeune fille à laquelle il n'avait pas été présenté. Mais les Morville et les Piedplus n'évoluaient pas tout à fait dans le même monde... Une deuxième fois, cependant, Jacques entrevit Giselle dans une galerie de tableaux où étaient exposées les œuvres de M. Degas. La jeune fille était accompagnée de sa mère qui paraissait ne pas vouloir la quitter une seconde et qui la couvait des yeux. Le jeune homme avait préféré rester anonyme : il le regretta amèrement quelques instant plus tard. Cette nouvelle apparition de la jeune fille blonde, qui ignorait même son existence, fit grandir encore son sentiment.

Une troisième fois enfin, Giselle Piedplus se trouva à quelques mètres de son amoureux inconnu pendant trois heures : ce fut à la Comédie-Française où l'on jouait la pièce rêvée qu'Édouard Pailleron avait dû écrire pour les jeunes filles romanesques, *Le Monde où l'on s'ennuie*. Jacques, installé à l'orchestre, put contempler l'exquise créature qui se trouvait dans une baignoire. Ce n'était pas sa mère, cette fois, qui l'accompagnait, mais un monsieur d'un certain âge, à l'allure distinguée. Jacques craignit un moment que ce ne fût un «protecteur» et en éprouva une amère désillusion. Par bonheur, un ami, se trouvant dans la salle, lui expliqua pendant un entracte que le monsieur aux cheveux argentés n'était autre que Gontran de Cabrissac, parrain de la jeune fille. Jacques profita de l'entracte suivant pour demander à l'ami de lui dire tout ce qu'il savait de la jeune fille et de sa mère. Les réponses furent nettes et se résumèrent à ceci : «On ne sait pas grand-chose d'Adeline Piedplus, sinon qu'elle a amassé une fortune considérable à l'étranger et qu'elle possède un hôtel particulier à Auteuil où elle vit avec sa fille.»

— Et la fille? demanda Jacques.

— Elle t'intéresse? Mon pauvre vieux, tu n'as pas de chance! Rien à faire de ce côté : sa mère l'a élevée plus sévèrement que n'importe

laquelle de nos sœurs ou cousines!

L'ami d'occasion ne pouvait deviner la véritable nature des sentiments du jeune baron de Morville qui s'ennuya beaucoup à la pièce de M. Pailleron parce qu'il était amoureux, mais qui sortit de la Comédie-Française avec un baume sur le cœur. En somme, cette fille naturelle de danseuse n'allait que dans des endroits convenables : une vente de charité, une exposition de tableaux, l'antique Comédie-Française... Il était grand temps de l'épouser avant qu'elle ne tournât mal! Ensuite ce serait un jeu d'enfant, puisqu'elle était destinée – dans l'esprit de Jacques – à vivre avec lui en Bourgogne, de l'arracher au monde pervers qu'elle risquait de côtoyer dans l'entourage de la ballerine.

Comprenant qu'avant de faire la conquête de la fille il fallait se concilier les bonnes grâces de la mère, Jacques dut rassembler tout son courage et chasser de son esprit les dernières considérations d'ordre familial pour se rendre à l'Opéra un soir où Adeline y dansait. Le seul moyen pour lui de prendre contact était de remettre sa carte de visite au vénérable M. Arsène en le priant de vouloir bien la faire parvenir à la danseuse étoile.

Celle-ci ne le fit pas trop attendre et le reçut dans sa loge avec une bonne grâce charmante. Depuis qu'elle s'était considérée comme la dernière marquise de Chanalèze, Adeline n'avait pu résister à l'attrait d'un bristol à particule. Que pouvait bien lui vouloir ce baron de Morville dont elle n'avait jamais entendu prononcer le nom par Gontran devenu, sur ses vieux jours, le plus parisien des gentilshommes et la gazette vivante du Jockey-Club?

Les prédictions faites douze années plus tôt dans le salon d'Auteuil par Adeline à celui qu'elle appelait déjà «son vieil ami» s'étaient réalisées. Gontran de Cabrissac s'était décidé à ne plus séjourner que quelques mois, à la belle saison, dans sa propriété pour passer le plus clair de son temps à Paris. A force de fréquenter Adeline, il avait fini par s'intéresser d'abord et à se passionner ensuite pour tout ce qui touchait à la danse. A soixante-sept ans, il faisait partie du corps constitué des vieux abonnés et ne manquait jamais un spectacle de ballets. Toujours assis dans le même fauteuil du premier rang d'orchestre, il suivait les évolutions de ces demoiselles en connaisseur averti. Feu le vicomte de Vatimesnil avait trouvé en lui un digne successeur. Gontran offrait même cette analogie avec son prédécesseur de se pencher, au foyer de la danse, vers les petits rats, dans un geste d'affectueuse sollicitude. Peut-être n'était-ce chez lui qu'un dérivatif destiné à lui faire oublier cet amer après-midi de printemps où la tendre Adeline lui avait fait comprendre, avec infiniment de doigté, que Ludovic continuerait à occuper la seule bonne place dans son cœur?

Parce que Gontran avait persévéré dans son rôle de confident et d'admirateur muet, Adeline se figurait que ce baron de Morville, qui lui était annoncé par la carte de visite, devait ressembler à son vieil ami. Sa surprise fut grande de se trouver en présence d'un jeune homme.

Après un début de conversation embarrassé, Jacques vint droit au but. Adeline l'écouta avec émotion d'abord et ravissement ensuite. Elle pouvait être émue puisque c'était la première demande en mariage officielle qui lui était faite pour sa Giselle adorée. Elle avait le droit d'être ravie à la simple pensée que le postulant appartenait à l'aristocratie. Elle répondit que la demande serait très sérieusement prise en considération tout en conseillant au jeune baron de Morville de revenir la voir, dans cette même loge et vers la même heure, huit jours plus tard. Quand la porte de la loge se referma sur ce visiteur imprévu, Adeline éprouva un léger pincement au cœur. Ce n'était rien, bien sûr, mais cela voulait quand même dire : «Au moment où l'on vient de te demander la main de ta fille, tes dernières illusions de jeunesse s'en vont...» Et, instinctivement, la Demoiselle d'Opéra se regarda dans le miroir de sa coiffeuse.

Pendant qu'urbain la ramenait vers Auteuil, elle pensa, cette nuit-là, qu'elle se trouvait enfin devant l'occasion inespérée et peut-être unique de faire entrer Giselle par la grande porte dans un monde très fermé qui n'avait pas voulu d'elle, Adeline, vingt années plus tôt. Ce serait sa revanche. Et elle sourit en songeant qu'il existait une justice immanente sur terre : le premier soupirant de sa fille ne pouvait être qu'un homme au sang bleu. Elle se réservait d'ailleurs d'apprendre elle-même plus tard au baron de Morville, au cas où il plairait à Giselle, de qui la jeune fille blonde et racée était l'enfant. Ainsi Jacques n'aurait plus tout à fait l'impression de faire une mésalliance.

Dès qu'elle fut chez elle, Adeline ne put résister à la tentation aiguë de réveiller Giselle pour lui annoncer la grande nouvelle. La jeune fille, qui attachait beaucoup moins d'importance que sa mère à la science héraldique sans doute parce qu'elle était elle-même la fille d'un Chanalèze, demanda simplement :

— Comment est-il?

— Plutôt bien, répondit Adeline.

Cette description sommaire était juste. Sans être un Apollon ou même posséder un physique transcendant, Jacques de Morville rentrait dans la catégorie honorable des hommes «plutôt bien». Il était suffisamment grand pour ne pas faire figure de nabot à côté de Giselle et assez brun pour faire contraste avec la blondeur éclatante. Son visage enfin respirait l'honnêteté et la décision. Que pouvait-on lui demander de plus puisqu'il portait un titre?

Malgré tout, Adeline, qui connaissait mieux que personne la

mentalité de sa fille, pensa qu'elle devrait faire preuve d'une grande subtilité pour amener Giselle à l'idée de cette union.

... Les huit jours s'étaient écoulés. Jacques était revenu dans la loge, tremblant d'entendre la réponse. Celle-ci fut simple :

— En principe, je ne vois aucun obstacle à ce mariage, mais je ne suis pas seule en cause! Il y a ma fille, qui ne vous a jamais vu. J'ai eu beau lui parler de la vente de charité, de l'exposition Degas et du *Monde où l'on s'ennuie...*, cela ne lui a même pas permis de vous donner un visage. C'est infiniment regrettable, mon cher Monsieur, mais votre présence dans ces différents lieux ne l'a pas frappée.

Jacques avait pâli. Adeline s'empessa d'ajouter :

— Une entrevue, pendant laquelle elle vous verra et pourra converser utilement avec vous, me paraît donc indispensable. Avez-vous l'idée de l'endroit où elle pourrait avoir lieu?

— Ne croyez-vous pas, Madame, qu'il serait préférable de laisser choisir mademoiselle votre fille?

— Vous avez raison : les jeunes filles attachent beaucoup d'importance à ces petites choses... Il faut que le cadre de ce premier et délicat entretien s'harmonise avec leur état d'âme ou même la couleur de la robe qu'elles choisissent pour cet événement de leur vie. Bien entendu, je serai avec Giselle... Et vous, serez-vous accompagné?

La ballerine en puissance de fille à marier, apprit alors que Jacques était devenu chef de famille et pouvait prendre ses décisions lui-même, ce qui la combla d'aise. Les objections que n'aurait pas manqué de soulever une famille imbue de certains principes s'évanouissaient... Il fut quand même décidé, pour respecter les usages et les convenances, que Jacques se ferait accompagner par Léopold. Pendant que Giselle et Jacques parleraient de fleurs et de petits oiseaux, Adeline s'écarterait discrètement dans la compagnie du jeune Léopold pour converser de la pluie et du beau temps. Tout se passerait dans les bonnes règles de la civilisation mondaine et honnête.

Ce fut ainsi que l'entrevue, au deuxième étage de la tour Eiffel, fut décidée pour le 3 juin 1889...

Jacques était là, faisant les cent pas avec son cadet au centre de la plate-forme. Viendront-elles? Ne viendront-elles pas? Enfin, les voilà!...

Léopold, sous son uniforme de Saint-Cyrien et coiffé de son casoar au plumet frissonnant, ressemblait aussi peu à son frère que Giselle à Adeline. Il était élancé, blond, et portait de petites moustaches fines. Fut-ce un effet des moustaches, mais Adeline chancela : le jeune Léopold ressemblait d'une façon prodigieuse à Ludovic. Il en avait toute la sveltesse, tout le charme, toute l'allure... La jolie maman de Giselle dut faire un effort pour retrouver son calme et accueillir les deux jeunes gens qui s'avançaient vers elle. Heureusement, ni eux ni

Giselle, ne s'étaient aperçus de son trouble.

La jeune fille observait Jacques en silence. Il y eut quelques secondes pénibles, mais la première impression dut être bonne puisque Giselle s'éloigna, en commençant à parler avec Jacques, vers le parapet sud, pendant qu'Adeline entraînait ostensiblement le Saint-Cyrien blond dans la direction du parapet nord. Elle dit à haute voix à son compagnon juvénile et improvisé, comme si elle voulait que Giselle et Jacques pussent entendre le début de sa conversation anodine :

— Ne trouvez-vous, pas Monsieur, que la vue de ce côté-ci est plus jolie avec ces collines de Passy surmontées du Trocadéro?

— C'est tout à fait mon avis, Madame, répondit aimablement le Saint-Cyrien, bien qu'il trouvât hideux le monument représentant le dernier vestige de la précédente Exposition de 1878.

Adeline avait jeté un rapide regard dans la direction des fiancés en perspective : leur entrevue paraissait souriante et animée. Puisque les choses s'annonçaient bien de ce côté, Adeline pensa qu'elle pouvait s'occuper un peu de ses affaires à elle... Il était charmant, ce jeune Léopold... La ballerine ne put résister au prestige de l'uniforme, et, oubliant délibérément toutes les considérations d'âge, elle se lança dans une conversation qui ne pouvait entraîner pour elle qu'une aventure dont elle ne voulait même pas prévoir la fin.

Ce furent Giselle et Jacques qui mirent un terme aux propos échangés entre Adeline et Léopold. Giselle en fit la remarque en riant :

— On croirait vraiment qu'il s'agit d'une entrevue pour vous et que nous sommes vos chaperons, n'est-ce pas, Jacques?

Ce « n'est-ce pas, Jacques? » avait été prononcé avec une telle gentillesse qu'Adeline comprit tout de suite qu'il ne faudrait plus attendre trop longtemps avant que les fiançailles ne devinssent officielles. Une deuxième entrevue, au même endroit, fut aussitôt décidée : elle aurait lieu trois jours plus tard pour permettre aux jeunes gens de réfléchir. Le rendez-vous fut fixé au bas de la tour, devant l'entrée de l'ascenseur. Adeline partit avec Giselle et Jacques avec Léopold.

Pendant le trajet en voiture du Champ-de-Mars à Auteuil, Adeline demanda à sa fille :

— Maintenant que nous sommes seules, ma petite Giselle, dis-moi en toute franchise ce que tu penses de lui?

— Il a des qualités, répondit évasivement la jeune fille.

— Enfin, il te plaît?

— Tout cela est un peu rapide, maman... Si ce garçon me convient, tu t'en apercevras bien assez tôt... Et toi? Tu n'avais pas l'air de t'ennuyer avec son jeune frère.

— Sais-tu qu'il n'est pas sot?

— Peut-être, mais ce n'est pas mon genre... Léopold est trop jeune pour moi.

Adeline ne répondit rien et songea que lorsqu'elle avait vingt ans, elle tenait à peu près le même langage. Les années avaient passé et elle commençait à trouver que les hommes plus jeunes qu'elle n'étaient pas dépourvus de charme...

Jacques, toujours escorté du fidèle Léopold, fut exact pour la deuxième entrevue. Les jeunes gens attendaient devant l'entrée de l'ascenseur et leurs sourires respectifs s'éclairèrent lorsque Giselle et Adeline descendirent du petit chemin de fer Decauville.

— A quel étage allons-nous? demanda Jacques.

— Vous montez seul avec ma fille, répondit vivement Adeline. Pendant ce temps, votre frère et moi nous nous promènerons dans l'Exposition où existent une foule de merveilles que je n'ai pas encore vues. Nous ne pouvons pas être sans cesse à vos côtés pour vous surveiller! Si vous le voulez bien nous nous retrouverons tous les quatre ici même dans deux heures.

Elle s'était éloignée rapidement en entraînant le Saint-Cyrien. Giselle et Jacques en furent à la fois ébahis et heureux. Adeline leur prouvait par ce geste qu'elle leur faisait confiance et estimait qu'ils étaient assez grands pour prendre leurs décisions sans l'aide de personne. S'ils avaient pu se douter que la ballerine utilisait ce stratagème pour activer les choses, sans doute n'auraient-ils plus su quelle attitude prendre l'un vis-à-vis de l'autre? Mais comme ils étaient au fond très jeunes et déjà amoureux, ils ne prirent même pas le temps de réfléchir et s'engouffrèrent dans l'ascenseur qui les emporta à nouveau vers le deuxième étage transformé en lieu paradisiaque.

— Où allons-nous? demanda Léopold.

— Je me laisse conduire, répondit Adeline.

— Que penseriez-vous d'une petite ascension en ballon captif?

— Seule, je n'aurais jamais osé, avoua la maman de Giselle... Mais avec vous, c'est différent! Croyez-vous que ce soit dangereux?

— Nullement! Le sphérique monte à peine plus haut que le sommet de la tour Eiffel et il est retenu par une corde... Venez!...

Il y avait un cercle de curieux autour de l'aéronef, mais assez peu d'amateurs pour prendre place dans la nacelle en osier. Adeline et Léopold firent figure de gens courageux. Au moment où l'ascension allait commencer, le préposé au contrôle leur déclara :

— Au moins, vous serez tranquilles, les amoureux!... Là-haut, vous ne risquez pas d'être ennuyés par les indiscrets.

Adeline sourit et Léopold rougit. Pour se donner une contenance, il demanda à l'employé sur un ton qu'il s'efforça de rendre le plus

désinvolte possible :

— Combien de temps dure l'ascension?

— Une petite heure... Toutefois, si vous en avez assez ou si Madame ressent un malaise, n'hésitez pas à tirer sur ce cordon : il agite cette cloche et l'on vous fera redescendre. Bon voyage!

L'aéronef commençait à s'élever. Adeline, qui avait beaucoup pensé à Léopold depuis leur première rencontre, estima qu'une heure serait à peine suffisante pour faire comprendre au jeune homme ce qu'elle attendait de lui. En réalité, elle ne le savait pas trop elle-même: Léopold, jeune officier, lui rappelait de plus en plus Ludovic. Evidemment, il aurait pu être son fils et c'était très mal de faire une infidélité à la mémoire du marquis de Chanalèze. Mais serait-ce une trahison avec un officier? Ne serait-ce pas plutôt la cristallisation d'un rêve d'amour vécu depuis des années? D'où il était en ce moment, Ludovic ne pourrait se scandaliser, ni même la blâmer. Si Léopold n'avait pas porté l'uniforme, tout aurait été différent! Enfin le quarante-deuxième printemps d'Adeline était là, avec toute sa force et sa maturité inassouvie, ses désirs maîtrisés depuis trop d'années, sa beauté éclatante qui avait un besoin impérieux de s'épanouir. Seul un être magnifique, enthousiaste, débordant d'une sève juvénile, pourrait rassasier cette soif de caresses.

Adeline, la belle Adeline, se trouvait à un moment décisif de son existence dans cette frêle nacelle qui commençait à se balancer au gré d'un vent tiède, comme si elle voulait bercer son rêve vertigineux. Le Saint-Cyrien blond était assis à ses côtés, tour à tour pâissant et rougissant, la dévorant de ses yeux bleus. Elle comprit que sa seule présence féminine faisait passer le jeune homme par tous les états d'âme : Léopold découvrait pour la première fois le désir brûlant d'une femme qui voulait l'accaparer. Lui aussi ne savait plus que penser. L'un et l'autre attribuèrent cette émotion au balancement de l'aéronef, sans vouloir admettre que la passion tumultueuse d'une femme de quarante ans pour un adolescent et l'admiration amoureuse d'un garçon jeune pour une maîtresse plus âgée que lui était en train de naître entre ciel et terre, à peu près à la hauteur du deuxième étage de la tour Eiffel...

Enfin l'aéronef s'immobilisa et ils eurent l'idée de regarder autour d'eux : la tour voisine ne leur paraissait plus monumentale du tout, le palais du Trocadéro rappelait un gâteau de mauvais pain d'épice, Paris lui-même semblait s'être recroquevillé autour de la boucle de sa rivière qui avait pris les dimensions d'un frêle ruban d'argent.

— Mon Dieu! que tout cela est donc petit! s'exclama Adeline.

— Vous ne vous sentez pas loin de tout? demanda Léopold.

— Oui... ça me donne le vertige.

Et elle se serra contre lui. Il sentait sa présence toute proche, il

voyait se soulever la poitrine admirable, il savait que jamais pareille aventure ne lui arriverait à l'avenir et, comme il y avait en lui tous les désirs encore inexprimés de l'homme, il enlaça du bras droit la nuque aux cheveux d'ébène. Il eut l'impression qu'Adeline se blottissait encore davantage et regarda la bouche écarlate et frémissante qui s'entrouvrait sous la voilette à petits pois. Jamais la bouche de la ballerine n'avait dû être aussi sensuelle... Leur premier baiser fut échangé à travers la frêle séparation de la voilette pendant que le ballon captif continuait à se balancer mollement.

Lorsqu'ils revinrent sur terre, ils furent assez étonnés d'entendre le préposé à la manœuvre de l'aéronef leur dire :

— Vous êtes bien les premiers qui n'ayez pas tiré sur le cordon de la cloche pour se faire redescendre avant la fin de la durée prévue!... Vous n'avez pas eu le mal de l'air?

— Non, répondit Léopold.

— Faut-il que vous soyez amoureux! J'étais inquiet, je me demandais si vous ne vous étiez pas évanouis tous deux dans la nacelle!

— C'est un peu cela, mon ami, répondit gaiement Adeline. Nous nous sommes évanouis, en effet, mais pas tout à fait au sens où vous l'entendez...

L'ascension en ballon captif fut suivie d'une visite à la Galerie des Machines. Mais les monstres d'acier exposés n'étaient pas faits pour intéresser une fille brune d'opéra accompagnée d'un Saint-Cyrien aux moustaches blondes. Ce fut devant le modèle de la nouvelle locomotive cuivrée, destinée à remorquer le futur express de l'Ouest-État à la vitesse prodigieuse de cinquante kilomètres à l'heure, qu'Adeline et Léopold décidèrent de se voir à chaque fois que l'École Spéciale Militaire voudrait bien accorder une permission à ses élèves.

— Puisque vous quittez définitivement Saint-Cyr dans un mois, dit Adeline, vous allez être nommé dans une garnison. J'aimerais que vous soyez officier de cavalerie, Léopold...

— Je le serai sans doute. Je suis dans les premiers à l'examen de sortie. Mon rang me permettra même de choisir ma ville et mon régiment.

— Maintenant que nous nous connaissons, il n'y a qu'une ville possible pour vous : Paris... et un seul régiment : le 1^{er} Hussards!

Le jeune homme la regarda avec surprise avant de lui demander :

— Comment savez-vous que le 1^{er} Hussards est actuellement caserné à l'École Militaire?

— C'est un régiment auquel je me suis toujours un peu intéressée, répondit Adeline, le plus naturellement du monde... J'estime, Léopold, qu'il n'existe pas de plus beau régiment dans toute la cavalerie

française.

— Du moment que vous le dites, ce doit être vrai...

Et il ajouta, décidé :

— Vous avez raison, Adeline, je choisirai le 1^{er} Hussards!

Lorsque Giselle et Jacques apparurent au bas du pylône droit de la tour, dans l'encadrement de la porte de l'ascenseur, ils ne pouvaient se douter qu'un secret liait déjà Adeline à Léopold. Ils ne le sauraient jamais : Adeline l'avait exigé et le jeune Saint-Cyrien avait trop peur de perdre sa conquête.

La ballerine comprit tout de suite, à l'expression du visage de sa fille, que Giselle était heureuse. Elle n'eut aucune question à poser ; ce fut la jeune fille qui vint vers elle et l'embrassa en disant :

— Maman, nous sommes fiancés.

Elle n'ajouta pas : «Cela s'est produit dans la cabine supérieure de l'ascenseur pendant la descente. Nous y étions seuls...»

C'était l'un de ces après-midi que l'on pouvait marquer d'une croix blanche. Quatre êtres, parmi tant d'autres dans cette Exposition grouillante de monde, y avaient échangé des serments. Pour deux d'entre eux, cela s'était passé dans l'ascenseur de la tour Eiffel et promettait de se terminer par une union durable. Pour les deux autres, la nacelle du ballon captif avait servi de tremplin instable à une liaison qui ne serait peut-être qu'éphémère. Les premiers reçurent les félicitations des seconds qui se gardèrent bien de raconter leur propre aventure. La conclusion de tout cela fut simple et exprimée par Adeline qui demanda :

— Nous n'avons plus qu'à rendre vos fiançailles officielles... Approchez, Jacques, je veux vous embrasser avec toute la pudeur exigée entre une belle-mère et son futur gendre!

Pendant cette démonstration, Léopold se contenta de sourire : Jacques, son aîné, ne saurait jamais comment la maman de Giselle pouvait embrasser quand elle le voulait vraiment...

— Il n'y a qu'une façon de répandre la bonne nouvelle, poursuivit Adeline. Je vais donner un grand dîner de fiançailles à la maison.

— Oh! non, Maman! supplia Giselle. Ce serait trop cérémonieux. Un repas de fiançailles comme les nôtres doit être gai... Il devrait avoir lieu ici, dans le cadre de cette Exposition où Jacques et moi nous sommes connus.

— Pourquoi pas sur la tour Eiffel? railla Adeline.

— Mais oui, Maman. Tu as une très bonne idée : au restaurant du premier étage... C'est l'endroit le plus élégant et le plus recherché de Paris.

— Tu parles sérieusement, Giselle?

— Je suis certaine que Jacques est de mon avis.

— J'essaierai d'être toujours de votre avis, Giselle, répondit le fiancé de fraîche date.

— Dans ce cas, déclara la ballerine, je n'ai plus qu'à m'incliner... Ton dîner de fiançailles, mon enfant, aura lieu au restaurant de la tour.

Puis elle se tourna vers le Saint-Cyrien en demandant, aimable :

— J'espère que le général commandant votre École aura le bon esprit de vous accorder une permission spéciale pour cette soirée?

— Je m'y emploierai de mon mieux, Madame, répondit Léopold sur un ton détaché. Et si, par un malencontreux hasard de sa mauvaise humeur le général me refusait cette permission, je crois bien que je la prendrais sans lui demander son avis!

Il n'osa pas ajouter : «... ainsi que beaucoup d'autres pour venir vous retrouver, Adeline.»

L'orchestre de la tour Eiffel était bruyant : les cuivres y dominaient. Sans doute les animateurs de l'illustre restaurant du premier étage avaient-ils estimé que le son perd de sa puissance en prenant de la hauteur? Les dîneurs, au demeurant, semblaient enchantés de ce joyeux tintamarre ; les valse succédaient aux polkas sans interruption pour permettre à la brillante assistance de se dégourdir les jambes entre deux plats. Cette sage précaution paraissait toute indiquée pour la table occupée par la danseuse-étoile de l'Académie Nationale de Musique et ses invités. Le menu, commandé à l'avance par ce fin gourmet de Gontran, nécessitait quelques pauses. Il était impressionnant.

Adeline présidait ; son futur gendre était à sa droite, Léopold à sa gauche. Gontran de Cabrissac, assis en face de la ballerine, l'aidait à faire les honneurs du repas. Gontran était bien encadré par Giselle à sa droite et par l'une des rares amies de la jeune fille, Solange, à sa gauche. Les invités étaient nombreux, partagés entre jeunes aristocrates, amis intimes de Jacques, tels que le marquis d'Aramon ou le comte de Lavaux, et des personnalités du monde du théâtre. Parmi ces dernières, on remarquait Pierre Gailhard, le nouveau directeur artistique de l'Académie Nationale de Musique où il avait succédé dans ces fonctions délicates à M. Carvalho. La musique était représentée par le compositeur déjà célèbre des *Deux pigeons*, le charmant André Messager. Adeline enfin avait tenu à inviter quelques-unes de ses camarades les plus illustres du Corps de Ballet de l'Opéra. La danseuse-étoile ne s'était jamais montrée jalouse des succès remportés par d'éventuelles rivales. Son réel talent et sa technique la dispensaient d'ailleurs de craindre les comparaisons.

Les autres éléments féminins étaient la rousse Rosita Mauri, la belle Emma Sandrini et l'Andalouse Julia Subra. Rarement un choix

d'invités avait été plus éclectique : ce mélange de ballerines célèbres et de membres du Jockey-Club était habile. Dès demain le Tout-Paris saurait que Giselle Piedplus allait devenir la baronne de Morville... Une seule ombre planait sur le tableau de ce repas de fiançailles : la mère de Jacques et sa sœur avaient refusé de faire le voyage de Dijon à Paris pour venir au moins y faire acte de présence. La baronne et sa fille tenaient à montrer par là leur réprobation d'une telle union contre laquelle elles ne pouvaient rien puisque Jacques était devenu le chef de famille.

Gontran de Cabrissac s'était déplacé spécialement, en compagnie de Jacques, pour essayer d'amener la mère du jeune homme à une plus large compréhension des choses. Le seul résultat obtenu par la diplomatie du vieux gentilhomme avait été de faire admettre par la baronne de Morville le principe d'une visite que lui rendraient au château, pendant l'été, Giselle et sa mère. Ce ne serait qu'ensuite qu'elle ferait savoir si, oui ou non, elle assisterait à la cérémonie du mariage, qui était fixée au début de décembre. Mais il n'était pas question, pour elle et sa fille, de prendre part au repas de fiançailles dans la compagnie de «filles d'Opéra». Ce fut à Léopold qu'échut la tâche de représenter à lui seul, au dîner, le «côté Morville».

Lorsque Gontran avait fait part à Adeline de la décision irrévocable de la baronne, la danseuse, d'habitude si calme, était entrée dans une violente colère. Elle savait l'offense dirigée aussi bien contre elle que contre sa fille et faillit dire que, puisqu'il en était ainsi, elle aussi s'opposait au mariage de Giselle avec Jacques. Mais Adeline était intelligente : elle l'avait prouvé maintes fois au cours de sa carrière déjà longue de ballerine. Elle comprenait que jamais une occasion semblable d'entrer dans un monde très fermé ne se représenterait pour Giselle. Aucun autre aristocrate ne lui aurait demandé la main de sa fille malgré sa beauté et ses qualités. Il fallait être fou ou très amoureux – ce qui revenait au même – comme Jacques pour accepter de devenir le gendre d'une danseuse-étoile de l'Opéra! Adeline savait aussi que l'avis de la baronne-mère importait peu en fin de compte puisque Jacques pouvait prendre ses décisions sans consulter personne. Le seul qui aurait pu influencer son frère était son cadet Léopold... Mais Adeline ferait ce qu'elle voudrait du jeune Saint-Cyrien à l'avenir.

Enfin la maman de Giselle s'était soigneusement renseignée : bien qu'elle ait réussi à constituer une grosse dot pour sa fille, elle ne tenait pas du tout à ce que l'argent acquis par la danse à travers le monde servit à redorer le blason d'un fils de famille décavé. Ce n'était pas le cas pour Jacques, qui était sérieux et possédait une solide fortune terrienne. Toutes ces réflexions rapides firent tomber la colère d'Adeline qui préféra sacrifier son orgueil à l'intérêt. Ce fut d'une voix

douce qu'elle déclara à Gontran :

— C'est bien. Giselle et moi irons cet été en Bourgogne...

Gontran se contenta de sourire : il savait qu'il avait affaire à une fine mouche.

L'ambiance de la soirée était douce. Paris s'étalait, brillant de ses milliers de petites lumières clignotantes ; le frêle ruban argenté de la Seine étincelait sous un effet de lune. Au pied même de la tour, l'enceinte bourdonnante de l'Exposition était éclairée, comme si le jour ne s'était pas enfui, par d'innombrables ampoules multicolores. C'était une orgie de lumière et de bruit. Le petit chemin de fer continuait à déverser à chaque arrêt des touristes de toutes nationalités ; l'ascenseur de la tour n'arrêtait pas de monter et de redescendre bondé ; le ballon captif lui-même s'élevait lentement dans la nuit. Sa nacelle éclairée se détachait sur le fond sombre des coteaux de Meudon.

— Vous regardez la nacelle? demanda doucement Adeline à son voisin de gauche.

Le Saint-Cyrien répondit par un seul regard où passaient tous les sentiments tendres.

Après le «potage Excelsior», les «Bohémiennes Sévigné» et la «Barbue braisée au Chablis», les langues commencèrent à se délier. On cessa de s'observer. Ce fut Gontran qui rompit le silence communicatif du dîner en disant à sa voisine blonde :

— J'ose espérer, ma chère filleule, qu'après avoir accordé votre première danse à votre fiancé, comme le veulent les usages, vous aurez assez de tact pour réserver la seconde à votre parrain? Et puisque j'ai une furieuse envie de danser avec vous, je suppose que vous ne serez pas longue à vous faire inviter par Jacques?

— Vous me dites «vous», maintenant oncle Gontran?

— Je dis «vous» dans les grandes circonstances, ma petite Giselle, mais quand nous danserons, je te redirai «tu»...

Giselle et son fiancé s'étaient levés ; une valse vint les prendre au bord de la table. Léopold invita Adeline ; le couple de la ballerine et du Saint-Cyrien se perdit dans le tourbillon de la piste de danse centrale sous le regard amusé de Gontran.

— Enfin nous sommes un peu seuls, déclara Léopold en dansant.

— Je t'en supplie, Léo – Adeline adorait les diminutifs : après Ludo, c'était Léo – Gontran nous observe. Je t'aime...

— Que feras-tu en sortant d'ici?

— Je rentrerai dignement dans mon coupé pour ramener ma grande fille à la maison.

— Et ensuite? insista Léopold.

— Ensuite? Tu es trop curieux, Léo, ou trop pressé... Ensuite, je ferai semblant de me coucher et, quand la maison me paraîtra

endormie, je descendrai t'ouvrir la petite porte qui est au fond du jardin.

— Comme hier?

— Oui... Tu essaieras de ne pas faire plus de bruit. Ce serait un scandale épouvantable si Giselle, Léontine ou même un domestique s'apercevaient de quelque chose!

— Ne trouves-tu pas notre secret prodigieux? Toi, la mère de ma future belle-sœur, devenue ma maîtresse...

— Il vaut mieux le garder pour nous ; les autres le trouveraient monstrueux...

— Oh! tu sais, les autres!

Lorsqu'ils revinrent à la table, ce fut pour y déguster sans grand appétit un «baron d'agneau de présalé bouquetière» arrosé d'un «Moulin-à-Vent 1884».

Giselle dansa ensuite avec son parrain, Adeline avec son futur gendre, Léopold avec Solange. La bonne humeur et l'harmonie régnaient parmi ces convives choisis. Lorsque la salade, les fromages et la «bombe glacée à la Giselle» – une invention culinaire de Cabrissac – furent ingurgités, l'orchestre attaqua une polka.

— Voilà exactement la danse qui nous convient! déclara Gontran à Adeline qu'il entraîna sans attendre sa réponse.

Les premières mesures du rythme trépidant furent silencieuses ; Gontran, en dépit de son âge, semblait consacrer toute son attention à la danse. Adeline se laissait conduire sans paraître s'intéresser à ce qu'elle faisait machinalement. Son cavalier lui en fit la remarque :

— Vous étiez plus gaie tout à l'heure, Adeline, quand vous dansiez avec le jeune Léopold? Et cependant, ce n'était qu'une valse langoureuse...

— Aucune polka au monde ne pourrait me faire changer d'état d'âme en ce moment, Gontran. Ne m'en veuillez pas, mais cet air trépidant et un peu trivial me rappelle une lointaine polka dansée sur une table chez Marguery, devant un parterre de hussards... Vous ne pouvez comprendre.

— Ne croyez pas cela, Adeline... Depuis le temps que je vis dans votre ombre tel un cavalier servant, je crois avoir appris la manière de vous deviner sans qu'il soit nécessaire que vous me parliez... Ainsi, ce soir, vous êtes sans doute un peu mélancolique, mais quand même heureuse. N'est-il pas charmant, ce jeune Saint-Cyrien? Et qui sait, peut-être entrera-t-il prochainement au 1^{er} Hussards?

Elle s'était arrêtée de danser :

— Pourquoi dites-vous cela, Gontran?

— Moi? Je ne sais... Une idée saugrenue qui m'est venue... Elle vous déplaît?

Adeline ne répondit pas et ils reprirent la danse interrompue. Mais

elle demanda au bout de quelques instants :

— Ne trouvez-vous pas que cette polka est interminable?

— Comment voulez-vous qu'une pensée semblable puisse me venir à l'esprit quand j'ai la chance de vous serrer dans mes bras? répondit-il, mélancolique à son tour, avant d'ajouter : «Il ne nous est pas arrivé si fréquemment de danser ensemble, Adeline!»

— C'est, hélas, vrai, Gontran! Pardonnez-moi quand même, je suis rompue par toutes ces émotions.

— Allons nous asseoir...

Pendant le trajet jusqu'à la table, elle lui dit à voix basse :

— Vous venez de me faire votre première scène de jalousie depuis vingt ans que nous nous connaissons, mon vieil ami!

— Vous employez là un bien grand mot, Adeline... Disons plutôt qu'à mon âge, c'est du dépit, et je vous sais trop intelligente pour oublier que le jeune Léopold est le frère cadet de votre gendre. Jusqu'à ce jour, dans votre belle carrière d'artiste, vous avez réussi le miracle de ne jamais être ridicule... Avouez que ce serait bête de commencer!

Elle parut ne pas avoir entendu cette dernière remarque, et dit à haute voix en arrivant près de la table :

— Gontran est infatigable! Tu verras, Giselle, qu'il finira ses jours dans la peau d'un maître de ballet!

Adeline ne fut pas mécontente après ce brouhaha nocturne, de retrouver son coupé et le flegmatique Urbain. Dès que la portière se fut refermée sur d'innombrables «au revoir» et les regards tendres échangés entre les fiancés, Giselle dit à sa mère :

— Tu as vu, Maman, cette mariée qui sortait de l'ascenseur?

— Oui.

— Elle m'a fait une peine affreuse! Promets-moi que le soir de mes noces ne se terminera pas ainsi?

— Ma chérie, je ne pense pas qu'il soit nécessaire ce jour-là que nous revenions au restaurant de la tour! répondit Adeline en riant. Et tu as tort de confondre ce cortège burlesque que nous venons de croiser avec celui que tu connaîtras : ce n'était qu'une «noce», tandis que le tien fera partie d'un «grand mariage»...

— Oui, Maman... Je ne regrette rien : Jacques est adorable. Je crois que je serai très heureuse.

— Moi aussi... murmura Adeline.

Giselle ne pouvait deviner que le bonheur de sa mère n'était pas tout à fait du même ordre que le sien.

Deux mois s'étaient écoulés avec une rapidité déconcertante depuis le dîner des fiançailles. L'Opéra venait de fermer ses portes pour la

clôture estivale. Malgré la chaleur du début d'août, Adeline n'avait pas encore quitté la capitale : elle devait partir le lendemain matin, en compagnie des fiancés, pour aller en Bourgogne, selon sa promesse, faire enfin connaissance avec la mère de Jacques. Sur les conseils d'Adeline, Léopold les avait précédés de quelques jours dans la demeure ancestrale : s'il avait effectué le voyage en leur compagnie, quelques soupçons vagues auraient pu naître dans l'esprit de Giselle ou de son futur mari. Il était préférable pour la ballerine de retrouver son jeune amant là-bas : personne ne se douterait de rien et le séjour au château, qu'elle redoutait tant lorsqu'il ne s'agissait encore que d'une visite de politesse, promettait de devenir pour elle un enchantement.

Cette dernière soirée passée à Auteuil était étouffante ; la fraîcheur apportée dans le salon par les arbres du parc était encore insuffisante. Gontran tenait compagnie à Adeline en attendant le dîner intime qu'il allait prendre avec elle et les fiancés avant le départ en vacances. Lui-même abandonnait aussi Paris le surlendemain pour Cabrissac, où il avait l'intention de se reposer d'une saison parisienne bien remplie.

— Que peuvent-ils faire? demanda Adeline à son vieil ami, avant d'ajouter : L'heure du dîner a sonné depuis longtemps!

— Ma chère Adeline, répondit Gontran, souvenez-vous de l'époque qui n'est pas si lointaine, où vous étiez un peu la fiancée de Ludovic... Aviez-vous le temps alors de penser à l'heure des repas? Comme eux, vous viviez d'amour!

— Pourquoi dites-vous «un peu» la fiancée de Ludovic? Vous auriez pu dire «très peu»... Mes fiançailles avec Ludo n'ont duré que l'espace d'une journée. Il m'avait reconduite chez moi à l'aube et je me suis donnée à lui au crépuscule suivant.

— Il a eu beaucoup de chance! soupira Gontran.

Les fiancés ne revenaient toujours pas. Impatiente, la maman de Giselle sonna deux fois : la fidèle Léontine, qui avait abandonné depuis longtemps ses fonctions de nounou pour celles de gouvernante de la maison, parut.

— Léontine, au moment où elle sortait avec le baron de Morville, Giselle ne vous a pas dit où elle comptait se rendre? De toute façon, elle devrait être rentrée!

La vieille gouvernante regarda Adeline avec étonnement avant de répondre :

— Mais, Madame, mademoiselle Giselle est là-haut, dans sa chambre!

— Dans sa chambre? Depuis quand?

C'était au tour d'Adeline d'être surprise.

— Mademoiselle est revenue vers quatre heures. Je l'ai croisée dans l'escalier qu'elle gravissait en courant et j'ai pu remarquer au

passage que ses yeux étaient rougis... Craignant que «notre» petite fille n'ait un gros chagrin, je suis remontée sur ses pas dans l'intention de la consoler. J'ai frappé à la porte de sa chambre : elle ne m'a pas répondu, mais je l'entendais sangloter à travers la cloison. J'ai voulu entrer : elle s'était enfermée à clef. Je suis repartie dans la lingerie avec la ferme intention de revenir dès qu'elle aurait retrouvé son calme : ce que j'ai fait. Je ne l'entendais plus pleurer. J'ai frappé à nouveau en disant à travers la porte : «C'est moi, Léontine! Ouvrez, ma petite Giselle! A moi, vous pouvez bien tout dire... Vous n'avez donc plus confiance dans votre vieille nounou?» Elle a fini par céder et s'est jetée à mon cou en pleurant de plus belle dès qu'elle eut ouvert la porte. J'ai eu beaucoup de mal à découvrir la véritable cause de son chagrin. Oh! Je me doutais bien qu'il s'agissait d'une brouille d'amoureux, mais elle me disait, au milieu de ses sanglots, des choses tellement invraisemblables, si monstrueuses, que je ne pouvais la croire... des choses que je n'oserais même pas redire à Madame dans ce salon...

Adeline pâlit et demanda :

— Quelles choses, Léontine?

— Que Madame me pardonne, mais je ne puis vraiment les lui répéter... Tout ce que j'ai le droit de dire est que mademoiselle est très malheureuse : M. de Morville vient de rompre les fiançailles sous un prétexte stupide.

— Quel prétexte? demanda à son tour Gontran qui était stupéfait de la tournure imprévue que prenaient tout à coup les événements, alors que l'harmonie la plus complète semblait régner entre les jeunes gens depuis des semaines.

— Attendez-moi ici, Gontran. Je monte. Venez avec moi, Léontine.

La forte Berrichonne déclara alors avec une fermeté qui étonna Gontran :

— Il serait préférable que ce fût Monsieur de Cabrissac qui allât là-haut. Mademoiselle Giselle consentira sans doute à voir son parrain, tandis que je crains qu'elle ne veuille pas ouvrir sa porte à Madame.

Adeline dut s'adosser à un guéridon. Le regard inquisiteur de Gontran alla alternativement du visage impassible de Léontine à celui de sa maîtresse, dont les grands yeux d'ordinaire francs et lumineux avaient pris une expression fuyante. L'atmosphère du salon devenait irrespirable. Le vieux gentilhomme se sentit envahi par une gêne indéfinissable et dut faire un effort pour dire d'une voix sourde :

— C'est bon. J'y vais... Quant à vous, Léontine, restez ici jusqu'à mon retour et occupez-vous de Madame.

Il sortit pendant que la vieille nourrice disait à Adeline :

— C'est égal : j'aime mieux cela... Que Madame me pardonne, mais elle m'a fait si peur avec toutes ces histoires, ma petite Giselle!...

Elle devrait ménager un peu sa vieille nounou!

— Vous pouvez vous retirer. Je me sens mieux : mon malaise n'était que passager. Si c'était nécessaire, je vous sonnerais. Je vais attendre ici le retour de M. de Cabrissac et je suis sûre que Giselle descendra dîner dans quelques instants.

Léontine se retira en silence ; les quelques instants passèrent ; Giselle ne descendait pas ; Gontran était long à revenir.

Cette attente dans le salon, où la fraîcheur nocturne commençait à peine à pénétrer par les portes-fenêtres ouvertes sur le parc, parut interminable à Adeline qui marchait de long en large. Toutes sortes de pensées se bousculaient en même temps dans son cerveau enfiévré. Son cœur, troublé, battait trop vite et une question, parmi tant d'autres, revenait lancinante à son esprit : Jacques avait-il découvert sa liaison avec Léopold ? Les conséquences risquaient d'être désastreuses.

Adeline se désespérait à la pensée qu'elle était la seule responsable : par sa faute, le beau mariage projeté pour Giselle n'aurait pas lieu. D'un autre côté, elle envisageait difficilement l'idée de rompre avec le jeune officier, à qui une passion farouche l'avait enchaînée en quelques semaines. Devant Léontine, elle avait feint de conserver son calme, mais elle sentait très bien que Gontran n'avait pas été dupe. Il reviendrait parfaitement renseigné après sa conversation avec Giselle : on ne peut nier l'évidence. Adeline, d'ailleurs, n'avait aucune envie de nier devant Gontran ou sa fille. Maintenant que son secret était découvert, les choses seraient simplifiées. Ni elle ni Léopold n'auraient plus besoin de se cacher aux regards d'un monde égoïste qui ne pouvait admettre que leur amour fût sincère, puisqu'il ne cadrerait pas avec les lois généralement admises. Après tout, Adeline était libre d'agir à sa guise et avait droit à un peu de bonheur après tant d'années de veuvage. Léopold aussi était libre. Leur liaison ne faisait tort à personne, pas même à Giselle. Seul l'orgueil d'un frère aîné était venu tout gâcher.

Pour réagir contre son désarroi grandissant, Adeline finissait par penser que les choses pourraient très bien continuer ainsi et que ce n'était pas une raison suffisante, parce qu'elle était la maîtresse de Léopold, pour que Giselle n'épousât pas Jacques. Et elle souhaita de toute son âme que Gontran, avec sa diplomatie habituelle, arrangeât les choses. Lui seul le pouvait.

Il revint enfin dans le salon. Elle n'osait lui parler la première. Gontran la regardait avec un mélange de compassion et de reproche. Ce regard de son vieil ami lui fit mal : elle aurait préféré qu'il fût nettement hostile, alors qu'il n'était qu'involontairement cruel.

— Giselle va partir, se décida à dire le gentilhomme. Je pense que c'est préférable pour éviter de pénibles scènes entre vous.

Adeline était bouleversée :

— Partir? Pour où?

— Elle ne sait pas encore... Comment voulez-vous qu'elle se fasse à l'idée d'habiter à l'avenir sous le même toit que vous, Adeline? Vous ne pouvez pas lui en vouloir de cette décision. Vous n'en avez même pas le droit! Elle est jeune comme vous l'avez été, impulsive, très sensible... et elle sait tout. C'est Léopold qui, en étourdi de son âge, s'est vanté de sa conquête auprès de l'un de ses camarades de Saint-Cyr. Celui-ci n'a rien trouvé de mieux que de venir tout raconter à Jacques. Voilà, ma pauvre amie, comment les secrets les mieux gardés perdent leur mystère! Vous faites en ce moment à votre fille l'effet d'un monstre : ce sont ses propres termes... Giselle changera d'avis avec le temps. Il faudra beaucoup de temps... La blessure est profonde. Elle aimait ce garçon que vous lui avez fait connaître et son sentiment était partagé. Sans le vouloir, bien sûr, vous venez de faire à Giselle un mal qu'elle n'est pas en mesure de comprendre après cette somme d'amour débordant dont vous avez fait preuve à son égard depuis le jour de sa naissance! Ce qui vous arrive à toutes deux est terrible, Adeline : il a suffi que vous aperceviez un jeune homme aux moustaches blondes, sur la deuxième plate-forme de la tour Eiffel, pour que toute votre existence soit bouleversée et par contre coup celle de votre fille unique que vous adorez cependant.

Elle avait écouté, muette, ces reproches faits par une voix douce et affectueuse. Et elle demanda, très humble :

— Que dois-je faire?

Il parut surpris de cette question et répondit sans hésitation.

— Mais vous ne pouvez rien faire, sinon attendre!

— Cette situation ne peut s'éterniser, Gontran.

— C'est aussi mon avis et peut-être la principale raison pour laquelle vous devez vous séparer l'une de l'autre pendant quelque temps. Que pourriez-vous faire de mieux? L'irréparable s'est produit. Je sais que la décision de Morville est irrévocable. Il roule à cette heure dans le train de Dijon et ne reviendra pas à Paris avant longtemps. Quel dommage que ce blanc-bec ait eu l'idée saugrenue d'y venir un jour! Vous ne l'auriez pas reçu dans votre loge de l'Opéra, vous n'auriez pas fait la connaissance de son frère et Giselle serait toujours heureuse, avec ses illusions de jeune fille et la vie devant elle pour choisir un autre mari. Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit dans le creux de l'oreille, après notre unique polka, pendant le dîner des fiançailles?

Adeline avait baissé la tête : elle pleurait. Gontran continua cependant :

— J'avais flairé le danger ce soir-là... Mais à quoi sert de revenir sur le passé ou les fautes commises? Pensons plutôt à l'avenir : lui seul

peut tout réparer. Quelles sont vos intentions?

— Rompre avec Léopold qui a trahi notre secret, répondit-elle avec une grande amertume.

— Cela me paraît nécessaire. Malheureusement, cet acte de courage arrive un peu tard : il n'arrangera pas les choses entre Giselle et Jacques. Je crois que l'obstacle le plus insurmontable du monde est la fierté blessée de deux cœurs jeunes. Ils ont été trompés tous deux : Jacques par son frère et Giselle par sa mère.

— Je vous en supplie, Gontran... Dites-moi ce que je puis faire d'autre? Je suis prête à tout pour reconquérir l'amour de mon enfant.

— Je ne pense pas, votre rupture mise à part, que vous puissiez faire grand-chose d'autre... Seulement, moi, tout vieux bonhomme que je suis, je dois pouvoir faire beaucoup... Je vais remonter voir Giselle et lui annoncer votre décision : elle comprendra ainsi que vous préférez sacrifier votre propre bonheur au sien et cessera déjà de vous détester en attendant de pouvoir vous aimer à nouveau. Je vais lui proposer de l'emmener avec moi en Dordogne dès demain : j'avancerai au besoin mon départ d'un jour. Là-bas, sa blessure se cicatrisera plus vite. Dans quelques mois, je vous ramènerai ma filleule.

Elle ne répondit pas et serra nerveusement la main du gentilhomme.

— Je remonte chez Giselle pour lui faire part de votre projet de rupture avec Léopold et la décider à m'accompagner en Dordogne.

Elle était encore seule dans le salon, désespérée. La nouvelle absence de Gontran fut plus courte que la première. Lorsqu'il réapparut, il était presque souriant :

— Giselle a compris que vous n'aviez voulu lui faire aucun mal. Elle accepte aussi de venir à Cabrissac, mais elle veut partir ce soir même : Léontine est en train de l'aider à faire ses préparatifs de départ. Je crois que tout est mieux ainsi : il est préférable qu'elle dorme cette nuit sous un autre toit. Mon appartement est suffisamment grand... et, mon Dieu, une jeune fille peut bien dormir chez son vieux parrain sans courir le moindre risque!

— Je vais donc rester seule...

— Avec votre métier! insista Gontran. A ce propos, une curieuse idée m'est venue pendant que je redescendais l'escalier... Ne trouvez-vous pas que tout ce qui vient d'arriver pourrait très bien constituer le thème d'un ballet que l'on devrait intituler *Les Mariés de la Tour Eiffel*?

— Oh! Gontran!

— Comprenez-moi : il y aurait un prologue, le ballet proprement dit et un rapide épilogue... Le décor du prologue serait simple : la deuxième plate-forme de la tour Eiffel. Quatre personnages s'y retrouveraient : une fille blonde, une fille brune, un garçon brun, un garçon blond. Selon l'éternelle loi des contrastes, une double idylle se

nouerait : la fille blonde s'éprendrait du garçon brun et la brune du jeune homme blond. Le tableau du ballet aurait pour décor le restaurant du premier étage avec toute sa clientèle pittoresque et son mouvement perpétuel. Ce serait le repas de fiançailles des deux nouveaux couples auquel ils auraient convié leurs amis : il y aurait là un peu de tout... des rapins, des grisettes, des musiciens en chômage, quelques cocottes et même un vieux beau dans mon genre qui serait grotesque dans cette joyeuse aventure : ce serait le rôle comique. Les polkas succéderaient aux valse, les valse aux galops et le rideau tomberait sur une farandole générale de tous les visiteurs de l'Exposition. L'épilogue enfin serait simple : les deux couples d'amoureux se retrouveraient dans un troisième décor, au bas de la tour... On les verrait sortir de l'ascenseur au moment où une noce parfaitement ridicule, s'apprêterait à y monter. Devant ce spectacle, les quatre amoureux éprouveraient une désillusion. Ils comprendraient que l'on ne va pas sur la tour Eiffel le jour de son mariage ou même de ses fiançailles... Leur propre aventure leur apparaîtrait sous son jour burlesque et ils se quitteraient après un dernier baiser en sachant très bien qu'ils ne se reverraient jamais. La fille brune repartirait avec la blonde, pendant que le garçon brun entraînerait son compagnon au moment où le ballon captif s'élèverait dans les airs... Ce serait tout. Oh! je sais que ce ne serait pas grand-chose, mais ne m'avez-vous pas dit vous-même que les meilleurs thèmes de ballets étaient les plus simples? Qu'en pensez-vous?

— Je pense, Gontran, que ma prédiction se réalise et que vous finirez vos jours dans la peau d'un étonnant maître de ballet... Votre idée est charmante.

— J'étais sûr qu'elle vous plairait... Creusez-la : vous aurez largement de quoi vous occuper! On a pris la mauvaise habitude de dire que, dans la vie, tout finissait par des chansons... Pourquoi, pour une fois, n'y aurait-il pas une exception et les choses ne se termineraient-elles pas sur une danse?

Léontine venait d'entrer dans le salon en annonçant :

— Mademoiselle est prête : elle attend Monsieur de Cabrissac sur le perron. La voiture est avancée.

— Je me sauve, Adeline... ou plutôt «nous» partons, Giselle et moi... Venez lui dire au revoir.

Et il l'entraîna de force vers le perron. Giselle était là, immobile, le regard douloureux.

— Tu ne veux pas m'embrasser, mon enfant? demanda faiblement Adeline.

Giselle ne bougea pas.

— Voyons, Giselle! insista Gontran.

Adeline sentait que tout serait inutile et vint elle-même au secours

de sa fille en disant dans un pâle sourire :

— C'est un peu tôt, Gontran... Ce sera pour plus tard.

— C'est cela : pour plus tard! approuva Cabrissac.

Alors la jeune fille se tourna vers la mère et lui dit lentement :

— Il y a une phrase, la dernière qu'a prononcée Jacques, que je ne pourrai jamais oublier : «Tout cela est normal après tout : le contraire eût été étonnant, puisque vous êtes la fille naturelle d'une danseuse!»

Adeline reçut la phrase en plein visage comme un soufflet. Giselle s'était engouffrée dans le coupé, suivie de Gontran. La demoiselle d'Opéra trouva quand même la force de dire au moment où l'équipage s'ébranlait :

— Surtout, Urbain, soyez prudent!

Après avoir regardé la voiture s'éloigner, elle éclata en sanglots sur l'épaule de la vieille Léontine qui la soutenait.

Cette fois elle était bien seule dans sa grande maison, entourée de domestiques et d'un luxe tapageur qui lui paraissaient brusquement inutiles. Malgré la température moite, elle frissonna et alla vers les baies donnant sur le parc pour fermer les portes-fenêtres, comme si elle craignait qu'un indiscret ne vint contempler le spectacle de son désarroi.

Elle revint avec difficulté vers un petit secrétaire, où elle avait pris pour habitude de faire sa correspondance. Sa main courut, fébrile, sur le papier : sa première lettre fut longue. C'était un adieu. L'enveloppe portait cette simple mention : *«Lieutenant de Morville, 1^{er} Hussards.»*

La seconde, adressée à M. le Directeur de l'Académie Nationale de Musique, fut courte et se résuma à une seule phrase : *«Je vous prie de vouloir bien accepter ma démission à dater d'aujourd'hui. Pour des raisons personnelles, j'ai décidé de ne plus jamais danser. Adeline Piedplus.»*

Ainsi, nul ne pourrait reprocher à l'avenir à sa petite Giselle de n'être que la fille naturelle d'une danseuse. Il n'y aurait plus de danseuse.

Ayant fait ce double sacrifice, Adeline quitta le salon pour rejoindre sa chambre où elle s'enfermerait à son tour. Pendant qu'elle gravissait lentement l'escalier, elle pensa que *Les Mariés de la Tour Eiffel* devraient attendre bien longtemps avant de voir la réalité de la vie se transformer en fiction de la scène...

PAVANE POUR UNE INFANTE DÉFUNTE

Les grilles du parc étaient ouvertes. Les attelages ne cessaient de déverser sur le perron les invités. Un maître de cérémonie, habillé de noir, les accueillait pour les orienter vers le grand salon où l'assistance silencieuse augmentait de minute en minute. Jamais la paisible maison d'Auteuil n'avait vu tant de monde.

Gontran de Cabrissac, debout à l'entrée du salon, recevait les nouveaux venus qui lui tendaient la main, en murmurant quelques mots à voix basse, avant de pénétrer dans la longue pièce d'où les fauteuils avaient disparu : on resterait debout. Les baies étaient fermées sur le parc : les doubles rideaux de soie grise tamisaient la lumière du printemps, comme si la clarté elle-même était un outrage à celle qui reposait, au centre du salon, sur un lit de roses pâles... Giselle, dont le corps avait été revêtu d'une simple tunique blanche, dormait pour toujours, les paupières closes et les mains jointes sur la poitrine. Ses boucles blondes, encadrant le visage de cire, s'échappaient d'une couronne tressée d'immortelles. Elle ressemblait, dans la mort, à l'une de ces princesses dont les corps harmonieux, sculptés dans la pierre, ornent les tombeaux dans les cryptes des cathédrales. De hauts chandeliers d'argent entouraient la couche funèbre. Le deuil, avec tout ce que ce mot peut contenir de tristesse, imprégnait la demeure, les êtres, les choses. Le grand salon du rez-de-chaussée s'était transformé en une vaste chambre ardente.

Tous, depuis le maître de cérémonie attendant sur le perron jusqu'au moindre invité, sans oublier les serviteurs en culottes courtes et bas blancs, étaient vêtus de noir. La silhouette de Gontran, emprisonnée dans une redingote, se dressait près de la porte du vestibule : en dépit de ses soixante-dix-sept années, le vieillard se tenait raide, à peine voûté, prêt à jouer jusqu'au bout son rôle de parrain.

Les sinistres faire-parts, bordés de noir, avaient été libellés d'étrange façon : *« Adeline Piedplus, ex-danseuse-étoile de l'Académie Nationale de Musique, a la douleur de vous annoncer la mort de sa fille bien-aimée, Giselle, décédée le 16 avril 1899 à Cabrissac, dans sa trentième année, et vous prie de vouloir bien assister à la cérémonie qui aura lieu le mercredi 21 avril, à trois heures précises, en sa maison d'Auteuil. »* Il n'était fait nulle mention d'église ou d'inhumation dans

un cimetière. La seule chose que savaient tous les invités était qu'Adeline avait fait embaumer le corps de Giselle comme celui d'une défunte antique. Le guéridon recouvert d'un drap blanc et placé devant le lit funèbre, sur lequel se trouvent généralement l'eau bénite et le buis, était remplacé par un brûle-parfum qui répandait dans la pièce une odeur d'encens. Adeline avait pensé que la morte préférerait respirer le parfum de la feuille d'oliban, plutôt que recevoir la vague bénédiction de mains indifférentes.

La maîtresse de maison n'avait pas encore paru et chacun se demandait quelle pouvait être la raison de cette absence. A part Gontran, qui n'était que le parrain d'adoption, il n'y avait aucun membre de la famille : détail confirmant la rumeur qui affirmait que l'ancienne danseuse n'avait plus aucun parent en ce monde. «En avait-elle même eu d'officiels?», disaient les mauvaises langues. En tout cas, si cela avait été, elle les avait bien cachés... Le Monde, avec sa mentalité superficielle, ne cherche jamais à approfondir ces choses.

L'attente se prolongeait, interminable, pénible. Nul n'aurait pu dire en quoi consisterait exactement la cérémonie. On se doutait que les adieux de la ballerine à son enfant ne ressembleraient pas à ceux des autres mères. Les chuchotements commencèrent malgré la présence de la morte. Les rumeurs les plus extravagantes couraient de bouche en bouche. Certains même, parmi les plus curieux, s'approchaient de Gontran, qui n'avait pas bougé de place, pour lui poser quelques questions indiscrètes. Le vieillard se contentait de répondre par un simple hochement de tête qui laissait tout supposer sans rien dire. Et cependant, il était le seul à savoir...

... Le seul à connaître la cause véritable et le long déroulement du drame secret auquel il venait d'assister pendant ces dix années, dont la cérémonie en préparation n'était que l'aboutissement logique. Gontran observait avec dédain cette foule insouciant qui remplissait le salon d'Auteuil comme si elle était venue au spectacle. Il savait par avance que le «spectacle» glacerait tout à l'heure les cœurs les plus endurcis et que les bavards se retireraient dans un silence morne, écrasés par ce qu'ils venaient de voir.

Le dernier et seul confident d'Adeline avait essayé, à plusieurs reprises, de la dissuader de faire cette cérémonie. Mais il avait fini par comprendre que la malheureuse éprouvait le besoin impérieux, irraisonné, presque maladif, d'étaler devant les autres son chagrin : peut-être serait-ce même chez elle un soulagement? Adeline s'était obstinée, comme si le goût de son métier lui était revenu brusquement : cette profession de ballerine sincère qui ne peut résister au désir de traduire par la danse sa joie ou sa douleur. En cette circonstance tragique, le tempérament de l'artiste reprenait le dessus avec une force insoupçonnée. Bientôt Adeline interpréterait, devant le corps de sa

filles, la danse de mort. Elle improviserait alors les pas et les gestes que lui dicterait seule la désespérance.

Instinctivement, Gontran jeta un regard vers le piano, la harpe et le violoncelle qui attendaient, dans un coin du salon, que les exécutants fussent en place pour accompagner la ballerine. Personne, parmi les invités, ne pouvait se douter que les instruments, dont les cordes semblaient muettes depuis longtemps, allaient vibrer sous les doigts magiques pour faire le fond sonore d'une nouvelle danse macabre.

Adeline, en ce moment, devait être dans sa chambre, cherchant déjà l'inspiration de sa danse sur le thème musical qu'elle avait choisi. C'était elle qui avait dit à Gontran :

— Conviez-les tous pour trois heures de l'après-midi : ce sera le moment où j'entrerai dans le salon...

Ce serait aussi la première fois qu'Adeline Piedplus reparaitrait en public après dix années de retraite volontaire. Malgré les supplications de M. Gailhard, le directeur de l'Opéra, et les regrets de ses innombrables admirateurs, elle avait suivi la ligne de conduite qu'elle s'était tracée le soir d'août 1889, où elle avait fait ses adieux, dans une lettre déchirante, à Léopold et envoyé sa démission au directeur de l'Académie Nationale de Musique. Adeline n'avait jamais revu Léopold et n'avait plus dansé. Peu à peu le grand public l'avait oubliée. C'était le faire-part étrange qui venait de ramener l'attention de quelques privilégiés sur elle.

Son «vieil ami» était inquiet : pendant sa retraite prématurée, Adeline n'avait même pas voulu travailler pour sa propre satisfaction. Elle le lui avait avoué l'avant-veille, ajoutant qu'elle avait trouvé préférable de se faire oublier du public, et surtout de Giselle. La vision inattendue de cette femme de cinquante-deux ans, réapparaissant subitement pendant quelques instants dans une danse improvisée devant le corps d'une morte, serait hallucinante. Gontran craignait aussi que ce fût décevant. Adeline, la belle Adeline, n'était plus celle qu'elle avait été. Ces dix années d'épreuves morales et d'inaction voulue avaient sensiblement modifié sa personne physique : les traits du visage s'étaient épaissis, la tournure générale n'était plus celle d'une demoiselle d'Opéra, les cheveux d'ébène enfin avaient pris une teinte grise. Et Adeline n'avait pas voulu lutter contre cet assaut combiné du temps et de la solitude. Elle avait laissé faire la nature, dont les ravages deviennent vite irréparables.

Les «invités» la verraient telle qu'elle était, dépouillée d'artifices, dans la réalité de sa peine. Et, malgré tout, Gontran résistait difficilement au désir morbide de la voir danser une dernière fois dans le salon. C'était beaucoup pour cela qu'il était là. Un sentiment indéfinissable lui faisait croire que cette ultime danse serait la plus

noble de toutes celles qu'avait interprétées l'illustre ballerine, puisqu'elle serait la création d'une âme brisée qui se laisserait guider par une exaltation faite d'un mélange de grandeur et de paganisme. Pour la première et dernière fois de sa vie, Adeline interpréterait une Danse Sacrée.

Elle n'avait voulu lui donner aucun détail et s'était bornée à lui dire :

— Mon vieil ami, quelques jours avant que vous ne m'appreniez ici la mort de mon enfant, j'ai reçu la visite d'un compositeur inconnu qui parlait à peine et préféra s'asseoir devant le clavier. Ce jeune garçon modeste, dont le visage émacié encadrait un regard tourmenté, ne pouvait s'exprimer qu'avec un piano. Il m'a joué une chose prodigieuse où les notes qui, jusqu'alors, semblaient ne pas avoir été créées pour se rencontrer dans des accords, se mêlaient intimement les unes aux autres pour faire naître des harmonies étranges et nouvelles. Quand il cessa de jouer, je pleurais... c'était trop beau. Je venais d'entendre l'expression musicale d'un génie et j'en arrivais à me demander pourquoi ce géant, méconnu par les foules routinières, avait éprouvé le besoin de venir me faire entendre, à moi, simple danseuse retirée, l'écho de son âme douloureuse. J'étais bouleversée. Je ne pouvais croire que je venais de vivre un moment réel. Je ne savais que dire et je demandai stupidement : «Comment appelez-vous cette mélodie, Monsieur?»

«C'est la Pavane pour une Infante défunte, Madame», me répondit-il d'une voix sourde.

«... C'était le titre qui convenait, Gontran... le seul! On ne pouvait plus en imaginer un autre... J'essayai aussitôt de me représenter ce qu'un ballet, adapté sur ce thème poignant, pourrait donner. Et j'en conclus que c'était trop beau pour le public de l'Opéra, auquel il faudrait du temps pour comprendre un tel musicien. Il ne fallait surtout pas gâcher cette œuvre! Et je promis à son auteur d'employer toutes mes forces pour faire triompher ses harmonies nouvelles. L'homme qui a composé cette «Pavane» encore ignorée ne peut être que l'homme d'une œuvre éternelle. A l'instant même, j'avais compris ma tâche : je me devais de réunir le plus tôt possible un cercle d'amis éclairés et de gens avertis pour leur présenter en privé un ballet inspiré de la Pavane. Mais je me sentais trop âgée pour la danser moi-même, et, pour la première fois, j'ai regretté, Gontran, d'avoir abandonné mon art... Après cette audition, j'étais désespérée. J'avais besoin de rester seule avec les accords étranges qui me faisaient presque mal à la tête. C'était une sensation à la fois pénible et grisante, un peu comme si ce jeune compositeur m'avait intoxiquée...

— Comment s'appelle-t-il? avait demandé Gontran.

— Je vous l'ai dit, mon bon ami, c'est un inconnu... Un certain

monsieur Ravel.

Gontran n'avait pas insisté. Quelques jours plus tard, il rentrait précipitamment de Dordogne pour annoncer à Adeline l'affreuse nouvelle. Elle l'avait regardé fixement, hébétée, avant de lui répondre :

— Cette Pavane, qui me hante depuis que je l'ai entendue, m'annonçait la mort de ma fille unique... Puisqu'elle a été un mauvais présage, c'est sur son thème musical que je danserai devant le corps de Giselle.

— Pensez-vous à ce que vous dites, Adeline?

— Oui, Gontran. Ma première répétition de danse, dans le foyer de la rue Le Peletier, a eu lieu, sous la direction de Margazini, le jour de la mort de mon père... J'ai débuté sur cette même scène, devant le public, pendant l'agonie de ma mère... Je danserai dans ce salon devant ma fille morte. Ces trois dates marqueront toute ma vie de danseuse. Si je n'agissais pas ainsi, je faillirais à ma mission ici-bas. Il faut faire revenir le corps, mon vieil ami... Ma danse maternelle remplacera les caresses que je n'ai pu lui donner depuis qu'elle m'a abandonnée.

La séparation avait été lourde pour Adeline, légère pour Giselle. Elles ne s'étaient revues qu'à de rares intervalles. La jeune fille n'avait plus jamais quitté la propriété de Gontran, depuis son départ d'Auteuil dans la nuit d'août 1889. Elle n'avait pas voulu revenir dans la capitale. Ses journées et ses nuits s'étaient écoulées, mornes et silencieuses, dans le parc aux hautes futaies. Chaque été, Gontran retournait dans ses terres, mais il repartait bien vite, dès que les premières brumes de septembre recouvraient les eaux endormies de l'étang pour rejoindre Paris et sa vie mondaine dont il ne pouvait plus se passer. Il y retrouvait Adeline, chez qui il allait dîner deux fois par semaine pour égayer un peu la maison vide de jeunesse enfuie.

Il allait ainsi, le bon vieillard, de la mère à la fille, en s'efforçant sans cesse de jeter un pont fragile entre leurs détresses mutuelles. Elles savaient qu'elles ne se verraient plus le jour où Gontran disparaîtrait. Il avait tout essayé : chaque fois qu'il rentrait à Paris, il conjurait Giselle de l'y accompagner. La jeune fille refusait toujours. Trois fois, pendant la belle saison, Adeline était venue à Cabrissac, à l'improviste, sur les conseils de Gontran et parce qu'elle éprouvait un besoin impérieux de revoir son enfant. Trois fois, elle était repartie, désespérée, comprenant que le mur, dressé entre elle et Giselle, était infranchissable.

Giselle avait été blessée dans son premier amour et ne pouvait concevoir, en digne descendante des Chanalèze, de n'être pas devenue baronne de Morville. Insensiblement, elle s'était mise à détester le côté plébéen de sa naissance. Adeline, la pauvre Adeline cette fois, comprenait de moins en moins cette attitude et regrettait amèrement

d'avoir empêché Giselle de devenir une simple danseuse, comme elle le lui avait demandé à plusieurs reprises lorsqu'elle n'était encore qu'une fillette adorable. La ballerine commençait à supporter le poids de l'éducation rigide qu'elle avait fait donner à sa fille, en oubliant trop souvent que celle-ci resterait toujours l'enfant naturelle qu'un homme du monde convoite mais qu'il n'épouse pas.

Peu de temps après la rupture, Jacques s'était marié avec une jeune fille de son milieu. Giselle l'avait appris en Dordogne par la lecture d'un journal de Paris. Depuis ce jour, sa haine sourde pour sa mère n'avait fait que grandir. Une haine qui, peu à peu, s'était étendue à tout le monde. Seul son parrain, qui l'hébergeait et la traitait à Cabrissac comme si elle était sa propre fille, avait trouvé grâce devant sa rancœur : n'était-il pas, lui aussi, de sang noble?

Vingt fois, Gontran avait essayé de ménager pour sa filleule des entrevues avec des jeunes gens des environs bien titrés et susceptibles de lui plaire. Giselle n'avait même pas consenti à les voir, par crainte de subir un nouvel affront et d'entendre, une fois encore, résonner à ses oreilles la phrase odieuse : «Après tout, vous n'êtes que la fille naturelle d'une danseuse!» Elle préférait rester la bâtarde d'une grande lignée disparue, plutôt que de se faire épouser par l'un de ces petits voisins de campagne, hobereaux à particule qui n'auraient jamais osé se faire présenter à elle si elle avait porté le nom glorieux de son père, le magnifique officier de cavalerie...

Avec le temps, cet orgueil buté avait fini par lui monter au cerveau, en dépit des efforts désespérés de son parrain qui voulait la ramener aux réalités de la vie. Gontran pouvait craindre le pire : il se souvenait avoir entendu raconter, à maintes reprises, dans sa jeunesse, que la folie était l'un des apanages de l'élément féminin chez les Chanalèze. Adélaïde, la propre sœur du vieux marquis, le père de Ludovic, avait dû être enfermée vers la trentaine. Et nul n'avait plus jamais entendu parler d'elle. Gontran en arrivait à se demander si la fille d'Adeline n'avait pas hérité de la lourde tare.

Lentement mais sûrement, la blonde Giselle devenait une sorte de monstre, vivant calfeutrée... Elle aimait cependant la propriété : il lui semblait que cette demeure seigneuriale était sienne. Elle n'envisageait même plus de vivre dans un autre cadre. Ses origines l'exigeaient, du moins le croyait-elle. Il lui fallait «son» château, «ses» serviteurs, «son» parc, «son» domaine... Ou alors à quoi servirait-il, d'être née de sang bleu? Les autres n'avaient été placés sur terre que pour la servir ou pour satisfaire ses moindres caprices. A Paris, elle se serait sentie perdue, noyée dans une foule obscure et anonyme, tandis qu'à Cabrissac elle était quelqu'un : on la respectait, les jardiniers se découvraient sur son passage...

Elle avait oublié depuis longtemps la conduite de sa mère avec

Léopold : elle le lui avait d'ailleurs dit lorsqu'elle l'avait revue à sa première visite. Mais elle ne lui pardonnerait jamais de n'avoir pas su se faire épouser par Ludovic quand il en était encore temps, lorsqu'elle était enceinte. Giselle ne pouvait comprendre qu'Adeline était trop heureuse et trop amoureuse alors pour penser déjà à assurer son avenir. Adeline croyait que son bonheur serait éternel. Sa fille savait, aujourd'hui, que son malheur était né un quart de siècle plus tôt.

Giselle n'ouvrait plus la bouche : on aurait pu la croire muette. Même quand son parrain était à Cabrissac, elle ne rentrait que très tard pour dîner. Parfois elle ne rentrait pas du tout et s'attardait dans des promenades crépusculaires. Elle aimait particulièrement rêver au bord de l'étang, assise dans une barque vermoulue, entourée de roseaux. Là elle revivait sans cesse, dans son imagination exaltée, l'existence qu'elle n'avait pas connue et qui aurait dû être la sienne. Ce travail quotidien de son esprit finit par la rendre neurasthénique. Gontran n'osait en parler à Adeline pour ne pas l'alarmer, mais il aurait voulu faire venir un médecin. Il hésitait toujours, craignant que sa filleule ne reçût très mal le spécialiste et ne s'enfuît n'importe où. Sans doute était-il préférable de la garder à Cabrissac, où ses rêves de grandeur pouvaient se donner libre cours sans gêner personne. Quand elle ne rentrait pas pour le dîner, le vieillard ne s'alarmait plus, ayant fini par se familiariser avec les étranges habitudes de sa filleule.

Le 16 avril 1899, à onze heures du soir, alors que les serviteurs ne demandaient qu'à aller dormir, Giselle n'avait pas reparu. Gontran partit à sa recherche : il la retrouverait certainement assise dans la barque vermoulue, au milieu des roseaux et rêvant à la lune. Celle-ci, qui éclairait l'étang, permit au vieillard de constater que la barque n'était pas à l'emplacement habituel, mais en plein centre de la pièce d'eau, libérée de son amarre et sans son occupante. Gontran appela le plus fort qu'il put : «Giselle! Giselle!», sans obtenir d'autre réponse que l'écho assourdi de sa propre voix.

Angoissé, il revint vite au château dont il sonna désespérément la cloche placée à droite de l'entrée et qui ne tintait que pour annoncer les heures de repas. Les serviteurs accoururent, bientôt rejoints par le garde-chasse : tous, munis de lanternes, s'enfoncèrent sous les futaies à la recherche de l'absente. Gontran revint vers l'étang, dont il commença à faire lentement le tour. De loin lui parvenaient les voix qui criaient : «Mademoiselle Giselle!» et qui se mêlaient aux aboiements des chiens. Autour de l'étang s'agitaient les lumières des lanternes qui fouillaient les roseaux. L'ombre de Giselle restait introuvable.

Ce fut son corps que deux hommes ramenèrent au petit jour. Il était glacé depuis de longues heures et recouvert de vase. On l'avait retrouvé au centre de l'étang, près de l'emplacement où se trouvait la

barque abandonnée. Gontran ne sut jamais, ni personne, si la jeune fille avait été victime d'un accident ou si elle s'était donné volontairement la mort? Depuis des années qu'elle contemplait les eaux stagnantes, celles-ci avaient peut-être fini par la fasciner? Profitant du doute, son parrain décida que cette mort serait attribuée à un accident et il prit le train pour venir annoncer la nouvelle à Adeline.

... Trois heures venaient de sonner à la pendule du vestibule. Les musiciens, deux hommes et une femme, avaient pris place respectivement devant le piano, le violoncelle et la harpe. L'assistance, toujours dans l'attente, les regardait avec étonnement. Gontran fut le premier à voir Adeline descendre lentement l'escalier, suivie d'une Léontine qui semblait craindre que sa maîtresse ne trébuchât à chaque marche. Le vieillard resta figé sur place quand la ballerine passa devant lui, sans même l'apercevoir, pour pénétrer dans le salon. La présence de la danseuse, dont les pieds nus effleuraient à peine les parquets, avait quelque chose d'irréel et de fantastique. Le regard était lointain : les grands yeux marron, pailletés d'or, fixaient la morte étendue sur le lit de roses, comme s'ils conversaient déjà avec elle dans un autre monde. Adeline était vêtue de noir : sa longue jupe descendait jusqu'aux pieds nus, cachant les jambes admirables qui avaient contribué jadis à sa célébrité. Des mèches de cheveux gris dépassaient de la mantille de dentelle noire qui lui recouvrait la tête. Sa peau mate avait pris une teinte d'ivoire contrastant étrangement avec le noir de la mantille. Aucune trace de fard ou de rouge n'imprégnait ce visage livré avec ses premières rides à l'observation cruelle d'un monde impitoyable. Ce n'était qu'une pauvre femme qui s'avancait vers le brûle-parfum répandant l'encens. Gontran comprit aussi qu'Adeline n'appartiendrait plus à la terre pendant cette Pavane pour son infante défunte.

Et les accords du compositeur inconnu s'élevèrent dans le salon. Pour la première fois, Gontran et tous les assistants, muets de saisissement, entendaient les accents douloureux de M. Ravel. Ce n'était pas une mélodie, mais plutôt une longue plainte exprimée par la voix grave et douce du violoncelle se mêlant aux vibrations légères de la harpe. Ce n'était pas non plus une musique de ce monde... La Pavane des adieux semblait provenir de régions inconnues ou d'un au-delà mystérieux où les sonorités n'étaient pas les mêmes que sur terre.

Adeline, après avoir levé ses deux bras vers le ciel en signe d'offrande, comme si elle voulait le prendre à témoin de son sacrifice, avait commencé à danser. Ses pieds nus tournaient lentement autour de la couche funèbre ; elle n'évoluait pas sur les pointes, qui n'auraient pas convenu à une danse sacrée, et cependant elle n'avait

jamais paru plus légère. Gontran ne pouvait détacher son regard de la vision de cette femme, au bord de la vieillesse, transformée par le miracle de son art en fée plus éthérée que n'importe quelle fille de vingt ans. Jamais Adeline n'avait été aussi belle.

Les accords d'abord lointains s'étaient intensifiés pour prendre une gravité monotone s'harmonisant avec la majesté de la mort. Adeline dansait toujours autour du lit de roses, comme si elle ne pouvait plus s'arrêter. Elle évoquait ces bayadères hindoues dont le rythme s'accentue indéfiniment jusqu'à ce qu'elles tombent épuisées sur le sol.

Elle s'imaginait, en tournoyant, ce qu'avaient dû être les derniers instants de sa fille s'engloutissant dans les eaux calmes et trompeuses de l'étang. Sans doute s'était-elle laissée surprendre, pendant l'une de ses rêveries solitaires, par la magie nocturne de l'une des premières nuits de printemps? Et la magie l'avait entraînée insensiblement de la vie à la mort, du royaume des vivants à l'empire des ombres... En disparaissant sous les flots, Giselle s'était noyée dans un reflet de lune.

La Pavane continuait, désespérante, pendant qu'Adeline voyait de mieux en mieux, dans ses souvenirs, l'étang de Cabrissac. Plus le vertige de la danse l'entraînait, et plus elle se demandait si le drame n'était pas une simple figure d'un ballet gigantesque? C'était d'une rive de cet étang, au crépuscule d'une soirée d'août 1870, qu'elle avait adressé à la willi Giselle l'ardente prière où elle la suppliait de protéger son enfant. Après avoir entraîné Ludovic dans le cercle de mort, la fée impitoyable pouvait bien se pencher sur un berceau. La willi l'avait fait pour que l'enfant pût grandir et que sa mère, coupable de trahison à ses yeux d'amoureuse passionnée, s'attachât encore davantage au seul bien lui restant de son amant : quand elle le perdrait ensuite, son châtiment n'en serait que plus cruel. C'était la willi seule qui avait tout manigancé en tendant l'invisible filet de la rencontre avec Léopold, dans lequel Adeline s'était laissée prendre... C'était Elle qui avait inspiré à la jeune fille le désir irraisonné de fuir le toit maternel... Elle enfin qui, chaque soir, depuis dix aimées que la fille donnée par Adeline à Ludovic, errait au bord de l'étang maudit, l'avait attirée peu à peu dans le cercle de mort, d'où nul ne revenait jamais. L'esprit de vengeance de la willi ne s'apaiserait pas et continuerait à s'abattre sur son ancienne amante. Adeline savait déjà qu'un jour viendrait où elle-même serait entraînée à son tour dans le cercle maléfique : ce serait la dernière figure du ballet de sa vie. Peut-être alors la fureur de son amie s'apaiserait-elle et la willi lui tendrait-elle les bras avec amour, parce qu'elle l'aurait enfin retrouvée? Les autres, Ludovic, son enfant, Léopold, cesseraient même d'exister dans le cœur d'Adeline entièrement repris par celui d'une maîtresse exclusive.

Les accords de la Pavane avaient retrouvé leur douceur initiale,

comme si la douleur s'estompait au moment où un convoi funèbre allait s'éloigner... De longues larmes ravageaient le visage d'Adeline qui s'écroula, inanimée, devant les chandeliers d'argent quand le violoncelle exhala sa dernière plainte.

Gontran s'était précipité pour emporter, aidé de Léontine, vers sa chambre, celle qui venait de danser avec son âme. L'assistance, muette, se retira lentement comme le vieillard l'avait prévu. Les roues des équipages crissèrent sur le gravier des allées. Le silence revint dans la maison d'Auteuil où Adeline serait longue avant de retrouver la force qu'il lui faudrait pour vivre malgré tout... Les grilles du parc se refermèrent sur les humbles musiciens qui s'éloignaient à l'instant où le nom de M. Ravel entraînait dans l'immortalité.

Les obsèques de l'infante blonde eurent lieu, une semaine plus tard, dans la petite chapelle de Cabrissac en présence d'Adeline, de Gontran et de quelques serviteurs. Il n'y aurait aucun invité cette fois. Après l'absoute donnée par l'humble curé du village, le cercueil blanc fut transporté par les gardes-chasses au bord de l'étang. Là, à l'endroit où Adeline avait adressé autrefois sa prière à la willi, une tombe avait été creusée. Lorsque la terre l'eut recouverte, Adeline et le vieillard restèrent seuls, abîmés dans la contemplation de la petite croix en pierre sur laquelle un seul prénom était gravé : «Giselle», suivi de deux dates. Quel nom aurait-on pu mettre? C'était une Chanalèze que la willi triomphante venait de rendre à son père et à ses ancêtres, parce que sa présence auprès d'Adeline Piedplus, son amie, la gênait...

IMPRESSIONS DE MUSIC-HALL

Comme tous les vendredis, c'était la soirée la plus élégante de la semaine. Le célèbre restaurant n'avait jamais connu une telle vogue. Le nom magique, qui s'étalait sur la banderole du store surmontant la seule façade en acajou de la capitale, était connu dans le monde entier. Plagié par une trentaine d'établissements similaires à l'étranger mais jamais égalé parce qu'il n'y avait qu'un Paris et qu'une rue Royale, *Maxim's* retrouvait, pendant la nuit du 1^{er} mai 1907, la clientèle joyeuse et insouciante qui avait fait sa réputation.

Tous, depuis Gérard – l'illustre chasseur plastronnant devant l'entrée dans son légendaire uniforme bleu et soulevant sa casquette rouge quand Émilienne d'Alençon descendait de son «électrique» — jusqu'à M^{me} Ursule – la reine des lavabos qui était au courant des mille et un petits secrets des Grands de la terre – contribuaient à créer une ambiance unique. Vers minuit, à la sortie des théâtres, le trottoir prenait une animation extraordinaire devant la façade relativement modeste. La clientèle déversée par d'imposantes limousines Delaunay-Belleville ou Brasier, aux toits surmontés de boîtes à pneumatiques volumineuses, n'était pas la même que celle qui fréquentait un demi-siècle plus tôt le défunt «Café du Théâtre» de la rue Le Peletier.

Le père Cazenave ne se serait pas senti à l'aise avec ce monde cosmopolite dans lequel les vieux noceurs endurcis voisinaient avec les diplomates sud-américains et où les fils de famille achevaient de jeter leur gourme en compagnie d'éblouissantes demi-mondaines avant d'épouser la riche héritière dont les solides rentes leur permettraient d'attendre avec confiance l'âge mûr. Il y avait, bien sûr, des gens de théâtre, mais pas ceux qu'affectionnait le patron du «Café du Théâtre» : les figurants, petits choristes ou ballerines en herbe, étaient remplacés chez *Maxim's* par les directeurs en renom, les auteurs en vogue et les artistes les plus célèbres. De temps en temps, une modeste théâtreuse, dont les charmes certains et l'ambition démesurée tenaient lieu de passé artistique, réussissait à se faire inviter au restaurant illustre par un admirateur de passage ou par un personnage connu. Ce soir-là devenait le plus beau de la vie de la débutante. Elle pouvait dire le lendemain, d'un petit air détaché, à ses camarades de loge :

— Hier soir, je soupais chez *Maxim's*...

Cette phrase n'était pas longue, mais permettait de sous-entendre une foule de choses. Maxim's... c'était la chance unique de pouvoir trouver le bon commanditaire ou de voisiner avec quelque roi venu incognito. Les trois barbus : Léopold de Belgique, Oscar de Suède et le futur Édouard VII auraient estimé manquer à tous leurs devoirs de vieux Parisiens avertis s'ils n'étaient pas venus, à chacun de leurs passages dans la capitale de la III^e République, prendre place sur les banquettes en velours rouge de «l'omnibus».

... L'omnibus était ce long couloir, suffisamment large pour être flanqué de tables, qui reliait le bar de l'établissement à la grande salle. S'asseoir dans l'omnibus était une sorte de privilège exclusivement réservé aux hôtes de choix ou à d'indéracinables habitués, comme Georges Feydeau, qui y passaient leurs nuits blanches. Dans l'omnibus, on assistait à un défilé permanent de têtes connues ou inconnues. On y était surtout aux premières loges pour assister aux nouvelles «entrées», apprécier une femme, critiquer son amant ou raconter à son voisin de banquette le tout dernier potin de la vie parisienne.

La grande salle, au contraire, accueillait plus spécialement les étrangers venus savourer les plaisirs nocturnes de la seule ville où le mot «nuit» n'évoquait pas la tristesse et de riches provinciaux désireux de se faire voir dans le sillage d'une célèbre hétaïre, dont la seule fréquentation était une éclatante preuve de parisianisme.

Au premier étage se trouvaient les salons particuliers, dont les portes capitonnées étaient un défi à l'éventuelle indiscretion d'un personnel, d'ailleurs trié sur le volet, qui avait pris depuis longtemps l'excellente habitude de ne pénétrer dans ces pièces douillettes, pour les besoins du service, que lorsque les occupants faisaient appel à son concours... Cabinets prometteurs dont les panneaux décorés de scènes choisies de la mythologie galante restaient imprégnés de mille serments rarement tenus. Le parfum de ces salons surchauffés, où s'ébauchaient les prémices d'une nuit mouvementée, était fait d'un mélange grisant d'œillets poivrés, de lièvre à la royale et de camélias attendrissants, le tout arrosé par le fumet pétillant d'un Moët et Chandon millésimé. Cette odeur compliquée, bien étudiée pour faire tourner les têtes sur les divans des salons ou les hauts tabourets du bar, était respirée par le Tout-Paris des fêtards.

Le bar se trouvait au rez-de-chaussée, face à l'entrée. C'était le fief des turfistes et de quelques demi-mondaines patentées. Quand on y parlait pas «courses», on y parlait «femmes». Celles-ci étaient étiquetées en termes hippiques par les connaisseurs :

— Tu vois cette grande brune qui soupe dans l'omnibus avec Molier? confiait Gaëtan de Courville à son voisin de tabouret. C'est une certaine Blanche Alarty... il l'a «soufflée» au cirque Bostock, où elle faisait un numéro de haute école sur un dromadaire. On dit qu'il

va la présenter maintenant sur un pur-sang au prochain gala de son cirque d'amateurs...

Le voisin, un jeune homme de vingt-deux ans, ne répondait pas : il préférait boire. A certains instants cependant, son regard malicieux errait dans la direction indiquée : d'un seul coup d'œil, il observait les occupants de l'omnibus. Ce personnage, qui faisait figure de débutant auprès d'ainés plus illustres, était le fils du directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, M. Thénon. Le garçon sympathique avait été contraint par son père de travailler dans une banque, mais il troussait, à ses moments perdus, de petits couplets et rimait avec une facilité déconcertante sous un pseudonyme qui commençait à faire parler de lui dans les revues de fin d'année. Son pseudonyme très court se résumait à une syllabe : Rip.

— Oh! Molière arrivera à faire d'elle quelque chose, poursuivit Gaëtan de Courville. Il faut reconnaître qu'il s'y connaît en canassons et en femmes. Celle-là a du rein et du poitrail...

Le jeune Rip détaillait une seconde fois la belle créature avant de conclure :

— Si ton écuylère n'était pas déjà en « mains », je ne la donnerais pas à plus de trois contre un pour trouver un jockey d'ici dix minutes!

Et il se remettait à boire, silencieux et observateur.

Les « voisines » de tabouret possédaient une certaine branche, car les places étaient bonnes. Mais le gérant de l'établissement s'était vu contraint d'établir un « roulement » : la même Crevette ne pouvait venir que les lundis, mercredis et vendredis ; Angélique de Saint Galmier – un nom de bataille dont la fille était très fière – était au contraire sa blondeur opulente les mardis, jeudis et samedis. Le dimanche n'était pas inclus dans ce cycle savamment organisé. C'était le jour de repos pour tout le monde : les filles en profitaient pour aller embrasser « leurs vieilles mères », le maître d'hôtel perdait au pari mutuel tous ses pourboires de la semaine, les clients enfin réservaient le jour du seigneur à leurs épouses.

Celles-ci ne franchissaient jamais le seuil du joyeux restaurant considéré par les femmes légitimes comme un lieu de perdition. Si un homme du monde mettait son point d'honneur à venir s'y encanailler avec une belle amie, il aurait manqué à toutes les règles de la bienséance en y conduisant sa femme ou ses filles à marier. Il arrivait à quelques rares dames du monde authentiques de s'y égarer : c'était généralement lorsqu'elles venaient de divorcer ou qu'un veuvage prématuré pesait à leur jeunesse. Ces femmes distinguées inspiroient tout naturellement Gaston de Caillavet qui trouvait en elles les modèles d'héroïnes rêvées pour les adaptations françaises d'opérettes viennoises.

On buvait au bar, on dînait dans la grande salle, on soupait dans

l'omnibus. Il n'y avait pas un seul des clients qui aurait eu l'idée saugrenue de porter un autre vêtement que l'habit ; les femmes arboraient des décolletés impertinents qui mettaient en valeur le double miracle de poitrines opulentes et de tailles de guêpes. Les paillettes recouvrant les corsets à buscs qui moulaien les hanches, les paradis et les aigrettes rehaussant des coiffures relevées sur la nuque, les éventails et les face-à-main venant au secours de sourires prometteurs, les longs gants enfin cachant intentionnellement la nudité de bras laiteux pour les rendre plus excitants apportaient une joie de vivre inconnue jusqu'à cette époque. Ce n'était que froufrous et confidences dans le va-et-vient perpétuel de l'omnibus où parvenaient, étouffés, les accents du violon langoureux de M. Boldi, le tzigane ténébreux à l'œil de feu, aux cheveux crépus et à la moustache cirée du plus beau noir corbeau. Les czardas alternaient avec la valse-hésitation qui faisait passer plus facilement l'addition présentée par un maître d'hôtel dont la queue-de-pie légèrement verdie, comme cela se devait dans tous les restaurants à la réputation bien établie, prouvait qu'il n'était pas un novice dans le métier.

Un authentique habitué se reconnaissait tout de suite à ce qu'il se contentait d'apposer sa signature au bas de l'addition. La confiance régnait ; une simple signature valant son pesant d'or. Les autographes ainsi recueillis de table en table, s'entassaient pendant des mois dans les tiroirs de la caissière où chaque client de marque possédait un compte débiteur qu'il avait à cœur de ne jamais acquitter complètement. Le marquis de Fiers ne venait-il pas de lancer, dans l'une de ses comédies, la définition exacte du parfait Homme du Monde que l'on reconnaissait aisément entre mille individus «à ce qu'il avait fait sa première communion, savait monter à cheval, fréquentait Maxim's et ne payait jamais son tailleur». Les habits, meublant les banquettes de velours rouge de l'omnibus en cette soirée du 1^{er} mai 1907, n'étaient pas encore payés... ou très peu. On avait le temps : personne n'était pressé, ni les débiteurs ni les créanciers.

Deux fois par an cependant, le lendemain de la Saint-Sylvestre et la veille du Grand Prix, un employé discret – généralement le doyen des maîtres d'hôtel — se présentait, à une heure convenable de la matinée, au domicile de l'habitué pour lui offrir, avec les vœux de nouvelle année ou les souhaits de bonnes vacances, le montant des «douloureuses» accumulées depuis six mois. Un valet de chambre annonçait alors à l'envoyé de Maxim's :

— Monsieur le Comte va vous recevoir...

Cela se passait généralement dans un «salon chinois» meublé selon la mode du jour en «Modem style» : les fauteuils incrustés de dragons sculptés, les coussins de soie brodés de papillons et d'oiseaux, les cigognes grandeur nature, en fer forgé, entourées de lampes

électriques, voisinaient avec une quantité impressionnante de plantes vertes. Le visiteur matinal n'osait pas s'asseoir au milieu de ces splendeurs ; il restait debout, après avoir eu bien soin de dissimuler la note au fond de son chapeau melon qu'il tournait dans ses doigts pour se donner une contenance. Et il demeurait confondu devant le «bon goût» du gentleman.

Celui-ci paraissait enfin, dans une robe de chambre de velours à ramages.

— Alors, mon brave Eugène, vous avez manifesté le désir de me parler?

— C'est-à-dire que la «Maison» ne voulait pas laisser passer l'aube de cette nouvelle année sans me prier d'apporter à Monsieur le Comte les vœux de la direction et du personnel.

— Je les accepte, Eugène...

La note sortait alors avec prudence du fond du chapeau. «M. le Comte» la prenait avec méfiance, ajustait son monocle et jetait un rapide coup d'œil sur le chiffre se trouvant au bas de la colonne avant de s'exclamer pour la forme :

— Vous exagérez! Combien de fois vous ai-je fait l'honneur de mettre les pieds dans votre établissement depuis la note précédente?

— Exactement cent dix-sept fois, Monsieur le Comte...

— Cela nous donne donc une moyenne de vingt-quatre francs par souper?

— Souper pour deux, Monsieur le Comte! rectifiait doucement Eugène.

— A combien comptez-vous cette année la bouteille de Pommery 1904?

— Cela va chercher dans les trois francs, Monsieur le Comte...

— C'est scandaleux! A partir de ce soir, Eugène, je ne boirai plus chez vous que de l'eau minérale... Enfin, voilà votre dû.

— Je vais rendre la monnaie à Monsieur le Comte.

— Gardez-la : ce sera pour vos étrennes... Vous partagerez avec les autres. N'oubliez pas le sommelier! A ce soir, Eugène.

— Le Pommery sera sur la table de Monsieur le Comte, bien frappé...

— Dites-moi : qui était ce gros personnage, à l'allure terriblement avantageuse, qui soupait dans la grande salle avec la petite Frehel?

— M. Dufayel...

— J'aurais dû m'en douter!

Et Eugène repartait vers le domicile d'un autre habitué.

Les maîtres d'hôtels connaissaient tous les clients. Les moins bons s'en allaient tôt, les meilleurs arrivaient tard et abandonnaient pendant quelques instant leurs places de l'omnibus, vers deux heures du matin, pour regarder «l'attraction» qui ne passait que dans la

grande salle, sur une petite estrade. Les mélodies tziganes cessaient pour être remplacées par un rythme plus syncopé, étrange, tenant le milieu entre le tam-tam et la polka. C'était l'heure du cake-walk, la nouvelle danse importée d'Amérique. Elle était interprétée par deux filles superbes, habillées en gommeuses, et deux danseurs en habits rouges et hauts-de-forme noirs.

— Une danse de nègres! lançait Gaëtan de Courville, d'un ton méprisant.

— Au fond, c'est un peu leur «Quadrille des Lanciers»! concluait Rip.

Le cake-walk venait de se terminer, Georges Feydeau s'apprêtait à regagner sa table et Rip son tabouret du bar, lorsque tous les regards se fixèrent sur l'entrée : une femme emmitouflée dans une cape de renard bleu et le front ceint d'un diadème d'émeraudes, venait de pénétrer dans le restaurant. Elle était suivie de trois personnages dont les noms coururent sur toutes les lèvres : Bannel, le directeur des Folies-Bergère, le modeste Dumien qui était le commanditaire permanent du célèbre music-hall et Paul-Louis Fiers, le «producer» attitré et brillant auteur de toutes les revues à grand spectacle montées depuis ces dernières années, rue Richer. Mais nul ne parvenait à mettre un nom sur la personnalité de la femme qui était cependant grande, à en juger par le brusque silence qui interrompit le brouhaha de l'omnibus.

— Qui est-ce? demanda Gaëtan de Courville à son voisin.

— C'est une tête que j'ai déjà vue, répliqua Rip, mais il y a bien longtemps.

— Quand tu étais encore en culottes courtes?

La remarque aurait pu être surtout désobligeante pour la nouvelle venue qui, d'ailleurs, ne l'avait pas entendue et qui s'était dirigée vers une table réservée à l'entrée de la grande salle sans paraître prêter la moindre attention aux regards curieux qui la poursuivaient. Certes, Rip était encore très jeune, alors que la dame aux renards bleus ne l'était plus.

Il était difficile de lui donner un âge : ses cheveux teints au henné et sa silhouette lui conféraient une certaine jeunesse. Mais une imperceptible ébauche de double menton pouvait faire craindre le pire. Pour un observateur superficiel, c'était une femme entre deux âges, plus près de la cinquantaine que de la quarantaine, encore élancée et attrayante.

— Serait-ce «leur» nouvelle vedette? demanda Boni de Castellane à son voisin de table, M. de Dion, le seul marquis de l'époque dont le nom associé à celui d'un modeste ouvrier, M. Bouton, avait permis la naissance d'une excellente firme d'automobiles.

— Je l'ignore, mon cher... Il paraît qu'«ils» ne s'entendent plus

avec Gaby Deslys.

— Qu'est-ce qu'ils attendent pour prendre Mistinguett?

— Elle est un peu jeune, mon cher Boni... Elle se casserait les reins! Le plateau des Folies-Bergère est très dur. En France, nous n'aimons pas qu'une vedette soit trop jeune... C'est comme dans tous les métiers : elle doit faire ses classes et gagner ses galons.

— Je ne partage pas votre théorie, déclara l'homme le plus séduisant de son époque.

— J'ai l'impression que la personne inconnue nous observe... Elle a même pour vous de ces regards attendris... Mais qu'est-ce que vous avez donc, Boni, pour leur plaire à toutes? questionna le plantureux marquis de la locomotion automobile.

— On ne vous a jamais dit que j'étais beau? répondit Boni de Castellane sur un ton persifleur.

— C'est vous qui créez votre propre légende.

— Vous faites erreur, mon cher... Les faits sont là depuis ma naissance. Vous n'avez qu'à me comparer à mes frères qui sont laids... En tant qu'aîné je suis l'enfant de l'amour, mon second frère est celui du devoir, quant au troisième il doit être le produit de la haine! Ma foi, vous avez raison : elle nous regarde, cette personne... Elle ne manque pas de classe... Attendez! Les Isola vont nous dire son nom.

Émile et Vincent Isola ne se quittaient jamais : l'aîné était voûté, le second portait beau derrière son monocle. Leurs voix étaient douces, leurs manières affables, leurs gestes lents. Il semblait que ces deux personnages, dont la réussite directoriale était foudroyante après d'assez modestes débuts aux Capucines dans leur numéro d'illusion, ne dussent jamais se quitter. On ne pouvait rencontrer l'un sans l'autre. Ce qui les avait fait surnommer par le revuiste Bousquet «les Frères Siamois», bien qu'ils se ressemblassent assez peu. Ce fut Vincent qui répondit à la question que venait de lui poser Boni de Castellane :

— Vous ne l'avez pas reconnue? Mais c'est l'ancienne danseuse-étoile de l'Opéra : Adeline Piedplus!

— C'est fou ce qu'elle a changé!

— On ne peut pas être et avoir été, répondit malicieusement Émile Isola... Justement nous étions en train de faire un petit calcul avec mon frère : elle doit avoir soixante ans...

— Je tire mon chapeau, déclara Boni... Elle est encore étonnante!

— En scène, surenchérit le marquis de Dion, elle en paraîtra à peine quarante.

— Elle peut encore faire illusion... reconnut Vincent Isola. Il paraît qu'elle a signé son contrat cet après-midi avec Bannel pour débiter en septembre prochain dans la nouvelle revue d'automne.

— Mais qu'est-ce qu'elle fera aux Folies-Bergère?

— Elle dansera, Monsieur le Marquis! déclara Émile.

— A son âge? Cela tiendra du prodige... Mon cher Boni, il faudra que nous allions voir ça!

Adeline était silencieuse à sa table : elle écoutait la discussion très vive engagée entre le directeur des Folies-Bergère et son auteur :

— La première apparition de notre chère vedette dans la revue doit se faire en tutu et chaussons sous le costume classique d'une demoiselle d'Opéra, affirmait Paul-Louis Fiers.

— Qu'en pensez-vous? demanda Bannel à l'ancienne danseuse.

Adeline ne répondait pas. Comme son voisin de gauche, le commanditaire Dumien, elle restait muette, absorbée par des pensées très éloignées de la conversation. Pendant que l'étrange Dumien échafaudait dans sa tête cent combinaisons de bookmaker pour la réunion hippique du lendemain à Longchamp, Adeline revoyait les multiples circonstances qui l'avaient amenée peu à peu à céder aux sollicitations pressantes des trois animateurs du célèbre music-hall.

... Depuis la mort de sa fille, elle s'était cloîtrée dans une retraite absolue. Les grilles d'Auteuil ne s'ouvraient qu'à de rares intervalles pour accueillir Gontran, dont les séjours à Paris étaient de plus en plus espacés. Trois années s'étaient écoulées ainsi, pendant lesquelles Adeline puisait son seul soutien moral dans le souvenir de sa jeunesse et de ses triomphes enfuis.

Ce fut pendant l'automne de 1902 qu'un télégramme laconique, expédié de Cabriissac, annonça la mort du vieux gentilhomme. Gontran s'était éteint doucement, sans bruit, dans son lit, pendant son sommeil, à l'aube de sa quatre-vingtième année. La dépêche avait été apportée dans le salon par Léontine qui s'inquiétait de l'effet qu'elle produirait sur sa maîtresse ; au plus grand étonnement de la gouvernante, la nouvelle n'avait pas paru surprendre Adeline qui lui avait dit avec calme :

— Voilà mon dernier ami qui disparaît...

Et Léontine, décontenancée, s'était retirée. La brave femme sentait bien depuis quelque temps que le caractère de sa maîtresse avait changé, mais elle n'arrivait pas à comprendre qu'un cœur comme celui d'Adeline pût devenir insensible à ce point. La vie, avec sa série ininterrompue de drames successifs marquant des étapes douloureuses, s'était chargée de détacher la ballerine de tout ce qui avait contribué à son bonheur. Seule maintenant, sans amour, sans enfant, sans son métier surtout, Adeline trouvait que l'existence n'offrait plus le moindre intérêt. Elle n'était pas assez lâche pour se tuer, ni assez courageuse pour essayer de remonter le courant qui l'entraînait peu à peu dans une vie grise ressemblant à celle de millions d'êtres. Elle continuait à végéter dans son luxe égoïste jusqu'à ce que son tour vînt de rejoindre le royaume des willis.

Cependant, après la disparition de Gontran qui n'en franchirait plus jamais le seuil, la grande maison d'Auteuil lui parut inhabitable : trop de souvenirs s'y rattachaient. Elle éprouva le besoin impérieux de fuir ces lieux, de quitter Paris, d'abandonner tout ce qu'elle avait connu. Léontine elle-même, la fidèle compagne, lui apparaissait comme le dernier témoin de ses souffrances passées, auxquelles elle ne voulait plus penser. Il lui fallait donc supprimer cette présence dont la seule vue lui devenait odieuse. Et, un jour, ce fut la séparation: la Berrichonne retournait dans son pays où elle terminerait paisiblement ses jours grâce à la pension que son ancienne maîtresse lui avait accordée en remerciement de trente années d'inlassable dévouement.

Quelques jours plus tard, ce fut au tour d'Urbain de partir : le vieux cocher ne pouvait se résoudre à voir remplacer ses alezans par une automobile. Il essaierait de se placer dans la dernière maison qui voudrait encore d'un cocher. Après son départ, le temps des Équipages s'effaçait de la vie d'Adeline qui ne conserva qu'un ménage de gardiens.

Les voyages recommencèrent pour elle et furent le plus sûr des dérivatifs. Elle finit même par reprendre goût à cette vie errante qui avait été la sienne autrefois, lorsqu'elle allait de capitale en capitale pour être acclamée par des foules enthousiastes. Son nouveau tour du monde se fit incognito : très rares furent ceux qui la reconnurent ou se souvenaient même de son nom, tellement ses premières apparitions avaient été fulgurantes. Elle voulut quand même revoir, une par une, les scènes où elle avait triomphé, où d'autres, plus jeunes, la remplaçaient dans des ballets qu'elle croyait cependant avoir marqués de son sceau personnel. Et elle s'aperçut, avec désespoir, que nul n'était irremplaçable!

Après cinq ans de pérégrinations, Adeline finit par comprendre qu'elle n'était pas la femme la plus malheureuse de la terre, puisqu'elle avait les moyens de vivre confortablement et les possibilités de voyager. Elle aurait sans doute été bien étonnée si quelqu'un, surgissant de son passé, lui avait dit que sa plus grande grâce d'état était cette insensibilité nouvelle de son cœur qui lui avait redonné une force redoutable.

Un soir, à Lisbonne, elle fut prise de l'envie irraisonnée de rentrer en France – ce pays loin duquel on s'ennuie à vivre – de revoir Paris – cette ville dont nul ne peut se passer – et de se réinstaller à Auteuil dans la maison de ses souvenirs. Les gardiens, qu'elle y avait laissés, furent surpris de voir réapparaître une Adeline Piedplus transformée. Ce qui frappa surtout ces gens simples fut de constater que les cheveux grisonnants, qu'ils avaient connus avant le grand voyage, avaient acquis une teinte «auburn» assez voyante. Celle qui revenait n'était plus la même : sans avoir rajeuni, puisque c'était impossible, elle avait

tout mis en œuvre pour le faire croire aux autres. A moins que ce bleu sur les paupières, ces cils démesurés enduits de rimmel et cette bouche trop écarlate ne lui fissent illusion à elle-même? En toute sincérité, Adeline devait se croire encore jeune. Et cette confiance lui avait permis de retrouver la séduction qu'elle paraissait avoir perdue définitivement quelques années plus tôt. Les yeux marron, pailletés d'or, avaient retrouvé toute leur vivacité ; dans laquelle passaient, par instant, des lueurs malicieuses. Ils semblaient dire : «Vous voyez, je joue avec vous. Je vous trompe sur mon âge, je me trompe moi-même, je tromperai tout le monde... Et ce petit jeu me passionne.» L'intonation de la voix était tour à tour moqueuse et joyeuse, comme si l'existence d'Adeline n'avait été qu'une fête perpétuelle. Quel miracle avait bien pu se produire?

En réalité, il n'y en avait eu aucun : le long pèlerinage aux lieux où elle avait connu l'ivresse du succès avait suffi. Une fois encore, le goût du métier était revenu dans son âme avec une force décuplée par une longue interruption. Son retour à Paris marquait son désir d'y travailler à nouveau, de se consacrer entièrement à son art, de créer, de monter peut-être une compagnie de ballets dont elle serait l'animatrice, de prendre au besoin la direction d'un théâtre pour retrouver l'ambiance dont on ne se rassasie jamais quand on y a goûté.

Elle venait à peine de se réinstaller à Auteuil lorsqu'elle y avait reçu la visite inattendue de Paul-Louis Fiers.

— Comment avez-vous su que j'étais rentrée en France? fut la première question qu'elle lui posa.

— Par un imprésario ami qui vous a aperçue à Lisbonne et m'a aussitôt averti de votre retour parmi nous. Il m'a même écrit avoir entendu dire que vous aviez de vastes projets.

— C'est exact.

— N'aimeriez-vous pas reprendre le métier?

— A mon âge! s'exclama-t-elle pour la forme. Mon cher Monsieur, vous n'y pensez pas!

— J'y songe tellement, Mademoiselle Piedplus, que je prépare en ce moment aux Folies-Bergère une revue dont tout le poids doit être supporté par une danseuse.

— Je ne danse plus depuis des années!

— Cela ne vous rend pas malheureuse?

— Un peu, avoua-t-elle. Mais comment aurais-je pu agir autrement? Dans mon métier, il faut avoir la sagesse de savoir se retirer à temps, comme l'a fait Carlotta Grisi.

— La Grisi s'est retirée trop tôt... Vous aussi, Mademoiselle! affirma le revuiste avec véhémence. C'était une femme faite pour danser jusqu'à la mort. Savez-vous qu'à soixante ans elle avait encore gardé sa force, sa souplesse, sa tournure de danseuse et était capable

d'exécuter son saut fameux de «la Péri»? Elle étonnait tous les amis qui venaient lui rendre visite dans sa propriété de Saint-Jean.

— C'était la Grisi...

— N'êtes-vous pas Adeline Piedplus? Paris réclame une vedette de votre qualité. Réfléchissez : non seulement vous pourriez danser, mais jouer la comédie dans des sketches, chanter, donner la pleine mesure de votre talent... Car je suis sûr que vous savez tout faire. Il le faut au music-hall! Vous seriez une révélation pour vos admirateurs qui n'ont toujours vu en vous qu'une ballerine.

— Je crains que vous ne vous fassiez beaucoup d'illusions sur mon compte?

— Voici le texte de deux scènes qui vous conviendraient à merveille. Lisez-le. Il ne nous reste plus qu'à trouver le thème du tableau dans lequel vous apparaîtriez pour la première fois au cours de la revue. Pour le chant, ce ne serait pas difficile : vous n'auriez qu'à lancer le couplet du Finale du premier acte.

— Encore faudrait-il que ma voix fût juste!

— Elle l'est, Mademoiselle! On s'en aperçoit en vous entendant simplement parler. On ne vous a jamais dit que son timbre était chaud? Qu'elle avait des modulations charmantes? C'est une voix qui chante d'elle-même...

— Votre proposition est si imprévue...

— Bien entendu, MM. Bannel et Dumien m'ont prié de vous dire que vos conditions seraient les leurs... Ils estiment avec raison que ce serait un honneur sans précédent pour les Folies-Bergère d'avoir comme pensionnaire l'ancienne danseuse-étoile de l'Académie Nationale de Musique. Et n'allez surtout pas vous imaginer que votre tentative serait unique! M^{me} Sarah Bernhardt elle-même ne vient-elle pas d'accepter de paraître sur la scène de l'Alhambra? M. Gémier ne caresse-t-il pas le projet de paraître dans un cirque? Ni elle ni lui ne croient cependant déchoir en agissant ainsi. Avant vous enfin, la grande Loïe Fuller a apporté sur notre scène des Folies-Bergère toute la poésie de sa grâce ailée. Ne croyez-vous pas que l'Opéra aurait été fier de l'accueillir si ses règlements le lui avaient permis?

Les arguments étaient précis, intelligents. Adeline se sentait remuée. Elle demanda quand même quelques semaines pour réfléchir. Après le départ de Paul-Louis Fiers, elle se rappela brusquement la promesse qu'elle s'était faite à elle-même – et pour elle ce genre de promesse était le plus grave – un soir, dans ce même salon, de ne plus danser pour ne pas faire de tort à sa fille. Mais Giselle n'était plus... Adeline ne pouvait oublier aussi qu'elle avait déjà fait une dérogation publique à cette ligne de conduite l'après-midi de printemps où elle avait dansé devant le lit de la morte. Mais elle avait une excuse : comment aurait-elle pu traduire autrement sa douleur? La danse était

alors son seul moyen d'expression : il le resterait toujours.

Les mots «music-hall», lancés par l'habile visiteur, résonnaient étrangement dans ses oreilles. Elle connaissait à peine cette formule importée d'Angleterre et dont la vogue était grandissante. Adeline avait toujours cru que les ballets d'Opéra constituaient le seul genre de grand spectacle possible avec leur féerie, leurs trucs de machinerie, leurs costumes, leurs décors. Peut-être s'était-elle trompée et avait-elle eu tort de se cantonner exclusivement dans la danse classique aux horizons grandioses, mais limités à l'appréciation d'un public choisi? Au fond, ce M. Fiers devait être dans le vrai : la danse, par le canal populaire de ce music-hall ignoré pour elle, pouvait atteindre une masse infiniment plus considérable de spectateurs. Et ce serait tant mieux pour la danse. Le music-hall permettrait à Adeline de réaliser un rêve qu'elle caressait depuis longtemps : repopulariser un art dont les sources mêmes avaient puisé leur inspiration dans l'âme des peuples. Ses voyages autour du globe lui avaient permis de vérifier que chaque nation possède ses danses typiques, dont l'origine se perd avec la naissance de la nation elle-même, qui lui permettent d'exprimer les sentiments de la collectivité à certaines fêtes de l'année. Noël, ce sont les gigue écossoises ; Mardi-Gras, c'est la tarentelle italienne ; le 14 juillet ramène les bals de faubourgs parisiens ; la Saint-Jean devient la danse des moissons dans la plaine de Hongrie... L'Opéra était trop fermé pour accueillir tous ces rythmes. Adeline se devait, avant de prendre la moindre décision sur son activité future, de visiter successivement tous les music-halls de la capitale.

Elle alla de la Cigale à Parisiana, du Moulin-Rouge aux Folies-Bergère, en artiste curieuse de savoir ce que son art pur et net pourrait y apporter de neuf. Il serait étrange que, grâce à la venue tardive et inespérée d'une demoiselle d'Opéra formée à l'école de danse la plus classique du monde, le music-hall, spectacle neuf, vît s'élargir son champ d'action et sût l'élever jusqu'aux limites d'une chorégraphie grandiose par un habile amalgame de la technique et des qualités spectaculaires. L'extraordinaire expérience méritait d'être tentée.

Adeline revint plusieurs soirs de suite aux Folies-Bergère dont le nom, fait de l'union de syllabes magiques et légères, avait conquis en quelques années dans le monde une réputation universelle. Les Folies-Bergère étaient aussi connues à Santiago ou à Melbourne que l'Opéra, qui avait cependant derrière lui quatre siècles d'existence. Elle se souvenait d'avoir rencontré, au cours de son voyage, maintes personnes dont la première question avait été :

— Que donne-t-on aux Folies-Bergère?

Sur le moment, la phrase lui avait paru tellement saugrenue et si peu en rapport avec les aspirations de son propre métier, qu'elle n'avait su que répondre. Le double nom du music-hall de la rue Richer

n'évoquait rien pour elle quelques mois plus tôt et voilà que, brusquement, il sortait de l'ombre, où seule son incompréhension l'avait maintenu. Adeline découvrait que la féerie et le rêve ne sont pas un privilège du palais Garnier. Et elle s'en voulait presque de n'avoir pas fait cette découverte plus tôt, puisqu'elle était la seule fautive.

Petit à petit, elle se mit à goûter ces revues fastueuses conçues, comme la danse elle-même, pour la joie des yeux et où la chorégraphie était utilisée sous toutes ses formes : depuis les claquettes américaines jusqu'au ballet classique. Elle s'aperçut qu'au music-hall, c'était encore la danse qui avait la part la plus importante. Et elle se plut à imaginer une revue, retraçant l'activité des hommes depuis leur lever jusqu'à leur coucher, qui serait faite entièrement d'une succession de ballets rappelant des images d'Épinal. M. Fiers ne se trompait pas quand il lui affirmait que son avenir de danseuse était au music-hall où allait commencer pour elle une nouvelle carrière aussi passionnante que la première.

Au moment précis où elle avait pensé n'avoir plus rien à faire qu'à se laisser douillettement vivre en faisant travailler sous sa direction des filles plus jeunes, le music-hall venait la happer avec ses orgies de lumière, son faste tapageur et ses flonflons trépidants. Mais elle ne voulait pas perdre la tête devant un tel assaut : ses débuts rue Richer devraient être minutieusement étudiés. La partie qu'elle allait jouer à son âge était trop délicate, trop lourde de conséquences pour qu'elle pût se permettre la moindre négligence. C'était un tout autre public dont elle devait faire la conquête. Et celui-ci ne l'adopterait que s'il sentait qu'elle ne venait au music-hall qu'en grande artiste, toujours éprise de son art suprême et désireuse d'en faire partager les joies à tous ceux qui l'ignoraient jusqu'à ce jour.

Elle n'accepterait de paraître aux Folies-Bergère que dans des tableaux soigneusement réglés, non pas comme chanteuse, ni diseuse – ce n'était pas son métier – mais uniquement en danseuse. Il était indispensable que ses chorégraphies fussent réglées par un maître de ballet imprégné de formation classique. Et, aussitôt, la physionomie de Margazini lui apparut : si le maestro avait vécu, il aurait été le premier à l'encourager dans sa nouvelle voie et à accepter de l'aider. Dès qu'elle aurait donné sa réponse affirmative à M. Bannel, son premier soin serait de se mettre à la recherche d'un maître de danse capable d'allier la compréhension du music-hall à la technique de l'Opéra. De là seulement naîtrait le triomphe.

Tout cela avait défilé dans sa mémoire avec la rapidité de figures de ballet, pendant la discussion entre Bannel et Paul-Louis Fiers à la table de Maxim's. Le contrat avait été signé l'après-midi même et les trois hommes avaient insisté pour que la Vedette de leur prochaine

revue se fît voir en leur compagnie : ce serait une excellente publicité. Adeline avait accepté, estimant qu'elle devait jouer à fond son nouveau rôle pour mettre tous les atouts de son côté. Le choix du célèbre restaurant de la rue Royale était judicieux : quelques minutes après l'entrée remarquée du quatuor, il n'était plus question dans l'omnibus que de la sensationnelle «rentrée» d'Adeline Piedplus. La publicité parlée, la meilleure, commençait à faire son œuvre quatre mois avant la date de la générale qui aurait lieu dans les tout premiers jours de septembre. Les subtils et avisés frères Isola ne s'étaient pas trompés : ce serait, au pire, un gros succès de curiosité. Nul ne pouvait se douter que l'ancienne étoile de l'Opéra ferait l'impossible pour que la réussite fût d'un autre ordre.

La discussion entre le directeur et l'auteur s'éternisait pendant que le commanditaire, qui n'aspirait pas à devenir un homme du monde, commençait à bâiller.

— Pourquoi, lança Bannel à bout d'idées, Mademoiselle Piedplus ne ferait-elle pas sa première apparition en incarnant l'une des danseuses à la barre du célèbre tableau de Degas que nous pourrions très bien reconstituer, en grand, sur le plateau avec des personnages vivants?

— Pas mal, acquiesça Paul-Louis Fiers, à qui cette idée souriait assez. Je vois très bien la scène... Au début, les personnages seraient immobiles, comme s'ils faisaient partie d'un tableau vivant... et, peu à peu, ils s'animent : M^{lle} Piedplus sortirait du cadre pour venir danser à l'avant-scène...

— C'est impossible! trancha la voix d'Adeline qui parut revenir à la réalité de la table.

Les trois hommes furent surpris de cette intransigeance de ton. Dumien lança à Bannel un rapide clin d'œil qui voulait dire : «Hé! hé! notre nouvelle vedette commence à prendre tout à fait son rôle au sérieux, puisqu'elle émet un avis déjà opposé au nôtre. Qu'est-ce que ce sera au moment des répétitions! Cela nous promet de ces prises de bec!»

— Je ne veux pas de cette idée de tableau, reprit plus doucement Adeline qui avait surpris le regard échangé entre les deux hommes, uniquement parce que M. Degas, dont j'admire le talent, m'a fait autrefois l'injure de me supprimer de cette toile où il m'avait d'abord peinte. Vous semblez tous trois étonnés de ce que j'avance? C'est cependant exact, bien que ça ne me rajeunisse pas! J'ai vu les premières esquisses de cette œuvre au foyer de la rue Le Peletier... Quand M. Degas m'a entrevue, je n'étais encore que le plus obscur des petits rats... S'il m'avait laissée sur sa toile, je crois bien que je la lui aurais achetée à n'importe quel prix le jour où il a eu besoin de la vendre : c'était une promesse que j'avais faite à ma pauvre mère, voici

bien longtemps, sur l'impériale d'un omnibus... Tant pis pour lui et pour moi! Mais vous ne voudriez tout de même pas que je lui fasse de la réclame sur scène pour un tableau d'où il m'a chassée?

Paul-Louis Fiers n'osait répondre que M. Degas n'avait plus besoin de la moindre publicité et que la vengeance d'Adeline frisait la petite mesquinerie ; il jugea plus diplomate de donner à la conversation un tour aimable :

— Je conçois très bien, Mademoiselle, que des motifs impérieux puissent vous inciter à nous opposer ce refus catégorique, seulement vous nous plongez, ces messieurs et moi, dans une extrême perplexité... Dans quel rôle vous faire apparaître la première fois? Songez que de cette première vision de vous qu'aura le public dépendra toute la réussite. Auriez-vous par hasard une idée?

— Oui, répondit-elle. Je connais aussi bien que vous, pour en avoir éprouvé maintes fois les effets dans des rôles de ballets, l'importance de ce premier contact. Je dois donc mettre toutes les chances de plaire de mon côté. Et je ne plairai que si je suis bien dans mon rôle. Vous êtes assez averti des lois du théâtre, mon cher auteur, pour savoir depuis longtemps qu'une artiste n'interprète un rôle à la perfection que si elle le sent... Si incroyable que cela pourra vous paraître, je ne «sentirai» jamais de meilleur rôle que celui que je vais essayer de vous décrire...

Les têtes des trois hommes s'étaient penchées vers la ballerine, comme si elles craignaient que ne fût divulgué un secret d'État. Adeline dit alors de sa voix douce :

— Imaginez un décor de restaurant à la mode vers 1868, et, au centre de ce décor, une longue table recouverte d'une nappe, autour de laquelle se tiennent debout, des officiers de hussards tenant chacun une coupe de champagne en main... Je vous vois sourire, mon cher auteur... Rassurez-vous : ce n'est pas le souper de *La Traviata*! Ces hommes en effet acclament une même femme, toute frêle, toute menue qui est debout sur les pointes au centre de la table : c'est une petite ballerine, en chaussons et tutu, tenant elle aussi une coupe de champagne à la main... Le rideau se lève sur cette vision qui reste immobile, selon votre formule de tableau vivant, pendant quelques secondes. Et brusquement, tout s'anime parce que l'orchestre vient d'attaquer une joyeuse mazurka... J'ai souvenance de l'une de ces danses qui était charmante et qui s'intitulait *La mazurka de l'Empereur*, de Waldteufel : ce ne serait pas difficile de la retrouver... Doucement d'abord, plus fort ensuite, les officiers se mettent à scander, en frappant dans leurs mains, le rythme de la mazurka dansée sur la table par la ballerine jusqu'à ce que l'ambiance du tableau devienne délirante. L'orchestre change aussitôt de rythme et attaque une redowa : la ballerine l'interprète également sur les pointes, puis elle

saute à terre, où s'ébauche un joyeux quadrille dont elle est le seul élément féminin. Au quadrille des Lanciers succède une valse romantique d'Olivier Métra, pendant laquelle la danseuse passe sans arrêt d'un cavalier à l'autre. Et le rideau tombe sur le tourbillon de plus en plus rapide de la valse... Je ne sais si vous m'avez comprise, Messieurs, mais croyez-moi : tout le chic de cette première apparition résidera dans le fait que, contrairement à ce qui se passe dans vos revues actuelles, je serai seule femme, dans ce tableau, entourée de garçons magnifiques. Automatiquement, tous les yeux se braqueront sur moi parce que je deviendrai le centre féminin de la scène : ce sera à moi de prouver que j'ai encore l'étoffe nécessaire.

Elle s'était tue. Pendant tout son exposé, ses joues s'étaient enflammées, sa voix s'était faite persuasive...

Les trois hommes comprirent que lorsqu'elle parlait «métier», Adeline Piedplus redevenait une grande artiste. Plus rien d'autre ne comptait alors pour elle. Et cette constatation pouvait donner confiance, à ceux qui misaient sur sa réussite.

— J'aime votre idée, déclara Paul-Louis Fiers. Elle est nouvelle et charmante : les pointes de cette danseuse évoluant sur la nappe blanche d'une table de restaurant feront sensation... Pour que la tonalité générale du tableau soit légère, on pourrait revêtir les officiers d'uniformes verts qui se marieraient à merveille avec le blanc de votre tutu.

— Vous n'y pensez pas, Monsieur Fiers! s'écria Adeline. Je veux que les uniformes de mes cavaliers soit la reproduction exacte de celui du 1^{er} Hussards à cette époque : dolman bleu ciel avec col passementerie en laine blanche. Le vert était la couleur du 6^e Hussards...

Il y eut un moment de stupeur autour de la table : les trois hommes se demandaient comment une danseuse pouvait être aussi compétente sur les uniformes du Second Empire? Et ils commencèrent à croire que leur nouvelle vedette serait pour eux une collaboratrice de choix.

— Nous pourrions très bien intituler ce tableau «La Ballerine et les Hussards»? suggéra Damien, que l'exposé d'Adeline avait enfin réussi à arracher à sa torpeur.

— Ce serait en effet le titre qui conviendrait, répondit-elle en esquissant un sourire.

— Ma chère vedette, déclara Bannel, permettez-moi de lever cette coupe, en attendant que ce geste soit exécuté par votre escadron de hussards, en hommage à l'idée géniale que vous venez d'avoir...

Les trois hommes étaient déjà debout. Restée assise, Adeline leur répondit gentiment :

— Je vous remercie, Messieurs... Si vous voulez bien écouter mes

suggestions de femme, je pense que nous ferons de l'excellent travail. Ah! un dernier point sur lequel j'insiste particulièrement : je tiens à choisir moi-même tous les figurants qui devront incarner les officiers. Je voudrais tant qu'ils pussent ressembler à leurs modèles!

— Quels modèles? demanda Paul-Louis Fiers ahuri.

— Ceci, mon cher auteur, est l'un de mes petits secrets! dit Adeline en se levant à son tour.

Elle traversa à nouveau l'omnibus, suivie de ses trois chevaliers servants, subjugués par son autorité. Le même phénomène qu'au moment de son entrée dans le restaurant se produisit : le bruit des conversations diminua... Cette femme ne pouvait passer inaperçue. Elle n'était plus jeune cependant, ni très jolie... Mais elle était mieux que cela. Il y aurait foule, le soir de la générale, aux Folies-Bergère...

Les répétitions étaient commencées. Pendant que l'une des premières troupes de danseuses anglaises importée en France, les «Jackson Girls», travaillait sur le proscenium, Adeline, assise dans le hall où elle était entourée de tout l'état-major de l'établissement, choisissait avec soin, parmi une centaine de candidats, les vingt jeunes gens destinés à incarner les gais convives du souper des hussards. La vedette faisait passer et repasser les figurants devant elle avant de dire, sur un ton qui n'admettait pas la moindre réplique : «Merci, Monsieur. Cela suffit», ou bien : «Vous tiendrez le rôle du capitaine de Luppé... Si j'ai bonne mémoire, il n'était pas très grand... Vous, Monsieur, serez un colonel de Linville remarquable, à condition de blanchir vos tempes...»

Elle s'arrêta de parler, sa gorge ne pouvant plus laisser passer le moindre son. Son souffle était coupé à la vue du personnage qui défilait maintenant devant elle... Ce n'était qu'un figurant comme les autres, même un peu plus jeune, blond, svelte, dont le visage avait une distinction rare. Il avait une grande aisance en marchant et ne semblait nullement emprunté de se retrouver devant l'aéropage qui le détaillait des pieds à la tête.

— Comment vous appelez-vous, Monsieur, demanda Adeline, retrouvant enfin l'usage de la parole.

— Wladimir Profieff, répondit-il avec une fierté non dissimulée.

— Sans doute êtes-vous russe?

— Cela ne se remarque pas à mon accent? dit le garçon en éclatant d'un rire sonore qui découvrait une denture éblouissante.

— Pas mal! murmura Adeline à Paul-Louis Fiers.

Un rapide conciliabule s'engagea entre la vedette, l'auteur, le directeur et le régisseur de la scène.

— Monsieur Profieff, demanda Paul-Louis Fiers, auriez-vous par hasard des notions de danse plus précises que celles de la moyenne des figurants?

Le grand garçon blond toisa le malheureux qui venait de lui poser cette question normale après tout, avec un dédain qui en disait long :

— Sachez, Monsieur, que je ne me présente ici comme figurant que poussé par la nécessité. Je vis actuellement sans ressources à Paris : j'y suis venu l'année dernière avec la compagnie de ballets amenée de Saint-Pétersbourg par M. de Diaghilew.

— Vous dansiez au Châtelet en mai? demanda Adeline, de plus en plus intéressée.

— Oui, Mademoiselle... J'y interprétais les *Danses du Prince Igor* avec mon camarade Nijinski et *Cléopâtre* avec Anna Pavlova. Vous n'avez sans doute remarqué, ajouta-t-il avec suffisance, dans ce dernier ballet où j'avais pour partenaire Ida Rubinstein?

Ces quelques noms, lancés négligemment, firent gros effet dans le hall des Folies-Bergère. Les autres figurants observaient avec envie ce bellâtre qui essayait d'attirer l'attention sur lui en racontant des prouesses imaginaires, dont il n'avait certainement pas accompli le quart. Le conciliabule reprit entre les membres de l'aéropage, et, finalement, le régisseur s'avança vers le postulant pour lui dire :

— Veuillez m'accompagner sur le plateau, où M. Staats va vous faire passer un rapide examen.

Le garçon blond suivit le régisseur en jetant un regard triomphant dans la direction de ses concurrents. Les dernières silhouettes de hussards furent rapidement trouvées par la vedette qui s'éloigna à son tour en disant au revuiste :

— Venez. Nous allons voir ce qu'«il» donne sur le plateau et ce qu'en pense Staats.

Bannel informa les dix-neuf élus que leur première répétition était fixée au lendemain à neuf heures du matin, puis il se tourna vers les quatre-vingts laissés pour compte, qui faisaient piètre figure, en leur disant, en guise de consolation :

— Tous mes regrets, Messieurs. Espérons que ce sera pour une autre fois...

Léo Staats était un petit homme musclé, bondissant, ne tenant jamais en place. C'était lui qu'Adeline avait fait engager par Bannel pour régler la chorégraphie des tableaux où elle paraîtrait. Après avoir été premier danseur, il remplissait avec une rare compétence les délicates fonctions dans lesquelles s'était illustré longtemps avant lui Margazini à l'Académie Nationale de Musique. Seule la diplomatie d'Adeline avait pu lui faire donner par André Messenger, le nouveau directeur de l'Opéra, l'autorisation d'apporter sa technique sûre à la dernière mise au point des scènes dansées de la revue des Folies-

Bergère.

Léo Staats offrait avec Margazini l'analogie d'être un bavard intarissable. Il était gai par surcroît : ce qui facilitait les choses dans l'atmosphère toujours tendue des répétitions. Enfin – et Adeline avait fait preuve d'infiniment de doigté en l'imposant pour choréauteur – le petit homme jovial était l'un des rares maîtres de ballets classique qui fût capable de comprendre les lois très spéciales du music-hall. Il lui arrivait souvent de confier à ses intimes, depuis qu'il faisait travailler les artistes des Folies-Bergère :

— Lorsque l'on me trouvera trop vieux pour l'Opéra, je ferai comme notre vedette : je me réfugierai au music-hall, le seul endroit où l'on puisse créer quelque chose de neuf sans être assujetti à la routine administrative des subventionnés!

Quand «l'aéropage» le rejoignit sur le plateau, ce fut pour le trouver au comble de la satisfaction.

— Qu'est-ce que c'est que ce lascar que vous m'avez envoyé? dit-il, volubile, sans même attendre la réponse. Savez-vous qu'il est prodigieux!... C'est bien le premier figurant que je rencontre qui sache danser! On doit pouvoir en faire quelqu'un de très bien...

— C'est tout ce que je voulais savoir, répondit Adeline qui se tourna vers le jeune Russe en lui annonçant : Monsieur Profieff, je vous choisis pour partenaire dans mon tableau d'entrée... Vous valsez avec moi... Il n'y a qu'une chose qui m'ennuie : quel âge avez-vous?

— Vingt-deux ans, répondit Wladimir, qui restait abasourdi sous le choc de cet avancement inespéré.

— C'est suffisant pour ne plus être imberbe, déclara la vedette. Je suppose, Monsieur Profieff, qu'une règle des ballets russes veut que les danseurs ne portent pas la moustache?

Le jeune homme la regardait de plus en plus ahuri.

— Vous vous rasez, mais votre moustache doit pouvoir pousser? Il est indispensable que ce soit chose faite pour la Première... Cela vous ira très bien d'ailleurs... Vous êtes blond, vos cheveux sont soyeux, votre moustache sera fine... Je ne pourrais pas danser dans ce tableau avec un partenaire qui n'aurait pas de vraies moustaches... Tout cela doit vous paraître un peu étrange, mais sachez que j'ai horreur des postiches... J'aime ce qui est naturel. Enfin, vous interpréterez dans ce tableau le rôle d'un beau lieutenant qui était également marquis : j'espère que vous saurez le comprendre? A demain, Monsieur Profieff. Vous répéterez avec moi dans le hall à onze heures. Bien entendu, vous ne toucherez pas les appointements de simple figurant, mais un cachet en rapport avec votre rôle. Et votre nom sera sur l'affiche. En somme, vous aurez tout ce qu'un garçon ambitieux comme vous peut désirer de mieux... Je serais navrée si vous me déceviez! Ces

messieurs et moi risquons gros en vous faisant confiance. Vous êtes libre de vous retirer...

Wladimir Profieff oublia, en partant, de baiser la main de celle à qui il devait la chance de sa vie. Quand il se fut éloigné, Adeline confia à Paul-Louis Fiers :

— Evidemment, il a l'apparence d'un homme du monde... Mais il n'a qu'elle! Mon cher auteur, je compte sur vous pour lui apprendre comment se conduit un authentique marquis.

— Chère amie, soupira le revuiste, j'en ai dégrossi de plus lourdauds au cours de ma longue carrière de metteur en scène!

... Le soir de la Générale était enfin arrivé. Sur le plateau encombré de décors, la nervosité était extrême. Paul-Louis Fiers ne cessait d'aller de l'un à l'autre, répétant pour la dixième fois à Claudius – bon comique zozotant qui était venu du café-concert pour jouer les rôles de compère – un couplet que les exigences de l'actualité l'avaient obligé à modifier l'après-midi même, et gourmandant une petite femme dont le soutien-gorge marquait des velléités certaines de fuite. Quand Adeline eut franchi l'entrée des artistes, rue Saulnier, son premier soin, avant de rejoindre sa loge où l'attendait son habilleuse, fut d'aller respirer «l'air du plateau». Malgré l'agitation qui y régnait, celui-ci était encore à demi éclairé et la vedette eut la satisfaction de constater que le pompier de service était en train d'examiner la salle par la fente du rideau. Cela lui rappela un autre sapeur, bien gentil celui-là, qui n'avait pas hésité à soulever à bout de bras une fillette, cinquante années plus tôt, pour lui permettre de regarder par l'œil-de-bœuf, pratiqué dans le rideau rouge et or de l'ancien Opéra, les places occupées par le docteur et M^{me} Chafouin. Et Adeline esquissa un sourire à la pensée que tous les sapeurs-pompiers devaient avoir les mêmes réflexes.

Ce souvenir précis, plaqué brusquement dans sa mémoire, en amena d'autres. Elle se revoyait, frêle et menue, grelottante de fièvre sous ses ailes diaphanes de petit Elfe, mais n'ayant nullement le trac dont elle ignorait même le nom alors, écoutant les dernières recommandations de Margazini, sentant la sollicitude un peu trouble de Giselle habillée en grande poupée nordique... Et, tout naturellement, son esprit fit des comparaisons avec sa situation présente : bien qu'elle fût «la Vedette», celle pour laquelle ces centaines de spectateurs s'étaient déplacés, elle faisait de nouveaux débuts, empreints de trac cette fois.

Bannel, le directeur, traversa la scène en lui criant :

— Jetez donc un coup d'œil sur la salle : c'est la plus éblouissante que nous ayons jamais connue! Le Tout-Paris est là... Dumien n'en revient pas!

Adeline prit la place du pompier qui s'éloigna discrètement. Et elle

put contempler seule l'immense vaisseau comme le capitaine d'un navire qui, du haut de sa dunette, embrasse d'un regard circulaire toute la vie du bord. Le directeur ne s'était pas trompé : dans une sorte de halo – le music-hall offrait pour les artistes l'inconvénient de permettre aux spectateurs de fumer – des visages connus lui apparaissaient perdus au milieu de centaines d'autres anonymes.

Elle reconnut aisément, dans l'avant-scène de gauche, les flegmatiques frères Isola. Les favoris blancs d'Arthur Meyer émergeaient d'un fauteuil d'orchestre, au deuxième rang : demain *Le Gaulois* donnerait le compte rendu mondain de la soirée. Ce serait la consécration du succès. Un peu plus loin encore, debout et se pavanant, André de Fouquières tenait à cœur de justifier sa réputation d'arbitre des élégances. Dans une loge de droite, une femme étrange, aux cheveux en bandeaux et au visage de madone, bavardait avec Catulle Mendès, le critique le plus influent de l'époque. Adeline sut un peu plus tard que cette femme était Cléo de Mérode. «Elles» et «ils» étaient tous là – les demi-mondaines et les supporters de salons – venus la voir sans indulgence. Peu à peu, des têtes surgissaient du brouillard tiède : Liane de Pougy, la femme la plus dépensière de Paris... Paul et Guy de Cassagnac, dont les duels ne se comptaient plus... Polaire et son tour de taille de cinquante centimètres, formant un couple insensé avec un Jean Lorrain maquillé comme une vieille femme et portant des bagues à tous les doigts... Dufayel, l'éternel M. Dufayel que l'on retrouvait partout... Willy enfin, dont le visage disparaissait sous son bouc et ses grosses moustaches, qui se penchait de temps en temps, d'un air protecteur, vers sa jeune femme, mince et mélancolique, au regard lumineux, Colette, qui connaissait mieux que personne le music-hall et l'aimait.

Ils étaient trop... Adeline préféra ne plus les voir, ne plus penser qu'ils étaient dans la salle et s'enfuir vers sa loge. Là, au moins, elle se retrouverait seule avec elle-même avant de livrer la grande bataille.

Doudou, son habilleuse, l'attendait. Doudou, dont nul n'avait jamais su le nom véritable, avait été trouvée par Adeline, au hasard de son tour du monde, à Fort-de-France. La petite Martiniquaise, âgée d'une vingtaine d'années, s'était prise d'affection pour cette Parisienne élégante et l'avait suppliée de l'engager à son service. Elle semblait si douce, Doudou, si affectueuse, si sensible, qu'Adeline se l'était attachée. Doudou avait quitté sans regret son île merveilleuse pour poursuivre avec sa nouvelle maîtresse le tour du monde qui l'avait conduite à Paris, ville de ses rêves d'enfant noire. Doudou habitait à Auteuil, où elle avait remplacé Léontine avec moins d'autorité certes, mais un dévouement frisant l'adoration. Elle avait battu des mains quand sa maîtresse lui avait annoncé qu'elle l'emmènerait dans sa voiture tous les soirs aux Folies-Bergère pour qu'elle lui tînt lieu

d'habilleuse particulière. Quand Doudou n'était pas dans la loge, elle avait pour consigne de rester devant la porte et d'en interdire l'accès à tous les importuns. Ce soir, la petite Martiniquaise aurait fort à faire.

Elle accueillit celle qu'elle appelait sa «bonne mamoiselle» par l'une de ces exclamations joyeuses dont seuls les indigènes de son pays connaissent le secret :

— Mademoiselle va être en retard... Li tutu est bien repassé, bien blanc, bien propre...

Adeline commença à se déshabiller en écoutant le babillage de Doudou où les labiales étaient douces et dont chaque mot possédait une inflexion chantante. Entendre parler Doudou était un ravissement et un repos.

— Mamoiselle doit être si émue...

— Moins que tu ne le crois, Doudou...

— J'ai suspendu au miroir de la coiffeuse li talisman qui porte bonheur dans mon pays... Si Mamoiselle a besoin de courage, elle n'aura qu'à le toucher avant de descendre en scène.

Le timbre d'une sonnerie électrique retentit dans le couloir des loges. Ce signal voulait dire que la représentation allait commencer. Adeline entendit un bruit de voix confus et des pas précipités : les «Jackson Girls» rejoignaient le plateau. Et elle songea, non sans mélancolie, aux temps révolus où le vieux Passavent agitait à la main sa cloche en criant de sa voie éraillée, dans les couloirs poussiéreux de la rue Le Peletier : «En scène pour le premier acte!»

Elle ne paraissait, dans le tableau des Hussards, qu'une demi-heure après le lever du rideau. Celle-ci passa vite. Quand le timbre électrique retentit une seconde fois, elle sut que c'était pour elle. Avant d'ouvrir la porte de sa loge, elle attendit un instant, avec l'espoir fou d'entendre une fois encore la voix de Passavent hurler : «En scène, les demoiselles du Corps de Ballet!» Mais seul le silence succéda à la sonnerie. Elle n'avait plus qu'à jeter sur ses épaules le peignoir que lui tendait Doudou et commença à descendre le petit escalier en colimaçon, suivie de la Martiniquaise qui ne pouvait comprendre que cette ballerine en tutu, outrageusement maquillée et aux cheveux teints, incarnait dans cette usine du plaisir qu'est un music-hall moderne tout ce qui restait d'un passé prestigieux fait de tact et d'élégance...

Quand Adeline remonta dans sa loge après le Final du premier acte, elle trouva la pièce encombrée de corbeilles de fleurs envoyées par les animateurs des Folies-Bergère et de nombreux admirateurs connus ou inconnus. Les hortensias répandaient dans la loge, aux

dimensions exigües, une odeur insupportable qui montait à la tête.

— Mets-les dans le couloir, dit la ballerine à Doudou, sinon je m'évanouirai avant d'entrer en scène tout à l'heure. L'atmosphère devient irrespirable ici.

La petite Martiniquaise exécuta l'ordre sans trop de précipitation : elle trouvait ces fleurs merveilleuses de senteur et de coloris. Adeline les regretta un peu : n'étaient-elles pas le premier hommage rendu à sa réussite indéniable ? Car c'était un succès, un très gros succès pour la revue luxueusement montée et pour sa vedette en particulier. Si la deuxième partie se déroulait dans la même atmosphère, le rideau tomberait à la fin de la représentation sur un véritable triomphe. Il n'y avait pas eu un heurt, ni le moindre accroc dans le prodigieux mécanisme d'horlogerie, minuté à la seconde, que représentait un spectacle de cette envergure. Doudou savait déjà tout cela par les conversations de machinistes, d'accessoiristes ou d'habilleuses qu'elle avait surprises dans la fièvre des couloirs et des escaliers sans fin. La petite servante était radieuse ; elle avait envie d'embrasser les mains de sa maîtresse, dont le calme offrait un contraste surprenant avec toute l'agitation qui l'entourait.

— Reste devant ma porte dans le couloir, lui dit Adeline. Tu en interdiras l'entrée à tout le monde, sauf au petit Profieff que j'ai prié de me rejoindre ici dès qu'il serait habillé pour notre tableau du deuxième acte. Quand l'entracte sera terminé, tu reviendras m'aider à passer ma crinoline.

Doudou sortit et prit sa faction devant la porte. Adeline ne voulait pas être fatiguée par des visites importunes : elle avait encore besoin de toutes ses forces. Il serait toujours temps d'accepter les compliments à l'issue de la représentation : elle recevrait alors tout le monde dans sa loge, en grande dame. Elle venait de se débarrasser, non sans peine, de la robe en lamé or et de la coiffure empanachée du Final du premier acte, lorsque deux coups brutaux furent frappés à la porte : c'était Wladimir.

Le jeune Russe avait du charme sous l'habit romantique noir qu'il porterait dans le tableau où Adeline incarnerait elle-même la comtesse de Montebello à un bal de la cour aux Tuileries. La vedette s'était vêtue du déshabillé rose, s'harmonisant avec les teintes de sa loge et commandé intentionnellement pour les longs moments qu'elle aurait à y passer entre deux entrées sur le plateau. Elle n'apparaissait en effet que quatre fois au cours de la revue : pour le Souper des hussards, le Final du premier acte, le Bal des Tuileries et le Final du deuxième acte. Assise devant sa coiffeuse, Adeline détailla pendant quelques secondes dans la glace le danseur qui se tenait debout derrière elle, avant de lui dire :

— Vous avez été très bien tout à l'heure, mon petit Wladimir...

Savez-vous que je vous préfère sous l'uniforme de hussard plutôt que dans cet habit qui vous va cependant à ravir? J'avais vraiment l'impression de danser avec un aristocrate authentique... Et ces moustaches vous transforment.

Le jeune homme se rengorgeait, savourant son triomphe personnel. Les éloges que lui décernait cette «vieille» femme lui paraissaient tout à fait justifiés ; le contraire l'eut étonné. Adeline dut deviner ce sentiment puéril, puisqu'elle s'empressa d'ajouter pour rabattre un orgueil grandissant :

— Il n'y a qu'une chose qui me chiffonne, mon petit Wladimir... Comment se fait-il que, faisant preuve d'une telle grâce et d'une pareille distinction dans vos attitudes, vous les perdiez dès que vous ouvrez la bouche? Il faudra remédier à cette lacune au plus tôt! Il est indispensable que mon partenaire devienne un garçon bien élevé. J'ai l'intention de sortir beaucoup avec vous en dehors de nos heures de travail. Ce sera excellent pour vous : cela vous lancera. Demain soir, par exemple, à l'issue de la Première, j'ai décidé que nous irions souper tous les deux, presque en amoureux, chez Maxim's. Bien entendu, vous serez partout mon invité, mais comme je tiens, dans votre propre intérêt, à sauver les apparences, j'ai décidé de vous offrir un budget personnel de frais... Disons : «de représentation»... Ce projet vous plaît?

Wladimir acquiesça : rien ne pouvait mieux lui convenir.

— Naturellement, personne ne connaîtra notre petit accord privé. Les gens sont si médisants qu'ils auraient vite fait de jaser! Vous verrez que nous ne nous ennuiersons pas ensemble... A propos, où donc habitez-vous, Wladimir?

— Dans un hôtel, cité Bergère. Dès que j'aurai un peu d'argent, je changerai de domicile... Une chambre sans confort n'est pas digne de moi! Nous autres Russes, premiers danseurs de ballets impériaux, avons besoin de luxe... Nous ne sommes pas faits pour la médiocrité!

— C'est aussi mon avis, dit Adeline. Prenez ceci, mon petit Wladimir : c'est un premier acompte qui vous permettra de louer un pied-à-terre dans un quartier convenable... On m'a dit qu'il y en avait d'adorables dans les parages de l'Étoile : vous devriez vous en occuper dès demain matin... Quand vous aurez fixé votre choix, vous me ferez visiter les lieux et nous procéderons ensemble à l'installation, voulez-vous?

Wladimir était prêt, depuis qu'une femme lui avait fait comprendre – alors qu'il n'avait encore que seize ans – qu'il était beau, à ne pas refuser les cadeaux.

— Voilà qui est parfait, conclut la vedette. Il vous faudra également avoir une garde-robe impeccable. Allez chez un bon tailleur : ce sera un régal pour lui d'habiller un jeune homme bâti comme

vous. N'hésitez pas, quand vous aurez épuisé la somme d'argent que je vous ai remise, à venir me trouver... J'aimerais assez que vous veniez prendre le thé demain à quatre heures chez moi, à Auteuil... Je vous apprendrai certaines petites choses de la conversation courante et quelques règles de civilité mondaine qu'il est indispensable que vous connaissiez avant notre souper de demain soir chez Maxim's, pour lequel vous vous ferez prêter un habit par votre tailleur, en attendant que le vôtre soit prêt. Après le thé, nous viendrons avec ma voiture directement ici.

La sonnerie électrique, annonçant la fin de l'entracte pour les artistes, retentit dans le couloir.

— A tout à l'heure, mon petit Wladimir, et surtout à demain à quatre heures chez moi...

Le Russe avait déjà la main sur la poignée de la porte. Adeline, toujours assise devant sa coiffeuse, le rappela :

— Wladimir! Et elle ajouta sur un ton d'affectueux reproche : On ne vous a jamais enseigné qu'il était bienséant de baiser la main d'une femme quand on prenait congé d'elle?

Le danseur revint précipitamment et lui saisit les deux mains :

— Non : une seule... La droite.

Il baisa la main gloutonnement, sans mesure.

— C'est un peu brutal, constata-t-elle en souriant. Enfin! Espérons que ce sera mieux la prochaine fois... L'important est que vous ne l'oubliiez plus à l'avenir!

Et elle ajouta, en retenant la main du jeune homme dans la sienne un peu plus longtemps que ne l'auraient exigé les convenances :

— ... Pas un mot de notre conversation à qui que ce soit.

Le regard bleu du Russe indiqua qu'il avait très bien compris.

Lorsqu'il se retrouva dans le couloir, après avoir claqué la porte sans l'ombre de discrétion, il jeta un regard méprisant sur Doudou, qui le regardait ahurie. Wladimir estimait sans doute que la petite Martiniquaise faisait déjà partie de sa propre domesticité. Et quand Doudou pénétra dans la loge, elle eut l'impression, en regardant le visage de sa maîtresse reflété par la glace de la coiffeuse, qu'Adeline était rêveuse...

Le rideau s'était relevé pour la sixième fois, après le Final du deuxième acte, sur les rappels du public enthousiasmé par la féerie qui venait de se dérouler pendant trois heures sous ses yeux. Le directeur Bannel, enfoncé dans son avant-scène, pouvait se réjouir ; et le commanditaire, Dumien, pourrait dormir tranquille pendant des mois en rêvant aux après-midi enchantés que les recettes lui permettraient de passer sur les hippodromes. Le rideau s'immobilisa enfin dans les cintres pour permettre l'annonce traditionnelle. Adeline, dont les formes restaient moulées dans un long fourreau de paillettes noires et

dont la chevelure acajou était surmontée d'aigrettes blanches, s'avança sur le proscenium pour dire d'une voix calme, où perçait cependant une légère émotion :

— La revue dont nous venons d'avoir l'honneur de donner la répétition générale devant vous est de M. Paul-Louis Fiers...

Avant que la phrase ne fut terminée, les applaudissements couvrirent le nom du revuiste, pendant que mille voix scandaient :

— L'auteur! L'auteur!

Celui-ci apparut enfin côté cour, après avoir fait suffisamment attendre le public, pour que celui-ci eût vraiment envie de le voir. Adeline alla au-devant de Paul-Louis Fiers en lui tendant la main et elle l'entraîna au centre de la scène. Paul-Louis Fiers, impeccable dans son habit et le sourire commercial de circonstance sur les lèvres, reçut par bouffées les ovations qui lui étaient destinées. Après quoi, il eut un geste charmant : il baisa, avec infiniment de distinction, la main de sa nouvelle vedette sous le regard étonné de Wladimir, qui reçut en public une excellente leçon de politesse au moment où le rideau redescendait pour la dernière fois.

Ce fut un véritable cortège qui accompagna Adeline jusqu'à sa loge, dont Doudou barricada la porte pour permettre à sa maîtresse de se débarrasser de son encombrante robe de scène. Dehors, dans le couloir, régnait une bousculade indescriptible. C'était à qui pénétrerait le premier dans la loge de la nouvelle étoile consacrée au firmament vertigineux du music-hall. Quand Adeline fut enfin prête, Doudou laissa passer les visiteurs par petits groupes. Adeline, assise sur son divan de repos, souriait à tous, en tendant inlassablement la main et trouvant un mot aimable pour chacun. Malgré l'exiguïté du cadre, la ballerine recevait en impératrice ; la princesse Mathilde elle-même n'aurait pas eu plus grande allure. Les visiteurs ressortaient dans le couloir, éblouis par tant de charme et le concert de louanges ne faisait que s'amplifier. Avant une demi-heure, «l'omnibus» de Maxim's retentirait d'un seul nom : «Adeline Piedplus», agrémenté d'une phrase lancée par Boni de Castellane :

— Mon cher, «Elle» est prodigieuse... C'est un crime de ne pas aller l'applaudir!

Un couple laissa Adeline perplexe : si elle n'avait pas souvenance d'avoir jamais rencontré le visage de la dame, elle avait l'impression très nette de connaître celui du monsieur. Ce dernier parut jouir du moment d'incertitude avant de se présenter lui-même :

— Je crois que vous ne me reconnaissez pas? J'aurais dû m'y attendre... Après dix-huit années! Permettez-moi de me nommer, Léopold de Morville, et de vous présenter la baronne de Morville, ma femme...

Pour une fois – ce fut la seule de la soirée – le sourire d'Adeline se

figea l'espace d'une seconde. Se pouvait-il que cet homme vigoureux, approchant de la quarantaine, qu'elle avait en face d'elle, fut le petit Léopold qui était si amoureux dans le sphérique de l'Exposition et pour lequel elle avait eu une funeste passion, uniquement parce qu'il lui rappelait Ludovic? Ses cheveux n'étaient même plus blonds, mais châains! Elle oubliait que les siens n'étaient plus d'ébène, mais tiraient sur le faux acajou... Et il lui présentait sa femme, personne insignifiante et certainement de bonne famille, avec laquelle il était venu l'applaudir en bourgeois!... Elle retrouva, malgré tout, assez de présence d'esprit pour dire :

— En voilà une surprise! Je suis ravie, Madame, de faire votre connaissance.

— Je le suis également, répondit la baronne de Morville. Mon mari m'a souvent parlé de vous et de mademoiselle votre fille... Comme il est regrettable que les choses ne se soient pas arrangées avec mon beau-frère!

— Comment va-t-il? demanda vivement Adeline, avec le désir de faire dévier la conversation.

— Il lui est arrivé un grand malheur, reprit la baronne de Morville. Sa femme est morte l'année dernière, le laissant veuf avec cinq enfants!

— Mon dieu! soupira Adeline. Et vous, Léopold, êtes-vous père de famille?

— Nous avons trois fils, répondit-il un peu gêné.

— Laissez-moi vous féliciter... Vous ressemblent-ils, Madame?

— On dit que les fils ressemblent toujours à leur mère, répondit avec modestie l'épouse de Léopold.

— C'est ce qu'ils avaient de mieux à faire, déclara Adeline en souriant. Seriez-vous toujours dans l'armée, Léopold?

— Mais oui... au 1^{er} Hussards, pour ne pas changer...

— Il vient d'être nommé chef d'escadron, confia la baronne.

— Vous aviez l'étoffe d'un militaire! Mon apparition sur la scène au milieu des hussards du Second Empire vous a-t-elle plu?

— C'était admirable! s'écria sincèrement Léopold. Quel chic vous aviez sur cette table! Et quel équilibre sur les pointes! Ma femme et moi nous nous faisons une véritable fête de venir vous applaudir quand nous avons appris par les journaux l'annonce de votre entrée.

— C'est très gentil à vous deux d'être venus dès le premier soir.

— Je crois, Léopold, dit la baronne, qu'il va falloir nous retirer... Mademoiselle Piedplus doit être tellement fatiguée, et il y a encore de nombreux visiteurs qui attendent dans le couloir... Au revoir, Mademoiselle. Sincèrement, vous ne pouvez savoir le plaisir que vous m'avez procuré.

— Et à moi, celui de votre visite! surenchérit Adeline. A bientôt,

Madame. Au revoir, cher ami...

Quand Léopold se retrouva dans le couloir, il n'hésita pas à confier à sa femme :

— Elle a beaucoup changé...

— Je la trouve encore très séduisante, avoua la baronne. Et je n'aimerais pas beaucoup, Léopold, vous voir fréquenter sa loge!

— Vous savez bien, Adrienne, que ce genre de créature ne m'a jamais intéressé... Je ne vous l'ai présentée que parce que vous m'en avez manifesté le désir, après que je vous eus raconté la petite idylle sans conséquences qui s'était ébauchée entre Jacques et sa fille. Et puis cela vous a permis de respirer un peu l'odeur si particulière des coulisses.

— C'était follement amusant! conclut Adrienne.

Son mari ne répondit pas, mais pensa que, dans la vie privée de tout homme du monde, devaient exister ainsi quelques secrets enfouis que son épouse légitime ne connaîtrait jamais.

Le défilé dans la loge, ressemblant à celui qui fait suite à un grand mariage dans une quelconque sacristie, se poursuivait. Adeline avait retrouvé sa sérénité souriante. Des deux derniers visiteurs introduits, l'un était un peu de la maison : le maître de ballet Léo Staats, qui commença avec sa faconde habituelle :

— Ma chère Etoile... Je vous appellerai toujours ainsi, parce que j'exècre le mot «vedette». La danse préfère les étoiles... Je ne suis pas venu vous empêcher de rentrer enfin chez vous pour prendre un repos bien mérité, en ajoutant encore ma kyrielle de compliments superflus à tous ceux dont vous ne savez déjà plus que faire... Non! J'ai tenu à vous présenter simplement l'un de mes bons amis qui a contribué, pour une part anonyme et modeste, au succès de cette soirée qui fut surtout la vôtre... Mon ami, dont la timidité n'a d'égale que le talent, a fait les orchestrations de vos danses. Mais il n'est pas qu'un orchestrateur! C'est également un grand chef d'orchestre, auquel nous pouvons prédire le plus bel avenir, doublé d'un compositeur délicat. Il vous a vue travailler pendant les dernières répétitions, et je dois reconnaître que vous l'avez inspiré... Il a composé la partition d'un ballet intitulé *Cydalise et le Chèvre-Pied*, qu'il aimerait beaucoup vous faire entendre un de ces jours prochains? Je suis persuadé que nous pourrions très bien l'intercaler pour vous dans une autre revue. Bien que ce soit une œuvre de classe, dont le style fin s'allie aux formes du grand siècle, je n'ose pas lui conseiller de la présenter à l'Opéra, où nous avons déjà un programme très chargé cette saison.

— Je l'écouterai avec le plus grand plaisir, répondit Adeline. Mais comme je tiens à consacrer toute mon attention à cette audition, qui pourrait très bien avoir lieu chez moi un après-midi, je vous

demanderais, Messieurs, de vouloir patienter un peu : juste le temps qui me sera nécessaire pour me remettre du surmenage intensif de ces derniers jours.

— C'est tout naturel! déclara le maître de ballet. Venez, mon bon ami... Vous voyez : j'étais certain que notre Etoile vous réserverait le meilleur accueil. Elle possède la simplicité rare des vrais artistes...

Au moment où Léo Staats et l'inconnu allaient franchir la porte, Adeline dit en riant au maître de ballet :

— Mon cher Léo, je savais que vous étiez étourdi, mais je ne pensais pas que ce fût à ce point... Vous avez tout simplement omis de me dire le nom de Monsieur!

— Oh! s'écria Léo Staats, je suis impardonnable! Permettez-moi de faire des présentations bien tardives : Gabriel Pierné...

Quand Adeline se retrouva enfin dans son coupé électrique qui la ramenait silencieusement vers Auteuil en compagnie de Doudou, elle ne put s'empêcher de confier à la petite Martiniquaise :

— Je crois que c'est un succès, mais ce qui me chagrine un peu est qu'il a été marqué par une légère désillusion.

— Mademoiselle a du chagrin? demanda innocemment la fille noire en la fixant de ses grands yeux étonnés.

— Le mot est trop fort, Doudou... Tu ne peux pas comprendre.

Et elle s'enferma dans un mutisme voulu, en se demandant par quelle aberration monstrueuse elle avait pu croire, dix-huit années plus tôt, que Léopold le Saint-Cyrien était une nouvelle réincarnation de Ludovic. Elle n'osait s'avouer que seule cette erreur avait précipité la mort de son enfant et reporta vite ses pensées sur Ludovic, son cher, son beau Ludo, qui n'aurait pas changé, lui, avec les années! Elle essayait, dans le fond du coupé obscur, de se remémorer le moindre de ses traits inoubliables. Et elle en vint à se dire que c'était elle, Adeline, qui venait de recréer un Ludovic dans la personne de ce danseur russe, blond comme lui, portant la moustache fine, magnifique sous son dolman bleu ciel à col blanc...

Wladimir arriva à Auteuil avec une bonne heure de retard pour prendre, devant une tasse de thé, sa première leçon de civilité mondaine. Adeline lui fit remarquer que ne pas être exact chez une maîtresse de maison dont on est l'invité, était une preuve de mauvaise éducation chez un homme. Le jeûne Russe répondit que sa journée avait été très remplie par la visite chez le tailleur et la recherche d'un nouveau logement.

— Je l'ai trouvé! déclara-t-il d'une voix triomphante, où passaient des sonorités slaves. Je l'ai loué sans perdre un instant et j'y ai

transporté mes bagages dans un fiacre.

— Vous n'avez pas oublié de payer votre hôtel avant de partir, mon petit Wladimir?

— Je ne sais plus... Et qu'importe! c'est un hôtel exécrable où je ne reviendrai jamais!

— Malgré cela, Wladimir, en France on a l'habitude de payer son hôtel... ainsi que tout ce que l'on doit!

Le Russe la regarda avec étonnement : cette «vieille» lui apprenait des choses étonnantes en jouant son rôle de «protectrice».

— Cet appartement vous plaît-il, au moins?

— C'est ce que j'ai trouvé de mieux et de plus cher... Il est meublé avec beaucoup de goût et se trouve dans un rez-de-chaussée, avenue Carnot.

— J'espère, mon petit Wladimir, que vous m'emmènerez le visiter?... Voulez-vous du lait dans votre thé?

— Non. Je bois toujours le thé à la russe : très fort et sans sucre.

— Bientôt je connaîtrai tous vos goûts, Wladimir...

Le Russe regardait le salon avec satisfaction : la maison d'Auteuil lui convenait. Il lui faudrait sans doute se soumettre à certaines exigences de la propriétaire, mais, cette formalité remplie, que de perspectives agréables s'ouvraient devant lui! Tout en buvant son thé brûlant, il observait Adeline en se disant qu'elle aurait pu être pire! Son maquillage soigné lui permettait encore de faire illusion... Son corps enfin, que Wladimir connaissait mieux que personne pour l'enlacer à chacune de leurs apparitions en scène, avait conservé une fermeté et une vigueur remarquables... En y mettant un peu du sien – et il était décidé à en mettre beaucoup pour jouer la carte de sa vie – Wladimir estimait qu'il gagnerait aisément la partie. L'important était de s'attacher cette femme en favorisant et en développant l'éclosion de sa passion sénile. Enfin, Adeline était une grande vedette : c'était flatteur pour lui, malgré tout... Elle était riche, très riche par surcroît : ce qui arrangerait beaucoup de choses. Le danseur se voyait déjà, grâce à cette fortune acquise par le mérite de son charme, à la tête d'une compagnie de ballets qui concurrencerait celle de Serge de Diaghilew. Une compagnie dont il serait à la fois l'animateur, le chorégraphe et la principale vedette. Ce serait sa vengeance sur ceux qui s'étaient refusés à lui accorder dans les ballets la seule place qui lui convenait : la Première avec son nom ; WLEDIMIR PROFIEFF, en lettres énormes en tête d'affiche. Il écraserait les Nijinski, les Fokine, tous les autres...

Pour atteindre ce but, il lui fallait se plier aux leçons de savoir-vivre qu'Adeline s'était mise en tête de lui donner. Ce serait d'un ennui certain, aussi comptait-il sur son pouvoir attractif pour écourter ces séances le plus possible. Mais comme il devait faire preuve de

bonne volonté, il dit d'une voix tendre et humble :

— Je vous écoute maintenant pour ne pas faire de gaffes ce soir, à notre petit souper... Qu'est-ce qui vous déplaît dans mes manières, Adeline?

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom : elle parut trouver cela tout naturel et répondit :

— Tout me plaît en vous, Wladimir... Seulement, vous avez la brutalité d'un jeune chien... C'est ce qui fait votre charme... Ainsi, quand vous êtes entré tout à l'heure dans ce salon, vous m'avez baisé la main : c'était bien d'y penser, mais vous avez mis trop de précipitation affectée dans ce geste. Ce fut tout juste si vous n'avez pas fait le saut de l'ange pour venir d'un seul bond du seuil jusqu'à moi sous les yeux de Doudou qui vous avait introduit! En ce moment, par exemple, au lieu de vous balancer debout sur vos jambes, vous devriez être assis dans ce fauteuil. Ce soir, quand nous entrerons chez Maxim's...

La première leçon était commencée. Elle dura jusqu'au moment où Doudou vint annoncer que «l'électrique» était avancée devant le perron pour conduire Mademoiselle aux Folies-Bergère. Wladimir avait écouté religieusement avec un petit air modeste, pendant deux heures. Ses yeux clairs fixaient Adeline dans une langueur voulue, soigneusement étudiée, dont le Russe connaissait les effets dévastateurs sur les cœurs féminins. Peut-être avait-il en scène l'étoffe d'un futur grand artiste, mais il était déjà passé maître dans l'art de la séduction muette.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi? lui demanda une première fois Adeline.

— Je vous trouve si belle! s'écria Wladimir.

Elle éprouva un petit choc devant une déclaration aussi enflammée et essaya de poursuivre la leçon. Au bout de quelques instants, elle dut l'interrompre à nouveau pour dire :

— Votre regard me trouble, Wladimir... Savez-vous qu'il a quelque chose de cruel et de très doux à la fois. Pourquoi est-il si nostalgique par moments?

La nostalgie était l'une des meilleures armes du Slave. Il s'en servait en virtuose.

Brusquement, alors qu'Adeline était en train de lui expliquer comment il fallait s'adresser à telle ou telle personnalité, il se jeta à genoux devant elle en lui couvrant les mains de baisers fous et en balbutiant avec un air suprême :

— Toutes ces choses que vous me dites, ma belle Adeline, sont tellement vraies! Je ne suis, auprès d'une grande artiste telle que vous, qu'un obscur petit danseur, ignorant tout ce qu'il faut pour réussir dans la vie de votre capitale. Vous seule pouvez me l'apprendre...

Adeline caressa longuement les mèches blondes de la tête qui s'était inclinée en disant avec une douceur infime :

— Je vous apprendrai tout, mon petit Wladimir...

... A minuit, le succès de la Première s'annonça comparable à celui de la répétition générale. Une demi-heure plus tard, «l'électrique» s'arrêtait rue Royale devant la façade acajou.

— Georges, dit Adeline à son chauffeur, rentrez à la maison avec Doudou et couchez-vous : je ne veux pas vous faire veiller... M. Profieff me reconduira en taxi.

L'entrée dans le restaurant fit sensation : plusieurs habitués se levèrent, en signe d'admiration amicale pour la nouvelle vedette qui eut tout de suite droit à une table bien placée dans l'omnibus. Maxim's l'avait adoptée.

— C'est son gigolo? demanda Gaétan de Courville à Rip. Qui est-il?

— Tu n'as pas reconnu le danseur russe qui lui tient lieu de partenaire?... Le véritable drame de la vie de ces vedettes un peu mûres est qu'elles ont la rage de choisir des partenaires plus jeunes qu'elles : ça les vieillit. Si elles avaient au moins l'intelligence de s'entourer d'hommes à cheveux grisonnants, elles paraîtraient plus jeunes...

— Qui te dit qu'Adeline Piedplus n'a besoin de ce jeune bellâtre que pour la parade? Il lui est peut-être indispensable?

S'il ne l'était pas encore, Wladimir allait bientôt le devenir. Vers la fin du souper, Adeline lui déclara :

— Je veux faire connaissance dès ce soir avec votre garçonnière, mon petit Wladimir... Nous nous y ferons conduire tout à l'heure en taxi.

Les yeux bleus de Wladimir furent aussitôt traversés par l'humilité de la reconnaissance pour l'honneur que lui faisait «sa belle vedette». Le jeune Russe se tint correctement dans l'omnibus, parlant peu et mangeant beaucoup : il lui fallait prendre des forces pour la nuit qui se préparait.

Celle-ci commença pratiquement dans le taxi qui les emportait vers le rez-de-chaussée de l'avenue Carnot. Quand le véhicule s'arrêta devant la porte de l'immeuble, Wladimir avait déjà goûté aux lèvres amoureuses d'Adeline et Adeline à celles, divines, de Wladimir...

... Elle ne rentra chez elle qu'au petit jour en disant, avec un certain embarras, à Doudou, qui l'avait attendue, inquiète, toute la nuit dans le vestibule :

— Cette soirée chez Maxim's était interminable... Je suis morte de fatigue. Tu ne me réveilleras qu'à midi.

Morte de fatigue, mais comblée.

Son bonheur dura quelques semaines. Même pendant cette période, il y eut des moments de doute quand Wladimir venait réclamer de l'argent. Il le faisait sans la moindre discrétion ; ses exigences étaient de plus en plus grandes. Après l'appartement, la garde-robe, l'argent de poche qu'il s'empressait de perdre dans un tripot, il voulut avoir lui aussi son automobile : le plus grand luxe de l'époque. Adeline était de plus en plus faible devant lui. Cette liaison, qui s'affichait aux yeux de tous, devenait un fait acquis de la Vie Parisienne. Elle faisait sourire les uns et choquait les autres qui n'hésitaient pas à dire : «Comment se fait-il qu'une femme de cette classe, dont la vie a toujours été digne et respectable, puisse s'enticher de ce vilain moineau?» Les censeurs ne pouvaient comprendre qu'Adeline cherchait toujours à retrouver, en Wladimir, son cher Ludovic...

Malheureusement, elle le retrouvait de moins en moins, au fur et à mesure qu'elle appartenait davantage au Russe. Physiquement déjà, Wladimir n'avait pas la douceur du bel officier, mais toute la brutalité du Slave : ce qui, dans le fond, n'était pas pour déplaire à la passion d'une femme de soixante ans. Moralement, Adeline comprenait qu'elle ne parviendrait jamais à faire perdre au jeune Russe ses mauvaises habitudes et que, toute sa vie, il boirait et ferait des dettes.

Adeline commençait à désespérer un jour où elle arriva en avance au music-hall. Selon son habitude, elle se dirigea vers la scène, encore obscure et déserte, pour s'y imprégner de l'atmosphère qui lui redonnait, chaque soir, le courage d'affronter le public. Au moment où elle franchissait la porte de fer donnant sur le plateau, elle s'arrêta, pétrifiée : adossé à un portant de décor, à peine éclairé par les lampes en veilleuse, Wladimir enlaçait une petite Anglaise blonde de la troupe des «Jackson Girls»... Adeline avança doucement derrière le portant pour surprendre les bribes de leur conversation et entendit le Russe murmurer :

— Je t'ai écrit l'adresse sur ce papier : viens demain à trois heures, chez moi...

— Et la vieille? demanda la girl dans un français exécrationnel.

— J'en fais ce que je veux, répondit la voix de Wladimir.

Adeline ne voulut pas en entendre plus et s'enfuit pour rejoindre sa loge, dans laquelle elle s'enferma jusqu'au moment où la sonnerie du couloir l'appela en scène.

Il lui fallut un courage surhumain, ce soir-là, pour ne pas défaillir, valser dans les bras de Wladimir et sourire à la salle qui l'acclamait au Final. A l'entracte, le Russe frappa à la porte de la loge, mais elle lui fit dire par Doudou – ravie de transmettre un semblable message, parce qu'elle détestait Wladimir – qu'elle ne pourrait le recevoir. Elle jugeait déjà que les explications étaient superflues.

Lorsqu'elle sortit, après la représentation, par la porte de la rue Saulnier, Wladimir l'attendait et voulut monter dans l'électrique pour l'accompagner à Auteuil. Elle le repoussa vivement et lui dit avec, calme, par la portière, à l'instant où l'automobile démarrait :

— Vous n'avez plus besoin de moi, mon petit Wladimir... Maintenant, vous êtes lancé! Les «vieilles» sont bonnes pour les débuts, mais après elles deviennent encombrantes.

Resté seul sur le trottoir, le Russe haussa les épaules, uniquement pour se donner une contenance, bien qu'il fit noir et que personne ne put le voir. Mais il comprît bien vite à cette minute que la carte de sa vie lui échappait et qu'il faudrait attendre quelque temps avant d'être à la tête de «sa» compagnie de ballets. A moins que?... Sa décision fut vite prise : dès demain, il irait sonner à la porte de l'hôtel particulier de ce riche Anglais qu'il avait rencontré chez Maxim's et qui l'avait regardé avec une grande douceur. Pourquoi ne tenterait-il pas sa chance de ce côté, puisqu'elle lui échappait de l'autre? Le libre citoyen du Royaume-Uni ne devait pas détester les danseurs en maillots collants, surtout quand ils étaient jolis garçons...

Wladimir n'était pas à la représentation du lendemain, où il fut doublé à la dernière seconde par un figurant qui ne s'en tira pas trop mal et dansa correctement. Le Russe ne parut plus jamais rue Richer et l'on chuchota dans les coulisses qu'il avait été «enlevé» par un lord anglais... Son absence ne fut guère remarquée par les habitués des Folies-Bergère qui ne revenaient que pour acclamer la vedette ou faire leur choix dans le lot de petites femmes. Le remplaçant devint, après quelques répétitions de «raccord» sous l'habile direction de Léo Staats, titulaire du rôle du lieutenant de hussards. La vedette n'exigea même pas qu'il laissât pousser ses moustaches : des postiches suffisaient... Adeline se désintéressait peu à peu du spectacle, où elle ne venait que par routine et pour exécuter le contrat signé.

Un soir, après trois mois de représentations pendant lesquelles l'établissement de la rue Richer avait joué sans discontinuer à bureaux fermés en réalisant le maximum de recettes, il y eut une longue et grave discussion dans la loge de la vedette pendant l'entracte. Paul-Louis Fiers, Bannel et Dumien en ressortirent consternés, sans vouloir cependant confier à qui que ce fût, dans la grande maison, le motif de leur désarroi. Et la seconde partie du spectacle se déroula normalement dans son atmosphère habituelle de triomphe. Adeline y fut peut-être plus éblouissante qu'elle ne l'avait jamais été. Ce qui fit dire au régisseur de la scène, au moment où le rideau descendait sur le couplet final :

— Avec une vedette pareille, la revue est partie pour «tenir» deux ans!

Quand Adeline remonta dans la loge, elle trouva, l'attendant devant sa porte, le musicien que lui avait présenté Léo Staats et elle lui dit, avant même que celui-ci n'ait eu le temps de lui présenter ses hommages :

— Vous avez bien fait de venir me revoir ce soir, Monsieur Pierné. Demain, cela aurait peut-être été trop tard ! Quand voulez-vous que nous procédions à l'audition de votre ballet chez moi ?

— Mais, Mademoiselle, balbutia le compositeur, au jour et à l'heure qui vous conviendront le mieux.

— Un artiste sincère ne me dérange jamais, Monsieur Pierné... Je vous attends demain à trois heures. Dites à votre ami Léo de vous accompagner ; il connaît ma demeure. Je me réjouis à l'avance de vous écouter, et mon piano n'est pas trop mauvais !

Pendant le trajet dans l'électrique en compagnie de Doudou qui, pour rien au monde, n'aurait osé troubler le silence du coupé, Adeline revoyait la discussion de la loge avec le directeur, l'auteur et le commanditaire. Celle-ci s'était terminée par une phrase lancée par Dumien avant qu'il n'ouvrît la porte :

— Evidemment, nous ne pouvons rien faire... Les clauses de votre contrat vous permettent d'agir ainsi. Mais vous reconnaîtrez que vous auriez pu nous prévenir plus tôt, pour que nous puissions prendre nos dispositions ! C'est la première fois, depuis que je m'intéresse à cet établissement, qu'une vedette à laquelle nous avons fait confiance nous met dans une situation pareille !

Adeline n'avait pas répondu. Elle aurait cependant pu leur dire à tous trois qu'elle aussi, quelques semaines plus tôt, s'était trouvée – par sa seule faute, elle le reconnaissait – dans une situation infiniment plus délicate à la suite de sa brusque rupture avec Wladimir. Cela ne l'avait pas empêchée de sauver la face, de remonter le courant tant bien que mal, de continuer à parader sur la scène, comme si rien ne s'était passé. Et pourtant, son cœur était déchiré, son orgueil de femme blessé... Elle avait «tenu» pour remplir jusqu'au bout le contrat qui lui imposait un minimum de trois mois de représentations. Celui-ci était venu à expiration ; elle ne voulait pas s'exhiber aux Folies-Bergère le lendemain. Elle n'y paraîtrait plus jamais : c'était une décision irrévocable. On la remplacerait par une doublure. Elle n'avait aucun regret, estimant que le tort porté à l'établissement serait beaucoup moins grand que ne voulaient le lui faire croire les trois animateurs. La revue était bien lancée maintenant : elle pouvait durer encore trois mois sur la vitesse acquise, sans vedette. Aucune revue précédente n'avait dépassé jusqu'alors rue Richer le cap des six mois. Adeline n'en pouvait plus de ce music-hall et surtout de ce tableau des hussards, qui faisait son triomphe, mais qui n'avait plus de raison

d'être pour elle, puisque celui qui y incarnait merveilleusement Ludovic de Chanalèze l'avait abandonné. Aucune doublure ne ressemblerait autant à Ludo que Wladimir...

Elle était assise dans la bergère qu'elle affectionnait près de l'une des baies donnant sur le parc, lorsque Léo Staats et Gabriel Pierné furent introduits dans le salon par Doudou. Adeline aimait cette place qui lui permettait d'avoir un contact discret, à travers une vitré, avec le monde extérieur et de contempler, aux différentes saisons, les teintes de ses marronniers. Ceux-ci avaient réussi à conserver, en ce début de décembre, leur couleur tendre d'automne. Les feuilles mortes jonchaient la pelouse.

— Je vous écoute, dit-elle simplement au compositeur. Ne m'en veuillez pas de rester dans ce fauteuil. Si votre partition, Monsieur Pierné, est en harmonie avec l'être sensible que j'ai cru deviner en vous, il est préférable de la goûter en regardant «mon» paysage familier. Je verrai tout de suite s'il frissonne et s'il se marie avec la musique de votre ballet antique... J'aime votre titre *Cydalise et le Chèvre-Pied* : à lui seul déjà, il me repose de tout ce bruit que je viens d'entendre pendant trois mois.

Gabriel Pierné avait pris place devant le clavier et ses longs doigts préludèrent avec une délicatesse de touche exquise. Le maître de ballet resta debout, adossé au piano. Et tous trois communiquèrent dans un moment d'art pur. Quand les dernières notes se furent égrenées, il sembla que les marronniers retrouvaient leur tristesse. Un long silence suivit, pendant lequel le compositeur n'osait quitter le clavier : Adeline regardait toujours le paysage.

Enfin son visage tourna lentement vers ses visiteurs : il était transfiguré. Elle dit tout bas, comme si elle craignait que sa voix ne vint rompre le charme :

— Vous ne pouvez savoir, Monsieur Pierné, le bien que vous venez de me faire! Je n'étais plus «aujourd'hui» pendant que je vous écoutais, mais quelques années plus tôt, bouleversée par les accents d'une autre partition... Je venais d'entendre pour la première fois, assise à cette même place, la Pavane de M. Ravel qui avait fait vibrer comme vous ce piano... Ses accords étranges ont été le prélude de l'un des moments les plus douloureux de ma vie. J'espère qu'il ne sera pas de même avec les vôtres, mais je crois être prête à tout accepter, parce que vous m'avez ramenée au goût de ce qui est vraiment beau. Grâce à la musique de ce ballet éthéré, vous m'avez fait comprendre qu'il n'y avait toujours eu qu'une voie pour moi : celle qui mène à la danse classique. Je viens de lui faire une infidélité dont j'ai honte à présent.

Je vais lui revenir non pas en dansant moi-même... Je suis trop âgée pour créer une œuvre semblable tout imprégnée de légèreté... Mais en la faisant danser par d'autres, plus jeunes.

— Mademoiselle, s'écria le compositeur, ce n'était qu'à vous que je la destinais! C'est vous seule qui m'avez inspiré quand je vous ai vue, admirable, sur la scène des Folies-Bergère.

— Monsieur Pierné, j'ai dansé pour la dernière fois hier soir rue Richer. Vous ne me verrez plus jamais au music-hall, ni sur aucune scène.

— Ce ne peut être sérieux! s'exclama le maître de ballet. Vous n'allez tout de même pas abandonner un genre où vous êtes la seule à avoir réussi du premier coup sans sacrifier au public et en apportant la note d'art qui manquait au music-hall!

— Mon cher Léo, il y a des moments où une artiste doit savoir disparaître...

— Mais vous l'avez déjà fait pour l'Opéra! C'était une fois de trop! Le public ne vous pardonnerait pas cette seconde désertion.

— Je suis persuadée, mes amis, qu'avec le temps le public me sera reconnaissant d'avoir agi ainsi. Il me regrettera encore, et cela n'est pas pour me déplaire. Voyez-vous, je pense sincèrement qu'il vaut mieux, surtout au music-hall, avoir été étonnante pendant quelques mois que banale pendant des années!

— Que deviendra mon ballet? ne put s'empêcher de demander le compositeur.

— Il sera créé, Monsieur Pierné, mais pas aux Folies-Bergère! Ce serait dommage... Il a sa place toute trouvée à l'Opéra. Dès demain je verrai mon excellent ami André Messager. Vous m'accompagnerez, Léo? Il faut que ce soit vous qui en régliez la chorégraphie.

— Mademoiselle, balbutia Pierné, je ne sais comment vous exprimer ma gratitude. Et je puis bien vous l'avouer maintenant : je crois que je ne me sentirai vraiment à l'aise que dans un temple de la musique.

— J'en ai eu aussi la conviction en écoutant votre partition, dit-elle en souriant. Seulement, il ne faut pas me remercier, car le fait de dire à un directeur : «Montez cela!» n'est pas très méritoire quand l'œuvre est belle. Une œuvre solide se porte toute seule!... Vous me remercirez dans quelque temps, car je n'ai pas l'intention de me retirer complètement dans une tour d'ivoire!

Sa voix était devenue chaude, vibrante, faite d'un mélange d'exaltation et d'enthousiasme.

— Je vais enfin mettre à exécution un projet que j'ai à cœur depuis longtemps : monter une École de Danse où je formerai de nouveaux talents. Quand elle m'aura fourni assez d'éléments, je créerai une compagnie de ballets que j'ai l'intention de promener à travers le

monde, dans toutes ces villes et pays que je connais bien, pour faire rayonner un art qui a toujours trouvé ses plus farouches défenseurs chez nous. J'ose espérer, mon cher Léo, que vous apporterez un jour votre concours à cette entreprise hardie? S'il le faut, j'y engloutirai toute ma fortune, mais je créerai du beau...

Puis elle s'adressa plus directement au compositeur :

— Tout à l'heure je vous ai fait un petit mensonge, Monsieur Pierné, en vous disant que j'avais honte de mon passage aux Folies-Bergère. En réalité, il ne m'a laissé que des désillusions, comme je le pensais encore cette nuit... Le music-hall m'a appris que la danse, si elle veut continuer à vivre, doit s'adapter au rythme de la vie moderne. Ce ne sera qu'à cette condition qu'elle élargira son public. Voyez la tentative récente de Diaghilew : c'est une réussite, parce qu'il a su s'entourer de talents jeunes et modernes. Et les chorégraphies de Fokine restent pourtant empreintes du plus pur classicisme. Vous penserez que je n'ai guère pu recueillir, de mon court séjour rue Richer, que quelques impressions fugitives... Elles sont quand même suffisantes pour m'avoir inspiré le thème d'un ballet assez original que je vous soumetts... Une ballerine classique pénètre un jour dans un music-hall et y fait connaissance avec tout un monde nouveau pour elle : le danseur à claquettes, l'acrobate, le comique, la girl, l'illusionniste... Chacun de ces personnages typiques prend contact avec la ballerine selon ses propres moyens d'expression. Et elle fait preuve de gentillesse en s'efforçant d'adapter sa technique classique aux rythmes modernes. Ce parallèle entre deux genres, deux conceptions du même pas, deux époques même, peut et doit être savoureux. Qu'en pensez-vous, Monsieur Pierné?

— Mademoiselle, vous avez là une idée extraordinaire qui ne peut que séduire un musicien.

— Dans ce cas, brodez, travaillez sur ce thème... Surtout, prenez votre temps! J'ai d'abord à former mes élèves... et quand votre partition sera prête, venez la jouer : je vous promets que ce sera le premier ballet que je monterai.

— Si nous lui donnions déjà un titre? affirma Léo Staats.

— Il est tout trouvé, répondit Adeline... *Impressions de Music-hall*. En existe-t-il un qui résume mieux la curieuse aventure que je viens de vivre? Imaginez un instant que la ballerine classique ce soit moi avec vingt ans de moins et vous vous apercevrez que votre ballet tient debout! Au revoir, Messieurs... Léo, je serai à l'Opéra dans le bureau d'André Messager demain, à quatre heures : vous n'aurez qu'à m'y rejoindre... Laissez-moi la partition de *Cydalise*. Monsieur Pierné: je tiens à la lui remettre moi-même, en essayant de me faire la plus convaincante possible...

— Nous venons d'avoir la preuve, Mademoiselle, que vous pouvez

l'être, répondit Gabriel Pierné. Ainsi moi, dès ce soir, je vais me mettre au travail sur votre thème...

... Elle était seule à nouveau, dans son salon. Doudou entra doucement pour ranimer le feu qui mourait et tirer les rideaux. Sa maîtresse arrêta son geste :

— Laisse-moi profiter encore un peu de mon paysage!

— Mais, Mademoiselle, il fait nuit dehors!

— Non, Doudou, il ne fait nuit que pour ceux qui ne croient plus à la Beauté...

ICARE

Elle était assise dans la bergère, près de la baie dont les longs rideaux de velours grenat restaient fermés. Une table basse, jonchée de pelotes de laine grise, était à portée de sa main. Ses jambes restaient frileusement enveloppées dans un plaid écossais et ses pieds reposaient sur une chaufferette. Ses mains étaient protégées par des mitaines noires qui ne laissaient passer que l'extrémité de ses doigts pâles ; ceux-ci maniaient avec dextérité, sans paraître souffrir du froid glacial du grand salon, les longues aiguilles d'acier qui couraient sur un chandail inachevé. La seule lumière de l'immense pièce, dont les dimensions prenaient des proportions démesurées sous l'effet de l'obscurité, venait d'une lampe à abat-jour posée sur la table basse.

Adeline interrompit pendant quelques instants son travail silencieux et monotone pour entrouvrir d'un simple geste du bras, et sans quitter son siège, l'un des lourds rideaux qui masquaient son paysage favori. Le parc lui apparut alors sous l'aspect qu'elle redoutait le plus : recouvert de neige avec ses arbres emmitouflés de blanc. Elle détestait l'hiver – et celui-là plus que les autres – parce qu'il apportait chaque année, dans ses bagages givrés, une somme de souffrances et de tristesses. Elle ne voyait jamais tomber les premiers flocons sans penser au petit Elfe grelottant un soir de Noël dans le vieux fiacre qui l'emportait vers Grenelle. Née un premier mai, Adeline ne pouvait concevoir l'existence sans le renouveau du printemps : elle avait toujours été une fille de Soleil.

Le paysage de cette soirée de février 1917 ressemblait à tous ceux qu'elle avait contemplés et excédés depuis qu'elle avait l'habitude, dix années plus tôt, de s'asseoir à cette place. Tout en regardant la nature engourdie, elle revoyait en mémoire l'après-midi de décembre 1907, pendant laquelle Gabriel Pierné lui avait fait entendre la partition inédite de son ballet mythologique. Instinctivement, elle jeta un regard vers le piano, dont la masse sombre émergeait de l'ombre : recouvert d'une housse, désaccordé, l'instrument n'avait pas servi depuis longtemps... Adeline se souvint également que, dès le lendemain de cette audition, André Messager avait reçu l'œuvre, sur ses instances, à l'Académie Nationale du Musique. Mais la multitude d'ouvrages accueillis antérieurement fit que *Cydalise et le Chèvre-Pied* sommeilla dans les archives jusqu'au jour où André Messager avait

cédé son fauteuil directorial au parfumeur Rouché. La mobilisation d'août 1914 suivit trois semaines plus tard. L'œuvre délicate de Gabriel Pierné devait à nouveau attendre des jours meilleurs pour avoir enfin droit aux feux de la rampe.

Entre-temps, le compositeur avait terminé ses *Impressions de Music-hall*, dont Adeline s'était montrée enchantée le jour de la première audition qui eut lieu dans ce même salon le 29 juillet 1914 : ce fut la dernière fois que le piano fit retentir des accords. Ce jour-là, après sept années d'efforts, l'ancienne étoile était parvenue à réaliser la première partie de son rêve d'artiste : son École de danse, très suivie, pouvait lui fournir tous les éléments d'un remarquable corps de ballet indépendant, dont les premières représentations publiques seraient données, dès la saison prochaine, dans le cadre grandiose du nouveau théâtre des Champs-Élysées que M. Gabriel Astruc venait de faire édifier avenue Montaigne. Les *Impressions de Music-hall* feraient partie des œuvres retenues pour le premier spectacle. Mais là encore, la mobilisation était venue, paralysant tout, dispersant en quelques heures les meilleures élèves, anéantissant un effort préparatoire de sept années. Adeline, dont le nom aurait rayonné quelques mois plus tard de la gloire très rare – et nouvelle pour elle – qui s'attache aux seuls créateurs de Beauté, avait dû fermer son école, renoncer à ses projets, faire une croix sur les capitaux déjà engloutis et essayer de consacrer son activité infatigable à autre chose.

Une femme généreuse comme elle ne pouvait que se pencher sur ceux qui souffraient du froid, de la faim, de la boue, de l'éloignement. Elle pensa transformer sa maison d'Auteuil en un hôpital annexe, mais tout ce qui était blessure ou odeur de médicament lui avait toujours fait horreur depuis les temps lointains où elle rendait une visite quotidienne à Giselle Noirot, enveloppée de bandeslettes sur son lit d'agonie de l'Hôtel-Dieu. Et elle décida que sa maison, trop grande pour elle seule, deviendrait tout, sauf un hôpital. Elle eut alors l'idée d'y organiser une sorte d'ouvroir – dont elle serait à la fois l'animatrice et l'ouvrière la plus active – confectionnerait jour et nuit les chandails, cache-nez, passe-montagnes, destinés à ceux du front. Elle avait embrigadé, presque de force, dans la petite équipe de son ouvroir, celles de ses élèves qui ne pouvaient plus danser par suite des circonstances, en leur faisant comprendre que tout le monde devait se rendre utile. Les élèves travaillaient chez elles et apportaient, au début de chaque semaine, le travail qui leur était payé par Adeline : c'était chez l'ancienne ballerine une manière détournée de faire la charité. Aidée par la fidèle Doudou, Adeline faisait ensuite les innombrables paquets qui étaient dirigés sur les centres de la Croix-Rouge.

Ce labeur, qui aurait dû être écrasant pour une septuagénaire normale, devenait chez Adeline une nécessité : son besoin de

s'occuper, de créer, de faire n'importe quoi, de se consacrer surtout à un but noble, l'empêchait de rester inactive. Elle répétait souvent à Doudou, qui essayait de tempérer son ardeur à la tâche en lui faisant d'affectueuses remontrances :

— Tais-toi! Tu ne sens donc pas, petite dinde, que je mourrai le jour où vraiment je ne serai plus bonne à rien?

Physiquement, ces dix années de plus n'avaient guère modifié sa silhouetté. Si les traits du visage — qui regardait à ce moment le lugubre décor hivernal — s'étaient un peu alourdis et le double menton dessiné, les cheveux avaient conservé leur teinte de faux acajou, le bleu des paupières s'était accentué, le cerne noir des yeux agrandi et le rimmel des cils épaissi. Partout où sa volonté implacable de ne plus vieillir avait pu agir, des traces de retouches, plus ou moins réussies, étaient restées. Insensiblement, mais sûrement, cette femme de soixante-dix ans sombrait, par sa seule faute, dans la caricature trop fardée et mal poudrée, enduite d'une carapace de fond de teint, qui devient un objet de risée permanent pour des concitoyens impitoyables. Ce besoin de jeunesse physique éternelle avait, chez elle, quelque chose d'attendrissant... Ceux qui la fréquentaient finissaient par ne plus y prêter attention et l'acceptaient, telle quelle, avec son petit travers. Celui-ci était largement compensé par une qualité suprême qui ne disparaîtrait qu'avec elle : le charme. Un charme fait de ses expériences amoureuses plus ou moins manquées, de l'éclat conféré par un passé artistique indéniable, d'une existence longue à demie réussie, de mille sentiments enfin qui n'avaient pu s'exprimer que par la danse.

Lorsqu'elle organisait une vente de charité pour les soldats, ses filleuls, le moindre visiteur ressortait de ses salons en éprouvant la curieuse sensation d'y avoir été reçu par une Grande Dame dont la vie avait dû être un mélange de passion douloureuse et d'exaltation facile. Quand elle se retrouvait seule chez elle, dans sa bergère, les mains recouvertes de mitaines, un fichu sur la tête et les oreilles par crainte des courants d'air, ses jambes célèbres cachées sous le plaid, les pieds blottis contre la chaufferette, les aiguilles à tricoter sur ses genoux, contemplant un paysage d'hiver, elle redevenait celle contre laquelle elle devait lutter heure par heure : la vieille dame. Seuls, de toute cette déchéance énergiquement cachée, les yeux pailletés d'or conservaient leur vivacité lumineuse, tempérée parfois de larmes qui venaient au bord des paupières lorsque le regard errait sur les gros nuages, noirs et bas, qui recouvraient la Capitale écrasée par l'obscurité d'une nuit de guerre.

Adeline laissa retomber le rideau pour reprendre l'ouvrage interrompu au moment où une ombre traversa le salon en disant :

— J'apporte une nouvelle chaufferette. Celle de Mamoiselle doit

être froide.

Après avoir fait l'échange des appareils sous les pieds de sa maîtresse, Doudou demanda :

— A quelle heure Mamoiselle veut-elle dîner?

— Quand ce sera prêt. J'ai encore tant de travail à terminer ce soir avant les expéditions de demain!

— Mamoiselle m'a dit ce matin de lui rappeler qu'elle devait écrire à ses filleuls.

— Oui, seulement je n'ai pas le moindre courage. Que veux-tu que je leur dise? Que nous avons froid?... Ils ont beaucoup plus froid que nous... Que la vie de Paris est sinistre?... Et la leur, dans ces baraques de l'aérodrome!

— C'est quand même un grand honneur pour Mamoiselle que d'être marraine de l'escadrille des Cigognes...

— Sans doute, répondit Adeline rêveuse. Pourquoi tous ces aviateurs ont-ils choisi une vieille femme comme moi?

Ces derniers mots étaient prononcés sans conviction. Adeline se sentait, jeune parce que sa jeunesse de cœur n'avait pas changé. Sa question n'était au fond qu'une invite discrète à Doudou qui vint à son secours en affirmant avec véhémence avant de s'en aller :

— Oh! Mamoiselle n'est pas vieille! Mamoiselle ne le sera jamais!

Doudou se demandait, en rentrant dans sa cuisine, pourquoi sa maîtresse s'entêtait à passer ses journées solitaires dans cette grande pièce froide, alors qu'il y en avait tant d'autres, dans la maison, tièdes et intimes? La Martiniquaise ne pouvait comprendre que les quarante dernières années de la vie de la ballerine se résumaient à ce salon, où s'étaient succédés tant d'événements graves et joyeux. Doudou aurait dû cependant deviner ces choses : à trente ans, elle n'était plus l'oiseau effarouché ramené des îles lointaines. En prenant de l'âge, elle avait acquis un embonpoint démesuré ; bientôt elle ressemblerait à toutes ces fortes mulâtresses dont la petite voix contraste avec la corpulence.

Le silence, fait d'un mélange de souvenirs confus et d'obscurité voulue sur un passé, régnait à nouveau dans la pièce. Une fois encore, le geste machinal d'Adeline souleva le rideau : une faible clarté lui apparut au fond du parc, près de la grille d'entrée. C'était la lueur tamisée d'un bec de gaz de la rue déserte : l'éclairage nocturne de Paris était réduit pour ne pas donner de points de repère aux gothas, dont les raids devenaient de plus en plus fréquents. Les prescriptions de la Préfecture de Police étaient sévères pour l'éclairage des artères, des voitures, des immeubles. Aussi Adeline ne souleva-t-elle le rideau que pendant quelques secondes et le laissa-t-elle retomber en pensant qu'il n'y aurait pas de raid cette nuit, tellement les nuages étaient bas et le ciel bouché. A peine venait-elle de reprendre son ouvrage que la

sonnerie, assez lointaine, du téléphone troubla le silence de la grande maison qui paraissait déjà prête à s'endormir.

Adeline releva la tête pour entendre la voix de Doudou répondant à l'appareil placé à l'entrée du vestibule. Qui pouvait lui téléphoner à cette heure relativement tardive? Elle le sut bientôt par les exclamations joyeuses de la Martiniquaise qui entrouvrit la porte du salon pour crier :

— Mamaiselle! C'est Mossi li colonel de Morville!

La septuagénaire quitta aussitôt son fauteuil, après avoir jeté à terre le plaid, et se dirigea, avec la rapidité et l'agilité d'une jeune femme, vers le récepteur que lui passa Doudou :

— Allô? C'est vous, Léopold? Quelle joie de vous entendre... Cela me prouve que vous n'êtes pas en train de faire la chasse aux gothas par un vilain temps pareil... Vous êtes à Paris pour la soirée?... Vous n'y pensez pas! C'est une folie, Léopold! Faire de semblables escapades à mon âge! Mais je ne suis pas sortie le soir depuis des années! Que feriez-vous tous de moi? Je vous encombrerais!

La voix d'Adeline mollissait... Sa dernière protestation avait été faible :

— Attendez... Je vais demander à Doudou son avis : elle est à côté de moi... Vous savez qu'elle constitue un peu mon gouvernement?

Elle s'adressait maintenant à la Martiniquaise :

— Qu'en penses-tu, Doudou? Le colonel de Morville prétend qu'il va passer ici dans une demi-heure avec sa voiture militaire pour m'emmener dîner au restaurant avec mes filleuls de l'escadrille... Ils sont tous venus pour la soirée à Paris, puisque personne ne volera cette nuit. Ils doivent repartir pour être à l'aérodrome à l'aube... M. de Morville insiste, au nom de ses camarades, pour que je préside leur dîner! Crois-tu vraiment, Doudou, que ce soit très raisonnable à mon âge?

— Mademoiselle doit y aller, répondit lentement Doudou. Cela fait partie de ses attributions de bonne marraine...

— Tu l'entends, Doudou? Il s'impatiente au bout du fil... Allô, Léopold? Doudou me conseille d'accepter... Mais je sais que c'est de la démenche! Je ne dis «oui» qu'à une seule condition : il est sept heures et je vous interdis de venir me prendre avant huit... Je dois me faire belle en votre honneur à tous! C'est promis?... Mais cela m'est égal, Léopold... Retenez une table où vous voulez!... Je ne sais pas, moi! Je sors si peu... Il me vient bien une idée, seulement vous la trouverez sans doute saugrenue... Pourquoi n'essayeriez-vous pas de passer un coup de fil chez «Marguery»? Ce doit être ouvert, et j'ai souvenir que le premier étage possède des salons privés où nous serions entre nous... A tout à l'heure!

Elle avait raccroché le récepteur, haletante, le visage radieux.

— Je suis encore moins sérieuse que mes filleuls, Doudou! Vite! tu éteindras dans le salon et rejoins-moi dans ma chambre... Quelle robe vais-je mettre, mon Dieu? Ces aviateurs me feront perdre la tête...

— Il fait très froid, dit Doudou... Mamaiselle doit mettre un bon manteau de fourrure.

— Sors-moi mon vison pour une fois. Ma cape d'astrakan fait trop sérieux, et cette nuit, Doudou, je n'ai aucune envie de l'être...

Dès qu'elle fut prête, Adeline commença à descendre l'escalier, emmitouflée dans la fourrure chaude, pour ne pas faire attendre Léopold. Pendant ce rapide parcours, elle revit les circonstances qui l'avaient amenée à accepter d'être la marraine de l'escadrille célèbre... Elle avait reçu la visite, au cours de l'une des nombreuses ventes de charité qu'elle organisait pour les combattants, de l'épouse de Léopold : la baronne de Morville. Celle-ci lui avait annoncé que son mari, promu lieutenant-colonel, venait, comme beaucoup de cavaliers, de changer d'arme. Dans la guerre de tranchées et de position, la cavalerie n'avait plus grande utilité. Léopold et ses camarades avaient jeté leurs regards vers ces avions qui commençaient à sillonner un ciel de gloire. Les aviateurs, et principalement les pilotes de chasse, devenaient les véritables chevaliers de cette guerre : eux seuls pouvaient livrer dans l'espace des combats singuliers et épiques contre un adversaire de même envergure. Les Morane, les Bréguet, les Salmson, devenaient les montures délicates de ces paladins de l'air.

Après un entraînement sévère pour ses quarante-huit ans, le lieutenant-colonel de Morville avait pu livrer son premier combat, suivi bientôt d'un deuxième, puis d'un troisième... Les palmes s'étaient amoncelées sur sa croix de guerre jusqu'au jour où il avait été versé dans l'escadrille héroïque. Très vite, son expérience, son âge sensiblement plus élevé que celui des autres pilotes, l'estime dont il jouissait auprès de ses camarades, lui avaient valu d'en prendre le commandement. Et la ronde fantastique des petits appareils monoplaces dont le fuselage portait, peint en blanc sur disque bleu, l'oiseau migrateur, l'oiseau symbolisant les nids haut perchés des clochers d'Alsace, avait repris, méthodique, terrible pour l'adversaire. Grâce à Léopold et à une poignée d'anciens hussards ou chasseurs à cheval, les ailes françaises planaient sur les champs de bataille.

La baronne de Morville avait transmis à l'ancienne ballerine le désir de l'escadrille : l'avoir pour marraine. Adeline comprit aussitôt que c'était une idée de Léopold qui voulait lui rappeler ainsi qu'ils avaient accompli ensemble leur première ascension dans un sphérique, un quart de siècle plus tôt. Comment refuser, surtout quand ces aviateurs étaient presque tous d'anciens cavaliers? Puisque la cavalerie légère chevauchait maintenant dans le ciel, la ballerine retrouverait son goût de ce qui était éthéré en vivant ses exploits dans les lettres

que lui enverraient ses filleuls turbulents.

Adeline avait été très émue en écoutant la proposition transmise par la baronne de Morville. Seul un sentiment de pudeur lui fit dire :

— Mais vous, Madame, qui êtes l'admirable épouse du commandant de l'escadrille, ne devriez-vous pas remplir ce rôle de marraine?

— Non, Mademoiselle Piedplus. Vous oubliez que j'ai trois fils qui se sont engagés avant leur majorité pour suivre les traces de leur père. Trois fils à la guerre, l'un à Verdun, l'autre à Salonique et le troisième dans les Flandres, donnent beaucoup de soucis à une maman...

Et elle avait ajouté plus bas, comme si elle faisait une confidence à une amie de toujours :

— J'ai tellement peur pour eux... Comprenez-moi : nous étions cinq à la maison, maintenant je suis seule dans l'attente...

Adeline n'insista pas et répondit avec simplicité :

—Écrivez à votre mari que j'accepte. Donnez-moi vite le numéro de son secteur postal pour que je puisse faire partir mes premiers colis. Ce ne sera qu'en les recevant qu'ils s'apercevront que l'escadrille possède maintenant une vraie marraine!

Depuis cet instant, il n'y avait pas eu une minute, une seconde dans la vie de la ballerine, sans qu'elle pensât à ses filleuls et à tout ce qui pourrait adoucir leurs épreuves. Elle leur envoyait à chacun une carte par semaine, dans laquelle elle donnait des nouvelles de tous les êtres chers qu'ils avaient laissés à l'arrière : les femmes, les enfants, les amantes, les petites alliées... Adeline ne voulait faire aucune distinction : tous les cœurs séparés lui paraissaient dignes d'attention et de respect, depuis qu'ils étaient marqués par la même souffrance.

La popularité de la marraine devint immense à l'escadrille, dont les membres ne manquaient jamais, à une permission, si courte fût-elle, de venir lui rendre visite. La maison d'Auteuil s'était transformée en centre d'accueil pour les solitaires et en boîte à lettres pour les amoureux.

Ce soir, mettant à profit l'impossibilité de voler, tous avaient décidé, à la dernière seconde, de faire l'escapade vers la capitale, qui n'était qu'à une centaine de kilomètres de l'aérodrome. Ce n'était pas très réglementaire, mais nul ne le saurait en haut lieu. Le commandant de l'escadrille n'était-il pas de l'aventure? Après une nuit pareille, qui prenait l'allure d'une fugue de collégiens, il serait toujours temps d'enfourcher les montures volantes pour jouer une fois de plus avec le danger dans l'aurore d'un ciel redevenu serein... Ce soir l'escadrille des Cigognes, au grand complet, mettait son point d'honneur à rendre à sa marraine une politesse.

Ces images vertigineuses avaient passé devant les yeux d'Adeline, en quelques secondes. Lorsqu'elle fut sur la dernière marche de

l'escalier, le timbre de la porte retentit. Ce fut Adeline qui l'ouvrit, ne voulant pas laisser à Doudou ce soin. Et elle resta un instant, immobile, sur le seuil du vestibule, contemplant celui qui venait la chercher...

Léopold de Morville, avec ses tempes grisonnantes, le nez rougi par le froid, son képi bleu marine à cinq galons d'argent, sa canadienne l'engonçant, ne rappelait en rien le lieutenant du 1^{er} Hussards, coiffé crânement du talpack, au garde-à-vous dans son uniforme bleu del, le dolman jeté négligemment sur les épaules, la main gauche sur la garde de son sabre, qui avait bouleversé l'existence d'Adeline le soir de printemps où il s'était présenté sur le palier de la rue Lepic. Adeline, dont le visage trop maquillé émergeait du manteau de vison, n'avait plus rien, elle aussi, de la mignonne ballerine de vingt ans qui se tenait, en tutu et chaussons, debout sur les pointes dans l'encadrement de la porte du modeste pigeonier, sans fard, souriante et naturelle devant un Ludovic ébloui.

Cinquante années étaient passées, balayant tout, faisant oublier. Adeline elle-même ne fit aucune association d'idée, à cette minute, avec la situation analogue et merveilleuse qu'elle avait connue autrefois. Comment y aurait-elle pensé? Tout contribuait à changer l'atmosphère : le vestibule avec son escalier imposant qui constituait un fond de décor qui ne rappelait en rien la petite fenêtre, encadrée de cretonne, bordée de pots de géraniums, s'ouvrant sur un panorama ensoleillé. La nature elle-même avait cinquante années de plus et son triste manteau semblait vouloir la recouvrir pour toujours d'un linceul blanc : la seule teinte qui convenait pour deux anciens amants dont les amours avaient été courtes. Ils essayèrent bien de se retrouver pendant ce tête-à-tête rapide à l'entrée du vestibule, mais la force leur manqua : trop d'années, trop de gens, trop de choses les avaient séparés. Ils savaient aussi que la désillusion suprême leur était venue quand ils s'étaient revus, pour la première fois, dans la loge des Folies-Bergère. On ne peut pas remonter le courant d'une désillusion... Ils préférèrent tous deux rester sur le plan de l'amitié retrouvée qu'ils n'auraient jamais dû franchir : Adeline serait toujours la femme de Ludovic et Léopold le père de trois grands fils nés en dehors de leurs amours.

Ce fut elle qui rompit le silence en disant une phrase prononcée autrefois sur le palier de la rue Lepic :

— Je vous attendais...

Il répondit par deux mots qu'avait employés Ludovic :

— Déjà prête?

Et il lui offrit son bras pour l'aider à descendre les quelques marches enneigées du perron. Ils traversèrent ainsi la pelouse monotone sous la lueur discrète du réverbère de la rue et se retrouvèrent de l'autre côté de la grille devant plusieurs voitures

militaires dont les moteurs continuaient à ronronner au ralenti par crainte du gel.

De chaque voiture partirent des acclamations quand Adeline prit place dans la première, à côté de Léopold. Les sièges avant étaient occupés par le capitaine Fonck et le lieutenant Nungesser : c'était ce dernier qui conduisait. Les autres pilotes de l'escadrille de chasse étaient dans les voitures suivantes, et le cortège s'ébranla dans la direction de Passy, pour passer ensuite place de la Concorde et suivre les grands boulevards jusqu'à l'entrée de Marguery. Paris était triste en cette nuit de février, mais le cœur d'Adeline était inondé de vraie joie : la soirée s'annonçait merveilleuse et lui rappellerait celle qu'elle avait connue autrefois avec le 1^{er} Hussards. Les hussards étaient encore là : Léopold n'en était-il pas un? Et ce jeune Nungesser, qui conduisait si vite? Lui aussi avait quitté les hussards pour l'aviation : il l'avait confié à la marraine de l'escadrille le jour où elle était venue les voir au camp.

La ballerine ferma un instant les yeux en s'imaginant qu'elle roulait dans la calèche à la daumont, escortée par les hussards à cheval, en compagnie de Ludovic. Elle se revoyait, radieuse, dévalant, au grand trot de l'équipage, la rue Lepic sous les mille regards qui enviaient son bonheur... Celui de ce soir était d'un autre ordre, mais méritait d'être vécu. Un arrêt brusque de l'auto lui fit rouvrir les yeux ; ils étaient devant Marguery. La façade plongée dans l'obscurité voulue, pour obéir aux règlements de police, avait quelque chose de sinistre et paraissait avoir perdu toute cette gaieté lumineuse qu'Adeline lui avait connue par une soirée de printemps.

L'intérieur du restaurant était bien éclairé. Un rapide coup d'œil sur la grande salle du rez-de-chaussée avant de monter au premier étage – où avait été réservé, sur le coup de téléphone de Léopold, un salon privé – permit à Adeline de constater qu'il y avait très peu de dîneurs : le temps et les événements militaires incitaient plutôt les gens à rester chez eux. Adeline le déplora dans son for intérieur : elle aurait voulu que l'ambiance fût gaie, étourdissante, insouciant surtout, pour que ses filleuls ne pussent plus penser au grand drame qu'ils vivaient depuis trois années. Et elle regretta presque d'avoir indiqué cet endroit à Léopold. Ce serait à elle, tout à l'heure, de leur faire oublier tout... Sa jeunesse de cœur se sentait encore capable de réussir dans cette tâche difficile.

Elle eut pourtant un moment d'hésitation avant de pénétrer dans le salon réservé, au centre duquel se dressait une longue table recouverte d'une nappe blanche... Aucun doute n'était possible : bien qu'elle n'eût jamais remis les pieds, un peu par superstition et beaucoup pour ne pas tuer un souvenir merveilleux, dans le restaurant depuis la soirée de mai 1868, elle ne pouvait se tromper... Ce salon était celui

où avait été donné le souper des hussards. Il était même étrange de constater à quel point tout était resté pareil : la décoration un peu rococo de la salle, les rideaux poussiéreux, la position de la table, son ordonnance, le coloris des coussins sur les petites chaises en bois doré. C'était dans ce coin, à gauche, que se trouvait l'orchestre caché par un paravent, comme c'était la mode alors. Il n'y avait plus d'orchestre, mais un piano droit, adossé au mur, qui semblait avoir été placé là, exprès, pour raviver des souvenirs. Il n'y avait pas de hussards, en grand uniforme, sous leurs dolmans bleu ciel. Et cependant la septuagénaire les revoyait tous, bien vivants devant elle : ce bel homme, qui s'avancait en lui baisant la main avec une distinction rare, c'était le colonel comte de Linville... Elle entendait sa voix grave qui l'accueillait en disant :

— Mademoiselle, vous faites un grand honneur à mon régiment en acceptant son invitation.

Elle croyait tous les retrouver pendant qu'elle faisait le tour de la table comme un général qui inspecterait son état-major : le petit lieutenant de Sabran, au regard noir et malicieux... Le capitaine de Luppé, magnifique d'allure... Le lieutenant de Saint-Prix, timide comme une jeune fille... Le capitaine de Montavel, au parler sonore rappelant son Languedoc natal... Ludovic enfin, la dépassant d'une tête et au bras duquel elle s'appuyait, frêle et légère, pour passer la souriante revue... Tous avaient été fauchés, à Reichshoffen ou ailleurs...

Les yeux de la vieille femme s'étaient embués. Elle eut un moment d'étourdissement et chancela au bras du colonel de Morville qui lui demanda en remarquant son trouble :

— Seriez-vous souffrante?

— Non, Léopold, répondit-elle vivement. Je suis simplement émue à l'idée de vous voir tous réunis ici, autour de moi, votre marraine...

Pourquoi lui confier la véritable raison de son trouble? Pourquoi livrer ce soir le secret de son souper de fiançailles qu'elle avait gardé jalousement caché jusqu'à ce jour?

Et elle se dirigea vers la table, suivie des pilotes, dont les uniformes assez hétéroclites s'ornaient de toute la gloire attachée à de modestes palmes épinglées sur des rubans verts et rouges. Elle occupait la même place qu'autrefois, ayant à sa droite le capitaine Fonck et à sa gauche Nungesser. Léopold présidait en face d'elle. Quand elle fut assise, ils restèrent debout pour porter un premier toast à celle qui incarnait pour eux, ce soir, toutes les femmes. Ce fut Léopold qui le prononça en trois mots :

— A «notre» marraine!

Les autres répondirent, selon la manière de leurs camarades de front britanniques :

— Hip! Hip! Hip! Hurrah!

Le dîner était commencé. Il pouvait bien faire froid et noir dehors, les rues de Paris n'avaient qu'à se contracter sous le manteau de neige. A l'intérieur du salon, au premier étage de Marguery, la vie était belle : il y faisait tiède, le menu valait tous ceux du mess, les vins étaient généreux et l'éclatante lumière du lustre Second Empire ruisselait sur les hommes et dans les cœurs.

Adeline parla beaucoup pour s'étourdir. Ils l'écoutaient leur raconter les potins de l'arrière, et cela les amusait. Chacun, à tour de rôle, lui demanda des nouvelles de ceux ou de celles qu'il chérissait. Elle avait sorti de son sac un petit carnet, sur lequel elle notait toutes les demandes et les requêtes qui lui étaient faites. Ils savaient qu'ils pourraient repartir tranquilles en pleine nuit : la marraine transmettrait, dès demain, toutes les commissions. Seul, parmi eux, Léopold était resté silencieux, observant Adeline. Quand la fin du repas approcha, la ballerine se leva en disant :

— Défense de quitter vos places! Je vais faire le tour de la table en vous versant une coupe de champagne... Une marraine, au fond, ça ressemble à une cantinière...

A peine venait-elle de commencer que Roland Garros se précipita vers le vieux piano solitaire, sur lequel il commença à «taper» de toute sa poigne, pendant que tous attaquaient en chœur le refrain qui, depuis deux années, entraînait les hommes :

Quand Madelon vient nous verser à boire...

Madelon, ce soir, n'était plus toute jeune ni une fille au jupon retroussé, mais elle avait conservé pour chacun de ces réserves de tendresse que bien peu de femmes auraient eues! Elle remplissait les coupes jusqu'au bord dans le geste maternel de la maman d'une grande nichée qui craint que ses garçons turbulents ne manquent d'une gâterie. Elle le faisait avec attention et amour pour cette jeunesse dont les voix mâles apportaient un écho qui remplissait la pièce, débordait par l'escalier pour se répandre dans les salons du rez-de-chaussée, traversait les fenêtres en apportant la joie sur le boulevard engourdi.

Quand tous les couplets de la Madelon eurent réchauffé l'atmosphère, un tout jeune sous-lieutenant cria du bout de la table :

— Maintenant, c'est à vous, Marraine, de nous chanter quelque chose.

— Oui! c'est cela! une chanson de la Vedette! réclamèrent les autres.

— Mais je ne sais pas chanter... ou très mal! déclara Adeline. Vous m'avez tous l'air d'oublier que je ne fus qu'une danseuse!

— Un tout petit refrain? insista le jeune pilote, dont la voix se fit presque suppliante pour ajouter : N'importe quoi... Une chanson de notre enfance, par exemple?

La voix un peu cassée d'Adeline commença à fredonner :

Sur le pont d'Avignon

On y danse, on y danse...

Et une ronde étonnante commença autour de la table. Adeline fut entraînée dans la farandole, où les aviateurs se faisaient de joyeuses révérences quand

les beaux Messieurs font comme ça!

auxquelles Adeline répondait à son tour lorsque

les belles dames font comme ça!

Léopold, qui lui tenait la main dans la farandole, lui murmura au milieu du tapage grandissant :

— Je crois, Adeline, que je ne vous ai jamais autant aimée que ce soir...

— Auriez-vous oublié le ballon captif, Léo? répondit-elle en riant.

Après la ronde enfantine, dont les interprètes paraissaient décidés à ne plus se souvenir qu'ils avaient dépassé depuis longtemps l'âge de raison, Nungesser dit à son tour :

— Vous avez eu tort de nous rappeler que vous aviez été danseuse... Il va falloir vous exécuter... pour vos filleuls?

— Avec mes filleuls! répondit-elle. Eh bien! Garros, qu'est-ce que vous attendez devant votre piano désaccordé pour nous jouer un air de danse à la mode?

Roland Garros attaqua le premier boston qui lui passa dans la tête. Il était banal, ce boston, mais offrait l'avantage d'être connu de tous. Quand on l'entendait quelque part, on avait envie de valser.

Adeline s'était retournée vers tous ces hommes :

— Alors? Quel est celui qui se décidera le premier? Vous aurez chacun droit à un tour de valse... Plus vite, Garros! Le rythme est trop lent...

Léopold s'était avancé.

— A tout seigneur, tout honneur... lui dit Adeline en souriant et en se laissant entraîner dans les bras du commandant de l'escadrille.

Ils se succédèrent sans interruption, ne lui laissant pas le temps de reprendre son souffle : elle tournait, infatigable et radieuse, passant de l'un à l'autre avec une aisance souveraine, lorsque la porte s'ouvrit pour livrer passage à un agent, suivi d'un maître d'hôtel.

— Flûte! La police! s'écria Roland Garros en s'arrêtant de jouer.

Il y eut un moment de stupeur, suivi d'un léger flottement. Le représentant de l'ordre s'était avancé, la main à son képi, un peu éberlué de se trouver devant une telle quantité d'uniformes et de décorations :

— Excusez-moi, Messieurs, de vous déranger, mais vous faites un vacarme infernal sans penser à l'heure du couvre-feu qui a sonné voici une bonne demi-heure.

— A quelle heure se couche-t-on à Paris? demanda d'un air de fausse innocence le capitaine Fonck.

— On ne s'y couche jamais en temps normal, mon Capitaine, répondit l'agent avec bonhomie. Seulement, vous savez mieux que moi que nous sommes en période de guerre et que le couvre-feu a été fixé, par une ordonnance de la Préfecture, à minuit.

— Qu'est-ce que font les permissionnaires, passé cette heure? demanda Nungesser.

— Ils s'amusent... bien sûr! répondit l'agent imperturbable... Mais plus discrètement... Pas dans les endroits publics! Tout le monde ici est en permission?

— Non, dit Léopold d'un ton ferme. Personne n'a ici de permission, Monsieur l'Agent. Seulement, vous êtes en présence de l'escadrille des Cigognes que j'ai l'honneur de commander... Je prends la responsabilité de tout : nous sommes venus à Paris pour offrir ce dîner à Mademoiselle qui est notre marraine. Voilà! Que désirez-vous savoir de plus?

— Mon Colonel, je ne vous ai pas demandé tous ces détails, répliqua le représentant de l'ordre public. J'ai pour mission de faire respecter le couvre-feu ; c'est tout. Pour ce qui est de votre petite escapade nocturne à Paris, elle ne me regarde pas. Et puis... je sais ce que c'est : j'ai un grand fils qui est au «truc» comme vous tous.

Adeline s'était approchée de l'agent en lui tendant une coupe de champagne.

— Merci, Madame.

— Mademoiselle! rectifièrent en chœur les aviateurs.

— A votre bonne santé, Messieurs, dit l'agent en vidant sa coupe. Je ne veux pas vous ennuyer davantage, mais je vous demande d'être raisonnables... Si le service en ville passait... Il n'y a plus personne dans le restaurant : vous êtes les derniers. Et surtout, faites un peu moins de bruit...

Après le départ de cette visite imprévue, le colonel leur parla :

— Mes amis, ce brave agent a raison. D'ailleurs, il va falloir que nous reprenions la route du camp. Avant de partir, j'aimerais que nous portions un dernier toast à celle qui vient de se dépenser sans compter pour animer cette petite fête intime. A notre marraine, à Mademoiselle

Adeline Piedplus!

Un triple ban éclata, spontané.

— Merci, mes gentils filleuls, dit la ballerine. Je lève mon verre, à mon tour, à vous, à tous ceux qui vous sont chers et qui vous aiment autant que moi... A ceux qui ne sont plus, qui devraient être parmi nous ce soir et dont je fus aussi la marraine avant qu'ils ne s'envolassent pour toujours de l'aérodrome de l'escadrille. A ceux qui n'ont pas pu venir, et qui sont restés de garde au camp... Aux cigognes enfin qui reviendront un jour en Alsace...

Cinq minutes plus tard, le chasseur du restaurant regarda s'éloigner la file de voitures avant de baisser le rideau de fer.

Elles fonçaient, ces autos conduites par des casse-cou, à travers les avenues désertes.

— Ça commence à dérapier, déclara Nungesser qui conduisait toujours la voiture de tête, dans laquelle était Adeline. C'est signe que la neige fond et que le temps se radoucit.

— Chic! s'écria Fonck. Regardez : les nuages s'en vont... Demain, à l'aube, on pourra s'envoler...

— Au fait, demanda Adeline à Léopold, comment se fait-il que Guynemer n'ait pas été parmi nous ce soir?

— Georges préfère rester au camp, dans l'espoir qu'il y aurait une éclaircie...

La paisible rue d'Auteuil fut troublée, pendant quelques minutes, par un vacarme infernal, dans lequel les explosions des moteurs se mêlaient aux exclamations d'adieu. Adeline voulut tous les embrasser, un par un.

Quand Doudou, qui avait attendu dans le vestibule le retour de sa maîtresse, ouvrit la porte, ce fut pour trouver une Adeline radieuse qui lui dit :

— Ils sont fous, ces garçons, Doudou! Figure-toi qu'ils ont réussi à me faire danser... moi qui m'étais bien promis de ne plus jamais céder à la tentation.

— Oh! ce soir, Mamoiselle, ce n'est pas pareil...

— Tu as raison : c'est autre chose...

Son visage s'était assombri brusquement et elle confia à la Martiniquaise, en gravissant les premières marches de l'escalier :

— Sais-tu quelle est la dernière parole qu'a prononcée, pendant le retour en voiture, le capitaine Fonck?... «Chic, demain, à l'aube, on pourra s'envoler.» Ne trouves-tu pas que c'est affreux?

Elle ne dort pas cette nuit-là et fut la première de sa maison à voir poindre l'aube. Le ciel était dégagé, l'atmosphère redevenait limpide, comme si le printemps voulait être en avance. Toute la

journée le temps fut admirable, et, quand la nuit commença à tomber, le firmament avait sa poussière d'étoiles.

Enfoncée dans sa bergère, Adeline n'avait aucun courage. Vingt fois déjà, ses doigts, débarrassés de leurs mitaines, avaient laissé retomber sur ses genoux les aiguilles du tricot inachevé. Vingt fois aussi, sa main droite avait soulevé le rideau. Elle aurait souhaité que le ciel restât éternellement bouché pour que les Cigognes ne pussent jamais reprendre leur vol. Elle avait le regard perdu dans les espaces infinis lorsque le hululement des sirènes l'arracha à sa rêverie douloureuse.

— Mamoiselle, cria Doudou en pénétrant dans le salon, c'est l'alerte! Il faut descendre dans la cave.

— Non, Doudou. Je n'irai pas ce soir dans la cave. Je resterai ici...

— Mamoiselle, ce n'est pas prudent, larmoya la Martiniquaise, avant d'ajouter plus bas : j'ai si peur!

— Descends seule à la cave et laisse-moi.

— Non. Je resterai avec bonne Mamoiselle, dit Doudou en pleurnichant.

— Allonge-toi à mes pieds dans ce plaid. Tu n'as rien à craindre : il ne nous arrivera rien.

La Martiniquaise se blottit en tremblant dans la couverture. Après avoir éteint la lampe à abat-jour placée sur la table basse, Adeline tira résolument les rideaux et ouvrit la fenêtre toute grande. L'air vif de la nuit envahit le salon, mais la marraine de l'escadrille ne s'en soucia pas. Elle scrutait le ciel sillonné déjà par les faisceaux mouvants des projecteurs qui s'entrecroisaient à la recherche des oiseaux de proie. Et, tout à coup, elle entrevit, passant dans un rayon lumineux, un long cigare blanc.

— Un zeppelin! dit-elle.

A ses pieds, Doudou terrorisée, n'osait pas regarder et conservait son visage plaqué contre le tapis.

A peine sa maîtresse venait-elle de prononcer le nom abhorré qu'un fracas indescriptible remplit l'atmosphère. Adeline eut juste le temps de voir une forme noire, rapide, qui traversait l'air en rasant les toits des maisons. Au fur et à mesure que le bruit déclinait, elle crut reconnaître le bruit caractéristique de moteur qu'elle avait déjà entendu le jour où elle avait baptisé au champagne de nouveaux appareils sur l'aérodrome. Et elle s'écria :

— C'est la chasse française, Doudou!

Mais elle se posa à elle seule, dans le silence angoissé de son cœur, la question :

— Lequel est-ce? Peut-être Guynemer? Peut-être Fonck? Peut-être Nungesser? Peut-être Léopold?

Et elle envoya de la main un baiser de femme qui se perdit dans la

nuît et devait vouloir dire :

— Bonne chance! Ta marraine est près de toi...

Le raid ne dura pas. Bientôt la sirène des pompiers, parcourant les rues, indiqua que le danger était écarté. La chasse avait bien fait son travail. Les faisceaux lumineux s'étaient éteints. Le ciel avait retrouvé le calme de la nuit étoilée.

Les belles nuits, succédant aux beaux jours, persistèrent. Le printemps avait définitivement chassé l'hiver. Les premiers bourgeons commençaient à éclore sur les arbres du parc. Adeline retrouvait les teintes préférées de son paysage. Le travail de l'ouvrier continuait, les colis partaient chaque semaine, la correspondance avec les filleuls s'allongeait et nul ne pouvait entrevoir la fin du conflit.

Un matin où Adeline recevait dans son salon ses anciennes élèves qui lui apportaient leur travail de la semaine, l'une d'elles lui dit ingénument :

— Savez-vous, Mademoiselle, ce qu'on raconte à Paris depuis deux ou trois jours?... Que Guynemer n'est pas rentré à son aérodrome depuis plus d'une semaine.

La marraine eut un choc, mais se ressaisit vite : cette nouvelle était fausse! Il fallait la démentir au plus tôt : elle devait émaner de milieux défaitistes. Si quelque chose était arrivé à l'un de ses filleuls, elle le saurait par les cartes des autres... Ce matin encore, elle en avait reçu une de Léopold, qui lui écrivait que tout allait bien. Qui pouvait être mieux informé que le commandant de l'escadrille? Et elle rabroua vertement la petite danseuse :

— Vous feriez mieux de m'apporter le double d'ouvrage plutôt que de répandre des nouvelles imbéciles! Dites-vous bien qu'un homme qui a abattu cinquante-quatre appareils ennemis est invincible! Si vous croyez que les pilotes allemands osent encore se frotter à lui! Mais, ma petite, quand ils aperçoivent son avion dans le ciel, ils s'enfuient! Ils en ont une terreur panique...

Quelques jours passèrent : la nouvelle courait toujours, allant de bouche en bouche, produisant son effet dévastateur : «Guynemer n'est pas rentré! Guynemer a disparu! L'avion de Guynemer a été abattu dans un combat aérien par l'as des as allemands!» Il semblait à chacun que le pays avait perdu une parcelle de sa substance même. Adeline s'obstinait à ne pas y croire. Elle ne voulait pas l'admettre. Mais un jour un communiqué laconique, publié par le Grand Quartier Général, l'obligea à se rendre à l'évidence : elle ne verrait plus l'un de ses filleuls. Elle en voulut aux autres de ce qu'ils lui avaient caché la nouvelle et décida d'écrire le soir même à Léopold pour le lui reprocher.

Le mois de mai était revenu avec ses premières senteurs, sa brume

matinale, ses nuits qui auraient été si douces s'il n'y avait pas eu la guerre. Adeline occupait à sa manière les soirées, en travaillant, assise à sa place habituelle, devant la baie ouverte sur le parc. Elle n'allumait la lampe qu'au crépuscule, voulant profiter des dernières lueurs du jour. Elle venait de terminer sa lettre de reproches à Léopold, lorsque le téléphone retentit à nouveau dans le vestibule : elle traversa aussitôt le salon sans laisser même le temps à Doudou de décrocher le récepteur. Peut-être était-ce Léopold qui l'appelait, comme il l'avait déjà fait une fois, pour lui annoncer qu'il viendrait la chercher dans une demi-heure? Elle ne l'avait pas revu, ni aucun de ses filleuls, depuis le dîner chez Marguery.

Elle reconnaissait mal la voix qui lui parlait.

— Allô! C'est Mademoiselle Piedplus? Ici Nungesser... Je vous appelle de Villacoublay, où mon appareil subit une petite réparation... Après accord avec les camarades de l'escadrille, il a été convenu que je vous appellerais dès mon arrivée ici... Une mauvaise nouvelle. Il s'agit du Colonel de Morville : son Morane n'est pas rentré à l'aube... On est inquiet au camp... Nous avons pensé que vous pourriez préparer doucement sa femme à la nouvelle? Oh! il n'y a rien de sûr, mais enfin... Il peut avoir été contraint d'atterrir derrière les lignes ennemies... Seulement, le connaissant, n'est-ce pas? Nous savons tous que cette visite chez M^{me} de Morville ne sera pas facile pour vous, mais prévenir les familles, ça fait un peu partie de vos attributions de marraine?... Je suis obligé de raccrocher... La nuit risque d'être chaude et nous ne sommes plus très nombreux... Merci pour les camarades! Bonsoir, Mademoiselle...

Le dé clic de l'appareil lui fit comprendre que Nungesser lui avait exprimé en quelques phrases cachées tout ce qu'il pouvait lui dire... Elle raccrocha à son tour le récepteur en présence de Doudou qui n'osait pas poser la moindre question devant l'expression bouleversée de son visage. La Martiniquaise crut que sa maîtresse allait défaillir, mais celle-ci fit un effort suprême pour s'appuyer à une console et demander :

— Est-ce que la baronne de Morville ne doit pas apporter ici demain matin une écharpe qu'elle veut que nous joignons au colis de son mari?

— Oui, Mamoiselle.

Adeline rentra dans le salon qu'elle traversa lentement, suivie par Doudou. Lorsqu'elle atteignit la bergère, elle s'y laissa tomber, écrasée par le poids de la nouvelle qu'elle venait d'apprendre. Son regard, perdu au loin, semblait contempler les contours des marronniers qui s'estompaient avec la tombée de la nuit. Le premier quartier de lune éclairait un ciel immuablement beau.

— Mamoiselle veut-elle que j'allume la lampe? demanda dans la

demi-obscurité la voix chantante de Doudou.

— C'est inutile : dans quelques secondes, nous serons éclairées comme en plein jour. Regarde...

Doudou ne voulut pas voir et enfouit son visage dans ses mains après s'être réfugiée derrière la bergère : elle ne pourrait jamais s'habituer à cette plainte des sirènes qui déchirait, une fois de plus, le silence de la nuit. Les faisceaux lumineux sillonnaient déjà le ciel, les détonations des tirs de barrage se mêlaient aux voix plus sourdes des canons du mont Valérien. Adeline s'était levée et s'avancait, exaltée, dans l'encadrement de la baie en criant au milieu du vacarme :

— Ça ne durera pas toujours cette horreur, Doudou! Il faudra bien qu'un jour elle cesse quand les hommes n'en pourront plus de tuer... Et les nuits de printemps seront à nouveau douces. Paris redeviendra ce qu'il était. Je pourrai y monter enfin ces ballets que je préparais avec tant de soin et d'amour. Et si je ne suis plus là, d'autres me remplaceront dans cette tâche merveilleuse qui consiste à créer du beau au lieu de répandre le mal. Les gens ne peuvent pas se passer de danse...

Sa voix vibrait, avec des intonations tour à tour chaudes et faibles :

— Approche, ma petite Doudou. N'aie pas peur!

La Martiniquaise abandonna le refuge illusoire qu'elle s'était créé pour venir se blottir, agenouillée, contre la jupe de sa maîtresse. Le visage d'ébène terrorisé était tendu vers celui d'Adeline éclairé par la pâleur lunaire et les reflets intermittents des projecteurs. La voix de la septuagénaire continuait, comme si elle était heureuse d'avoir en ce moment à ses pieds une confidente muette à laquelle elle pouvait tout dire :

— Il y a un ballet qu'il faudra monter, Doudou, pour symboliser cette étrange féerie aérienne à laquelle nous assistons... Mais ce ne serait pas une histoire de guerre... Ce serait plutôt celle de l'ambition démesurée des hommes qui veulent toujours aller plus haut pour dominer leurs semblables... Dans ce ballet fantastique, il n'y aurait pas de danseuses, mais un seul interprète, un homme, fou comme tous ses frères, qui s'affublerait d'ailes pour imiter l'oiseau et qui s'élancerait du sommet d'une montagne dans l'espace pour voler à son tour... Le ballet pourrait porter le nom de ce personnage, *Icare*, qui s'élèverait de plus en plus haut jusqu'à ce qu'il se rapprochât du soleil. Mais la cire, lui servant à attacher ses ailes, fondrait sous l'effet de la chaleur. Ses ailes se détacheraient aussitôt, et le pauvre ambitieux serait précipité dans la mer... Quel admirable ballet cela pourrait faire, Doudou!

— Oui, Maîtresse, répondit la voix blanche de la servante.

— Une œuvre qui ferait réfléchir et...

Elle n'acheva pas sa phrase. Un grand oiseau noir venait de frôler le toit de la vieille maison dans un vrombissement assourdissant. Elle

crut reconnaître un appareil de chasse français et se posa une fois encore la question angoissante : «Lequel est-ce? Nungesser? Fonck? Garros?», en sachant qu'il était inutile, maintenant, d'ajouter le nom de Léopold.

LE FESTIN DE L'ARAIGNÉE

La répétition était fiévreuse. Dans trois jours, les nouveaux *Ballets de Paris* donneraient leur première représentation publique dans le cadre majestueux du théâtre des Champs-Élysées avant d'entreprendre une longue tournée à l'étranger. Ce serait le premier mai 1927 que la fondatrice et étonnante animatrice de cette jeune compagnie trouverait dans les acclamations d'un public enthousiaste l'aboutissement logique de longs efforts.

Si les membres de la compagnie étaient jeunes, la directrice ne l'était plus : en vertu de la loi étrange et inexorable qui voulait que la plupart des événements marquants de la vie de l'ancienne ballerine, devenue maîtresse de ballet, eussent lieu dans les premiers jours de mai, Adeline célébrerait son quatre-vingtième anniversaire le jour même de la Grande Première des Champs-Élysées. Comme elle avait horreur que l'on parlât de son âge exact, elle avait eu bien soin de ne révéler la chose à personne, pas même à la fidèle Doudou. Adeline n'avait-elle pas raison d'agir ainsi, puisque sa jeunesse de cœur était restée la même, le goût passionné de son art aussi vivace et – fait plus surprenant – sa vigueur physique prodigieuse ? Son entourage immédiat se doutait bien, à quelques recoupements de dates faciles à faire, qu'elle était déjà très âgée, mais elle appartenait, malgré tout, à cette catégorie de femmes de théâtre dont la vitalité tient du miracle. On savait qu'elle ne voulait plus vieillir déjà depuis des années, et nombreux étaient ceux qui admiraient secrètement son énergie.

Celle qui avait été autrefois la très jolie Adeline Piedplus achevait de parfaire, sans même s'en rendre compte, sa propre caricature vivante.

Installée, pendant la répétition, dans un fauteuil du premier rang d'orchestre, avec, à sa droite, une secrétaire – dont la mission était de noter les « indications » de « la » Patronne – à sa gauche un régisseur et, assise, juste derrière elle – pour être attentive à ses moindres désirs – Doudou, Adeline régnait en despote absolu sur les artistes, les machinistes et même les musiciens, dont la susceptibilité toujours mal placée est une désagréable réalité du théâtre lyrique.

Les ordres de la Patronne partaient nets, précis, cinglants parfois, lancés par une voix dont le timbre clair faisait stopper l'harmonieux déroulement du ballet en répétition. Ordres qui se terminaient

invariablement par l'éternel «enchaînons!» ou le désagréable «recommençons!»

La vaste salle, plongée dans une demi-obscurité, était déserte si l'on exceptait un autre groupe de trois personnes installées également au premier rang des fauteuils d'orchestre – mais plus à droite – et quelques occupants d'une loge de corbeille.

Le deuxième groupe des fauteuils se composait d'une femme assise entre deux hommes... Une femme qui n'était plus, elle aussi, de prime jeunesse. Sa vie avait été curieuse et mouvementée : nombreux étaient ses intimes qui lui conseillaient d'écrire ses mémoires, qui promettaient d'être savoureux, M^{me} Rasimi, dont le nom était aussi connu par les somptueuses revues qu'elle avait montées à Ba-ta-Clan que par les tournées annuelles qu'elle organisait sur le chemin de Buenos Aires, avait passé son existence à déshabiller de belles filles pour revêtir leur nudité de ces costumes légers et pimpants, saupoudrés d'inventions charmantes, symbolisant l'actualité d'une revue à grand spectacle et que l'on ne sait vraiment faire qu'à Paris sans commettre la moindre faute de goût. De même qu'Adeline avait le génie de la danse, M^{me} Rasimi possédait celui du costume de théâtre. Il n'y avait donc aucune raison pour que l'étroite collaboration de ces deux «monstres sacrés» ne donnât d'excellents résultats.

Seulement l'une et l'autre avaient leur caractère bien défini, comme tous ceux ou celles qui possèdent une véritable personnalité. Les discussions entre ces deux femmes prenaient parfois, au cours des répétitions des *Ballets de Paris*, un tour épique. Les limites de la civilité féminine étaient alors atteintes : le rôle de médiateur, en de pareilles circonstances, était généralement tenu par l'homme qui était assis à la gauche de M^{me} Rasimi, comme s'il voulait déjà, par sa seule présence physique, mettre une barrière amicale entre les protagonistes de l'éternel conflit.

Ce personnage, au visage avenant et portant une barbe courte «à la manière d'Édouard VII», était venu indirectement à la danse par le canal enchanté de la musique, après avoir été, dans sa jeunesse, l'un des plus brillants élèves du Borda. Cet ancien officier de marine, qui avait donné sa démission pour se consacrer entièrement à l'étude savante de la fugue et du contrepoint, était le compositeur du ballet que la compagnie fondée par Adeline répétait à cet instant sur le plateau de l'avenue Montaigne. Ce ballet, qui avait été choisi par Adeline pour terminer en beauté son premier spectacle, n'était en réalité qu'une reprise, puisqu'il avait été créé une année avant la mobilisation de 1914 sur la scène du Théâtre des Arts – dirigé alors par M. Rouché, avant que celui-ci ne prit en mains les destinées de l'Opéra – dans une chorégraphie du fécond Léon Staats. Le choix de

l'ancienne étoile était judicieux : *Le Festin de l'Araignée* est l'une de ces œuvres parfaites que l'on ne jouera jamais assez, parce que sa partition n'est que délicatesse et grâce poétique, malice et émotion, esprit et sensibilité. Tout en étant des plus modernes, son orchestration n'a rien d'agressif : bien que la musique en soit audacieuse le compositeur a prouvé qu'il ne dédaignait ni le rythme ni le chant.

Le thème du ballet, imaginé par Gilbert de Voisins, est à la hauteur de l'inspiration du compositeur. Adeline avait retrouvé, pour la seconde fois dans sa longue carrière, l'harmonie totale entre le poème et la musique que ses instincts d'étoile naissante lui avaient déjà fait découvrir dans *Giselle*. Comme tous les bons thèmes, celui du *Festin de l'Araignée* est simple : après un délicieux prélude, le rideau se lève sur un curieux décor de jardin dont le fond est constitué par une toile d'araignée gigantesque couvrant toutes les dimensions de la scène. L'action se situe dans le monde des insectes : au premier plan, des fourmis, affairées, se précipitent pour être vite remplacées par un papillon, aux ailes fluorescentes, qui se présente dans un mouvement de valse.

L'araignée traîtresse, accrochée à sa toile, manifeste sa joie du festin qui se prépare pour elle. Après avoir pris dans ses filets invisibles les modestes fourmis et le papillon écervelé, elle se cache à nouveau pour voir naître cet insecte curieux qui s'appelle l'éphémère. Sur un temps de valse qui se transpose, qui se redit en des tons divers, l'éphémère meurt à son tour, accompagné par le prélude en mineur, pendant que l'araignée, repue et gavée, est tuée enfin par une mante religieuse. Une marche funèbre, qui n'est pas plus lourde que l'araignée elle-même, chante avec une mélancolie pas trop profonde, pas trop noire, le trépas de l'ennemie de tous les insectes. Et la nuit tombe, en même temps que le rideau, sur le jardin redevenu solitaire, pendant que l'orchestre est imprégné d'un sentiment indéfinissable, sain, bien odorant, primesautier, doux et savoureux comme la senteur de la nature.

Le compositeur de ce festin de choix, l'aimable Albert Roussel, parlait à voix basse avec l'autre voisin de M^{me} Rasimi : le décorateur russe Alexandre Benois qui, après s'être révélé par ses admirables maquettes des Ballets russes de Diaghilew, avait accepté de travailler pour les *Ballets de Paris*. Le nouveau décor du Festin était son œuvre.

Un quatrième personnage, mais debout sur le côté «cour» de l'avant-scène parce qu'il n'avait jamais pu rester assis dans un fauteuil, corrigeait de la voix et du geste les petites imperfections techniques qui aurait pu échapper à Adeline : Léo Staats, plus jeune et plus bondissant que jamais, avait répondu à la demande qu'Adeline lui avait formulée autrefois en présence de Gabriel Pierné. Seul, ce

dernier n'était pas là : *Cydalise et le Chèvre-Pied* avait enfin été présenté par M. Rouché quatre années plus tôt sur la scène de l'Opéra. Le succès de cet ouvrage avait incité le compositeur, devenu chef d'orchestre des Concerts Colonne, à réserver à l'Académie Nationale de Musique ses *Impressions de Music-hall* qui venaient d'être créées au Palais Garnier. Adeline avait assisté à la première de ce ballet qui n'avait été qu'un demi-succès. Elle en eut d'autant plus de regrets qu'elle était certaine que le triomphe de cette œuvre aurait été éclatant si elle avait été montée par ses soins. Adeline connaissait le music-hall pour y avoir passé, alors que les gens de l'Opéra continuaient à l'ignorer. A l'issue de la représentation, elle avait répondu au compositeur venu lui demander si elle était satisfaite :

— Non, mon cher Pierné. On a massacré ici votre œuvre trop légère pour cette grande Maison... Vous avez eu le plus grand tort d'oublier que j'en fus l'inspiratrice et que vous me l'aviez promise pour mon premier spectacle! Celui-ci sera donné sous peu aux Champs-Élysées, et j'aurai le regret de ne pas voir votre nom figurer sur mon affiche. Si moi j'ai eu de la patience en reconstituant tout ce que la guerre avait interrompu, j'ai l'impression que vous en avez manqué...

A partir de cette minute, Adeline Piedplus et Gabriel Pierné ne se virent plus. Quand il leur arrivait de se croiser, à une quelconque répétition générale, ils se saluaient de loin... De petits différends artistiques peuvent ainsi, à la longue, creuser de grands fossés.

Enfin le pupitre du chef d'orchestre était occupé par un homme dominant de toute sa carrure et de son magnétisme les cent exécutants qui meublaient la large fosse. Walther Straram avait été imposé depuis quelques années à la tête du grand orchestre des Champs-Élysées par la propriétaire du théâtre, M^{me} Ganna Walska, et les critiques les plus acerbes — qui n'avaient pas craint d'attaquer ouvertement les initiatives artistiques de cette mécène — devaient s'incliner devant l'homogénéité d'un ensemble philharmonique unique au monde.

Les occupants de la corbeille, un peu isolés dans leur loge, comme s'ils étaient pestiférés, n'étaient autres que les commanditaires de l'entreprise tentée par Adeline Piedplus. Il y avait là M. Jefferson Cohn, propriétaire d'écurie de course et «type parfait» du commanditaire idéal qui est fait pour payer les factures et qui ne se mêle pas d'avoir des idées ; il était accompagné de sa très jolie femme, M^{me} Marcelle Chantal, à qui le cinéma promettait le plus brillant avenir tant que son époux aurait des millions. Pendant que les judicieuses observations d'Adeline interrompaient la répétition, M. Jefferson Cohn conversait avec le second commanditaire : Rolf de Maré. Ce Suédois multimillionnaire s'était toujours passionné pour la danse et avait déjà englouti des sommes fabuleuses, entre 1920 et

1924, dans ses «Ballets Suédois» créés sur cette même scène des Champs-Élysées.

Parmi les vingt-quatre ouvrages que Rolf de Maré avait montés dans des chorégraphies de Jean Borlin, s'en trouvait un dont le seul titre résonna étrangement aux oreilles d'Adeline : *Les Mariés de la Tour Eiffel*. Le matin de 1921 où elle lut, dans un journal, l'annonce de cette création, elle n'en crut pas ses yeux et demanda aussitôt à faire connaissance avec Rolf de Maré qui lui expliqua que le ballet était tiré d'une idée de Jean Cocteau et mis en musique par six compositeurs différents. Adeline n'éprouva même pas le besoin de répondre à son interlocuteur que l'idée d'un ballet inspiré par ce titre était déjà venue à l'esprit d'un gentilhomme, Gontran de Cabrissac, mort un certain nombre d'années avant que M. Cocteau ne fît parler de lui. Elle se garda surtout de révéler qu'elle avait été dans la vie la véritable interprète principale du ballet imaginé par Gontran.

Rolf de Maré l'avait invitée à la première : elle en était ressortie étonnée de voir à quel point le génie inventif d'un poète avait rejoint la simple transposition d'événements vécus. Mais au lieu de se dérouler à l'Exposition de 1889, l'action du ballet se passait aux alentours de celle de 1900. L'œuvre était pleine d'idées, d'inventions saugrenues et de trouvailles burlesques. L'emploi de masques, la parodie de l'esprit bourgeois de 1900, l'ironie parisienne avaient composé un spectacle savoureux, étourdissant et nuancé qui avait fait l'enchantement d'Adeline. Si elle l'avait pu, elle aurait embrassé Jean Cocteau. Et, à dater de ce jour, elle devint la grande amie de Rolf de Maré qui commença à s'intéresser à ses efforts. Ce serait dans cette salle, encore imprégnée du triomphe passé des *Mariés de la Tour Eiffel*, qu'Adeline Piedplus présenterait dans trois jours sa propre compagnie.

Avec des commanditaires de cette envergure et un état-major réunissant Albert Roussel, M^{me} Rasimi, Alexandre Benois, Léo Staats et Walther Straram, il n'était pas possible de perdre une bataille. Les files d'attente s'allongeaient depuis une semaine sur le large trottoir de l'avenue Montaigne, les places s'enlevaient à n'importe quel prix, les «papiers» d'avant-critiques étaient aussi élogieux pour l'animatrice que pour les œuvres qui allaient être représentées. Avant d'entreprendre leur tournée de propagande mondiale, les *Ballets de Paris* débuteraient sous les plus heureux auspices...

... Et la répétition du *Festin de l'Araignée* poursuivait son cours.

— Régine! dit la voix d'Adeline, vous hésitez avant de vous suspendre par un bras à la toile d'araignée! On croirait que vous avez peur, à votre âge! Vous devriez aller applaudir Mado Minty au Casino de Paris et vous verriez comme cette danseuse de music-hall se promène sur toute la toile! Il n'y a aucun danger.

Régine était une grande fille brune qui interprétait le rôle de l'araignée : ses longs bras et jambes, emprisonnés dans un maillot noir, rappelaient étrangement les pattes de l'ennemie des insectes ; le choix de l'interprète était excellent.

— «Elles» commencent à se fatiguer, lança de l'avant-scène Léo Staats à Adeline. Il serait préférable de faire la pause : le travail n'en sera que meilleur après.

— La pause? grommela l'octogénaire. Elles n'ont que ce mot-là à la bouche! Est-ce que je suis fatiguée, moi? Et même si je le suis, je ne le montre pas!

— Chère amie, dit en souriant Albert Roussel, chacun sait que vous et M^{me} Rasimi êtes des femmes à part, trempées dans l'acier.

— L'acier qui permet seul d'arriver dans ce métier! trancha Adeline avant de donner l'ordre : Dix minutes de pause, Mesdemoiselles, puisque vous êtes incapables de faire un effort soutenu...

Puis elle s'adressa, plus aimable, aux musiciens :

— Pour vous aussi, Messieurs...

Elle n'en dit pas plus et monta à son tour sur la scène : son agilité était incroyable. Elle n'hésitait pas à gravir et à redescendre sans cesse les escaliers, à se déplacer dès qu'il le fallait, voulant tout contrôler par elle-même. Cette agitation perpétuelle la faisait toujours apparaître là où on l'attendait le moins dans le théâtre et voir ce que les autres ne tenaient pas à lui montrer. C'est ce qui se passa quelques secondes après qu'elle fut sur le plateau : au moment où elle vérifiait minutieusement l'état du filet, symbolisant la toile d'araignée gigantesque et auquel la grande fille brune devait se suspendre, elle aperçut cette dernière qui, sous prétexte de les remettre en place, caressait avec amour les boucles blondes de la petite Monique incarnant le papillon. L'araignée Régine avait vingt ans, le papillon Monique approchait à peine de sa seizième année.

En un éclair, la vieille femme comprit les intentions de la fille brune. Elle ne voulait pas que pareille chose se produisît sous sa responsabilité indirecte. Adeline avait trop souffert elle-même de ses relations avec Giselle : la vue de ces deux filles dont les teintes de cheveux seules étaient inversées – dans son aventure à elle, c'était «la grande» qui avait été la blonde et «la petite» très brune – lui en rappela deux autres, insouciantes, qui habitaient un certain grenier de la rue Lepic et qui partageaient la même loge rue Le Peletier. Adeline ne savait que trop où l'emprise de Giselle Noirod l'avait menée. Même morte depuis plus d'un demi-siècle, la willi exclusive et impitoyable avait continué à régner sur sa destinée... Il fallait empêcher à tout prix que la blonde Monique ne fût une nouvelle victime : ce n'était pas, chez l'ancienne interprète du rôle de la princesse Bathilde, un

sentiment de pudeur tardive, mais un désir sincère de faire éviter à un enfant encore pure les amères désillusions que lui apporterait tôt ou tard une liaison contre nature. Un jour, sûrement, le besoin de l'homme s'éveillerait chez Monique : il fallait qu'elle fût libre pour ce moment-là, sinon sa vie serait gâchée. Et Adeline s'approcha des deux filles en leur demandant d'une voix impérative :

— Qu'est-ce que vous faites là? Je n'aime pas ce genre... Monique, tu es assez grande pour te recoiffer toute seule... Quant à toi, Régine, contente-toi de jouer ton rôle d'araignée, à l'appétit insatiable, sur scène... Je suis même étonnée qu'avec tes instincts naturels, tu n'interprètes pas mieux l'ennemie des faibles insectes?

— Mademoiselle, répondit la fille brune avec impertinence, vous n'êtes pas ma mère! Et j'ai le droit de faire ce qui me plaît en dehors de mon travail. Ma vie privée ne regarde personne!

— Je m'en voudrais d'avoir une enfant comme toi! Puisque tu viens d'éprouver le besoin de me rappeler que tu avais une maman, je vais aussitôt la faire prévenir de tes agissements. Peut-être l'écouteras-tu, elle?

La fille éclata de rire :

— Si vous saviez comme ma mère se moque de tout cela! Il n'y a qu'une chose qui l'intéresse : que je devienne une danseuse-étoile... Et si vous croyez que la pauvre femme a le temps de s'occuper de ma moralité!

— Que fait-elle, ta mère? demanda Adeline.

— Vous tenez absolument à le savoir? Eh bien, elle est concierge!

La vieille femme reçut cette réponse cinglante sans broncher. La fille brune ne lui en parut que plus misérable : elle jetait à la tête d'inconnus l'humble profession de sa mère, comme si elle la méprisait. Adeline, dont le cœur s'était cependant endurci avec les années, sentit les larmes affluer dans ses propres yeux qui avaient vu tant de choses : la laideur et la beauté. La figure si douce de maman Piedplus, rayonnante malgré l'obscurité de la modeste loge de Grenelle, se dressa dans ses souvenirs... Une figure qui semblait lui dire, dans un sourire : « Cette enfant est mauvaise, Adeline... Ne l'écoute plus et fais tout ce qui est en ton pouvoir pour lui ravir sa cadette... Crois-en le cœur de ta maman : les filles du peuple n'ont pas toutes honte de leurs origines. Toi-même, tu ne m'as jamais reniée. »

Et Adeline détourna la tête en criant au régisseur :

— La pause est terminée. Reprenons tout le ballet.

Elle avait rejoint son fauteuil dans la salle où elle était à nouveau entourée de son état-major. Walther Straram martela son pupitre avec sa baguette de quelques petits coups secs et rapides : les premières mesures du prélude irréal d'Albert Roussel ramenèrent l'harmonie entre la salle et la scène. L'incident dont nul n'avait été le témoin en

dehors d'Adeline et des deux filles, paraissait terminé. Mais la patronne se promettait à l'avenir – elle le promettait surtout dans son cœur à maman Piedplus – d'ouvrir l'œil : en cherchant à se faire une tendre amie de la fille blonde aux ailes fluorescentes, l'araignée noire venait de signer, à son tour, son arrêt de mort dans la volonté implacable de la vieille femme.

Personne, parmi les collaborateurs d'Adeline ou les autres interprètes du ballet, ne pouvait se douter qu'un combat sourd et terrible venait de commencer entre des êtres humains, deux femmes, qui ne prendraient même pas la peine, comme les insectes du Festin, de s'entourer de la poésie d'un ballet, pour dévorer l'adversaire.

Monique, le papillon, frôlait de ses ailes la toile mortelle dans le mouvement de valse. Agrippée à son instrument de mort, Régine, l'araignée, contemplait à l'avance la chair tendre de la fille blonde dont elle voulait être seule à se repaître : la «vieille» ne pourrait lui arracher sa proie facile. Régine en était sûre, mais une apostrophe, lancée du trou noir de la salle par la patronne à son adresse, la ramena à la réalité de son travail :

— Régine! Tu ne penses pas à ton rôle! Tu ne te donnes même pas l'impression de savoir évoluer sur la toile d'araignée... Arrêtez, Chef...

Le grand orchestre s'était tu. La voix d'Adeline continua, redoutable :

— Tu me fais honte! Par ta seule faute, l'œuvre admirable de notre ami risque de ne pas remporter son succès habituel... Pourquoi me regarder ainsi? Tu devrais rester dans la position où tu étais quand j'ai interrompu la répétition. Sinon comment veux-tu que je corrige ta nonchalance et tes fautes? Reste où tu es... Toi aussi, Monique... Ainsi que vous, les fourmis... Tous! Que personne ne quitte sa place! Je vais te montrer, Régine, comment tu devrais interpréter ton rôle pour donner vraiment l'impression au public d'être une araignée!

Elle avait quitté son fauteuil, au plus grand ébahissement de ses collaborateurs, et se dirigeait vers la scène.

— Mais c'est de la folie! murmura Alexandre Benois à M^{me} Rasimi qui lui répondit :

— Si «Elle» se mêle d'interpréter un rôle à son âge, je vous promets que je paraîtrai en femme nue dans ma prochaine revue!

Seul Albert Roussel ne parla pas. Le compositeur se demandait si, après tout, son araignée ne devait pas être vieille?

Quand Adeline fut sur le plateau, Léo Staats s'approcha d'elle pour lui dire à voix basse :

— Je vous en supplie, chère amie, faites attention... Ces acrobaties-là ne sont plus de votre âge!

La patronne lui répondit à haute voix :

— Plus de mon âge? Alors, vous n'avez pas confiance? Je peux

encore tout interpréter, Léo!

Elle s'était retournée vers la salle :

— ... Et s'il y a parmi vous quelqu'un qui en doute, il n'a qu'à s'en aller! Nul n'est indispensable... pas même M^{lle} Régine! Vous oubliez tous qu'Adeline Piedplus n'a cessé de danser que parce qu'elle le voulait bien, alors qu'elle était en pleine gloire! Vous-même Staats, me l'avez assez reproché!

Elle s'adressait maintenant à la fille brune :

— Va-t'en! Descends dans la salle et regarde-moi! Monsieur Straram, enchaînons!

L'in vraisemblable alors se produisit : Adeline – la grande Adeline Piedplus – avait agrippé à son tour les mailles du filet gigantesque et commençait à grimper verticalement. Il y eut un moment d'hésitation, mêlé de stupeur, parmi les musiciens. La baguette impérative de Walther Straram réussit enfin à les entraîner sur la valse du papillon. Monique déployait à nouveau ses ailes pendant que l'araignée monstrueuse continuait à monter sur sa toile sous le regard terrifié de Doudou qui se demandait jusqu'où irait la résistance de «Mamoielle».

Dans la loge des commanditaires, Jefferson Cohn lui-même avait cessé de parler avec Rolf de Maré pour confier à sa jeune femme :

— Je commençais à m'ennuyer, mais je ne regrette plus d'être venu à cette répétition...

Rolf de Maré murmura :

— Prodigueuse! C'est le seul terme qui convient...

Il disait juste : une «Présence» remplissait l'immense scène. Bien qu'il fut à peu près vide, le théâtre rouge et or sembla frissonner d'accueillir une grande artiste.

Les doigts décharnés qui n'avaient pas pris le soin de se débarrasser de leurs bagues, s'accrochaient de plus en plus fort aux cordages : ils étaient violacés. Suspendue au-dessus du vide, Adeline luttait désespérément pour donner une grandiose leçon d'énergie et d'amour de son art. Son souffle était devenu rauque, ses tempes battaient, sa tête bourdonnait et n'entendait plus que de très loin la partition d'Albert Roussel, comme si celle-ci avait été exécutée par un orchestre invisible. Elle voulait tenir jusqu'au bout : il le fallait, pour l'orgueil de son métier, pour l'admiration de ses jeunes élèves qui l'écouteraient sans arrière-pensée après avoir reçu cette leçon magistrale, pour Albert Roussel qui devait commencer à comprendre ce que devrait être l'interprétation de son ballet, pour les commanditaires eux-mêmes qui auraient désormais une confiance absolue dans les *Ballets de Paris*.

Mais la volonté n'est pas tout à quatre-vingts ans : il y a le corps, cette pauvre machine humaine, qui refuse un jour d'exécuter le suprême effort que la volonté lui demande... Le corps dont Adeline ne

s'était jamais préoccupée autrement que pour le surcharger de beauté artificielle... Son corps qui n'avait jamais connu l'ombre d'une maladie, le moindre régime, et sur lequel aucun médecin ne s'était penché. Quatre-vingts années de vitalité intense étaient arrivées à faire croire à Adeline que l'horloge humaine pouvait fonctionner indéfiniment sans se détraquer. Mais voilà que brusquement, en pleine prouesse, alors qu'elle allait remporter – sous les yeux intransigeants de gens de métier – la victoire suprême, elle sentait défaillir son organisme physique. Si ses doigts lâchaient, elle serait précipitée dans le vide et s'écraserait sur le plancher de la scène. Il n'y aurait plus d'araignée, l'entrée de la mante religieuse deviendrait inutile, le Festin resterait inachevé...

Le rythme de la valse lui parvenait étouffé, ses yeux pailletés d'or ne voyaient plus que le plancher blanc de la scène, la lumineuse fille blonde avait perdu ses teintes phosphorescentes pour ressembler à un vulgaire papillon de nuit ou même à une chauve-souris géante. Les spectateurs ne se doutaient de rien : ils étaient pris, absorbés, dominés par la vision de cette vieille araignée qui se débattait, épique, pour assouvir une fois encore sa faim inextinguible de beauté.

Et ce fut la catastrophe : les doigts violacés s'étaient desserrés, l'araignée s'abattit sur la scène...

Léo Staats s'était précipité, mais trop tard comme cela se passe toujours en pareil cas. Le pauvre corps inanimé fut emporté avec d'infinies précautions pendant que Walther Straram, pétrifié, conservait sa baguette en l'air dans un silence mortel : son grand orchestre avait, lui aussi, perdu le souffle. Malgré sa pâleur, la fille brune était la seule à ne pas s'être levée de son fauteuil en hurlant quand l'accident s'était produit : la jeune araignée dissimulait mal un sourire immonde pendant que le papillon s'enfuyait vers les coulisses.

Allongée sur le divan de repos d'une loge – et contrairement à toutes les craintes – Adeline n'avait pas été longue à reprendre connaissance : une fois encore, sa vitalité indomptable triomphait. Un médecin, le professeur Bourgeois, appelé en hâte, avait diagnostiqué une double fracture du col du fémur à la jambe droite. Un examen attentif avait prouvé au praticien qu'aucun autre organe essentiel n'avait été atteint. Lorsque Rolf de Maré lui avait demandé si l'animatrice des *Ballets de Paris* survivrait à sa chute, le médecin avait pu répondre sans l'ombre d'une hésitation :

— Certainement. Le seul ennui grave pour elle est sans doute qu'elle ne pourra plus marcher : il lui faudra rester allongée pendant de longs mois avant de s'asseoir. Et, même assise, il y a peu de chance pour qu'elle retrouve le libre usage de sa jambe droite... Ces fractures de la cuisse sont sans conséquences sérieuses pour des êtres jeunes

dont les os ne sont pas décalcifiés, mais il n'en est pas de même pour les vieillards. Chez eux, il est bien rare que les fractures se guérissent...

Le professeur Bourgeois était revenu auprès d'Adeline, qui reprenait des couleurs avec une rapidité surprenante, pour lui dire :

— Mademoiselle, je viens de commander une ambulance qui va vous ramener chez vous... Votre état n'est pas grave : il vous faudra simplement une forte dose de patience pour rester allongée dans un plâtre. Ce ne sera qu'à cette condition que vous aurez peut-être une chance de pouvoir remarcher un jour...

— Et danser, Monsieur le Professeur?

Le médecin la regarda avec stupeur :

— Danser, Mademoiselle? Mais vous n'y pensez pas!

— Comment pourrais-je à l'avenir indiquer les pas à mes élèves?

— Vous les ferez exécuter par des subalternes...

— Les élèves ne comprendront pas aussi bien, grommela l'octogénaire. Enfin! puisqu'il n'y a rien à faire...

Doudou était là, agenouillée près du divan où était étendue sa maîtresse.

— Eh bien, Doudou, qu'est-ce que tu fais dans cette position? Tu me voyais déjà mourante et tu commençais à réciter les prières des agonisants?

— Mamaiselle ne doit pas dire ça... Doudou a tellement prié pour elle!

— Dans ce cas, tu dois être contente : tu vois, je vais mieux.

— Mamaiselle doit avoir très mal?

— Un peu, je l'avoue... Je ne pensais pas, Monsieur le Professeur, qu'une vulgaire fracture fût aussi douloureuse... Avant que l'ambulance n'arrive, j'ai quelques ordres à donner. Doudou, va chercher le régisseur et M. Staats.

— Je vous conseillerai, Mademoiselle, insista le Professeur Bourgeois, de ne pas vous fatiguer : vous avez de la fièvre, et ce soir elle augmentera.

— Monsieur le Professeur, après avoir vu ces messieurs que j'ai convoqués, je vous promets d'être sage...

Le régisseur fut introduit le premier dans la loge.

— Béraud, lui dit «la patronne», est-on en train de répéter?

— C'est-à-dire, Mademoiselle, que j'ai jugé bon de faire une nouvelle pause...

— Vous êtes fou, Béraud? Vous vous figurez sans doute qu'un spectacle se prépare avec des pauses successives? Sonnez immédiatement les artistes et les musiciens. En quittant cette loge, vous laisserez toutes les portes ouvertes : je veux entendre l'orchestre dans cinq minutes... Vous m'excuserez auprès de tout le monde en

disant bien que ma chute n'est pas aussi grave qu'on aurait pu le supposer. Vous ajouterez que la Première reste fixée à la date prévue. Il n'est pas question de rembourser un centime : la location s'annonce considérable, les capitaux engagés sont énormes. Mes commanditaires, qui m'ont fait confiance, ne me pardonneraient pas une telle trahison, et ils auraient raison! Même si je ne puis assister à cette Première de gala, elle aura lieu. Et ce ne sera au fond qu'un demi-mal, puisque je ne suis que l'animatrice de la compagnie et non l'une de ses exécutantes. Ah! vous voilà, Léo... Je vous annonce que la répétition recommence dans quatre minutes. Eh bien, Béraud? Qu'est-ce que vous attendez, mon ami? Je ne vous retiens pas.

Après une légère hésitation, le régisseur balbutia :

— Je tenais simplement, avant de m'en aller, à me faire auprès de Mademoiselle l'interprète de tous les artistes et du personnel pour lui souhaiter un prompt rétablissement.

— Merci, Béraud. Vous ne sauriez mieux me témoigner votre affection qu'en exécutant mes ordres...

Dès que le régisseur fut sorti, elle s'adressa au maître du ballet :

— Léo, il faut modifier ce soir même la distribution du ballet. Pendant que j'accomplissais ce que vous avez tous pris pour une prouesse ridicule, je me suis rendu compte que le rôle de l'araignée était très dur... qu'il demandait une dépense d'énergie et de force trop grande pour une simple femme... Je viens donc de décider que le rôle serait interprété par un homme... Après tout, le maillot noir de l'araignée n'est qu'un travesti pour une femme. Que diriez-vous de Tcherkoff? Il allie à une silhouette suffisamment fine une musculature d'acier : il pourrait être excellent...

— La chose est possible, déclara Léo Staats après avoir observé pendant quelques secondes son interlocutrice. Tcherkoff possède les qualités du rôle, mais croyez-vous que cette décision de l'avant-dernière heure recevra l'approbation de Roussel?

— Albert est un homme aimable qui saura se rendre à mes raisons...

— Et que deviendra Régine dans tout cela?

— Ne vous inquiétez pas pour elle! Je vous demande simplement de prévenir Tcherkoff et Mme Rasimi pour qu'elle lui adapte le maillot... Et répétez dès maintenant avec le nouvel interprète. Faites donc un saut ce soir chez moi, après la répétition, pour me dire comment les choses auront marché. À tout à l'heure, Léo... Et merci de tout ce que vous faites pour moi!

Le professeur Bourgeois venait de rentrer dans la loge, accompagné de Doudou, en disant :

— L'ambulance est arrivée. Je vous y tiendrai compagnie jusqu'à votre domicile.

— Doudou, où est ma secrétaire?

— Elle attend dans le couloir, Mamaiselle...

— Appelle-la vite! Monsieur le Professeur, je suis à vous dans une seconde... Vous pouvez faire entrer les brancardiers pendant que je dicte les derniers ordres... Ghislaine – elle s'adressait maintenant à la secrétaire – prenez une note de service que vous ferez signer par Béraud à ma place : *«A dater d'aujourd'hui 1^{er} mai 1927, M^{lle} Régine Forest n'appartient plus à la Compagnie des Ballets de Paris. Elle est priée de vouloir bien se présenter chez le caissier demain matin à 9 heures pour recevoir ses appointements et l'indemnité prévue.»*

Tout en achevant sa phrase, Adeline observait sa secrétaire pour surprendre une réaction sur son visage : il n'y en eut pas. Adeline lui dit alors :

— Dites-moi, Ghislaine, je crois me rappeler que la petite Monique est orpheline?

— C'est exact, Mademoiselle.

— Chez qui habite-t-elle donc?

— Chez une parente assez lointaine qui l'a recueillie mais qui a beaucoup de mal à l'élever, car elle a déjà elle-même trois enfants en bas âge.

— Bien... Dès que la répétition sera terminée, vous prendrez un taxi et vous conduirez Monique chez sa parente. Là vous verrez cette femme pour lui expliquer que je lui offre de m'occuper de sa nièce, dont je veux faire une très grande danseuse. Si vous jugez que c'est nécessaire, vous lui proposerez une somme d'argent qui lui permettra d'améliorer les soins donnés à ses propres enfants et qui la décidera sans doute à me confier Monique... Je ne veux vous voir revenir tout à l'heure à Auteuil qu'en compagnie de Monique... A l'avenir, cette enfant habitera chez moi... Tu as compris, Doudou? Il faudra mettre des draps, dès ce soir, dans l'ancien lit de ma fille... Au revoir, Ghislaine. Monsieur le Professeur, je me laisse emporter par ces messieurs.

«Ces messieurs» étaient les brancardiers de l'ambulance automobile. Au moment où le brancard sortait de la loge, Adeline, allongée, regarda Doudou en souriant :

— Pourquoi pleures-tu?

— Ça me fait un tel effet, larmoya la Martiniquaise, de voir Mamaiselle ainsi!

— Il faudra bien que tu t'y habitues...

Et au professeur qui lui faisait des yeux sévères :

— Monsieur le Professeur, c'est fini... Je vous promets : je me tais!

Elle tint sa promesse. Au moment où elle franchit sur la civière l'entrée des artistes, elle pensa : «Les autres trouveront que je suis dure avec Régine, mais je n'ai aucun scrupule à avoir agi ainsi. Ce genre de

filles m'a toujours porté malheur...» Et elle crispa ses mains sur les bois du brancard qui en était une nouvelle preuve douloureuse.

La Grande Première des *Ballets de Paris* commencerait dans deux heures. Allongée sur son lit, la jambe droite emprisonnée dans un plâtre, paralysée pour de longs mois sans être certaine de pouvoir remarcher un jour, Adeline n'y assisterait pas. C'était la première fois de sa longue existence que l'ancienne ballerine se voyait contrainte à l'immobilité absolue : elle ne décollerait pas. Il fallait tout le dévouement et la patience de Doudou pour satisfaire les moindres caprices d'une vieille femme qui ne se sentait nullement malade. Cinquante fois par jour, depuis que sa maîtresse avait été ramenée à Auteuil, Doudou avait dû monter l'escalier de l'hôtel particulier sur un coup de sonnette impératif. Adeline, qui avait toujours été dure pour elle-même, ne pouvait concevoir la fatigue physique des autres et dérangeait la Martiniquaise pour un rien. Et la pauvre Doudou, gênée par son embonpoint prématuré, accourait en nage. Une fois de plus – il pouvait être sept heures du soir – le timbre de la sonnette venait de retentir à l'office.

— Mamoiselle a besoin de quelque chose? demanda la voix toujours égale de Doudou.

— Dis à Monique de venir ici... Tu l'as fait dîner légèrement comme je t'en avais donné l'ordre?

— Oui, Mamoiselle... La petite n'avait pas faim, d'ailleurs.

— Je sais ce que c'est... Ça m'est arrivé quand j'étais plus jeune qu'elle, le soir où je dansais pour la première fois en public rue Le Peletier... Dans notre métier, des débuts officiels sont toujours un événement grave. Mais tu ne peux pas comprendre ces choses, ni ce qui se passe dans le cœur d'une débutante... Va, dépêche-toi!

Deux coups timides furent frappés à la porte : c'était Monique. La toute jeune fille, dont l'enfance avait été misérable, n'avait pu encore – en trois jours – s'habituer au confort et au luxe de la maison d'Auteuil. Elle avait surtout conservé une sorte de timidité maladive à l'égard de cette vieille dame qui essayait bien d'être aussi gentille pour elle qu'une bonne grand-mère, mais qui restait quand même, dans l'esprit de la petite danseuse, «la patronne»... La femme que l'on redoute parce que ses décisions prennent figure d'ukases.

— Entre! cria Adeline qui ajouta dès que la jeune fille eut franchi le seuil : Approche! C'est curieux... on dirait que je te fais peur? Nous n'allons pourtant pas jouer au petit Chaperon Rouge! Viens t'asseoir sur cette chaise, près de mon lit, pour que je puisse t'examiner à mon aise. Ta mine est un peu pâlotte. As-tu le trac?

— Non, Mademoiselle.

— Tu as raison : ça ne ferait que te gêner. Laisse ce privilège à tes aînées... Ce rôle du Papillon, tu le sens bien?

— Oui, Mademoiselle.

— Alors n'y pense plus jusqu'au moment où tu entreras en scène. M. Staats m'a dit ce matin que la dernière répétition d'hier avait été excellente pour tout *le Festin*. Je vois que tu es déjà prête à partir pour le théâtre. Comme tu es la seule de ma compagnie qui n'aura ni parents ni amis dans la salle, j'ai demandé au professeur Bourgeois... Tu sais bien : c'est ce médecin très gentil qui vient me voir tous les jours depuis mon accident... de t'accompagner ce soir. Sa femme et lui avaient très envie d'assister à la Première. Je leur ai offert une loge, à la condition expresse qu'ils viennent te chercher ici tout à l'heure. Ils ne vont plus tarder. Ils m'ont promis également de te ramener après la représentation. Cela me permettra en même temps de recueillir les premières impressions toutes neuves de profanes sur mon spectacle. Comme mes ballets sont destinés à faire le tour du monde devant un vaste public, je préfère de beaucoup entendre sur eux l'opinion d'un professeur et d'une M^{me} Bourgeois, que lire les articles de critiques plus ou moins grincheux. Plus tu progresseras dans notre Art et plus tu t'apercevras qu'il n'y en a qu'un qui vaille la peine d'être pris en considération : le public. C'est un juge infailible lorsqu'il se trouve devant quelque chose de beau. M. Staats m'a dit que Tcherkoff était excellent dans le rôle de l'araignée?

— Oui, Mademoiselle.

— Dis-moi, ma petite Monique... Tu ne regrettes pas Régine?

— Oh, non!

— Tant mieux! Ce n'était pas une bonne amie pour toi... Tu en rencontreras d'autres qui seront sincères et qui n'auront aucune arrière-pensée. Vois-tu : une véritable amie doit d'abord songer à toi avant de penser à elle... Quand l'amitié est trop exclusive, elle devient vite égoïste. Un jour ou l'autre, tu aurais souffert de cette amitié. Enfin, quand tu auras atteint mon âge, ce que je ne te souhaite pas au fond, tu t'apercevras que l'on a toujours le temps de faire de nouvelles connaissances et tu seras étonnée d'avoir rencontré tant de gens qui, sur le moment, t'avaient paru devoir jouer un rôle capital dans ta vie et qui, avec les années, ont presque entièrement disparu de ta mémoire...

Doudou venait d'entrer :

— Mamoiselle, c'est Mossi li Professeur Bourgeois.

— Conduis-le jusqu'ici.

Le médecin était en habit. Il s'approcha du lit en demandant :

— Comment vous sentez-vous ce soir?

— Trop bien, Monsieur le Professeur! S'il n'y avait pas ce carcan

de plâtre...

— Je sais... Ayez un peu de patience! Ma femme est en bas dans la voiture.

— Il ne faut pas la faire attendre, déclara Adeline... Je vous présente ma jeune protégée dont je vous ai parlé : Monique. Je vous la confie. Elle paraît timide dans cette chambre, mais quand vous la verrez tout à l'heure en papillon lumineux sur la scène, vous ne la reconnaîtrez plus! M^{me} Bourgeois et vous-même penserez : «Est-ce possible que cette frêle enfant blonde, que nous venons d'amener ici dans notre voiture, soit cet insecte brillant et ailé?» Vous découvrirez en une seconde tout le miracle de la danse qui transfigure et auréole ceux ou celles qui lui consacrent leur vie. Croyez-en ma vieille expérience : Monique a l'étoffe d'une grande, d'une très grande artiste! Je ne devrais pas dire cela devant elle qui finirait par se prendre au sérieux! A tout à l'heure, Monsieur le Professeur. J'espère que vous et M^{me} Bourgeois passerez une bonne soirée... Et si c'était l'inverse, il ne faudrait vous en prendre qu'à moi seule, car j'en serais l'unique responsable! Baisse-toi, ma petite Monique...

Elle avait déposé un baiser sur le front de la jeune fille en murmurant :

— Je crois qu'il te portera chance...

— A tout à l'heure, Mademoiselle Piedplus, répondit le professeur. Surtout, ne vous agitez pas! Si vous preniez un somnifère pour vous endormir?

— Vous vous figurez que je vais dormir un soir pareil? s'écria l'octogénaire... Dormir quand je livre à distance une nouvelle bataille artistique? Non! Je vous attendrai ici avec impatience. Vous vous souvenez de votre promesse? Vous me confierez toutes vos impressions?

— Nous aurions très bien pu vous réveiller à notre retour.

— Partez, sinon vous serez en retard et mon régisseur gourmandera cette enfant... Ah! Monique... Un dernier conseil : quand tu arriveras au théâtre, avant de rejoindre ta loge, va faire un rapide petit tour sur le plateau encore désert pour y respirer l'ambiance de la soirée... Au besoin, jette un coup d'œil à travers une fente du rideau, sur la salle... Essaie de repérer la loge du professeur et de M^{me} Bourgeois. Si, par hasard, tu avais ensuite une défaillance pendant la représentation, tu saurais que dans cette loge tu comptes des amis capables de jouer un peu ce soir le rôle de tes parents. Je sais ce que c'est : on a besoin de parents dans la salle le soir où l'on débute...

Le professeur et Monique allaient sortir de la chambre quand Adeline les rappela :

— Retournez-vous un instant... Restez sur le seuil de cette pièce...

Laissez-moi vous regarder tous deux une dernière fois : Vous, mon cher Professeur, dans votre habit et toi, Monique, sous ta cape... Je regrette que M^{me} Bourgeois ne soit pas montée jusqu'à cette chambre... Tous trois vous m'auriez rappelé un étrange souvenir : une autre ballerine en herbe, encore plus jeune, qui partait pour l'Opéra, escortée d'un autre docteur et de sa femme... Oh! ce n'était pas un grand professeur, mais un modeste médecin de quartier... Au fond, Monique, tu as beaucoup de chance! Il y avait aussi une femme allongée sur un lit, qui regardait partir le trio en essayant de sourire. C'était ma mère... J'entends encore une phrase dite à ma pauvre maman par le vieux docteur sur le seuil de la porte : «*Nous constituons un vrai portrait de famille pour M. Daguerre!*» Il n'y a plus de monsieur Daguerre, ni de docteur Chafouin... Seule la minute est la même... Allez! Je ne vous retiens plus.

Ils étaient partis. Doudou, restée silencieuse pendant toute cette scène, s'approcha à son tour d'Adeline et vit que des larmes coulaient sur le visage ridé qui n'était plus protégé par la carapace de fond de teint.

— Mamoiselle a du chagrin? demanda doucement la Martiniquaise.

— Oui, Doudou, beaucoup de chagrin... C'est bête, n'est-ce pas? Va-t'en, toi aussi... Laisse seulement allumée la lampe de la table de nuit. Tu attendras en bas leur retour. J'ai besoin d'être seule...

Elle resta ainsi, pendant des heures, prostrée, les yeux clos, sans dormir. Après la vision de la loge de Grenelle avec sa maman agonisante, Adeline se sentait transportée maintenant, au rythme nostalgique d'un fiacre, vers le Café du Théâtre où défilaient sous ses yeux des figures pittoresques qu'elle avait aimées : le père Cazenave, Aristide Boivin, le chef de figuration, M^{me} Catherine la doyenne des habilleuses, Arsène le redoutable cerbère de l'entrée des artistes. La mémoire infailible de l'octogénaire errait maintenant dans la salle pourpre et or où l'on attendait l'arrivée de l'Empereur et de l'impératrice... Là-haut, tout là-haut, aux galeries, elle apercevait les silhouettes amies du bon docteur et de M^{me} Chafouin. Insensiblement dans son cerveau enfiévré, le cadre moderne du Théâtre des Champs-Élysées s'était substitué à celui un peu rococo et surchargé de pâtisseries, de la salle de la rue Le Peletier.

Elle s'imaginait maintenant la représentation commencée devant une salle comble. Les ballets, qu'elle avait préparés avec amour et montés dans le calme de sa demi-retraite volontaire, évalaient en ce moment leur splendeur sous les feux de la rampe. Adeline offrait en gerbe à un public choisi les trésors de son imagination créatrice. Elle révélait, en même temps, de nouveaux talents et de jeunes artistes auxquels elle donnait leur chance avant de faire terminer la soirée en

apothéose sur un succès éprouvé : le Festin magique d'Albert Roussel. Elle entendait déjà, dans sa rêverie prodigieuse, les applaudissements qui crépitaient après la chute finale du rideau, les cris des spectateurs acclamant son nom, la réclamant même sur la scène... Ce ne pouvait être un échec : son nom seul était synonyme de succès.

L'entrée tapageuse de Doudou dans la chambre l'arracha à son rêve :

— Mamoiselle! M. Staats vient de téléphoner que c'était un triomphe et que les spectateurs avaient été très déçus de ne pas vous voir en scène, à la fin de la représentation, au milieu de tous vos artistes!

— Léo sait depuis longtemps que je ne paraîtrai plus jamais en scène, répondit Adeline d'un ton maussade. Il n'était pas nécessaire qu'il téléphonât : je savais que tout marcherait à souhait...

— Oh, Mamoiselle! M. Staats a dit aussi qu'il serait ici dans quelques instants, parce qu'une grande surprise se préparait pour vous...

— Une surprise? A cette heure? Le pauvre Léo doit être devenu fou! D'ailleurs, je ne veux voir personne en dehors de Monique qui me racontera comment les choses se sont passées du côté des artistes et le professeur Bourgeois qui m'apportera la véritable impression des spectateurs. Quant à toi, Doudou, tu me fais de la peine avec cette joie inutile. On croirait vraiment que tu pensais, toi aussi, que ce serait une soirée manquée? Comme si j'étais incapable de mener le bon combat à distance! Va-t'en!

La Martiniquaise referma la porte, le cœur gros.

Son irruption désordonnée dans la chambre silencieuse avait troublé le fil des pensées d'Adeline qui se demanda malgré tout ce que pouvait bien vouloir dire l'annonce téléphonique du maître de ballet. Son attente ne fut pas longue. Un quart d'heure plus tard, deux coups discrets étaient frappés à la porte. Adeline reconnut la timidité de sa nouvelle protégée et cria sans hésitation :

— Entre, Monique!

Le papillon aux cheveux d'or s'approcha du lit avec légèreté. La bouche de la vieille femme s'entrouvrit pour prononcer un seul mot :

— Contente?

La jeune fille s'agenouilla pour être au niveau de la figure ridée et murmurer dans un souffle :

— Merci, Mademoiselle.

— Ne me remercie pas. Tout ce qui t'arrive est normal : tu avais du talent en puissance, il te manquait simplement un bon rôle pour pouvoir l'exprimer... Bientôt, ma petite Monique, les *Ballets de Paris* vont partir pour leur premier tour du monde. Tu seras l'un de leurs meilleurs éléments. Si tu continues à travailler avec acharnement, tu

deviendras l'une de nos plus grandes ballerines et je ne serais qu'à moitié étonnée si, d'ici deux ans, l'Opéra de Paris, Covent Garden ou Monte-Carlo ne se disputaient pas l'honneur de t'avoir pour pensionnaire. Ce jour-là, tu reviendras me voir, afin que je t'aide à fixer ton choix selon l'offre la plus importante que l'on te fera pour ton avenir. N'oublie pas que certaines carrières de danseuse ont été très courtes et d'autres très longues : leur durée n'a pas d'importance, ce qui importe est qu'elles aient été belles. Pour le moment, tu n'as plus besoin de moi. Bien entendu, tu pourras habiter ici jusqu'au départ de la tournée. Et quand tu seras loin, tu te diras peut-être que les vieilles araignées sont parfois moins méchantes que les jeunes... Entrez, Monsieur le Professeur...

Celui-ci se tenait sur le seuil de la porte depuis quelques instants. Adeline ajouta, mondaine :

— Madame Bourgeois et vous n'êtes pas trop déçus par votre soirée?

— Ma femme n'a pas osé monter, Mademoiselle, par crainte de vous déranger en un pareil moment... Elle vous aurait exprimé avec infiniment plus de sensibilité que moi tout ce que nous avons ressenti, tout ce qu'ont compris les deux mille spectateurs. Pour eux comme pour nous, une âme d'artiste planait sur cette représentation. C'est une impression trop rare de nos jours pour que l'on puisse l'oublier.

— Vous me faites un tel plaisir que j'ai presque envie de vous appeler «mon cher ami».

— Ce soir, Mademoiselle, vous vous êtes fait beaucoup d'amis.

— Il était temps! répondit-elle en riant. A mon âge on ne sait jamais ce que demain peut nous réserver!

— Vous devriez même dire, Mademoiselle, continua le professeur, ce que la minute suivante peut vous apporter... Ainsi moi, je dois abandonner pendant quelques instants mon rôle de médecin pour celui d'ambassadeur, dont la mission est de vous annoncer une visite qui attend sur ce palier que vous consentiez à la recevoir malgré l'heure tardive... Il s'agit de M. Carbonel, le chef de cabinet de M. le Ministre des Beaux-Arts...

Les yeux pailletés d'or, à l'éternelle jeunesse, s'étaient agrandis. Le haut fonctionnaire venait de pénétrer à son tour dans la chambre, accompagné de Léo Staats et suivi de Doudou.

— Mademoiselle Piedplus, annonça le nouveau venu d'une voix solennelle, après avoir retiré d'un écrin un petit objet brillant, c'est pour moi un véritable honneur, en l'absence de M. le Ministre retenu en province à son plus grand regret, de vous apporter le témoignage officiel de la reconnaissance de la France à une très grande Dame qui n'a cessé de vivre pour son Art et le bien qu'il pouvait procurer aux autres. Je connais votre modestie, Mademoiselle... Malgré cela, nous

avons fait le projet de vous rendre cet hommage public sur la scène du Théâtre des Champs-Élysées à l'issue de la représentation. Un regrettable accident a voulu qu'il n'en fût pas ainsi, mais je n'ai pas jugé bon d'attendre davantage et je me suis permis de venir chez vous, à cette heure, après avoir pris conseil de vos principaux collaborateurs. C'est par pure discrétion qu'ils ne m'ont pas tous accompagné dans cette chambre : ils sont en bas... Seul M. Staats est monté pour les représenter.

Sa voix se fit plus grave pendant qu'il épinglait le petit objet brillant sur la poitrine de l'octogénaire :

— Mademoiselle Piedplus, au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, je vous fais chevalier de la Légion d'honneur...

Il y eut un moment de silence. Le regard d'Adeline s'était voilé et ce fut, la gorge sèche, qu'elle répondit faiblement :

— Merci... Merci à tous!

Elle était seule à nouveau dans sa chambre, éclairée par la lampe de la table de chevet. Par la porte, restée entrouverte, elle entendit partir les derniers visiteurs nocturnes et Doudou qui remontait.

Dès que la Martiniquaise pénétra dans la pièce, sa maîtresse lui dit :

— Apporte-moi ce coffret qui est sur la commode... Pose-le sur le lit et va attendre sur le palier que je t'appelle.

Doudou exécuta le nouvel ordre qui, pour elle, n'était qu'un caprice de plus.

Adeline attendit qu'elle eut refermé la porte derrière elle pour prendre de la main droite une petite clef en or se trouvant dans le tiroir de la table de nuit. Elle ouvrit le coffret au fond duquel il y avait, enveloppé dans un papier transparent, un objet informe : on aurait dit une relique... C'était, en effet, une relique : la rose desséchée – et conservée religieusement – que Ludovic avait ramassée sur la nappe blanche de Marguery pour la remettre à celle qui allait être sa fiancée... Cette rose qui avait accompagné Adeline depuis soixante années dans tous ses voyages, en restant emprisonnée dans le coffret que la ballerine n'ouvrait jamais. C'était son trésor, celui qu'elle emporterait un jour avec elle dans sa tombe. Ce soir, elle voulait l'enrichir de la médaille qu'on venait de lui apporter et qu'elle ôta de sa poitrine pour la déposer, à côté de la fleur, au fond de la petite boîte dont elle referma le couvercle. Après avoir caché la clef dans le tiroir, elle sonna Doudou à qui elle dit simplement :

— Remets ce coffret à sa place.

— Mamoiselle a déjà ôté sa décoration?

— Je ne la porterai jamais! C'est ridicule cette rage qu'ils ont de

décorer les vieilles femmes!

Sa voix s'exaltait :

— Sais-tu bien, Doudou, ce que ça veut dire cette Légion d'honneur tardive pour moi?... Que ma carrière est finie! C'est un peu comme un bâton de maréchal ou la médaille des vieux serviteurs... On estime, en haut lieu, que j'ai bien servi mon Art et que maintenant je puis disparaître pour laisser la place à d'autres... Ils ont raison, au fond! Plus tard, ce sera peut-être la petite Monique qui aura le ruban rouge? Après tout, c'est une façon de vous enterrer comme une autre...

— Mamoiselle ne doit pas dire ça!

— Oui, Doudou... Ce soir c'est trop tard et tu as sommeil, mais demain matin tu me feras le plaisir de faire disparaître de ma coiffeuse le bâton de rouge, les fards, le rimmel, le fond de teint... Ce ne sera plus nécessaire d'acheter du henné : je vais profiter de ma longue immobilité forcée dans cette chambre pour laisser mes cheveux reprendre leur couleur naturelle. Qui sait? Leur blancheur adoucira peut-être mes rides? Et tu verras : quand je quitterai enfin cette pièce, mes meilleurs amis ne me reconnaîtront pas! Bonsoir, Doudou. Tu peux éteindre.

Doudou s'en alla sur la pointe des pieds après avoir répondu de sa voix chantante :

— Bonne nuit, Mamoiselle...

Dans le noir, Adeline pensait : «Dire qu'ils ont cru me faire plaisir!», et elle murmura tout bas, sous les couvertures :

— Il n'y en a qu'un pour qui cette Légion d'honneur aurait été juste... toi, Ludo!

LE SPECTRE DE LA ROSE

— Mademoiselle Piedplus peut-elle me recevoir? demanda le visiteur.

— Mamoiselle n'a pas fini de déjeuner, répondit la Martiniquaise dont l'embonpoint avait acquis des proportions qu'il semblait ne plus pouvoir dépasser. Qui dois-je annoncer?

— Le docteur Dupuis... Je remplace le professeur Bourgeois qui est souffrant.

— Mais Mamoiselle, elle, n'est pas malade! s'exclama Doudou.

— Je le sais... Le professeur Bourgeois m'a mis au courant : M^{lle} Piedplus n'est jamais malade et n'aime les médecins qu'à la condition expresse qu'ils ne lui parlent pas de sa santé! Je ne faillirai donc pas à la règle, mais je tiens quand même à la voir en un jour pareil... C'est curieux! Je pensais qu'il y aurait beaucoup de monde et je suis assez surpris d'être seul dans ce salon?

Les yeux ronds de la Martiniquaise le regardaient avec stupeur :

— Mamoiselle ne reçoit plus personne, Mossi le Docteur!

— Je conçois très bien que les visites puissent la fatiguer à son âge, mais enfin, aujourd'hui! Ce n'est pas tous les jours que l'on a cent ans!

Doudou paraissait de plus en plus ahurie :

— Mamoiselle a cent ans aujourd'hui?

— Elle les aura exactement à deux heures... Vous l'ignoriez?

— Mamoiselle ne m'a jamais dit son âge...

— Ça, alors! Apprenez, bel oiseau des îles, que votre patronne est née le 1^{er} mai 1847... Je ne le sais d'ailleurs que depuis ce matin par un coup de téléphone du professeur Bourgeois. Je l'ignorais, ainsi que l'existence de M^{lle} Piedplus... Je suis excusable puisque je ne vis pas avec elle, mais vous!

— Mamoiselle a horreur que l'on parle de son âge.

— Cela ne va pas rendre ma visite très facile! Et, franchement, je ne la comprends pas : il me semble qu'elle devrait être plutôt flattée? Enfin! la coquetterie féminine a de ces bizarreries, même à cent ans! Sachez, en tout cas, que cet anniversaire est l'unique raison de ma visite : le professeur Bourgeois, qui est mon chef de Service à Beaujon, m'a téléphoné spécialement à l'hôpital pour me charger de le représenter à l'heure solennelle auprès de M^{lle} Piedplus et de lui exprimer tous ses vœux. Eh bien? Qu'attendez-vous pour m'annoncer?

— J'y vais, Mossi li Docteur...Mamoielle n'aime pas beaucoup être dérangée pendant ses repas!

— J'attendrai. Dites-lui qu'elle prenne tout son temps : au point où elle en est! Son appétit est toujours bon?

— Toujours, Mossi li Docteur.

— C'est un excellent signe. Dites-lui aussi que je ne l'importunerai pas longtemps.

— Faut-il lui expliquer pourquoi Mossi li Docteur vient la voir?

— Surtout pas, ma fille! Puisqu'elle n'a pas jugé bon, depuis le temps que vous êtes à son service, de vous confier son âge, elle serait sans doute très contrariée d'apprendre que je vous l'ai révélé! Dites simplement à votre maîtresse que je viens de la part de son vieil ami, le professeur Bourgeois.

Dès que Doudou fut partie, le jeune médecin commença à examiner le salon avec curiosité : ce devait être dans cette grande pièce, inondée de soleil en ce début d'après-midi, que la nouvelle centenaire passait la majeure partie de son temps. Maintes fois, à l'hôpital, dont il était l'un des internes, Jacques Dupuis avait entendu son Grand Patron citer le cas d'une dame de sa connaissance qui avait été, jadis, l'une des plus illustres ballerines de Paris et dont la santé restait extraordinaire aux approches de la centième année.

«Ce qui, concluait en souriant l'illustre praticien devant ses élèves, confirme la théorie énoncée par mon joyeux confrère, le docteur Bezançon, dans l'un de ses ouvrages, et selon laquelle la vitalité n'a rien à voir avec la médecine! La personne dont je vous parle n'a jamais absorbé un seul médicament, ni fait appel au moindre docteur!»

Par discrétion, le professeur Bourgeois n'avait pas révélé à ses jeunes auditeurs l'identité de l'héroïne, et même si ceux-ci l'avaient appris – comme Jacques Dupuis par le coup de téléphone – le nom d'Adeline Piedplus ne leur aurait pas dit grand-chose.

La génération issue de la guerre 1914-18 l'ignorait déjà et s'était demandé, vingt années plus tôt, qui pouvait bien être cette Adeline Piedplus que l'on venait de décorer de la Légion d'honneur pour avoir monté une compagnie de ballets? Encore une protégée de ministre! avaient pensé les indulgents. Il avait fallu que les derniers survivants de la belle époque expliquassent à leurs cadets qu'Adeline avait été une illustre demoiselle d'Opéra dont la dernière apparition en public, sur la scène des Folies-Bergère en 1907, avait fait sensation.

... Les ballets de Paris, après leur triomphale série de représentations au Théâtre des Champs-Élysées, s'étaient embarqués, avec leurs tonnes de décors et d'innombrables malles de costumes, pour les États-Unis, où la compagnie n'avait pas été longue à se disperser sous l'assaut des contrats fabuleux que les magnats

d'Hollywood avaient offerts aux principaux artistes. La blonde Monique elle-même, malgré les sages conseils que n'avait cessé de lui prodiguer sa protectrice, avant de lui dire au revoir, n'avait pu résister à l'attrait de danser, à prix d'or, devant le public hétéroclite d'un night-club de Broadway, où elle avait fait la rencontre d'un milliardaire. A dater de cet instant, Adeline n'avait plus jamais entendu parler d'elle. Bien rares furent les membres de la troupe qui lui donnèrent signe de vie par quelques cartes postales : celle qui avait été la grande Adeline ne les intéressait plus depuis qu'elle appartenait au passé. Il fallait savoir marcher avec son temps et regarder vers l'avenir.

L'ancienne Etoile, calfeutrée dans sa retraite d'Auteuil, à demi impotente – sa double fracture ne s'était jamais guérie – semblait avoir accepté cette preuve de l'ingratitude humaine avec une douce philosophie. En réalité, depuis la nuit mémorable où elle avait reçu la visite inattendue du représentant d'un ministre, Adeline ne s'était plus fait grande illusion. Et vingt nouvelles années s'étaient écoulées ainsi, silencieuses, vouées à d'interminables travaux de tapisserie qui étaient coupés, de temps en temps, par de rares promenades dans le parc. Celles-ci avaient lieu grâce au fauteuil roulant d'infirme qu'Adeline ne quittait que pour son lit et que la fidèle Doudou poussait un peu partout, dans la vaste maison, avec un inlassable dévouement.

Si les jambes avaient fini par s'atrophier dans leur immobilité absolue, la tête, au contraire, avait conservé son entière lucidité. A l'orée de sa cent-unième année, Adeline était en pleine possession de ses facultés, ne mettant des lunettes que pour faire son point de tapisserie le soir à la lumière de l'abat-jour, entendant sans l'aide du moindre cornet acoustique et conservant une mémoire infailible qui était peut-être le bien le plus précieux de ses vieux jours.

Adeline vivait de souvenirs... Ses chers souvenirs qui auraient pu remplir un volume si elle avait pris la peine de les écrire ou de les dicter. Mais elle préférait les conserver pour elle seule, en égoïste, et s'en rassasier quotidiennement à une certaine heure de la journée, toujours la même, pendant laquelle plus rien ne comptait pour elle. A ces moments d'extase intérieure, le monde pouvait bien s'écrouler, un nouveau conflit se déchaîner, un cataclysme survenir sans qu'elle y attachât la moindre importance.

La débâcle de 1940 et les années d'occupation qui la suivirent n'avaient effleuré que de très loin la paisible demeure d'Auteuil, ensevelie sous la verdure derrière les hauts murs du parc. Il y avait bien eu, certes, les alertes avec leurs sirènes, le fracas de la D.C.A, les bombardements infiniment plus meurtriers que ceux qu'Adeline avait connus pendant la guerre précédente. Mais tout cela lui paraissait peu de chose en comparaison des nuits intenses qu'elle avait vécues

lorsqu'elle était marraine de l'escadrille des Cigognes. Plus personne ne la rattachait à cette guerre...

Malgré cette indifférence apparente, Doudou avait cru deviner – lorsqu'elle lui faisait la lecture des journaux de l'occupation pendant les séances de tapisserie – que le cœur usé de la vieille femme saignait de savoir sa ville natale foulée par les bottes d'une armée de grisaille. Et même, par une nuit brûlante d'août, Adeline lui avait dit, en entendant sonner les cloches à une heure insolite :

— C'est fini, Doudou... Paris va pouvoir revivre!

Elle n'avait rien ajouté et l'on n'avait plus jamais parlé de la guerre dans la maison d'Auteuil où les nuits redevinrent calmes. Une nouvelle génération venait d'être fauchée, mais Adeline Piedplus continuait à vivre...

Les regards du docteur Dupuis se portaient alternativement du vieux piano recouvert de sa housse à un poste de radio installé sur un guéridon près de la baie grand ouverte. Il faisait doux. Le parc semblait abandonné, touffu, romantique. L'herbe haute sur la pelouse était verdoyante. Les fleurs rouges des marronniers apportaient une note chaude sur le fond de ce décor naturel. Des oiseaux chantaient... Là, dans ce coin du salon, à droite de la fenêtre, se trouvait certainement la place de prédilection de la centenaire. Le jeune médecin le devinait à de petits riens : à la simple vue du carré de tapisserie posé sur une table basse, à la paire de lunettes qui n'avait pas été rentrée dans son étui, à la place vide enfin qui attendait le fauteuil de l'infirme... Jacques Dupuis ne pouvait savoir qu'il y avait eu autrefois, à cet endroit, une bergère devenue inutile et reléguée maintenant au grenier. Mais il savait, sans avoir jamais vu Adeline, que les petites habitudes de la vieille femme devaient être réglées minutieusement, que chaque jour, après déjeuner, la servante noire poussait son fauteuil de la salle à manger au salon...

Il fut arraché à ces réflexions muettes par le bruit de la porte du vestibule que Doudou ouvrait à deux battants. Et ce fut le cœur un peu serré, très ému, que le jeune interne vit apparaître dans l'encadrement de la porte le fauteuil de celle qui allait être centenaire.

Il eut tout le loisir de la contempler pendant que Doudou la faisait approcher lentement de la baie. L'illustre Adeline Piedplus, recroquevillée sur elle-même, blottie dans son fauteuil, n'était plus qu'une vieille chose ratatinée. Le jeune homme ne pouvait croire que ce déchet humain avait connu tous les triomphes de la terre, que ces jambes cachées sous une couverture avaient fait rêver des admirateurs, que cette peau parcheminée et plissée du visage avait été douce... Et cependant, deux détails le bouleversèrent qui prouvaient que la vie – une vie intense – continuait à animer le corps. Les mains,

posées sur les genoux, avaient conservé une jeunesse extraordinaire : elles semblaient prêtes à s'animer pour l'accueillir. Des mains qui étaient restées si menues, si belles avec leurs petits doigts sculptés dans l'ivoire, qu'on avait envie de les embrasser comme si elles appartenaient encore à une toute jeune femme... Et le regard qui avait conservé sa luminosité et dévorait, par moment, les plis du visage. Un regard à la fois doux et malicieux, dont les reflets étaient toujours pailletés d'or.

Il la regardait, bouche bée, quand une voix assez frêle, mais encore claire, lui demanda avant que la traversée du salon ne fut terminée :

— Alors, Monsieur, vous m'êtes envoyé par mon bon ami Bourgeois?

— Oui, Mademoiselle... Permettez-moi de joindre mes hommages aux siens en un jour pareil, balbutia-t-il avant de lui offrir timidement un bouquet.

— C'est très aimable à vous, Monsieur, de m'apporter des fleurs. Il y a bien longtemps que pareille aventure ne m'est arrivée, surtout par l'intermédiaire d'un jeune homme! Vous êtes médecin? m'a dit Doudou. Mais vous paraissez si jeune!

— C'est cependant la vérité, Mademoiselle... Je suis le deuxième assistant du professeur Bourgeois.

— Si j'étais malade, je n'aimerais pas me faire soigner par un docteur aussi jeune... Ni par un trop vieux, du reste! Je vais vous faire une confidence : j'aimerais avoir l'un de ces médecins chinois qui ne se font payer que lorsque leurs clients ne sont pas malades. Reconnaissez que j'aurais été une véritable rente pour ce genre de praticien! Doudou m'a dit également que ce cher Bourgeois était souffrant?

— Une crise aiguë de rhumatismes.

— Voyez-vous ça! s'exclama l'apprentie centenaire. Cet excellent ami n'est même pas capable de se soigner lui-même! Mais, au fait, puisqu'il vous a si bien renseigné sur mon âge, il ne me déplairait pas de savoir le sien?

— Mon Dieu, Mademoiselle, le professeur doit approcher des soixante-dix ans...

— Un gamin! Quant à vous, je n'en parle même pas. Avez-vous autre chose à me dire?

— Si j'osais, Mademoiselle, je me permettrais de vous exprimer, au nom du professeur Bourgeois et de moi-même, tous nos regrets d'être pratiquement les seuls à avoir pensé à vous tenir compagnie en une minute semblable... Vraiment, je ne comprends pas qu'il n'y ait pas un représentant du gouvernement, la presse, la radiodiffusion même... La France devrait être fière et joyeuse de célébrer un pareil événement, de faire fête à une très grande artiste qui n'a vécu que pour son Art et

qui vivra encore longtemps pour lui...

— Tout ce que vous venez de me dire, jeune homme, est très gentil. Venant de vous qui n'étiez même pas né à l'âge où vous auriez pu m'applaudir une dernière fois, cela me touche infiniment... Cependant, je dois vous répondre : je suis mieux placée que personne pour savoir ce que représente, dans la vie d'une danseuse, la visite d'un personnage officiel à son domicile... Croyez-m'en : ce n'est pas gai! Quant aux journalistes, je les ai toujours eus en horreur... Ils sont nécessaires, dit-on, mais je n'ai jamais été bien friande de publicité tapageuse, ayant acquis à la longue la conviction que la seule vraie réclame pour une artiste est la faveur du public, à condition qu'elle dure! Je crois qu'il fut un temps où l'on m'en a voulu de mon brusque départ de la scène. Seulement ceux qui m'ont regrettée ne sont plus et ceux qui les suivent m'ignorent. Tout est très bien ainsi? Vous me parlez de la radio? Ce poste, que Doudou fait marcher tous les jours vers cette heure-ci, après mon déjeuner, vous prouvera que je l'adore pour l'écouter... Oh! pas ses nouvelles politiques, plutôt sa musique qui aide la lente digestion de mon vieil estomac... Mais, pour rien au monde, je ne voudrais être interviewée par l'un de ces messieurs qui bafouillent et qui ignorent tout de la carrière et du métier de la personne qu'ils ont mission de faire parler devant le microphone pour des millions d'auditeurs... Enfin, vous avez évoqué notre pays... Croyez-vous sincèrement qu'au milieu de tous les bouleversements actuels, dont de lointaines rumeurs réussissent quand même à parvenir jusqu'ici, la vie d'une ballerine soit capable d'intéresser mes compatriotes qui ont beaucoup d'autres soucis plus urgents en tête? Vous voyez, Monsieur, je pense qu'il est préférable pour moi de rester aujourd'hui dans l'ombre... D'ailleurs, ce n'est pas une décision brusque : voilà vingt ans que je l'ai déjà prise.

Le jeune médecin ne savait plus que dire. Il restait interloqué par les paroles qu'il venait d'entendre.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi? lui demanda Adeline. J'ai l'impression qu'il va falloir nous quitter, Docteur? Vous constaterez que je me décide enfin à vous appeler par votre titre, puisque vous y avez droit malgré votre jeunesse... Mais n'allez surtout pas vous imaginer que je veuille vous mettre à la porte! Seulement, comme tous les vieillards, j'aime mes petites habitudes et je n'ai plus le courage de les changer. Ainsi, je vais vous dire ce qui se passera dès que vous serez parti : Doudou tournera le bouton de la radio jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un morceau de musique qui me plaise... Oh! je suis très difficile! Je n'aime pas n'importe quoi! Et puis, mon choix dépend beaucoup de l'ambiance de la journée, de la couleur du temps, des teintes du parc... Quand je me serai enfin décidée, je mettrai mes lunettes et me pencherai sur ma tapisserie pendant que Doudou

s'éloignera sans bruit vers sa cuisine... Et il en sera ainsi jusqu'à la tombée de la nuit... Vous voyez, Docteur, comme c'est simple.

— En effet, Mademoiselle.

— Je vous en veux un peu – et beaucoup à ce cher Bourgeois qui a trahi mon secret! – d'être venu me souhaiter mon anniversaire à l'avance. Je ne suis pas encore centenaire : il me faut attendre une heure et demie! On m'a toujours dit que j'étais née à deux heures de l'après-midi dans un pauvre quartier qui se trouve juste en face de celui-ci, de l'autre côté de la Seine... Au revoir, Docteur, et portez à mon vieil ami mes vœux les plus affectueux de rétablissement tout en lui faisant remarquer que je n'ai jamais eu de rhumatismes! Il sera horriblement vexé et ce sera ma petite vengeance...

— Mademoiselle, permettez-moi de vous baiser la main tout en emportant un souvenir inoubliable de cette visite.

— Doudou, quand tu auras raccompagné le docteur, reviens ici pour régler la radio...

Elle resta seule quelques instants, songeuse. Dès que Doudou fut à nouveau dans le salon, elle lui dit :

— Il était charmant, ce jeune homme... Seulement il n'aurait pas dû m'apporter d'œillels. On prétend que ce sont des fleurs qui portent malheur... Prends-les : je ne veux plus les voir.

Doudou avait tourné le commutateur du poste de radio. Très vite, un air bruyant s'échappa de l'appareil. Adeline ne disait rien, au grand étonnement de la Martiniquaise qui demanda :

— Mamaiselle ne doit pas aimer ça? C'est du jazz!

— D'habitude, cette musique de sauvages m'horripile, mais aujourd'hui, c'est différent... Il ne me déplaît pas de terminer ma centième année sur une musique moderne. Je suis bien obligée d'appartenir à 1947, Doudou! Laisse ce jazz...

Elle restait immobile dans son fauteuil.

— Mamaiselle veut-elle ses lunettes?

— Non.

— Mamaiselle ne prend pas sa tapisserie?

— Elle m'ennuierait cet après-midi. Monte dans ma chambre et rapporte-moi le petit coffret qui est sur la commode. Tu vois, j'avais pris mes précautions : j'ai dans mon sac la clef qui l'ouvre...

Pendant la courte absence de Doudou, elle écouta, en esquissant un sourire, la plainte du saxophone. Quand la Martiniquaise lui rapporta le coffret, elle le prit en tremblant dans ses petites mains d'ivoire et le posa sur ses genoux.

— Mamaiselle veut-elle que je reste auprès d'elle? demanda la voix chantante.

— Non, ma bonne Doudou. Va faire ton travail : il n'y a aucune raison de changer quoi que ce soit au rythme normal de la journée...

Doudou allait se retirer, selon son habitude, sur la pointe des pieds, lorsque Adeline lui dit :

— Tout de même, je trouve que ce jazz fait beaucoup de bruit! Tourne le bouton... essaie autre chose...

La servante exécuta ce nouvel ordre. Une mélodie napolitaine s'exhalait maintenant de l'appareil.

— Je ne veux pas de chant! Tourne encore...

Doudou obéit.

— Arrête! Laisse ce morceau : c'est *l'Invitation à la Valse*, de Weber. On croirait qu'ils la jouent exprès pour me faire plaisir... Aucune mélodie ne pouvait mieux me convenir en ce moment. Va-t'en, Doudou.

Quand elle fut seule, elle introduisit dans la serrure du coffret la petite clef en or et ouvrit doucement le couvercle pendant que l'introduction à la Valse immortelle envahissait le salon. Ses mains retirèrent d'abord du reliquaire la croix de la Légion d'honneur qu'elle y avait déposée vingt années plus tôt. Après avoir contemplé pendant quelques secondes le ruban rouge, elle l'épingla elle-même sur sa poitrine en pensant : «S'ils avaient su que je vivrais aussi longtemps, «ils» ne me l'auraient remise qu'aujourd'hui... Puisque l'envoyé du ministre a été, lui aussi, en avance, c'est à moi de rectifier l'erreur», et ses lèvres balbutièrent à mi-voix une étrange citation :

«Adeline Piedplus, pour te remettre cette décoration, il aurait fallu trouver quelqu'un de ta génération... Mais ils sont tous morts! Il ne te reste plus qu'à te faire toi-même chevalier de la Légion d'honneur, non parce que tu as été une ballerine célèbre, ni même parce que tu vas avoir cent ans, mais pour te donner l'impression que tu n'es pas oubliée de tout le monde.»

Ses mains avaient replongé dans le coffret de son trésor pour en ressortir la rose desséchée, enveloppée dans son papier transparent. Elle la porta lentement à ses lèvres et l'embrassa avec amour en fermant les yeux. *L'Invitation à la Valse* lui parvenait de plus en plus légère et de plus en plus lointaine. C'était comme un bourdonnement harmonieux qui la berçait en l'emportant dans un sommeil réparateur pendant lequel elle franchissait le cap d'un siècle sans même s'en apercevoir. Tout était mieux ainsi.

Sa tête s'était inclinée sur le dossier du fauteuil pendant que ses mains retombaient sur les genoux en serrant toujours la précieuse rose. La valse, venant de la radio, s'était intensifiée, et Adeline passa insensiblement de la réalité au rêve sans que la musique se fût interrompue. Elle vivait maintenant dans son sommeil, une aventure merveilleuse... D'abord elle n'était plus vieille, mais jeune : avec ses vingt ans, Adeline retrouvait sa chevelure d'ébène, relevée sur la nuque, contrastant avec son tutu blanc et s'harmonisant avec ses

chaussons noirs. Elle n'était plus sur son siège d'infirme, mais assise dans l'unique fauteuil qui restait toujours près de la fenêtre mansardée, bordée de géraniums, ouverte sur le panorama de Paris au sixième étage de la rue Lepic. Le décor de la baie donnant sur le parc d'Auteuil s'était rapetissé à l'échelle de sa jeunesse pour devenir plus intime : l'air pénétrant par la fenêtre était cependant le même... Un air à la fois frais et doux de printemps qui lui caressait le visage avec la légèreté de la valse. D'en bas montait le tintement d'une cloche matinale conviant les dévots à une messe et ponctuant le rythme de la danse de joie.

Adeline était heureuse et rompue de fatigue : Ludovic venait de la déposer sur le palier après l'avoir transportée dans ses bras pour monter le petit escalier en colimaçon. La porte s'était refermée sur un dernier baiser de fiançailles et la ballerine, enivrée de bonheur, avait traversé la pièce sur les pointes pour se laisser tomber dans le fauteuil. Ses mains écrasaient sur sa poitrine la rose donnée par le bel officier et dont les pétales s'éparpillèrent sur le tutu sous la pression des petits doigts. La fleur avait une âme qui n'avait réussi jusqu'alors qu'à s'exhaler en parfum, mais qui se libérait peu à peu de sa frêle prison au fur et à mesure que les pétales se détachaient de la tige. Et cette âme se cristallisa sous la forme immatérielle d'un spectre juvénile qui avait bondi par la fenêtre dans la pièce et qui commençait à tourbillonner autour du fauteuil. Il avait le visage et la silhouette de Ludo, il voltigeait sans même effleurer le sol, ses bras se tendaient vers la ballerine : ce spectre était toute la Danse... Elle ne pouvait résister à l'invitation et se laissa entraîner dans la ronde vertigineuse. Elle valsait comme elle ne l'avait jamais fait sur scène parce que ce n'était pas un ballet offert au public, mais la danse de sa joie. Elle valsait avec le spectre dont la présence était aussi fluide que la fleur elle-même. Elle avait l'impression aussi d'être seule avec sa passion éclosée au renouveau du printemps.

Jamais le fantôme de Léo ne s'arrêterait... Il l'entraînerait sans cesse dans l'ivresse d'un tourbillon jusqu'à sa mort. Elle comprenait, pendant cette valse irréelle, ce que serait toute sa vie, partagée entre l'Amour et la Danse. Elle était épuisée, mais voulait danser encore, toujours dans les bras du spectre, lorsque celui-ci lui échappa et disparut par la fenêtre au moment où la valse expirait. Elle revint, désespérée, se blottir dans le fauteuil où seule la réalité de la fleur écrasée par ses doigts et répandue en pétales lui restait comme souvenir. Alors elle fit un effort désespéré pour s'arracher à ce fauteuil dans lequel elle s'engourdissait et tendre à son tour les bras vers cette fenêtre par lequel le spectre s'était enfui...

Une nouvelle heure, la première de la cent-unième année de la

ballerine, s'était écoulée, pendant laquelle Doudou avait continué ses humbles travaux domestiques. Mamoiselle ne lui avait-elle pas dit : «Il n'y a aucune raison de changer quoi que ce soit au rythme normal de la journée.» Mamoiselle avait toujours raison pour la servante noire : l'après-midi du 1^{er} mai 1947 ressemblait aux autres.

Pourtant Doudou avait laissé la porte du salon entrebâillée et toutes les autres portes grandes ouvertes, pour le cas où Adeline préférerait l'appeler plutôt que la sonner. Et tout à coup, elle entendit un bruit anormal, assez lointain, qui ne pouvait venir que du salon... Elle courut malgré sa corpulence, et pénétra dans la longue pièce où le poste de radio marchait toujours.

«Mamoiselle» était là, mais elle avait quitté son fauteuil d'infirme. Adeline était étendue sur le tapis, la face contre terre, les bras en avant comme s'ils cherchaient à agripper quelqu'un qui se serait enfui dans le parc par la porte-fenêtre... Doudou s'agenouilla et retourna le corps de la vieille femme avant de le prendre dans ses bras. Elle approcha l'oreille de la poitrine sur laquelle était épinglée la médaille au ruban rouge et elle écouta longtemps avant de pousser un cri :

— Mamoiselle! Ma bonne Mamoiselle...

Les grosses larmes de Doudou coulaient sur les mains d'ivoire de celle dont le cœur avait cessé de battre. Doudou eut un mal infini à desserrer les petits doigts crispés sur un objet informe : c'était un morceau de papier transparent que la Martiniquaise ouvrit et d'où s'échappèrent quelques parcelles d'une matière brune et indéfinissable qui ressemblait à de la cendre. Doudou ne pouvait pas savoir que ce n'était que de la poussière de roses...

A ce moment, la voix grave de l'horloge parlante annonça dans le poste :

— Au quatrième top, il sera exactement quinze heures, trois minutes, seize secondes...

La Martiniquaise fut seule à suivre, en compagnie du docteur Dupuis, délégué une seconde fois par le professeur Bourgeois, le corps d'Adeline jusqu'à sa dernière demeure. Le parcours ne fut pas long : il avait suffi de traverser la Seine pour atteindre le cimetière de Grenelle où la place était toute prête entre les tombes de papa et de maman Piedplus. Il n'y eut pas de discours, parce qu'il n'y avait personne pour le prononcer. Il n'y eut pas de faire-part, puisque la famille s'était éteinte. Il n'y eut même pas un entrefilet dans les journaux à la rubrique nécrologique.

Un mois plus tard, Doudou s'embarquait pour Fort-de-France où elle terminera ses jours sans savoir que le cœur de «Mamoiselle» n'avait pu résister au sursaut suprême que son dernier rêve lui avait fait faire pour s'arracher au siège d'infirme et suivre par la baie

entrouverte le spectre d'amour qui lui échappait...

J'ai su, par le plus grand des hasards, voici quelques jours, qu'Adeline Piedplus avait légué, dans un testament prêt depuis des années, ce qui restait de sa fortune à l'œuvre des Orphelins du spectacle. Et je n'ai pu résister au désir de faire un pèlerinage du côté d'Auteuil pour savoir ce qu'était devenu le vieil hôtel où elle avait passé la plus grande partie de sa vie. Malgré le froid, il faisait beau ce jour-là. La petite rue était déserte. Instinctivement, je regardai ma montre : elle marquait trois heures. Je me suis approché de la grille d'entrée, à travers laquelle le parc m'apparut désolé. Ce devait être, au crépuscule, le décor idéal pour les évolutions de la nouvelle willi. Sur la toile de fond se dressait la maison abandonnée avec ses volets clos. Tout n'était que silence. En levant la tête, j'aperçus un écriteau qui portait la mention banale «*Hôtel à vendre*». Et je me suis éloigné en me disant qu'il serait certainement vendu un jour pour être remplacé par un immeuble-caserne à six étages...